



10

9

769

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •





OEUVRES COMPLÈTES
DE
BOILEAU DESPRÉAUX.

L



SENLIS,

IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE TREMBLAY.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

BOILEAU DESPRÉAUX;

CONTENANT

SES POÉSIES, SES ÉCRITS EN PROSE,

SA TRADUCTION DE LONGIN,

SES LETTRES A RACINE, A BROSSETTE,

ET A DIVERSES AUTRES PERSONNES.

Avec les Variantes, les Textes d'Horace, de Juvénal, etc.,
imités par Boileau, et des Notes historiques et critiques.

PRÉCÉDÉES

D'un Discours sur les caractères et l'influence des OEuvres de Boileau,
et d'une Vie abrégée de ce poète,

TOME PREMIER.



SENLIS.

IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE TREMBLAY,

RUE DU CHAT-HARET.

1826.



AVIS

DES ÉDITEURS.

Ces trois volumes réunissent tous les ouvrages de Boileau en vers et en prose, tous ceux du moins qui nous ont été conservés, et dont l'authenticité est certaine ou probable.

Le tome I^{er} contient les Préfaces de Boileau, son Discours au roi, ses douze Satires, ses douze Epîtres, et son Art poétique :

Le tome II, son Lutrin, ses Poésies diverses, neuf Opuscules en prose, les douze Réflexions critiques sur Longin, et la Traduction du Traité du Sublime :

Le tome III, les Lettres de Boileau à diverses personnes, la correspondance de Boileau et de Racine, et les Lettres de Boileau à Brossette.

C'est la première fois que tous ces écrits de Despréaux sont ainsi rassemblés : il en est qui n'ajoutent rien à sa gloire, mais tous contribuent à le faire connoître.

Les notes courtes et peu nombreuses qu'on trouvera au bas des pages de tous les écrits en prose, et à la suite de chaque pièce de vers, sont de cinq espèces : 1^o notes de Boileau lui-même, terminées et distinguées

par les lettres *Boil.* ; 2^o variantes ; 3^o imitations ; 4^o éclaircissements historiques ; 5^o observations critiques.

Nous plaçons au commencement du premier volume un discours sur les caractères des ouvrages de Boileau et sur leur influence. Les notes qui suivent ce discours contiennent, dans un ordre à peu près chronologique, les principaux traits de la vie de Despréaux.

Le tome III est terminé par une table alphabétique des auteurs, dans laquelle sont insérées des indications sommaires du temps où chacun de ces auteurs a vécu, et de ses ouvrages les plus remarquables.

Le Discours préliminaire, les notes qui le suivent, toutes les autres notes, et la table, sont de M. DAUNOU, membre de l'Institut.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

CE n'est point en composant des éloges que Despréaux a mérité qu'on fit le sien. Non qu'il n'ait rendu de justes hommages à plusieurs de ses contemporains, et surtout de ses rivaux; il savoit louer, mais il se plut à médire; et, satirique déclaré dans ses premiers poèmes, il le fut encore lorsqu'il fit mieux que des satires. Un satirique devient aisément fameux à son tour; il obtient à peu de frais une vogue éphémère; mais il n'est dans les lettres aucun genre où il soit plus difficile que dans celui-là d'obtenir une gloire immortelle. Telle est pourtant celle de Boileau; plus brillante et plus vive après un siècle plein lui-même de tant d'autres gloires. Nous n'entreprenons point ici son panégyrique; nous n'avons pas la prétention de le rendre plus célèbre. Nous devons seulement tracer l'histoire de ses ouvrages, en observer les caractères, en rechercher l'influence. S'il est loué par nos récits, il le sera du moins sans faste, sans cette éloquence pompeuse avec laquelle la gloire de quelques autres grands hommes de son siècle peut avoir besoin d'être célébrée. Celle d'un écrivain doit briller d'elle-même et supporter un éloge modeste.

Nicolas Boileau Despréaux, né en 1636, nous a conservé lui-même quelques-uns de ses premiers vers; deux chansons, un sonnet, une ode : foibles essais,

tels qu'il en échappe indifféremment à l'adolescence des Virgile et à celle des Bavius, et qui en aucun sens ne doivent passer pour des présages. La satire que Despréaux publia en 1660 fut son véritable début : il y prenoit, à vingt-quatre ans, un rang honorable parmi les poètes, une place éminente parmi les versificateurs; et l'on put prévoir dès-lors l'influence qu'il exerceroit un jour sur la langue, sur les vers et sur le goût.

La langue n'étoit plus barbare; elle cessoit même d'être simple et naïve, après l'avoir été avec tant d'énergie dans Montaigne. Renouvelée par Malherbe, épurée par Vaugelas, décorée par Balzac, elle acquéroit de la correction, de la clarté, de l'élégance. Elle se plioit à ce style périodique, le premier des styles, quand, par une heureuse distribution de tous les éléments qu'il rassemble, des objets qu'il peint, et des rapports qu'il exprime, il fait du discours un vaste et fidèle tableau de la pensée; mais aussi le plus fatal obstacle au progrès d'une langue, lorsque, par un vain entassement d'incidents et d'accessoires, il n'aboutit qu'à surcharger chaque idée d'une oisive escorte, et que dans sa marche fastueuse et lourde il énerve avec tant d'art les pensées et les sentiments.

Celui qui a élevé notre langue au-dessus des autres langues modernes, et presque au niveau des anciennes, ce n'est pas Boileau, c'est Pascal. Les années 1656 et 1657, durant lesquelles ses dix-neuf Lettres ont paru, sont la plus mémorable époque des progrès de la prose française. Le premier mérite de Boileau fut de sentir vivement l'excellence des Provinciales; nul n'a plus révééré, proclamé, consacré leur autorité littéraire. Il

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. ▼

exigeoit qu'on les préférât à toutes les productions des temps modernes; et, ce qui étoit de sa part le comble, et presque l'excès de l'admiration, il les comparoit aux chefs-d'œuvre de l'antiquité. Mais, comprenant surtout combien la versification françoise avoit de progrès à faire pour ne pas rester trop inférieure à une si belle prose, il résolut de tendre lui-même à cette perfection, et d'y entraîner les autres, ou par ses exemples, ou du moins par ses conseils.

Les règles de la versification n'étoient observées qu'aux dépens des lois plus sacrées de la logique et de la grammaire. Comme si l'art des vers n'eût consisté qu'à vaincre des difficultés mécaniques, la multitude des poètes sembloit n'aspirer qu'à la régularité du mètre et de la rime; leurs scrupules ne s'étendoient pas jusqu'au choix des expressions et au caractère du style. Ils alignoient et rimoient l'emphatique et le trivial, les hyperboles et les quolibets, les comparaisons prolixes et les métaphores obscures. C'étoit là tout le savoir-faire des Pelletier, des Godeau, des Scudéri, de cent autres infatigables et monotones versificateurs. Voiture, il est vrai, Racan, Benserade, plus habiles, et surtout moins féconds, n'étoient pas restés confondus dans cette foule, et Despréaux les a vantés quelquefois; mais il leur a fait moins d'honneur par ses éloges que de tort par ses exemples : nul ne les a plus rabaisés que celui qui a évité le premier leurs tournures prosaïques, leurs inversions forcées, leurs phrases parasites, les faux ornements et les négligences qui fourmillent dans leurs poésies les plus tolérables. Ce n'est pas non plus, osons le dire, une versification forte et pure qu'on peut louer dans les comédies de Molière

antérieures à 1660. Seuls alors parmi tant de poètes, Malherbe, Corneille, La Fontaine, avoient quelquefois exprimé d'heureuses pensées par de très beaux vers : La Fontaine, dans quelques narrations naïves ; Corneille, dans les plus sublimes élans de son inégal génie ; Malherbe, dans un petit nombre de strophes immortelles. Boileau conçut l'idée d'une perfection plus austère et plus constante ; il comprit que des vers admirables n'autorisoient point à négliger ceux qui les devoient environner, et qu'au contraire les grands traits du génie poétique brilleroient d'un éclat plus pur et plus vif au milieu des morceaux élégants et corrects que le bon goût auroit dictés.

C'étoit dans les livres des anciens qu'il falloit chercher le modèle d'une excellente littérature ; et les contemporains de Corneille, sans dédaigner encore l'antiquité, avoient, comme ce grand poète, le malheur d'imiter de préférence les écrivains modernes de l'Italie et de l'Espagne, entre lesquels même ils ne savoient pas bien choisir. Les Italiens avoient sur nous, dans la carrière des beaux-arts, une avance de plus de cent années, et leur littérature dégénéroit déjà quand la nôtre s'essayoit encore. Ce n'étoit plus l'heureux siècle de l'Arioste et du Tasse : les exemples plus voisins et plus contagieux des Guarini, des Marini, enseignoient à prendre le luxe pour la richesse, les jeux de mots pour des traits d'esprit, et de pénibles parrures pour des beautés originales. Les Espagnols exerçoient sur l'Italie elle-même, et principalement sur la France, une influence politique et littéraire que divers évènements, la Ligue et le mariage de Louis XIII avec la fille de Philippe III, avoient successivement accrue.

Le goût espagnol, mélange inoui de la barbarie gothique et de l'emphatique imagination des Arabes, dominoit sur les théâtres et dans les romans; il y compliquoit les intrigues, exagéroit les caractères, alloït la galanterie à la dévotion, la bouffonnerie à l'héroïsme. Poètes quelquefois sublimes, écrivains presque toujours négligés ou fantasques, Lopez de Vega, Guillain de Castro, Caldéron, en fournissant des sujets souvent ingrats, accoutumoient à des formes encore plus malheureuses.

Telles étoient en France les lectures et les études des jeunes poètes au sortir de ces écoles où, sous le nom de philosophie, un pédantesque enseignement avoit dépravé ou découragé leurs facultés intellectuelles : enseignement déplorable, qui fut pernicieux bien long-temps, encore après que Molière et Despréaux l'eurent décrié, mais qui, jouissant, au milieu du dix-septième siècle, de la plénitude de son autorité et de son influence, avoit propagé tout à son aise les doctrines chimériques, les idées obscures, et le jargon le plus sauvage que les humains aient jamais parlé en aucun coin de ce globe.

On reconnoît plus ou moins chez tous les écrivains françois qui ont précédé Pascal ou Boileau, les tristes effets des causes que nous venons d'indiquer. De là ces équivoques triviales et ces allusions froides qui déparoissoient diversement et des productions d'ailleurs ingénieuses; et des écrits naturellement sérieux. De là cette stérile abondance qui, cachant la disette des choses sous la multitude des mots, épuisoit les vocabulaires, en effleurant à peine les sujets. De là cette recherche des idées gigantesques et des formes inusitées, cette

ostentation de savoir, cette enflure de style ou cette molle et niaise afféterie, qui, jusque dans le genre épistolaire, étoient préférées au langage de la raison et du sentiment. Tant de travers avoient retardé les progrès de tous les talents littéraires. Au barreau et dans les temples, l'art oratoire ne consistoit qu'en de fastidieuses parades, qu'en un fatras insensé de citations et de sophismes, d'amplifications et de pointes, d'invectives et de facéties. Ouverte avec quelque succès par Honoré d'Urfé, la carrière des romans de galanterie attiroit une foule de verbeux écrivains qui, accumulant les descriptions, les allégories, les entretiens précieux et mystiques, alloient sans scrupule des mythologies contradictoires, et travestissoient sans pudeur les héros de l'antiquité en de langoureux Céladons. Les poèmes épiques ou héroïques ne différoient de ces romans que par la mesure et la rime : versifiés et moins volumineux, Clovis, Alaric, Childebrand, étoient d'ailleurs imaginés, disposés, écrits comme Pharamond et Cyrus. La comédie, pour cesser d'être insipide, offensoit la raison par des irrégularités monstrueuses, et les mœurs par des scènes indécentes; elle devenoit, entre les mains de Scarron, l'une de ces compositions burlesques, enfants ignobles de la bouffonnerie italienne, trop complaisamment accueillis par la gaité françoise. Molière cependant commençoit sa carrière illustre; et dans l'Etourdi, dans le Dépit amoureux, surtout dans les Précieuses, il préludoit à des chefs-d'œuvre. Seule encore entre tous les genres, la tragédie avoit fait des progrès immenses: le Cid, les Horaces, Cinna, Polyeucte, Rodogune, existoient.

Ainsi en prose, les écrits de Montaigne et de Pascal;

en vers, les meilleures odes de Malherbé, et les plus belles tragédies de Corneille; telles étoient, en 1660, les richesses de la littérature françoise. On pouvoit y joindre quelques pages de Clément Marot et de Régnier, et, à bien plus juste titre, les honorables essais de Molière et de La Fontaine. Il n'en eût pas fallu davantage pour donner aux esprits une heureuse direction, si l'opinion publique n'eût pas confondu chaque jour dans ses hommages et dans ses dédains les apprentis et les modèles, la sottise et le talent. Mais en vain Malherbe avoit rayé de sa propre main tous les vers de Ronsard, et les avoit mieux effacés par les siens; Ronsard étoit encore préconisé par les universités et par les jésuites, tout autant que jadis par Sainte-Marthe et par Duperron. En vain le public, guidé cette fois par un sûr instinct, avoit accueilli avec transport les premières représentations du Cid : cette production miraculeuse du génie françois, insultée dans un libelle de Scudéri, étoit magistralement critiquée au sein de l'académie françoise, où siégeoit Faret, et ne siégeoit pas Corneille. Il règue à la vérité quelque modération, quelque décence dans cette censure solennelle : mais au moment où Corneille, s'élevant soudainement au-dessus de ses contemporains et de lui-même, faisoit le plus grand pas qui jamais peut-être ait été fait dans aucun art, c'étoit demeurer bien au-dessous de lui que de s'appliquer à tempérer, par un examen minutieux, et souvent peu juste, l'heureux enthousiasme qu'un tel chef-d'œuvre avoit excité. A peine suffisoit-il, cet enthousiasme, pour expier les applaudissements prodigués aux pièces de Scudéri, au Lygdamon, à l'Andromire, à cet Amour tyrannique si ridiculement di-

x DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

vinisé par Sarasin. Un seul fait peut caractériser le goût et les opinions de cette époque; c'est l'admiration qu'obtenoit Voiture, sa renommée si bruyante quand il vivoit, si affermie quand il mourut, quand l'académie porta son deuil, quand Costar fit son apothéose, que Despréaux, étourdi dès son jeune âge du fracas de cette énorme gloire, n'a jamais parfaitement senti combien elle étoit usurpée. Mais Despréaux a secoué assez de préjugés du même genre pour qu'on lui pardonne d'avoir trop respecté celui-là.

Ce sont les égarements de l'opinion publique qui suscitent le génie, ou, si l'on veut, le démon de la satire; la dépravation générale des mœurs et du goût peut seule excuser la causticité de la censure. Car alors que la médiocrité obtient à peine un succès de quelques heures, une existence de quelques jours, il est peu généreux de s'acharner sur des productions moribondes, peu raisonnable de fixer l'attention du public sur ce qu'il a résolu d'oublier; et c'est traiter assez rigoureusement les mauvais livres que de louer beaucoup les bons. Mais si des hommages prodigués à la sottise ont humilié long-temps le génie, découragé ou même égaré les talents, il faudra bien qu'une main téméraire vienne enfin briser tant d'idoles, et venger scandaleusement la raison, le goût, la vérité. N'attendons pas ce périlleux service de qui seroit sans malice, sans humeur, ou même sans colère. Une extrême bénignité n'est point la vertu d'un censeur, et l'innocence à laquelle il peut prétendre n'est que la sévère équité. Il s'agit d'erreurs orgueilleuses qui ne cèdent qu'à l'arme acérée du ridicule, et dont on ne triomphe point sans les blesser.

Le genre satirique dont nous avons à nous occuper ici n'existe pas dans la littérature grecque; car il n'a rien de commun avec certains poèmes dramatiques appelés *Satyres*, du nom des dieux agrestes et cyniques qui en étoient les principaux personnages. La satire proprement dite naquit chez les Romains. Elle fut essayée par Ennius; mais Lucilius passe pour en être le créateur, parce qu'il l'a revêtue des principales formes qu'elle a conservées depuis, malgré les tons divers que lui ont fait prendre Horace, Perse et Juvénal. Chez nous, Despréaux avoit eu un précurseur qu'il n'a point fait oublier, Rénier, par qui la satire françoise auroit pu, dès 1610, se montrer ingénieuse, naïve, énergique, s'il n'eût préféré de la rendre obscène.

Tous ces prédécesseurs de Boileau avoient plus attaqué les hommes vicieux que les mauvais écrivains; et c'étoit faire sans nul doute le plus digne usage de la satire que de la diriger contre les plus pernicioeux fléaux de la société. De simples critiques littéraires ont assurément moins de grandeur, et l'art d'écrire a besoin d'être appliqué à des idées morales pour s'élever à un haut degré de puissance et de gloire. Mais ils parlent donc des *Satires* de Boileau sans les lire, ceux qui lui reprochent de ne savoir censurer que des vers et de la prose? N'est-ce donc pas de mœurs qu'il s'agit dans la première satire, déjà si remarquable par la correction du style et par une élégante versification; dans la quatrième, plus foible esquisse des diverses folies humaines; dans la cinquième, qui donne une si juste idée de la vraie noblesse; dans la huitième, qui nous peint si bien l'homme tel que les sociétés l'ont fait;

dans les trois dernières enfin, qui ne sont pas les plus heureuses, mais où l'on peut si souvent encore s'arrêter sur de riches détails, et recueillir des vers mémorables?

Deux autres pièces, l'une sur les embarras de Paris, l'autre sur un festin ridicule, sont moins des satires proprement dites que des descriptions parsemées de traits satiriques. Le talent qu'on y voit briller est celui d'exprimer et d'ennobler les détails les plus rebelles; talent estimable qui a contribué au progrès de notre langue, et que nul poète en 1660 et 1664, époque de ces deux productions, ne possédoit en France à un si éminent degré.

Restent la seconde satire, la septième et la neuvième, qui sont en effet purement littéraires. La seconde expose les difficultés de l'art d'écrire en vers, et elle les surmonte. La septième, où Boileau s'adresse à sa muse, est inférieure au modèle latin qu'elle imite. Mais voulez-vous retrouver Horace, et, s'il faut le dire, mieux qu'Horace? relisez vingt fois la neuvième; c'est là que vous apprécierez ce qu'une raison sévère peut ajouter de force et de grâce même à des traits ingénieux et à l'atticisme du style. N'accordez, s'il vous plaît ainsi, à la plupart des satires de Boileau que de parcimonieux éloges; ne louez en elles que la correction, l'élégance, la versification la plus soutenue et la plus belle qui existât dans notre langue avant l'Andromaque de Racine; mais qu'il nous soit permis au moins de distinguer, parmi ces douze satires, la huitième et la neuvième, et de leur offrir des hommages beaucoup moins réservés. Elles ne sont point assurément les deux plus beaux ouvrages de Despréaux, mais elles

sont peut-être les deux plus belles satires que l'on ait jamais écrites chez aucun peuple.

Une morale pure dans une satire est une condition qu'il est honteux d'enfreindre, qu'il n'est pas glorieux de remplir. Si nous nous étions proposé d'être les panégyristes de Boileau, et que l'éloge d'un tel poëte pût consister dans le dénombrement des fautes qu'il n'a point commises, nous le féliciterions plutôt de ce qu'en parlant du vice et de la vertu il a évité, plus que bien d'autres, les idées triviales, les généralités stériles, tant de notions inexactes qui passent pour claires parce qu'elles sont communes. Son art est d'embellir les détails, et ceux que l'on a traités avant lui, et ceux qu'on ne soupçonnoit pas d'être poétiques. Quatre de ses vers ont délivré notre jurisprudence d'une pratique odieuse : rare exemple de l'influence de la satire sur la plus incorrigible espèce d'institutions ! La philosophie morale de Boileau n'est peut-être que trop audacieuse : il a jugé de grands personnages de l'histoire ancienne avec une sévérité qui auroit besoin d'apologie.

Si nous rentrons avec Boileau dans la sphère de la pure littérature, nous le verrons, jeune encore, signaler tous les écueils de l'art d'écrire, la bizarrerie des sujets et l'inconvenance des styles, l'insipide afféterie et la grossièreté triviale, la sécheresse et la prolixité, la négligence et la contrainte, la froideur et l'emphase. Le mauvais goût n'a point de travers qu'il ne condamne, non-seulement dans les auteurs déjà méprisés, dans vingt académiciens dès-lors obscurs, mais surtout dans les coryphées du monde littéraire, dans les rimeurs fêtés et lauréats, dans les oracles de la ville, et de la cour, et de l'hôtel Rambouillet ; dans ce Chapelain

si fier des pensions qu'il possède et de celles qu'il distribue; dans les Perrault, les Cotin, les Brébeuf, les Scudéri, noms aujourd'hui sans honneur, et que nous osons même prendre en pitié quand Despréaux s'acharne à les flétrir, mais fantômes alors révéérés et puissants, que les hommages de la multitude avoient rendus trop dignes des regards et du fiel de la satire. Ces sarcasmes qui nous semblent peu généreux depuis qu'ils ont été si efficaces, songeons qu'ils étoient des irrévérences, des hérésies, des blasphèmes quand ils éclatèrent.

Il seroit plus raisonnable de compatir à l'infortune de certains auteurs ignorés et sans crédit que Despréaux a pris la peine de nommer dans ses satires, et qui lui doivent toutefois le seul genre d'immortalité auquel ils pouvoient prétendre. On voit quelques-uns de leurs noms, syllabes indifférentes, se montrer, disparaître, se reproduire dans les éditions successives de ses œuvres, selon les caprices de la rime, ou, si l'on veut, du poëte. On lui a fait un très grand crime de ces légères variantes : la moins excusable, à notre avis, est celle qui a placé Hesnault à côté de Bardin et de Perrin; Hesnault, poëte trop peu laborieux, qui nous a laissé en un mince volume beaucoup de vers déplorables, mais que deux ou trois essais moins malheureux retiennent pourtant de la foule des plats rimeurs de cette époque.

On a plus vivement reproché à l'auteur des Satires de n'avoir respecté ni Perrault, ni Quinault, ni même Le Tasse.

Gardons-nous d'abord de supposer que Despréaux ait mis ces trois noms sur une même ligne. La Jérusalem

délivrée étoit à ses yeux l'une des plus illustres productions du Parnasse italien, et il y admiroit le génie d'un poëte épique. Le Tasse, disoit-il, imite Virgile, comme Virgile imite Homère. Qu'a-t-il donc entendu par ce clinquant du Tasse qu'il oppose à l'or de Virgile? Faut-il le demander? les descriptions superflues, l'intervention des démons et des anges, les tours affectés, les expressions recherchées, les *concetti* dont se plaint aussi Métastase, et que jadis Galilée condamnoit bien plus durement. Boileau craignit pour notre littérature novice la contagion des défauts d'un chef-d'œuvre; il les caractérisa. Ils ont été jugés depuis avec bien plus de rigueur par des littérateurs estimables, tels que Rabin, Boulhours, Addisson.

Il y a loin du Tasse à Quinault. Cependant, avant que Métastase eût recréé la tragédie lyrique, aucun poëte de nos siècles modernes n'avoit mieux réussi en ce genre que l'auteur d'*Alceste* et d'*Armide*. Mais cette habileté de Quinault, ou, si l'on veut même, cette gloire qui, bien au-dessous de la gloire de nos grands écrivains, brille encore d'un éclat très doux, Despréaux, loin de la contester jamais, l'a proclamée tout entière, quand il a loué dans ce poëte la versification la plus mélodieuse et la plus flexible dont le génie de la musique eût encore pu disposer. Les poëmes de Quinault que Despréaux a critiqués sont ceux que l'on ne chantoit pas, *Stratonice*, *Amalasonte*, *Astrate*, illisibles drames que les opéras de Quinault lui-même ont eu le bonheur de faire oublier.

On a pris de nos jours un intérêt tendre à la mémoire de Charles Perrault; et, ne pouvant l'exalter comme poëte, ni en général comme écrivain, on s'est

avisé de nous le représenter comme un grand philosophe outragé par un grand versificateur. Ceux qui se déterminent à lire des vers de Charles Perrault et sa prose, comprennent que sa philosophie consiste apparemment dans ses blasphèmes contre les plus augustes monuments de la littérature ancienne. Car il ne manque d'ailleurs d'aucun de nos préjugés modernes ; et ses écrits, loin d'offrir le germe de quelques pensées philosophiques, décèleront bien plutôt des dispositions fort prochaines au fanatisme le plus intolérant. Soit qu'il sentit la foiblesse, la nullité de son talent, soit qu'il eût contracté de bonne heure la facile habitude des intrigues, il mit son étude à multiplier ses relations avec les grands, avec les gens de lettres, avec les artistes, et parvint à soutenir sa réputation littéraire par l'idée qu'il fit prendre de son crédit et de son influence. Académicien sans instruction, et rimeur du plus bas étage, à peine émule de ses plus inhabiles contemporains, il ne sut être que leur protecteur, qu'un de ces Mécènes subalternes qui favorisent la médiocrité pour paroître plus hauts-qu'elle, lui font célébrer comme des bienfaits les vains mouvements qu'ils se donnent, et dépravent la littérature par leurs manèges autant qu'ils la déshonorent par leurs écrits. Claude Perrault, son frère, fut du moins un architecte illustre, puisqu'on lui attribue la colonnade du Louvre, que lui conteste pourtant Boileau : mais l'ignorant appréciateur des anciens et des modernes, celui qui, dans le siècle des Molière et des Racine, ne préconisa que ce qui leur ressembloit le moins ; Charles Perrault enfin a mérité beaucoup plus d'opprobre que Despréaux n'en a daigné verser sur lui.

C'est un satirique bien modéré que Despréaux, si nous le comparons à ceux qui avant lui et après lui ont écrit dans le même genre. Cependant, lorsque le dix-huitième siècle eut été, comme tous les siècles, fertile en satires personnelles, quelquefois ingénieuses, plus souvent iniques et grossières, on s'avisa d'imputer à l'influence de Boileau ce torrent de plats libelles en vers et en prose, et de le déclarer le père d'une famille si odieuse ou si déplorable. Nous ne voyons pas qu'on ait reproché à La Fontaine les fables de Richer, ni à Molière les comédies de Dorat : comment Boileau deviendrait-il responsable des mauvaises satires que l'on a faites malgré ses exemples ? La gaité piquante qui anime les siennes verse le ridicule, et non l'infamie ; la malice, qui les dicte plus souvent que la colère, se prescrit toujours des limites. Voltaire est venu, qui a porté dans la satire personnelle plus d'énergie, mais aussi plus de cruauté. Boileau provoque, et Voltaire se venge. Tous deux poursuivent des insectes : mais Voltaire, qu'ils ont piqué, les écrase ; et Boileau, qu'ils ne cherchoient pas, se contente de les harceler. Dans Voltaire, le talent vient servir des ressentiments profonds, et il les égale : le plaisir de Boileau n'est pas de nuire à des auteurs ridicules, mais d'amuser et d'instruire à leurs dépens : ils sont bien plus ses jouets que ses victimes. Nous ignorons si Boileau trouveroit pour les immoler la vigueur de Voltaire : mais on voit clairement qu'il n'en a pas la volonté.

Une épître en vers, quand c'est un satirique qui la fait, ressemble beaucoup à une satire. Il seroit aisé d'indiquer dans les œuvres de Boileau des pièces auxquelles conviendroient presque également le nom de

satire et le nom d'épître. C'est bien souvent le même ton, le même genre de style appliqué à un même fonds d'idées morales et littéraires. Dans les douze épîtres cependant, il s'agit davantage des habitudes personnelles du poëte, de ses relations avec ses contemporains, par exemple, avec Louis XIV. D'ailleurs ces épîtres, qui toutes sont postérieures à la neuvième satire, sont le fruit d'un talent plus mûr; la versification y offre plus de souplesse et de grâce, le style plus d'égalité, de consistance, de plénitude; des pensées plus fortes, plus étroitement enchaînées y sont exprimées avec plus de vérité, de couleur et d'énergie.

Nous n'entendons point appliquer ces éloges aux trois dernières épîtres, au-dessous desquelles encore on pourroit rejeter la seconde : car celle-ci ne contient, en cinquante vers, que des lieux communs sur la manie des procès et un bien aride apologue. C'est pourtant la fable de l'huître et des plaideurs : mais il falloit abandonner ce sujet à La Fontaine, comme celui de l'amour de Dieu à Pascal. Lorsque Despréaux entretenoit l'abbé Renaudot de cet amour de Dieu, son jardinier d'Auteuil de la nécessité du travail, et ses propres vers des circonstances de sa propre vie, il achevoit son douzième lustre : dix ans plus tard, il fit la satire de l'Equivoque. Respectons la vieillesse d'un grand poëte : il sait encore lutter, non sans vigueur, contre les plus épineux détails, et jeter de la clarté, quelque chaleur même, jusque sur les arguments théologiques qu'il se consomme à versifier.

Le remerciement à Louis XIV est d'une meilleure époque, aussi-bien que les épîtres sur la connoissance de soi-même, sur le respect humain, sur les agréments

de la campagne. De vives descriptions, des vers élégants, harmonieux et souvent pittoresques, des ornements toujours variés et toujours convenables, enrichissent ces quatre épîtres, qui ne sont pas les plus belles. C'est quand il célèbre le passage du Rhin, quand il chante les vertus guerrières, et recommande les vertus pacifiques; c'est quand il persuade à Seignelay de ne chercher que dans le vrai la beauté morale et la beauté poétique; c'est quand il enseigne à n'aimer que la vérité; c'est lorsque, inspiré par le goût et par l'amitié, il montre à Racine comment le génie, en méprisant la critique injuste, sait en profiter cependant; c'est en des sujets si divers que Despréaux, prenant tous les tons avec justesse, ennoblit, agrandit le genre de l'épître, et remplace au moins par des beautés sévères l'enjouement gracieux d'Horace, son abandon inimitable et sa négligence si parfaite. Depuis Boileau, des épîtres plus philosophiques que les siennes, celles de Pope et de Voltaire, ont offert plus d'idées neuves, plus de pensées profondes, et beaucoup moins de beaux vers.

Trois épîtres de Boileau sont adressées à Louis XIV, ou même quatre, en comptant ce discours au roi qu'on place à la tête des Satires, et qui n'en est pas un très-magnifique frontispice. Louis XIV est encensé non-seulement dans ces quatre pièces, mais dans les Satires mêmes, dans l'Art poétique, dans le Lutrin, ailleurs encore; et les détracteurs du poëte n'ont pas manqué de lui reprocher d'avoir joint le métier de flatter à son *méchant métier de médire*. Sans doute il eut besoin d'une protection imposante : si Molière se vit forcé d'intéresser la vanité du monarque au succès d'un

chef-d'œuvre où la censure demeurait générale et ne s'appliquoit à personne, comment Boileau, qui appelloit par leurs noms les plus irascibles ennemis, auroit-il négligé d'invoquer un grand protecteur au secours d'un talent si offensif? Ce n'est point ici le lieu d'apprécier le souverain qu'il a vanté; il seroit difficile d'ajouter aux ingénieux éloges dont il le comble avec tant de grâce; il seroit déplacé de les vouloir restreindre : qui peut nier que, depuis 1661 jusqu'en 1684, Louis XIV n'ait puissamment secondé le progrès des lettres? Excepté La Fontaine, il a su discerner, honorer tous les grands écrivains qui ornoient cette brillante époque de son règne. Boileau, qui ne put échapper à ses bienfaits, ne voulut pas être accusé d'ingratitude; il étoit reconnoissant; et ce n'est pas assez l'être que de craindre de le paroître. Mais ces louanges qu'il reproduit sous des formes aussi variées que délicates, ces louanges que, si l'on veut, il prodigue, sont encore circonspectes jusque dans leur profusion, et jamais du moins il n'encense ni un vice, ni une mauvaise action, ni même une erreur grave. Despréaux seroit sans excuse s'il avoit applaudi aux dragonades, et célébré, comme Charles Perrault, la révocation de l'édit de Nantes. Qu'il ait exagéré des exploits guerriers, qu'il ait placé quelquefois sur la tête de Louis des lauriers que Louis, dans sa grandeur, n'avoit cueillis ni vu cueillir, on a bien le droit d'user de ces libertés poétiques, quand on a su, comme Boileau, en prendre de plus honorables, quand on a écrit, par exemple, cette première épître où la véritable gloire reçoit un si pur hommage. C'étoit en 1669 : des courtisans inconsidérés alluinoient au cœur de Louis une ambition qu'au jour de

sa mort il devoit se reprocher à lui-même; il s'agissoit de l'inviter à chercher sa propre gloire dans le bonheur de ses peuples, dans la sagesse des lois, dans l'activité de l'industrie, dans le progrès des arts, dans la répression des désordres, dans la diminution des impôts : le monarque lut l'épître, l'admira, et fit la guerre : mais le poète qui avoit revêtu ces grandes idées d'une expression digne d'elles avoit fait un bel ouvrage et une plus belle action.

Cette première épître, celle qui a pour sujet le passage du Rhin, la huitième satire et la neuvième, avoient paru; et de tels exemples offerts aux poètes par Despréaux lui avoient acquis le droit de leur donner des leçons, quand il publia son Art poétique. Ceux qui veulent absolument compter quatre poétiques placent dans ce nombre celle de Vida; et il faut leur savoir gré de n'y pas joindre celles de Vauquelin et de La Mesnardière. Boileau confessoit qu'il n'avoit point lu Jérôme Vida, et il n'est pas le seul poète qui se soit épargné cette lecture; mais il avoit médité les poétiques d'Aristote et d'Horace.

Ce qui nous reste de la poétique d'Aristote ne concerne réellement que la tragédie; car l'épopée n'y est considérée que dans ses rapports avec le drame. Ce traité pourtant, l'un de nos plus anciens livres de littérature théorique, est demeuré l'un des meilleurs. Le génie analytique du premier philosophe de l'antiquité y manifeste sa puissance. Jamais on n'a mieux révélé les secrets de l'art tragique, décomposé ses productions, assigné les causes des divers effets qu'il produit. Horace s'est bien gardé de s'imposer un tel travail; mais il écrivit un jour aux Pisons sur l'art des vers, et,

entraîné par un sujet dont il ne sentoit que les charmes, il répandit sur de rigides préceptes les lumières de son goût et les grâces de son talent, effleurant les uns, développant les autres, et parcourant à l'aventure les détails critiques, historiques, moraux, littéraires, qui souffroient qu'on les embellit. Le plan que Boileau s'est tracé a plus d'étendue et de régularité; c'est un poëme didactique proprement dit, où l'auteur remonte aux règles générales de l'art d'écrire, et les applique méthodiquement à tous les genres de compositions poétiques. Toutefois il ne descend point avec Aristote dans ces analyses fondamentales dont la prose seule peut atteindre et peut éclairer les profondeurs. Les méditations austères et circonspectes, par lesquelles la théorie des beaux-arts s'élève à des résultats généraux et à des préceptes positifs, n'ont point d'expression dans la langue poétique. Ce sont les préceptes et les grands résultats qu'il faut exprimer par de beaux vers, afin de rendre leur autorité solennelle, de les inculquer aux artistes, et de les apprendre au public, par qui les artistes sont jugés. Il appartient à la philosophie de rechercher les lois du goût; il appartient à la poésie de les promulguer. Mais, circonscrit dans ces limites, le plan de Boileau étoit si hardi eucore, que Patru, son judicieux ami, n'osoit espérer qu'on pût le remplir.

Excepté les vingt premiers vers, dont la marche lente et pénible semble attester l'extrême difficulté du sujet, le premier chant de l'Art poétique est une des plus heureuses productions de Despréaux. C'est peu d'exprimer élégamment et avec une précision énergique les préceptes généraux de l'art d'écrire, il enchaîne étroitement toutes ces maximes, les interrompt,

les retrouve, y mêle des traits de satire, amène ou plutôt rencontre l'histoire de la poésie françoise; et, couvrant d'ornemens variés des leçons austères, il en compose avec grâce un tissu riche et serré. Jamais peut-être Despréaux n'a porté l'art des transitions plus loin que dans ces trois cents vers : car on ne les y remarque pas.

Elles sont plus sensibles dans le second chant, où l'on voit succéder à l'idylle l'épique, l'ode, l'épigramme, la satire. Mais ces divers poèmes y sont véritablement décrits. Despréaux enseigne moins ce qu'ils doivent être qu'il ne montre ce qu'ils sont de leur nature. Son style harmonieux et souple nous les représente en prenant sans effort et sans dissonance tous les tons qui leur conviennent. Loin qu'un tel travail le décourage, il se laisse au contraire séduire par les difficultés, et consacre vingt excellents vers à l'exposition des règles d'un sonnet. Ne soyons pas surpris que les sonnets occupent une place dans un Art poétique publié en 1674, puisque, dans tout le cours du dix-septième siècle, ils n'ont cessé de tourmenter, épineuses bagatelles, le talent, et même le génie de nos poètes les plus illustres. Mais qu'un sonnet sans défaut vaille un long poème, une tragédie, par exemple, ou même une belle ode, on ne conçoit pas que Despréaux ait pu le dire. Ce qu'il faut admirer ici, c'est l'ascendant des préjugés et des habitudes, leur empire sur les meilleurs esprits. Qui peut se flatter de ne jamais écrire, sous la dictée des opinions de son siècle, quelques lignes bien étranges, après que Despréaux a écrit celle-là?

Il nous peint au troisième chant la tragédie, l'épopée, la comédie. Cet ordre n'est peut-être pas le plus

naturel; mais rien jamais, dans un poëme didactique et sur de tels sujets, n'a égalé la magnificence de ces trois tableaux. La tragédie, ravissant spectacle des plus tumultueuses passions, la pitié, la terreur, en sont les effets; l'intérêt et la vraisemblance, les lois suprêmes. L'intérêt ne veut être ni indécis, ni partagé, ni interrompu, ni ralenti. Un sujet clairement exposé le détermine; une action accomplie en un lieu et en un jour l'occupe tout entier; des dialogues animés l'entretiennent; des incidents multipliés sans confusion, développés sans effort, l'accroissent et le portent à son comble. La vraisemblance soutient partout l'illusion; elle conserve aux héros, aux siècles, aux contrées, leurs caractères; elle donne aux scènes une distribution savante, à toutes les parties un parfait accord. L'épopée, vaste récit d'une action mémorable; la fiction y agrandit l'histoire, la fable y fait reluire la vérité. Quel génie enfantera tant de prodiges en observant tant de convenances? Car il faut majesté dans le héros, splendeur dans les événements, noblesse dans les mœurs, variété dans les détails, simplicité dans les nœuds, un début modeste, des narrations rapides, de riches descriptions, d'heureux épisodes, l'élégante correction des formes, et la pompe enchanteresse du style figuré. La comédie, familière image de la vie privée, exige plus qu'aucun autre genre une longue étude des profonds replis du cœur humain, et de ce nombre infini d'éléments et de rapports que le mot de société exprime. Habile à saisir les nuances variées des âges, des conditions, des caractères, la vraie comédie, toujours simple, jamais triviale, sait être piquante sans obscénité. Sa mission est de nous montrer dans un vice

odieux un travers ridicule; puisque, pour renoncer au vice, il ne nous suffit pas qu'il soit haïssable.

L'Art poétique pouvoit se passer de l'épisode qui ouvre le quatrième chant, et même de celui qui le termine. Ce sont les deux seuls que l'on rencontre en tout l'ouvrage. Dans ce dernier chant, qui n'est pas le plus riche, et que des idées générales remplissent presque tout entier, un intérêt profond résulte encore de la sagesse des maximes, de la noblesse des sentiments, et de la dignité du style. Despréaux nous peint l'inquiète vanité qui mendie les éloges, la perfide complaisance qui les prodigue, la folle présomption qui croit les avoir mérités. Il veut que la vertu, loi souveraine des écrits comme des actions, proscrive à jamais du Parnasse la basse jalousie et la sordide cupidité. En un mot, il nous entretient des mœurs du poète, et son langage est à la fois celui d'un poète et d'un homme de bien.

Avec l'Art poétique, Boileau fit paroître en 1674 les quatre premiers chants du Lutrin : les deux derniers furent composés beaucoup trop tard. Ce n'est pas que le cinquième ne plaise encore par l'élégance du style et par la gaieté des détails, quoiqu'ils soient peu variés et fort épisodiques. Mais l'aridité du sixième est accablante : c'est une production plus terne que cette satire de l'Equivoque et cette épître sur l'Amour de Dieu, qui ont été beaucoup plus critiquées. Jamais Despréaux n'a été plus abandonné de tous ses talents qu'en finissant son plus aimable ouvrage. Disons plutôt qu'en effet il ne l'a point achevé.

Les quatre premiers chants du Lutrin sont au nombre des monuments dont notre littérature doit être orgueilleuse. Despréaux méconnoît la savante muse

qui l'inspire, quand il prétend qu'elle a dicté l'ouvrage du Tassoni, ou ce poëme des rats et des grenouilles que l'on impute à Homère. Le Lutrin n'avoit eu de précurseur en aucun poëme héroï-comique ancien ni moderne. Celui de l'Arioste étoit d'un genre plus épique, et celui du Tassoni d'un bien moins heureux caractère : quand un frère de Charles Perrault traduisit le Scau enlevé, c'étoit à peu près tout l'honneur auquel une production si froide pouvoit prétendre en France. S'il nous falloit nommer la muse qui inspira l'auteur des Satires lorsqu'il fit le Lutrin, nous dirions que ce fut encore la colère. Indigné du succès des poésies burlesques, il voulut indiquer, ouvrir la source d'une gaieté plus fine et plus noble : à cet art grossier d'avilir de grands objets par des formes basses il voulut substituer l'art de traiter avec gravité un sujet comique, et de faire prendre à de ridicules figures des attitudes solennelles : ingénieux et fécond système, où l'on voit se succéder, se fondre et ressortir par leurs contrastes, les saillies de la gaieté satirique, les richesses de la poésie descriptive, et les fictions hardies de l'épopée. Mais la difficulté de ce genre consiste dans la variété même des couleurs qu'il admet : car il faut, dans leur mélange, un parfait accord que le talent le plus flexible ne peut espérer, s'il n'est dirigé par un goût exquis. Pour affoiblir le charme, ou même pour le dissiper, il suffit de quelques faux tons bien voisins ici des tons justes ; et l'on a besoin sans cesse de toute la légèreté, de tout le bonheur d'une main savante, Non, parmi les précédents ouvrages de Boileau, aucun n'avoit promis le Lutrin : son génie n'avoit point encore révélé le secret de tant de ressources, et l'on ne le

savoit pas riche de tout ce qu'il répand ici d'ornemens et de grâces sur les récits et sur les discours, sur les portraits et sur les tableaux. Certes ! il faut que cet épisode de la Mollesse soit d'une beauté suprême, pour se faire tant admirer dans ce grand nombre de morceaux achevés et de vers immortels.

Après avoir distingué, dans les œuvres de Boileau, l'Art poétique, quatre chants du Lutrin, quatre épîtres excellentes, et les deux meilleures satires qui existent, dispensons-nous de considérer les essais lyriques et les diverses poésies qui sont à la suite de ces chefs-d'œuvre. D'heureux quatrains n'ajouteroient rien à une gloire si haute ; et une mauvaise ode, deux froids sonnets, dix foibles épigrammes, ne peuvent pas la rabaisser. Ses écrits en prose ne mériteroient pas non plus de très longs éloges, mais ils excitent du moins l'attention par leurs objets et par leurs rapports avec de plus mémorables travaux.

On s'est plu à répandre contre la prose des grands poètes un préjugé auquel un jour on opposera le nom de Chénier, après celui de Voltaire. Si vous disiez que ce sont au contraire les prosateurs de profession qui deviennent, quand ils veulent, des poètes médiocres, vous pourriez du moins, à l'appui de cette assertion peut-être aussi trop générale, alléguer d'illustres exemples : Cicéron, Montesquieu, Jean-Jacques. On a fait une assez grande partie de l'apprentissage d'un prosateur, lorsqu'on a composé des vers harmonieux, élégants, énergiques ; au lieu que la longue habitude d'une prose éloquente, méthodique et instructive, exerce des talents fort étrangers à la poésie. Quoi qu'il en soit, si la prose de Boileau, presque toujours claire,

et souvent correcte , manque beaucoup trop de couleur , d'harmonie , et même d'élégance , c'est qu'il l'a composée fort négligemment , qu'il n'a fait , en y travaillant , que se reposer de ses veilles poétiques , et n'a point assez compris que la moins brillante partie de l'art d'écrire est cependant encore difficile.

Les lettres que nous avons de lui sont en assez grand nombre , depuis qu'on a publié sa correspondance avec Brossette. Nous possédions auparavant ses lettres à Racine et à quelques autres personnes. Toutes sont précieuses ; les unes parce qu'elles servent de commentaires à certains endroits de ses poèmes , les autres parce qu'elles tiennent à l'histoire littéraire du dix-septième siècle ; plusieurs parce qu'elles contiennent d'excellens conseils et des critiques judicieuses ; la plupart enfin parce qu'elles donnent une très bonne idée du caractère et des mœurs de celui qui les écrit. Sous d'autres rapports nous pourrions les trouver peu dignes non seulement de ses ouvrages , mais de ses conversations même , si nous jugeons de celles-ci par les traits qui nous en sont connus. Il paroît que cet excellent esprit ne se tenoit pas monté à un très haut degré d'activité , quand il n'étoit ni excité par le travail , ni électrisé par les entretiens. Au surplus , la finesse des pensées et les grâces du style sont des qualités assez rares dans la multitude infinie de nos auteurs épistolaires de toute langue et de tout siècle. Il a été donné à une femme de répandre sur un bien petit nombre de sentiments , d'idées , et de faits , un charme inexprimable , un intérêt immortel ; avec plus de lumières , et même avec plus d'esprit , cent littérateurs habiles ont été bien moins heureux dans leurs volumi-

neuses correspondances. Il n'y a peut-être que deux grands écrivains qui aient pleinement réussi en ce genre simple et presque vulgaire : et ce sont les deux plus étonnans génies de deux siècles mémorables, Cicéron et Voltaire.

On ne peut manquer de distinguer parmi les lettres de Boileau celles qu'il adresse à Vivonne au nom de Balzac et au nom de Voiture, et dans lesquelles il contrefait les styles de ces deux écrivains. Ce genre, auquel on a donné le nom de pastiche, n'est pas très relevé sans doute ; mais il est supérieur à la caricature proprement dite, qui ne sait contrefaire qu'en exagérant. Ici l'imitation n'est que fidèle, et Balzac n'est pas plus emphatique qu'à l'ordinaire, ni Voiture plus recherché ; Despréaux n'ajoute rien à ce qu'ils auroient écrit eux-mêmes. On est surpris qu'ayant saisi avec un tact si fin les ridicules de ces deux auteurs, il les ait épargnés, et même loués dans ses satires. Peut-être ne méprise-t-on point en effet ceux que l'on consent à imiter avec tant de vérité, et même de scrupule ; peut-être entre-t-il en de pareils jeux plus d'espionnerie que de mésestime. Quand Despréaux s'amuse à rimer quelques vers à la manière de Chapelain, il le fait avec moins de bonne foi et avec moins de bonheur ; c'est qu'il n'a que du mépris pour Chapelain.

L'Arrêt burlesque, autre production légère, mérite plus d'éloges, à cause de l'intention qui le dictoit, et de l'effet qui l'a suivi. La philosophie de Descartes, alors la plus raisonnable, étoit menacée d'une proscription solennelle ; Despréaux eut le bonheur d'empêcher l'université et le parlement, déjà coupables de tant de sottises, d'en commettre une de plus. Ce qui peut dimi-

nuer le mérite de la composition littéraire de cet Arrêt burlesque, c'est qu'il n'est souvent qu'une copie presque textuelle de trop véritables arrêts, de ceux, par exemple, dont Ramus et de Châles avoient été les victimes. Boileau se borne à faire ressortir par quelques surcharges la ridicule absurdité de ces actes horribles. C'est ici une véritable caricature, mais la plus utile et la plus glorieuse qui existe.

Ecartons plusieurs autres opuscules de Boileau, et même son remerciement épigrammatique à l'académie françoise. Le Dialogue des héros de roman nous paroît son meilleur ouvrage en prose, le mieux écrit, le plus riche de traits piquants et de saillies ingénieuses. Lucien n'eût pas autrement joué les productions des Gomberville, des La Calprenède, des Scudéri, si elles avoient inondé l'empire des Antonin; nul n'a plus contribué que Despréaux à les décréditer en France, où leur multitude et leur vogue prolongeoient sous Richelieu, sous Mazarin, l'enfance de notre littérature. Il composa ce dialogue en 1664; et l'on voit qu'il pouvoit devenir un prosateur très distingué, s'il n'eût consacré aux vers son talent et ses loisirs.

Dix ans après, à l'époque de la plus glorieuse activité de son génie, Despréaux mit au jour, avec l'Art poétique et le Lutrin, une traduction du Traité du sublime. Ce travail a essuyé des critiques; il a triomphé de la plupart. Les savants ont accumulé les remarques et sur le texte et sur la version : ne craignons pas d'avancer qu'un examen rigoureux de tant de notes n'aboutiroit ordinairement qu'à manifester la sagacité du traducteur. Si, de toutes les manières de louer Boileau, l'on choisissoit la plus fastidieuse, on prouveroit sa-

vamment qu'il démêle aussi bien qu'un autre le sens d'un texte altéré et mutilé, qu'il est enfin tout aussi bon helléniste que s'il n'avoit jamais eu d'autre esprit et d'autre talent. Il s'ensuivroit que les écrivains illustres qui se sont résignés à manquer de cette utile instruction n'ont point assez senti combien il leur étoit facile de l'acquérir. Un esprit juste et actif est ouvert à toutes les connoissances estimables; les hommes éclairés deviennent érudits quand ils veulent l'être, et un goût exquis est déjà une grande science. Boileau s'est placé sans aucun effort au rang des traducteurs fidèles, et sa version, que l'on distingue dans cette classe de travaux, y tiendroit l'un des premiers rangs, si elle étoit plus constamment élégante. Mais pourquoi dissimuler que le style en est souvent foible, décoloré, traînant et pénible? Ce qu'il y a d'excellent dans cette traduction en prose, ce sont les vers : car Despréaux conserve aux vers grecs cités dans ce traité leurs formes poétiques, leurs beautés, leurs couleurs et les tours figurés que Longin y fait remarquer. Le rhéteur Longin n'est traduit que par un helléniste : Homère et Sapho, quand Longin les cite, sont traduits par un poète. On peut regretter que Boileau, qui n'avoit alors que trente-huit ans, et qui depuis n'a rien fait d'égal à l'Art poétique, ni aux quatre premiers chants du Lutrin, ni même à la neuvième satire, n'ait pas consacré les dix années suivantes de sa vie à une traduction en vers de l'Enéide ou de l'Odyssée. C'eût été prendre le plus sûr moyen de soutenir sa propre gloire, et de venger celle d'Homère.

Répondre aux détracteurs d'Homère et des autres écrivains célèbres de l'antiquité, tel est l'objet prin-

pal des Réflexions sur Longin, composées long-temps après la traduction du Traité du sublime, et dans lesquelles il ne s'agit réellement ni de ce traité ni de Longin. Les textes du rhéteur grec, placés à la tête de chacune de ces douze dissertations polémiques, n'y sont que de simples points de départ; ils amènent, dans les deux dernières, l'éloge de quelques vers de Racine, et dans la dixième l'apologie d'une des belles lignes de la Bible, d'un trait sublime que ne sentoient point des théologiens érudits. Mais les neuf premières réflexions sont dirigées contre Perrault; elles opposent un peu durement à l'excès de l'ignorance et de la sottise un excellent fonds de logique et de science. Si Despréaux néglige encore ici son style, s'il se contente d'écrire beaucoup mieux que son adversaire, c'est sans doute parce qu'il a trop victorieusement raison; car cet adversaire avoit choisi, rassemblé avec un soin extrême tout ce qui pouvoit se présenter de plus déplorable à dire pour les modernes et contre les anciens. Les grands écrivains du siècle de Louis XIV, ceux qui venoient de balancer en effet les anciens, de leur ressembler du moins, échappoient, par cette ressemblance même, aux hommages de Charles Perrault; et c'étoit sur les fronts de ses pareils qu'il posoit si fièrement les lauriers des beaux-arts. Loin aussi de se borner à discerner dans Homère quelques détails moins heureux, des comparaisons froides, des harangues un peu longues, des répétitions inutiles, il lui reprochoit, avec l'opiniâtreté la plus niaise, l'énorme distance qui sépare nos mœurs semi-gothiques des mœurs augustes de l'antiquité : comme s'il falloit tant d'équité pour ne pas trouver bizarre tout ce qui nous est étranger, tant

de philosophie pour prévoir qu'un jour aussi nos croyances, nos bienséances, nos institutions et nos us deviendront extraordinaires! C'est parce qu'Homère est un peintre fidèle que ses tableaux nous ressemblent si peu; et c'est bien souvent parce qu'ils ne nous ressemblent pas qu'ils sont admirables.

Nous venons de parcourir les productions littéraires de Boileau. Toutes sont utiles, la plupart belles, plusieurs excellentes; rassemblées, elles vont occuper à peine trois volumes. C'est en faisant bien qu'il s'est montré laborieux; il a su attirer sur un petit nombre de chefs-d'œuvre des suffrages innombrables. On a vu pourtant des censeurs superbes lui refuser successivement toutes les qualités de l'écrivain, et surtout du poète, la sensibilité, l'imagination, la verve et la grâce, et la finesse du goût, et la richesse des pensées, et jusqu'à la pureté de l'expression. Ces paradoxes jadis en vogue, aujourd'hui passés de mode, ne seroient point rappelés ici, s'ils ne nous donnoient lieu de considérer sous quelques aspects généraux les poèmes qu'ils outragent.

Deux poètes dont personne en France n'a surpassé ni même égalé la correction et l'élégance, Despréaux et Racine, ont laissé des fautes de grammaire jusque dans leurs plus beaux ouvrages. Ce fait n'est pas contestable, et il peut servir mieux qu'un autre à prouver l'extrême difficulté d'écrire en vers françois. Que d'Olivet preune plaisir à critiquer scrupuleusement dans Racine un assez grand nombre d'incorrections; d'Olivet, certes, ne prétend pas reléguer entre les mauvais écrivains l'auteur d'Esther et d'Iphigénie. Rendons la même justice aux intentions de Condillao,

sans doute il ne cesse point de considérer Despréaux comme un modèle, lorsqu'il trouve ou croit trouver dans l'Art poétique et dans le Lutrin des tours vicieux et des expressions impropres.

On a tout au contraire reproché à ces deux poètes une perfection laborieuse. « Le travail, dit Dalember, « ne se fait ni sentir ni conclure dans Voltaire; on le « conclut dans Racine sans le sentir, et dans Boileau « en le sentant; d'où il suit, selon Dalember, que le « style de Boileau ressemble à la statue du gladiateur, « celui de Racine à la Vénus de Médicis, et celui de « Voltaire à l'Apollon du Belvédère. » Osons dire que ces comparaisons offensent le bon goût autant que l'équité.

S'il étoit question d'apprécier dans ces trois auteurs tous leurs titres à la gloire, l'ensemble de leurs talents et de leurs travaux, nous laisserions à Voltaire la prééminence qui lui est ici décernée. Mais il ne s'agit que du style de leurs vers; et nous croyons que, sous ce rapport, Voltaire lui-même, plus équitable que son panégyriste, n'eût aspiré qu'à occuper, bien près de ses deux maîtres, la troisième place. Nul n'a plus admiré que lui la pureté de leur pinceau, la vérité de leurs couleurs, leur précision inimitable, leur perfection désespérante. Voltaire n'eût pas deviné que, pour les effacer, il dût lui suffire de négliger quelquefois son style, et de se permettre beaucoup de ces vers malencontreux qui laissent croire, dit Dalember, que les autres n'ont pas coûté plus de soins. Nous pourrions répondre à Dalember que Despréaux et Racine, quoiqu'ils ne possèdent point au même degré que leur disciple ce mérite si grand des incorrections et des négli-

gences, n'en sont pas toutefois, comme nous l'observions tout à l'heure, aussi dépourvus qu'ils eussent voulu l'être. Mais, en vérité, cette manière de ressembler à l'Apollon du Belvédère est par trop étrange; ce sont ces incorrections elles-mêmes qui portent à nu l'empreinte des efforts, et des efforts malheureux. Les traits informes qui défigurent un bel ouvrage sont précisément ceux qui laissent mieux voir ce qu'ils ont coûté de travail : non qu'il n'en faille aussi, et même encore plus, pour mieux faire; mais ne nous plaignons jamais des peines que l'on a prises pour nous en épargner. Le beau, dans tous les arts, suppose et dissimule des soins extrêmes : on ne fait point en se jouant *Athalie* ou *l'Enéide*, *l'Art poétique* ou *l'Apollon*.

Boileau, selon Dalemberc encore, avoit le goût plus austère que fin. Oui, sans doute, il eut un goût sévère, celui qui le premier en France discerna, dévoila tous les ridicules de la médiocrité, et tous les écueils que le talent doit redouter; celui qui instruisit Racine à dédaigner les faux ornemens et à faire difficilement des vers admirables et faciles. Mais quelle est donc cette finesse qui manquoit à l'auteur de la neuvième satire et du *Lutrin*, quand sa muse savante et légère mélangoit avec tant de dextérité et d'harmonie de si diverses couleurs? A-t-il pu, sans un tact exquis, saisir tant de nuances, tant de genres de convenances et de beautés; connoître si bien l'étendue et les limites de chaque style; pressentir, employer, accroître les richesses d'une langue si neuve encore? Comment d'ailleurs lui refuser la délicatesse et la perfection du goût, quand on lui accorde, en le déclarant un si grand versificateur, la souplesse et l'excellence des formes? Toutefois

gardons-nous de croire qu'il puisse exister sans poésie une versification si parfaite. Il n'y a que des idées poétiques qui se prêtent à être versifiées ainsi, et il n'appartient d'écrire d'excellents vers qu'à un grand poète, et à ceux qui sont dignes de le traduire.

Aussi a-t-on prétendu que Despréaux ne réussissoit qu'à traduire. Mais lisez son *Art poétique* : à peine entre mille beaux vers en reconnoîtrez-vous quatre-vingts de l'épître aux Pisons. Lisez le *Lutrin*, les épîtres, la plupart des satires ; les imitations y sont encore moins fréquentes. Molière, quand il traduisoit Plaute, quand il inséroit des vers d'Ovide ou de Lucrèce jusque dans le *Misanthrope*, quand il se déclaroit enfin le propriétaire de tout ce qu'il daignoit employer ; Racine, lorsqu'il traitoit les sujets d'Euripide, et l'imitoit encore même dans *Athalie*, lorsqu'il mettoit à profit les tragédies de Sénèque, et puisoit dans toutes les sources les sentiments, les mouvements, les pensées, les images qu'il étoit sûr d'embellir ; Molière et Racine, toujours poètes, jamais plagiaires, ni même traducteurs, créoient, comme Despréaux, par de telles imitations, une littérature nouvelle. Il importoit que notre langue commençât par exprimer dignement ce qu'on avoit pensé de plus noble et de plus vrai dans Athènes et dans Rome ; et pour l'enrichir de ces dépouilles augustes, le travail et l'habileté des interprètes n'eût jamais suffi ; il falloit le talent et le génie des grands écrivains, émules de leurs maîtres. Despréaux, dit La Bruyère, semble créer les pensées d'autrui. Ce mot d'une justesse extrême vaut un long éloge. Mais ce qui honore les pensées qui appartiennent en propre à Boileau, et qui composent, quoi qu'on en dise, les trois

quarts de ses chefs-d'œuvre, c'est qu'on ne les distingue pas de celles qu'il emprunte. Chez lui ce qui est ancien redevient neuf, et ce qui est nouveau paroît antique.

Des idées saines et des opinions franches, de la dignité dans l'esprit et dans les mœurs, c'est bien assez de philosophie pour un poëte. On n'exige pas qu'il étende, ni même qu'il embrasse la sphère de toutes les sciences; il suffit que sa logique et sa morale soient celles des hommes les plus éclairés de son temps. Voltaire a transporté avec succès dans la littérature françoise du dix-huitième siècle la philosophie angloise du dix-septième : Boileau, dans un temps où le cartésianisme étoit avec le jansénisme la plus haute lumière et la plus forte audace des meilleurs esprits, se moutra le défenseur de la philosophie cartésienne, et l'ami des jansénistes beaucoup plus que leur disciple : car il se glorifioit de ne rien comprendre à leurs dogmes, et n'admiroit chez eux que la vertu d'Arnauld, les mœurs de Nicole, et le génie de Pascal. Ne parlons pas de certains vers qui se font distinguer dans ses poëmes par leur hardiesse énergique, et qui, soixante ans plus tard, auroient paru téméraires. Si l'auteur de l'Arrêt burlesque et du Lutrin, de la cinquième satire et de la huitième; si le poëte qui a jugé si rigoureusement Alexandre, et si équitablement les jésuites, n'a pas été un philosophe, quel est donc, après Montaigne et Molière, l'écrivain célèbre qui aura mérité en France, avant 1700, ce titre vénérable?

La raison domine si hautement dans les écrits de Boileau, qu'il a été accusé de manquer d'imagination; reproche dont le principal fondement consiste peut-

XXXVIII DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

être dans le contraste même qu'on se plaît à établir entre ces deux qualités. A parler strictement, l'imagination n'est que la faculté de réveiller en nous-mêmes les impressions causées par les objets sensibles. Cette faculté, qui en effet n'existe point au même degré chez tous les hommes, laisse fort diversement dans ce qu'ils disent et dans ce qu'ils écrivent l'empreinte de sa turbulence, ou de sa force, ou de sa faiblesse. Chez un poète, une heureuse imagination se reconnoît à deux signes : au coloris de son style et à la richesse de ses fictions. Or il est presque superflu de parler ici du premier de ces caractères ; car Despréaux excelle dans l'art des descriptions poétiques : on lui conteste fort peu le talent de revêtir sa pensée de vives images, et d'allier avec harmonie aux expressions vraies et simples les couleurs, l'éclat et les mouvements même du style figuré. C'est le pouvoir de créer, et par conséquent le génie poétique qu'on lui refuse. Il est sûr que cent descriptions ne composent pas un véritable poème ; elles peuvent le surcharger plus que l'embellir. Nul n'est poète, s'il ne sait faire d'un mode, une substance ; d'un genre, un individu ; d'une généralité, une personne ; de souvenirs dispersés, un système positif ; et d'éléments épars dans nos pensées, un monde visible à nos yeux. Poésie et fiction, c'est une même chose ; c'est même originairement un même mot. Cependant il faudra bien avouer que la fiction, si essentielle à tous les genres et à tous les essais poétiques, ne sauroit avoir dans tous les sujets et dans tous les genres la même activité, la même étendue, le même caractère. Si l'auteur d'une satire, d'une épître, d'un poème didactique, a vu tout ce que son sujet renferme et tout ce qui s'y

rattache; s'il a bien choisi et bien distribué les détails et les accessoires; s'il nous a souvent surpris par la nouveauté des rapprochements, par l'originalité des saillies, lui reprocherons-nous le soin qu'il aura dû prendre de contenir la fiction dans les bornes du genre et de la matière? Mais des créations plus variées, plus libres, plus véritables, distinguent, parmi les œuvres de Boileau, les quatre premiers chants du *Lutrin*, et nous ignorons tout-à-fait ce qu'ici l'on eût inventé de plus ou de mieux avec une imagination plus riche que la sienne. Nous n'avons point à examiner si un poëme plus étendu et d'un ordre supérieur n'eût pas excédé les forces de son génie : peut-être en effet eût-il vainement tenté de couvrir de fictions poétiques l'aridité d'une action prise dans les annales de nos rois Capétiens, et n'eût-il fait, comme un autre, qu'écrire en beaux vers quelques chapitres d'histoire. Mais enfin il ne reste pas, dans ses bons ouvrages, au-dessous des sujets qu'il traite : son imagination demeure active en obéissant aux lois d'un goût sévère; et ce seroit une étrange manière de la déclarer stérile, que de montrer qu'il la tempère et n'en abuse jamais.

Il est aussi des sujets qui exercent fort peu dans l'écrivain le talent d'exprimer et d'inspirer des affections vives. Boileau n'a point cultivé les genres qui aspirent le plus à ce grand effet de l'art d'écrire; et il étoit dirigé par un goût trop sûr pour affecter mal à propos ces formes passionnées ou sentimentales qui, pour peu qu'elles soient déplacées, sont excessivement ridicules. Le voyant si vrai et si sage, quelques censeurs l'ont mis au nombre des écrivains peu animés et peu sensibles. Observons que ce n'est pas Racine qui s'est aperçu de

cette insensibilité de Despréaux : il a fallu , pour la découvrir et la dénoncer , la raison froide et rigoureuse des Fontenelle et des Dalember. Nous savons quelle déférence est due en cette matière à des juges si désintéressés , et nous nous bornerons à dire qu'il règne au moins dans l'épisode de la Mollesse , dans l'épître à Racine , dans les vers sur Titus , dans le troisième chant de l'Art poétique , dans la traduction de l'ode de Sapho , un peu plus de sensibilité et de mouvement que dans les églogues de Fontenelle , et que dans cet éloge de Fénélon où Dalember promet de n'être point éloquent , et tient si scrupuleusement parole. Nous pourrions ajouter qu'en tous ses poèmes Despréaux nous fait ressentir le vif intérêt qu'il prend au sujet qu'il traite : effet toujours manqué par les auteurs froids , et le seul peut-être qu'un poète didactique ait à produire constamment sur l'âme de ses lecteurs.

Despréaux en obtient pourtant un autre : il inspire l'idée la plus honorable de ses mœurs et de son caractère. Si le vers , comme il le dit lui-même , se sent toujours des bassesses du cœur , il faut bien aussi que des maximes sages et des affections honnêtes , exprimées avec une noble élégance , soient les signes de la délicatesse et de la dignité des sentiments. De tels signes sont moins trompeurs qu'on ne pense : mais il suffit qu'ils l'aient été quelquefois pour qu'ils ne dispensent jamais d'examiner immédiatement si les actions ressemblent aux écrits. Sachons donc , autant qu'il nous est possible , quelles furent en effet les mœurs de Boileau.

Nous connoissons peu la vie des grands écrivains , soit parce que l'étude a rempli presque tous leurs jours ,

soit parce qu'on a mis trop peu de soin à recueillir les monuments de leurs habitudes et de leurs actions. Ce n'est pas qu'il n'existe, sur plusieurs d'entre eux, et particulièrement sur Boileau, d'assez longues compilations d'anecdotes : mais ces mélanges de conjectures, de vérités et de mensonges, de témoignages suspects et de traditions plausibles, ne méritent pas une confiance extrême; et si l'on y peut puiser quelques récits dignes de croyance, il en faut écarter un bien plus grand nombre. Plusieurs détails de la vie de Despréaux sont rassemblés à la suite de ce discours : ici nous devons nous restreindre aux faits les plus importants et les plus avérés.

Despréaux n'avoit pas douze mois quand il perdit sa mère, pas vingt ans quand son père mourut. Tourmenté dès l'enfance par des maladies graves, languissant et délaissé, il grandit au sein des douleurs et des contradictions. Il étoit né dans un greffe, il fut condamné à devenir avocat. Mais, ayant lu des romans et fait des vers, il ne goûta ni la science des légistes, ni surtout ce qu'ils appellent leur pratique, et ne s'étudia qu'à les convaincre de sa parfaite inaptitude; il y réussit. Cependant, pour mieux échapper au barreau, il s'avisa de se réfugier dans une école de théologie; et M. de Boze, le plus grave de ses historiens, nous dit, en propres termes, « qu'il y retrouva la chicane qui « n'avoit fait que changer d'habit. » Pour le coup, il résolut d'être poète, et il le fut.

Deux de ses frères ont fait aussi des livres; et l'un d'eux, Gilles Boileau, avoit acquis, long-temps avant lui, une réputation littéraire. Despréaux ne souffrit pas toujours sans murmure les hauteurs et les dédains

de ce frère aîné. Ils ont eu des démêlés ensemble, et l'on en trouve des vestiges dans les œuvres du satirique. Mais ils se réconcilièrent de bonne foi; et Nicolas Boileau fut si fidèle à cette amitié fraternelle, qu'il l'étendit jusque sur les vers de Gilles dont il se fit l'éditeur. Gilles Boileau, dont les vers et le nom même sont aujourd'hui presque ignorés, n'étoit pas le plus médiocre des écrivains de son temps; et sa traduction du quatrième livre de l'Enéide n'est peut-être pas toujours inférieure à toutes celles qu'on a publiées depuis. Le plus grand malheur de ce versificateur est de porter un nom qui ne peut plus rappeler que les chefs-d'œuvre de son frère. Nicolas a seul absorbé toute la gloire poétique de la famille.

Les réconciliations ne coûtoient point au cœur de Despréaux. Jamais satirique ne fut moins haineux; s'il offensoit, c'étoit sans intention de nuire; et l'on n'aperçoit dans sa vie aucune mauvaise action. Car il seroit injuste de qualifier ainsi l'obstacle qu'il a pu mettre à la représentation d'une comédie où Boursault prétendoit l'insulter personnellement. Despréaux, quoiqu'il ignorât la nature et la mesure de l'outrage public dont il étoit menacé, auroit mieux fait peut-être de n'en concevoir aucun effroi, et de laisser jouer tranquillement l'innocente *Satire des satires*. Nous excusons ici et nous ne louons point une démarche qu'on peut taxer de faiblesse plutôt que de malveillance, et qui n'est pas d'ailleurs fort avérée, tandis que nous savons avec certitude que Boileau pardonna depuis à Boursault, au grand déplaisir du sensible et pieux Racine.

Boileau s'estimoit heureux quand il pouvoit réparer envers des hommes de lettres les injustices de la for-

tune et de la société. On sait qu'il n'acheta la bibliothèque de Patru qu'en exigeant que Patru en conservât pleinement l'usage. D'autres littérateurs, dignes, comme celui-là, de toute son estime, se sont honorés de son amitié généreuse, et n'ont pas repoussé ses bienfaits : mais il éprouvoit tellement le besoin d'en répandre, qu'il en jeta plusieurs jusque sur l'ingrat et méprisable Linière. Il n'osa point en offrir au grand Corneille, quand la pension de ce poète presque octogénaire, récompense trop foible et trop nécessaire de ses veilles immortelles, fut tout à coup supprimée. Mais, à cette nouvelle, Despréaux vole vers Louis XIV, il tonne contre cette spoliation barbare, il renonce à la pension dont il jouit lui-même, tant que la plus sacrée de toutes ne sera point acquittée; et l'on s'empresse de réparer l'injustice qu'il menace de punir avec tant d'éclat : action noble et fière, vaguement niée par un jésuite, mais si hautement avouée par les autres ennemis de Boileau, qu'elle est un des traits les plus constants de son histoire, comme l'un des plus honorables. Despréaux, il est vrai, n'a point loué les productions de la vieillesse de Corneille; mais il venge, mais il exalte ses chefs-d'œuvre; et certes, il n'en resserre pas le nombre, puisqu'il nous permet d'en compter jusqu'à neuf. Sans avoir contracté aucune liaison particulière avec l'auteur des Horaces, né trente ans avant lui, il étoit, comme doit l'être tout littérateur françois, pénétré d'admiration et de reconnoissance pour le véritable fondateur de notre théâtre.

Les poètes célèbres que Boileau a le plus fréquentés, sont La Fontaine, Molière et Racine.

L'un des premiers pas de Boileau dans la carrière

littéraire fut un hommage à La Fontaine. Nous voulons parler de sa dissertation sur *Joconde*, composée en 1662. C'est, entre les écrits en prose qu'a laissés Despréaux, celui qui porte la plus ancienne date, et ce n'est pas le plus remarquable : mais nous ne le considérons ici que comme un monument de son estime pour l'un des plus grands écrivains de son siècle. Il est superflu de rechercher, dans les autres ouvrages de Boileau et dans ses lettres, les lignes et les pages où le nom de La Fontaine est honorablement cité : on sait assez quelle amitié libre et franche a régné entre ces deux poètes, souvent convives, et jamais rivaux. Mais d'où vient donc, dans cet *Art poétique*, où sont rappelés tant d'e genres, où sont célébrés tant d'auteurs, Benserade et Segrais eux-mêmes, d'où vient ce profond silence sur l'apologue et sur le premier des fabulistes ? Qu'il n'y soit rien dit de ces contes auxquels le voluptueux Louis XIV ne permettoit pas d'applaudir, on le conçoit encore. Mais que Boileau n'ait pas considéré l'apologue comme un genre aussi digne d'attention que le rondeau, ou qu'admirateur de ce conte de *Joconde* imité de l'*Arioste*, quelquefois un peu foiblement, il n'ait pas senti le prix de tant de fables inimitables ; il est trop pénible de s'arrêter à de pareilles hypothèses. Abstenons-nous d'en proposer d'autres : elles ne seroient pas plus heureuses. Qui sait si cette omission n'est pas purement fortuite ? Les écrivains les plus attentifs ont eu de telles distractions : celle-ci seroit la plus grave dont on auroit à plaindre Boileau.

Molière n'est point oublié dans l'*Art poétique* ; mais les huit vers qui le concernent mêlent à la louange une si rigoureuse censure, qu'on aimeroit mieux pour

Molière, et surtout pour Boileau, qu'ils n'y fussent pas. Boileau y met en doute si Molière a remporté le prix de la scène comique, ou plutôt il regrette de ne pouvoir le lui décerner. A qui donc faudra-t-il l'offrir? Serait-ce à l'obscène et diffamateur Aristophane; ou bien à ce Plaute dont les saillies souvent spirituelles offensent fort souvent aussi et les mœurs et le bon goût; ou bien enfin à Térence, auquel d'anciens critiques ont préféré Plaute lui-même? Nous savons quels éloges sont dus au style excellent de Térence; mais, si l'on envisage à la fois toutes les parties de l'art comique, lequel des six drames de cet élégant écrivain sera jamais comparable au Misanthrope ou au Tartuffe? Comment Despréaux, qui estimoit la prose de Molière, et qui dès 1664 vantoit en lui le talent de la versification, devient-il, dix ans après, assez injuste pour allier à l'illustre nom de son ami l'ignoble nom de Tabarin? Il s'en est repenti sans nul doute; il a rétracté, en 1677, ces huit vers inconcevables, en consacrant à la mémoire de Molière vingt excellents vers de l'épître à Racine. Cette fois c'est à pleines mains et sans réserve qu'il répand les fleurs sur la tombe de Molière comme sur celle de la véritable comédie. Là ne sont plus mis en contraste avec les chefs-d'œuvre de ce grand poëte ces spectacles populaires qu'il leur donnoit pour escorte, ou en quelque façon pour passeport; facéties encore admirables, immortels délassements d'un homme de génie, et dont Boileau avoit moins qu'un autre le droit de se plaindre, puisqu'il y applaudissoit avant le public, et même y coopéroit quelquefois. Il chérissoit la société de Molière; il révéroit en lui le plus ingénieux censeur des folies humaines;

il l'appeloit le contemplateur, le philosophe; et c'étoit n'être pas indigne de ce dernier nom que de sentir si bien à quel point il convenoit à l'auteur du *Misanthrope*. Quand Louis XIV voulut savoir quel étoit le premier poëte, il n'est pas étonnant que Despréaux ait nommé Molière : mais quand Louis demanda quel génie avoit le plus honoré la littérature françoise du dix-septième siècle, Despréaux, indiquant encore Molière, eut la gloire de proclamer le premier le jugement des sages.

Le plus intime ami de Boileau fut Racine. Cette liaison commença en 1664, à l'occasion d'une ode et de quelques observations de Boileau sur cette pièce. Ces deux poëtes n'ont cessé depuis de se consulter mutuellement sur leurs ouvrages : genre de relation qui entre deux écrivains est le plus digne aliment et la plus sûre épreuve de l'amitié. Jamais ce commerce d'estime et de franchise ne fut plus fidèle : jamais deux poëtes n'ont pris à la gloire l'un de l'autre un intérêt si vif et si tendre. Despréaux, qui avoit enseigné à Racine l'art des beaux vers, ne mesura qu'avec orgueil l'étendue des rapides progrès de son disciple. Quand Racine, appliquant cet art à l'un des plus augustes genres de la poésie, fut devenu un maître à son tour, et si l'on faut le dire, le premier des maîtres, Despréaux l'en aima davantage, et ne permit à personne d'admirer faiblement des chefs-d'œuvre plus grands que les siens propres. Le trait de ressemblance le plus frappant entre ces deux hommes pouvoit n'en faire que deux rivaux : ils étoient et ils sont encore, parmi les poëtes françois, les deux plus parfaits écrivains : leurs talents et leurs caractères différoient en tout le reste. Le sati-

rique Despréaux pardonnoit jusqu'aux offenses qu'il avoit faites, le tendre Racine n'oublioit aucune de celles qu'il avoit reçues. Despréaux, fier et brusque, ne savoit point haïr : le dévot Racine auroit eu peu d'efforts à se commander pour devenir méchant. Courtisan plus poli qu'habile, Racine chercha plus de faveurs qu'il n'en obtint : Boileau, moins circonspect et moins façonné, ne se plaignit que de trop réussir à la cour : il y sut à la fois mieux blâmer et mieux louer, Racine, époux et père, avoit besoin de recueillir tous les fruits de ses veilles : le célibataire Despréaux, qui ne retiroit aucun profit de ses propres œuvres, a pris soin, à l'insçu de Racine, de quelques éditions de ses tragédies. Cette amitié, sans altération, sans nuage, se resserra durant trente-cinq ans, jusqu'au jour où l'auteur de *Phèdre*, reposant sur Boileau ses derniers regards, se félicita de mourir le premier : paroles qu'il faut rappeler quand on loue Racine, mais qui n'honorent pas moins celui qui avoit mérité que Racine expirant les lui adressât.

L'histoire de ces différentes relations de Boileau laisse apercevoir trois principaux traits dans ses mœurs, la probité, la bonté, et cette fermeté d'opinions et de sentiments à laquelle on s'est accoutumé à donner comme par excellence le nom de caractère. Ce n'est pas que Despréaux n'ait subi quelquefois l'empire des circonstances : lui qui maudissoit la chicane et diffamait les charlatans ; lui qui se moquoit des gentillâtres, des plaideurs, des médecins et des théologiens ; on l'a vu rimer des arguments théologiques, obéir à vingt osculapes, et plaider pour soutenir de fort minces titres de noblesse. Sa famille l'avoit associé à ce vain

XLVIII DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

procès; sa santé délicate qui chancela soixante-quinze ans le livroit à la médecine; et la théologie de Port-Royal, alors la plus respectable, devint contagieuse pour lui dès qu'il y eut du péril à la défendre. Courageux pour la gloire de ses amis, il savoit l'être aussi contre eux-mêmes, et ne permettoit pas plus à Racine de rabaisser Molière, qu'à Pradon de mépriser Racine. Mais cette franchise intrépide, qui nulle part n'est bien commune, il importe d'observer en quels lieux Despréaux la déployoit de préférence; car c'étoit à l'académie françoise et à la cour.

S'il est entré fort tard à l'académie françoise, c'est à lui surtout qu'il faut s'en prendre. Il attendit, pour s'en juger digne, un ordre exprès de Louis XIV. Mais enfin, dix ans après la publication de l'Art poétique et des quatre premiers chants du Lutrin, il eut l'honneur de succéder à M. de Bezons, et de siéger, comme Racine et La Fontaine, à côté de MM. Potier de Novion, Philippe de Caumont, Renouard de Villayer, Charpentier, Perrault, Tallemant, Michel le Clerc, Irland de Lavau, et vingt-neuf autres. Ses succès dans cette compagnie n'ont pas été fort éclatants; et nous n'avons à remarquer ici que son opiniâtreté à soutenir et à perdre beaucoup de causes, à contredire inutilement le décisif Charpentier, et à résister sans prudence à l'admission des gens de cour, amateurs de littérature. Il s'abstint de coopérer à l'exclusion de Furetière, et l'on dit qu'il osa intercéder pour ce trop hâtif lexicographe. Il porta la témérité, s'il faut en croire d'Olivet, jusqu'à proposer à l'académie un plan de travail, comme ont fait depuis tout aussi vainement Fénélon, l'abbé de Saint-Pierre et Voltaire.

A la cour, Boileau déclara détestables les vers que prônoient les grands seigneurs, ceux qu'ils faisoient, ceux que fit un jour le roi lui-même. Deux fois, devant madame de Maintenon et son second époux, il couvrit d'opprobre les comédies du premier. Encore si cette franchise n'eût jamais dépassé la sphère de la littérature ! Mais il censuroit la tyrannie comme le mauvais goût. On l'entendit blâmer hautement les persécuteurs de ces religieuses de Port-Royal, déjà si cruelles, disoit-il, contre elles-mêmes. Quand il apprit que l'ordre d'arrêter Arnould venoit d'être signé : Le roi, s'écria-t-il, est trop heureux pour le trouver. Tant de liberté ne put long-temps suffire à Despréaux : en entrant à la cour, il avoit craint d'être asservi, et, plus aguerri qu'un autre contre ce danger, il prit de bonne heure la résolution de le fuir.

Lorsqu'en 1699 il eut recueilli les derniers soupirs de Racine, il vint faire à Louis XIV le récit de la mort paisible et courageuse du plus sensible des poètes. La réponse du monarque est rapportée diversement : mais il paroît qu'il s'y glissa une plaisanterie bien froide, et surtout bien déplacée. Ce fut la dernière entrevue de Louis et de Boileau : le prince eut beau promettre de rester accessible, le poète résolut de n'être plus accueilli. Il sentoît qu'il avoit perdu le talent de louer, et il ne le regrettoit pas : qu'en eût-il fait durant les déplorables années qui terminoient avec si peu de gloire un trop long règne ? Mais il croyoit avoir conservé le talent de médire ; et l'usage qu'il en fit en 1705, dans la satire de l'Equivoque, nuisit à la tranquillité de sa vieillesse. Célèbre en Europe, et déjà presque oublié dans une cour qu'il avoit désertée, et où les jésuites de-

venoient de jour en jour plus puissants, il se vit privé de la consolation d'insérer cette douzième satire dans le recueil de ses écrits; et il se montra si sensible à ce déplaisir, qu'il interrompit l'édition de ses œuvres commencée en 1710. La pièce ne méritoit ni cette persécution ni cette tendresse : mais Boileau n'est pas le seul poëte qui ait chéri ses dernières productions, et refusé d'y reconnoître les signes du dépérissement de ses facultés. Il eut un autre chagrin; il perdit, par sa faute, sa maison d'Auteuil, ce séjour si plein des plus doux souvenirs de sa vie. Retiré de la cour, exilé d'Auteuil, Boileau malade et sourd survivoit douloureusement à tous ses amis. L'homme qui s'intéressoit le plus à lui dans ces tristes temps, c'étoit peut-être ce Brossette, qui fut depuis son commentateur. Mais Brossette demouroit à cent lieues de Paris, et il y avoit bien d'autres distances entre ces deux hommes. Aussi leur correspondance n'est-elle pas celle de la véritable amitié : le ton de Boileau est celui d'un maître ordinairement bon, quelquefois chagrin; et Brossette, trop peu fait pour être son disciple, n'est qu'un éditeur futur qui *lui prend*, avec respect, *la mesure* d'un commentaire.

Consumé d'infirmités et d'ennuis, Boileau, durant ses douze dernières années, s'apercevoit à peine de son influence et de sa gloire. Une tragédie barbare dont il lisoit quelques scènes suffisoit pour lui persuader que le théâtre et le siècle alloient redescendre plus bas que Pradon et que Chapelain. Ce progrès général du goût que l'on devoit à sa critique, à ses leçons, à ses exemples, il s'efforçoit de le méconnoître, et fermoit en quelque sorte les yeux à la lumière qu'il avoit répandue lui-même. Il sentoit moins qu'un autre combien il

avoit rendu le public sévère; les auteurs, circonspects; les talents, laborieux; et la médiocrité, honteuse. Tandis qu'il déplorait la décadence des lettres, on écrivoit dans tous les genres avec clarté, correction, élégance; et si en effet Corneille, Molière, La Fontaine, Racine, et Despréaux lui-même n'avoient point d'émules parmi leurs successeurs, ils avoient du moins un disciple habile dans Jean-Baptiste Rousseau; ils alloient en avoir un plus illustre dans Voltaire; et les rangs qui se remplissoient au-dessous du premier devenoient de plus en plus honorables.

On peut vieillir tristement au sein de la gloire; ce fut la destinée de Boileau. Lui seul se souvenoit encore des libelles jadis publiés contre lui par de trop indignes adversaires; et si, depuis 1700, de nouveaux Zoïles hasardoient quelquefois de l'insulter dans les mémoires de Trévoux, lui seul encore daignoit attacher de l'importance à leur malveillance timide et contrainte à se cacher sous des formes respectueuses. Quand ses vers, traduits dans les langues anciennes et dans les langues modernes, charmoient l'Europe, occupoient les savants, et instruisoient déjà la jeunesse, il avoit le malheur d'honorer de ses dernières colères et de ses regards expirants les plus imperceptibles ennemis. Il mourut en 1711, et durant les quarante années suivantes, vingt nouvelles éditions de ses œuvres attestèrent l'admiration publique, et multiplièrent à tel point les occasions de l'exprimer, que, s'il ne falloit, pour louer Boileau, que raconter les louanges dont l'ont comblé les meilleurs esprits, il seroit trop aisé de faire de ses ouvrages un éloge bien plus volumineux qu'eux-mêmes.

Cependant, vers le milieu du dix-huitième siècle, des réclamations s'élevèrent contre une si haute renommée; la prétention de la rabaisser devint à la mode; et l'on vit, pendant quarante années, beaucoup d'esprits légers, quelques littérateurs estimables, et même des philosophes illustres, rajeunir de leur mieux les libelles des Cotin, des Desmarets, des Pradon, des Sainte-Garde et des Perrault. Car il importe d'observer qu'on retrouve dans les poudrenx écrits de ces vieux ennemis de Boileau tous les reproches que lui ont adressés de nos jours Marmontel, Condillac, Dalember et Condorcet. Si l'on nous demande quelle fut, au dix-huitième siècle, la véritable cause, quel fut le principal moteur d'un déchaînement si étrange, et en apparence si désintéressé, nous ne craignons pas d'indiquer un homme justement célèbre dans l'histoire littéraire du dix-septième siècle et dans celle du dix-huitième, Fontenelle, dont les ressentiments tempérés et vivaces savoient attendre et saisir les occasions d'offenser tranquillement. Lorsqu'en 1691 il entroit à l'académie françoise, dont Racine et Despréaux étoient membres, loin d'oublier les anciennes épigrammes de ses nouveaux confrères, et de tenter au moins une réconciliation apparente, ou même normande, il se félicita de tenir, par le bonheur de sa naissance, à un nom qui, dans l'art tragique, effaçoit, disoit-il, tous les autres noms. Le choix d'une expression si indécente déceloit bien moins le désir d'exalter Corneille que le besoin d'affliger Racine; et l'on doit sentir qu'il n'étoit pas au pouvoir de Boileau de pardonner à celui qui blessait ainsi les convenances les plus vulgaires, tout exprès pour mieux outrager l'auteur de Phèdre et

d'Iphigénie. Cependant Racine et Despréaux moururent : Fontenelle survécut cinquante-huit ans à l'un, quarante-six ans à l'autre, et employa contre les ennemis de sa jeunesse l'autorité de son long patriarcat littéraire. Ce fut dans ses entretiens, à son école, que Dalember, Helvétius et plusieurs autres apprirent à reléguer l'auteur de l'Art poétique entre les grands versificateurs, et à couvrir des couleurs de l'impartialité leurs critiques injurieuses. Parmi ces héritiers des opinions, ou plutôt des ressentiments de Fontenelle, gardons-nous de compter Voltaire : admirateur de Boileau, et toujours prêt à bénir son influence, s'il s'est trop permis quelquefois de modifier les hommages qu'il se plaisoit à lui rendre, c'étoit bien moins pour seconder ses détracteurs que pour se séparer de l'une des classes de ses panégyristes. Car, après avoir triomphé des Chapelain et des Pradon du dix-septième siècle, le malheur de Boileau étoit d'être vanté par ceux du dix-huitième. Les lourdes louanges dont ils tourmentoient sa mémoire n'exprimoient que leur jalousie contre ses plus dignes successeurs; et ils ne prônoient sa renommée qu'en la confondant avec les préjugés stupides et les superstitions décrépite qu'ils faisoient métier de soutenir.

La véritable gloire, que ne flétrit ni l'envie qui l'insulte, ni l'envie qui la célèbre, triomphe aussi de la sévérité et de l'injustice même des hommes éclairés. La gloire de Boileau a subi toutes ces épreuves, et son nom, compté parmi les noms les plus illustres d'un siècle mémorable, est surtout une grande époque dans l'histoire de l'art d'écrire en vers françois. Ne négligeons pas d'observer qu'au sein des orages qui ont terminé

le dix-huitième siècle, quand le mépris juste ou injuste des réputations anciennes ne connoissoit aucun frein, et s'exagéroit même pour mieux s'accréditer, la renommée de Boileau reprenoit au contraire son premier éclat. Rien n'a plus vieilli depuis vingt ans que les critiques qu'on avoit faites de son talent et de ses ouvrages; et les poésies satiriques qui dans le cours de ces vingt années ont paru avec le plus de succès et bravé le plus glorieusement la calomnie, sont celles qui ressemblent le mieux aux siennes. Aujourd'hui que toutes les émulations renaissent à la voix d'un héros convert de toutes les gloires, les préceptes et les exemples de Boileau vont exercer sur la littérature françoise la plus libre et la plus heureuse influence; ils susciteront et dirigeront dans tous les genres de poésie des talents dignes d'honorer un vaste empire et un grand siècle. Puisse le soin que nous prenons de rassembler ici tous les écrits de ce législateur du Parnasse concourir à propager cette instruction saine et féconde que l'auguste législateur de la France compte au nombre des premiers besoins de ses peuples !

VIE DE BOILEAU DESPRÉAUX,

OU

NOTES HISTORIQUES SUR LE DISCOURS PRÉCÉDENT.

LES notes qu'on va lire présenteront, dans un ordre à peu près chronologique, plusieurs traits de la vie de Boileau. Elles pourroient être intitulées *Bolæana* ; mais ce nom, qui conviendrait aussi aux quarante notes qui suivent l'Eloge de Despréaux par Dalember, appartient, depuis 1740, à une compilation faite par Monchesnai. On a aussi, sous ce même titre de *Bolæana*, quelques pages d'anecdotes, placées par Cizeron-Rival, en 1770, à la suite de la correspondance de Boileau et de Brossette.

Ces trois recueils de Monchesnai, de Cizeron-Rival et de Dalember, l'Eloge historique de Boileau par de Boze, sa Vie par Desmaiseaux, sa Vie abrégée par Goujet, et les Mémoires de Racine fils sur la Vie de son père ; telles sont les sources qui vont nous fournir ici des détails historiques. Nous ferons aussi quelque usage de la Correspondance de J. B. Rousseau avec Brossette, et même des Récréations littéraires que Cizeron-Rival a publiées en 1765, et dans lesquelles il s'agit fort souvent de Despréaux. Quant aux lettres adressées par ce poète lui-même à Brossette et à Racine, comme nous les imprimons tout entières dans le troisième volume de cette édition, nous nous abstiendrons d'en rien extraire dans celui-ci.

Les différentes sources qui viennent d'être indiquées ne sont pas toujours très pures : nous n'y puisons qu'avec réserve ; et quoique nous ayons écarté les faits les plus invraisemblables, nous ne prétendons point garantir tous ceux qu'il a fallu conserver pour que cette partie de notre travail ne parût pas trop incomplète.

1. Naissance de Boileau Despréaux, sa famille, sa jeunesse, ses études.

Nicolas Boileau Despréaux naquit le premier novembre 1636. Il a souvent parlé de son âge comme s'il étoit né en 1637 ; il en usoit ainsi pour se conformer à ce qu'il avoit dit un jour à Louis XIV : « Je suis né un an avant votre majesté pour annoncer les merveilles de son règne. »

Selon Louis Racine, Despréaux naquit à Crône, village près Villeneuve-Saint-Georges. Selon d'autres, il naquit à Paris, dans la maison et dans la chambre même où la satire Ménippée avoit été composée.

Il étoit le onzième enfant de Gilles Boileau, greffier du conseil de la grand'chambre. Le greffier caractérisoit ainsi trois de ses fils : « Gilot est un glorieux, Jaco un débauché ; pour Colin, c'est un bon garçon qui ne dira jamais de mal de personne. » Or Colin est devenu le satirique Despréaux ; Jacques le débauché fut chanoine, et Gilot le glorieux fut de l'académie françoise vingt-cinq ans avant Nicolas.

Despréaux disoit, en parlant de son frère Gilles : « J'avois un frère aîné qui faisoit des vers. Quand il vit mes premières satires, il en conçut une étrange jalousie : *Ce petit drôle, s'écrioit-il, s'avise de faire des vers.* Le généalogiste d'Hozier a dit de même de son jeune frère : *Ce petit coquin s'avise de faire des généalogies.* »

Le chanoine Jacques Boileau aimoit à rire et à faire rire. « Mon frère ne pouvoit manquer d'être docteur, disoit Despréaux ; s'il ne l'avoit pas été de Sorbonne, il auroit pu l'être de la comédie italienne. »

Les jésuites disoient que les solitaires de Port-Royal faisoient des souliers par pénitence : Je ne sais, répondit Jacques

Boileau, s'ils ont fait de mauvais souliers, mais je sais qu'ils vous portoient de bonnes bottes.

Pierre Boileau-Puimorin, autre frère de Despréaux, ne fit point de vers, mais il essaya un jour d'en faire. Il s'étoit avisé de critiquer la Pucelle devant Chapelain. C'est bien à vous d'en juger, lui dit Chapelain, vous, qui ne savez pas lire. Je ne sais que trop lire, repartit Puimorin, depuis que vous faites imprimer. Puimorin fut si content de cette réponse, qu'il voulut la versifier : comme il n'en pouvoit venir à bout, Racine et Despréaux s'en chargèrent, et firent cette épigramme :

Froid, sec, dur, rude auteur, digne objet de satire,
De ne savoir pas lire oses-tu me blâmer ?
Hélas ! pour mes péchés, je n'ai su que trop lire
Depuis que tu fais imprimer.

Despréaux disoit, en parlant de Puimorin : Mon frère a une joie continue avec des redoublements.

« Despréaux fit ses premières études au collège d'Harcourt, où il achevoit sa quatrième lorsqu'il fut attaqué de la pierre. Il fallut le tailler ; et l'opération, faite en apparence avec beaucoup de succès, lui laissa cependant pour tout le reste de sa vie une très grande incommodité. » Ainsi s'exprime M. de Boze. Louis Racine dit que l'opération fut très mal faite. Depuis, on a raconté que Despréaux avoit essuyé dans son enfance un autre accident, auquel Helvétius attribue la disette de sentiments qu'il prétend remarquer dans tous les ouvrages de ce poète. De là, ajoute Helvétius, la satire contre les Femmes, l'antipathie pour Quinault et pour toutes les poésies galantes, la satire sur l'Équivoque, l'admiration pour Arnould, et l'épître sur l'Amour de Dieu. (Voyez la première note sur le chapitre I^{er} du discours III du livre de l'Esprit.) Nous ne pouvons pas être tentés de réfuter sérieusement tant de conséquences, si rapidement déduites d'un fait fort peu avéré.

« Dès qu'il fut en état de reprendre ses exercices, continue de Boze, il alla en troisième au collège de Beauvais, sous

« M. Sevin, qui enseignoit cette classe depuis près de cinquante ans, et qui passoit pour l'homme du monde qui jugeoit le mieux de l'esprit des jeunes gens.... Il reconnut dans son nouveau disciple un talent extraordinaire pour les vers, et crut pouvoir assurer sans restrictions qu'il se feroit par-là un nom fameux. »

Le jeune Despréaux passoit les nuits et les jours à lire des poésies et des romans. Il commença, au collège, une tragédie, dont la première scène étoit une querelle entre trois géants. Le roi Grifalar, autre géant, survenoit pour les apaiser :

Géants, arrêtez-vous,

Gardez pour l'ennemi la fureur de vos coups.

De toute ma tragédie, disoit Despréaux, je n'ai retenu que ces trois hémistiches qui ne sont pas mal tournés : Boyer n'en a jamais fait de si bons.

La jeunesse de Despréaux ne fut pas très heureuse : il avoit perdu sa mère dès 1637. On lui donna pour logement dans la maison paternelle une guérite au-dessus du grenier, et, quelque temps après, on l'en fit descendre pour le loger dans le grenier même; ce qui lui faisoit dire qu'il avoit commencé sa fortune par descendre au grenier. Il ajoutoit que si on lui offroit de renaitre aux conditions onéreuses de sa première jeunesse, il n'y pourroit consentir..... « Peut-on, disoit-il, ne pas regarder comme un grand malheur le chagrin continuel et particulier à cet âge de ne jamais faire sa volonté?.... Qu'importe qu'on connoisse le prix de ces chaînes quand on les a secouées, si l'on n'en sent que le poids quand on les a portés? Au surplus, ajoutoit-il, il seroit difficile de savoir quel est le meilleur temps de la vie : on peut seulement dire que ce n'est presque jamais celui qui s'écoule au moment où l'on fait cette question. »

Il fit comme un autre ce qu'on appeloit un cours de philosophie, et en rapporta le seul fruit qu'un bon esprit pût retirer d'un tel genre d'études, un profond mépris pour la scolastique. Cependant on le destinoit au barreau; il fut condamné à étudier en droit; il fut même reçu avocat le 4 décembre 1656.

« M. Dongois, son beau-frère, greffier du parlement, l'avoit
 « pris chez lui pour le former à la procédure. Ce M. Dongois
 « avoit un arrêt à dresser dans une affaire importante. Il le
 « composoit avec enthousiasme, et le dictoit à Despréaux avec
 « emphase. Quand il eut fini, il dit à son scribe de lui en faire
 « la lecture; et comme le scribe ne répondoit pas, M. Dongois
 « s'aperçut qu'il s'étoit endormi, et avoit à peine écrit quel-
 « ques mots de ce chef-d'œuvre. Outré d'indignation, le gref-
 « fier renvoya Despréaux, en assurant que ce jeune homme,
 « sans émulation, sans ressort, et presque sans instinct, ne
 « seroit qu'un sot le reste de sa vie. » Dalember.

Il convient de remarquer ici que c'est Boileau-Puimorin,
 et non Despréaux, que Racine père et Racine fils font figurer
 dans l'aventure que vient de raconter Dalember. *J'étois acca-
 blé de sommeil*, écrit Racine père à Despréaux (voyez ci-des-
 sous tom. 3, pag. 172), *à peu près comme étoit M. Puimorin en*
écrivant ce bel arrêt sous M. Dongois. « M. Dongois (ajoute Ra-
 « cine le fils dans une note) étant obligé de passer la nuit à
 « dresser le dispositif d'un arrêt, le dictoit à M. Puimorin,
 « frère de Boileau, et M. Puimorin écrivoit si promptement,
 « que M. Dongois étoit étonné que ce jeune homme eût tant
 « de dispositions pour la pratique. Après avoir dicté pendant
 « deux heures, il voulut lire l'arrêt, et trouva que le jeune
 « Puimorin n'avoit écrit que le dernier mot de chaque phrase. »

Peut-être en étoit-il arrivé autant à Despréaux lui-même.

Despréaux n'estimoit pas plus les déclamations des avocats
 et les harangues des magistrats que les formules des greffiers.
 Conversant un jour avec l'avocat-général de Harlay, il louoit
 Virgile de ne dire jamais rien de trop : Je ne me serois pas
 douté, dit Harlay, que ce fût là un si grand mérite. Si grand,
 repartit Boileau, que c'est celui qui manque à toutes vos ha-
 rangues.

Ayant conçu pour le barreau une répugnance invincible,
 Boileau s'avisa d'aller faire un cours de théologie en Sor-
 bonne. Ce nouveau genre d'étude, qu'il ne trouva guère plus
 aimable, lui valut pourtant un bénéfice, le prieur de Saint-
 Paterne, qui rapportoit par an huit cents livres. Il le garda

huit ou neuf ans, et le rendit avec tous les fruits qu'il en avoit perçus. Cette restitution servit, dit-on, à doter sa maîtresse qui se faisoit religieuse, la demoiselle Marie Poncher de Bre-touville.

Après avoir renoncé au greffe, au barreau, à la Sorbonne, aux bénéfices, et même aux maîtresses, Boileau se livra tout entier à la poésie.

II. *Anecdotes relatives aux travaux littéraires de Boileau. Ouvrages qui lui ont été mal à propos attribués.*

Boileau travailloit lentement; et, pour justifier les délais qu'éprouvoit toujours la publication de ses ouvrages, il avoit coutume de dire : Le public ne s informera pas du temps que j'y aurai mis. Un de ses amis, le trouvant un jour fort agité, lui demanda ce qui l'occupoit : Une rime, dit-il, je la cherche depuis trois heures. — Voulez-vous que j'aïlle vous chercher un dictionnaire des rimes ? — Non, non, cherchez-moi plutôt le dictionnaire de la raison.

On prétend qu'il faisoit ordinairement le second vers avant le premier : il est certain qu'il s'appliquoit surtout à éviter ces vers-chevilles que la rime seule amène, et qu'il appeloit *frères-chapeaux*.

Boileau lisoit parfaitement ses vers, dit Louis Racine, et il étoit fort attentif à la contenance de ses auditeurs. Il avoit aussi, à un haut degré, le talent de contrefaire les tons et les gestes de plusieurs personnages, même de ceux qui contrefont les autres, c'est-à-dire des comédiens.

On lui représentoit qu'en écrivant des satires il se faisoit des ennemis. Eh bien ! dit-il, je serai honnête homme, et je ne les craindrai point. Lorsqu'on lui annonçoit une critique d'un de ses poèmes : Tant mienx, disoit-il, les mauvais ouvrages sont ceux dont on ne parle pas.

Dalembert rapporte, après Louis Racine, une anecdote que Despréaux lui-même se plaçoit à raconter ainsi : « Un bon « prêtre, à qui je me confessois, me demanda quelle étoit ma « profession. — Poète. — Vilain métier ! Et dans quel genre ? « — Satirique. — Encore pis. Et contre qui ? — Contre les

« faiseurs d'opéras et de romans. — Achevez votre com-
« fiteor. »

Mademoiselle de Lamoignon, sœur du premier président, avoit peine à pardonner à Boileau ses satires et ses épigrammes. Quoi ! disoit le poète, vous ne permettriez pas une satire contre le grand-turc ! Non, répondit-elle, c'est un souverain. — Mais au moins contre le diable ! ajouta Despréaux. Elle se tut un moment, et répliqua : Non ; il ne faut jamais dire de mal de personne. (Voyez un trait du même genre, ci-dessous p. 149, note 27.)

Boileau racontoit qu'un de ses parents à qui il avoit fait présent de ses œuvres, lui dit, après les avoir lues : Mon cousin, pourquoi tout n'est-il pas de vous dans vos ouvrages ? J'y ai trouvé deux lettres à M. de Vivonne, dont l'une est de Balzac, et l'autre de Voiture. (Voyez tom. 3, pag. 5-10.) Un grand seigneur lui dit un jour, à Versailles : Vous avez donc fait un traité sur le sublime ?

Jamais Despréaux n'a retiré de ses ouvrages le moindre profit pécuniaire. Racine, père de famille, ne porta point la générosité si loin, et ce fut pour lui que furent faits ces deux vers de l'Art poétique :

Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte et sans crime,
Tirer de son travail un tribut légitime.

Ne voulant faire entrer dans cette édition que les ouvrages de Boileau dont l'authenticité est certaine ou fort probable, nous en excluons quelques pièces qui ont été imprimées sous son nom, et dont il n'est sûrement point l'auteur. Telles sont :

Une satire contre les exactions ou maltôtes ecclésiastiques, commençant par ces mots : *Quel est donc ce chaos et cette extravagance ?*

Une satire contre le mariage : *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.....*

Une épître à Despréaux lui-même : *Oui, ranime, il est temps, ta satirique audace*, imprimée en 1770, à la suite de la correspondance de Boileau avec Brossette.

Une épître à M. de Termes, sur l'usage à faire de ses

evenus, insérée dans la première partie du tome 2 des Mémoires de Littérature du père Desmolets. « Il m'eût été facile, dit Desmolets dans la préface du tome 3 des mêmes Mémoires, « de reconnoître que cette épître n'étoit pas de ce grand poëte, si j'avois eu le temps de la lire avant de la donner à l'imprimeur. »

On trouve, page 221-263, des factums de Furetière contre l'académie française, édition d'Amsterdam 1694, un Dialogue de M. D. et de M. L. M., avocat en parlement. Despréaux est réellement indiqué par l'initiale D; il est un des interlocuteurs du dialogue; mais jamais il n'a dû être soupçonné un seul instant d'avoir composé ce libelle, dont Charpentier seul est l'auteur: (Voyez le Carpentariana, pag. 487, et la Bibliothèque française de Goujet, tome 18, pag. 258.)

C'est aussi contre toute raison que, dans le Santoliana de 1764, pag. 256, l'abbé Dinouart attribue à Despréaux une Réponse à la lettre de Charpentier, sur un poëme latin (de Santeul) intitulé *Gabrielis Cossarti Tumulus*; réponse imprimée à Paris en 1675, in-12.

Dans le Mercure de France, septembre 1748, on avoit annoncé, comme un ouvrage de Boileau, un poëme ayant pour titre *le Bâton du Chantre*, qu'on assimiloit au Lutrin. Ce poëme, que nous n'avons pu rencontrer, est d'un abbé Gaucher, chanoine de Gien, mort en 1753. Il l'avoit lu à Goujet, qui en parle dans le catalogue manuscrit de ses livres.

Nous lisons, pag. 183 du tome 3 des Lettres de la comtesse de la Rivière, les lignes suivantes.

« Despréaux avoit composé pour ma fille un petit ouvrage intitulé : *Conseils d'un vieux ami à sa jeune amie*; « petit pour la forme, grand pour la matière, contenant « cent conseils que ma fille goûte comme si elle avoit trente « ans. »

Ces Conseils ne se retrouvent nulle part, ni imprimés, ni manuscrits. Mais ajoutons que ces prétendues Lettres de la comtesse de la Rivière, publiées en 1776, en trois volumes in-12, par mademoiselle Poullain de Nogent, ne sont aucu-

nement authentiques, quoiqu'elles ne soient pas purement romanesques.

III. Divers traits du caractère et de la vie de Boileau.

Les occupations littéraires de Boileau ne l'empêchèrent jamais de cultiver ses amis, et de porter dans les sociétés une humeur enjouée, un esprit aimable. Il étoit fort exact aux rendez-vous. « Je ne me fais jamais attendre, disoit-il, parce que j'ai remarqué que les défauts d'un homme se présentent tous les jours aux yeux de celui qui l'attend. »

Dans une maison où se trouvoit Despréaux, une demoiselle dansa, chanta, joua du clavecin; et comme elle n'excelloit ni au clavecin, ni dans le chant, ni dans la danse, il lui dit : « On vous a tout appris, mademoiselle, hormis à plaire, et c'est pourtant ce que vous savez le mieux. »

Despréaux, dit madame de Sévigné, a été avec Gourville voir M. le Prince. M. le Prince l'envoya voir son armée. Eh bien! qu'en dites-vous? dit M. le Prince. Monseigneur, dit Despréaux, je crois qu'elle sera fort bonne quand elle sera majeure. C'est que le plus âgé n'a pas dix-huit ans. »

Il étoit question d'un homme qui parloit fort lentement. « Le oui et le non, dit Boileau, sont des périodes dans sa bouche. »

L'avocat Fourcroi, qui avoit des poumons redoutables, disputoit contre Molière en présence de Boileau; celui-ci, se tournant vers Molière, lui dit : « Qu'est-ce que la raison avec un filet de voix contre une guenle comme celle-là? »

Le libraire Barbin possédoit une maison de campagne très ornée et très petite, dans laquelle il avoit un jour rassemblé beaucoup trop de monde. Boileau voulut partir aussitôt après le dîner. Mais où allez-vous donc si vite? lui dit Barbin. — Je m'en vais prendre l'air à Paris.

Boileau s'est quelquefois moqué de certains hommes qui, disoit-il, s'imaginent ne pas croire en Dieu, et sont faits pour croire aux revenants, aux légendes et aux bulles.

Madame de Sévigné a dit de Boileau qu'il n'étoit cruel qu'en vers. Il se dépeignoit lui-même comme un homme doux

et candide, n'ayant *ni griffes, ni ongles*. Sa vie est pleine de bonnes actions et de traits généreux.

Quelques seigneurs lui ayant raconté que, dans une débâche, ils avoient envoyé chercher un apothicaire, lui avoient administré de force un remède presque bouillant, et l'avoient ensuite contraint de danser; Despréaux, indigné d'une méchanceté si grossière, leur en fit tant de honte, que l'un d'eux envoya sur l'heure trente pistoles au malheureux pharmacien.

Boileau avoit prêté neuf mille livres à un de ses neveux, et ce débiteur ne fut ni reconnoissant ni exact. Le poète lui abandonna deux mille livres sur les neuf, et dit : « Si j'eusse été content de lui, je lui eusse volontiers cédé la somme entière : car aussi-bien il m'avoit accoutumé à m'en passer. »

« Le célèbre M. Patru, dit de Boze, se trouvoit, à la honte de son siècle, réduit à vendre ses livres, la plus agréable, et presque la seule chose qui lui restoit. M. Despréaux apprit qu'il étoit sur le point de les donner pour une somme assez modique, et il alla aussitôt lui offrir près d'un tiers d'avantage; mais, l'argent compté, il mit dans son marché une nouvelle condition qui étonna M. Patru; ce fut qu'il garderoit ses livres comme auparavant, et que sa bibliothèque ne seroit qu'en survivance à M. Despréaux. Il ne fut pas moins généreux envers M. Cassandre, auteur d'une excellente traduction de la Rhétorique d'Aristote; et sa bourse fut encore ouverte à beaucoup d'autres : car la vue d'un homme de lettres qui étoit dans le besoin lui faisoit tant de peine, qu'il ne pouvoit s'empêcher de prêter de l'argent, même à Linière, qui souvent alloit du même pas au premier endroit du voisinage faire une chanson contre son créancier. »

« Après la mort de Colbert, dit Dalember, la pension qu'il avoit fait donner à Corneille fut supprimée, quoique ce grand homme fût pauvre, âgé, malade et mourant. Despréaux courut chez le roi pour l'engager à rétablir cette pension. Il offrit le sacrifice de celle dont il jouissoit lui-même, disant qu'il ne pouvoit, sans honte, recevoir une pension de sa majesté, tandis qu'un homme tel que Corneille en étoit

« privé. Le roi envoya deux cents louis à Corneille, et ce fut
 « un parent de Despréaux qui les porta. Les jésuites nièrent
 « cet acte de bienfaisance du poëte, et l'attribuèrent au père
 « de La Chaise : mais ils sont les seuls qui en aient fait hon-
 « neur à leur confrère. Le témoignage de Boursault, qui rap-
 « porte le fait dans ses lettres, et qui n'aimoit pas Despréaux,
 « suffit pour les réfuter. »

On lit, dans la cent vingt-septième lettre de la comtesse de La Rivière, que Despréaux vouloit qu'on élevât les enfans avec douceur, et qu'on leur laissât la liberté de se mêler aux entretiens. Ailleurs, madame de La Rivière parle des relations de Boileau avec le comte Desmoulins : mais nous n'avons point assez de confiance dans ces lettres pour en extraire les articles nombreux qui concernent Despréaux.

IV. *Opinions de Boileau sur les écrivains de l'antiquité.*

On sait à quel point Boileau admiroit les anciens, et surtout Homère. Je soutiens, disoit-il un jour à Brössette, que si un homme employoit plusieurs années de sa vie à apprendre le grec, uniquement pour entendre l'Iliade et l'Odyssée, il seroit bien payé de ses peines par la seule lecture de ces deux poëmes. « L'avocat général Harlay de Beaumont avoit mal parlé d'Ho-
 « mère : Il faut, monsieur, lui répondit Boileau, que vous ne
 « l'ayez jamais lu, pour en parler ainsi. Si vous l'aviez lu avec
 « attention, vous sauriez que c'est un homme qui dit toujours
 « ce qu'il faut dire sur un sujet, et rien de plus. Voyez, au
 « livre I^{er} de l'Iliade, le discours du père de Chriséis qui vient
 « redemander sa fille à Agamemnon. Je vous propose ce dis-
 « cours comme le plus excellent modèle de harangues, parce
 « qu'en deux périodes il renferme une infinité d'idées et de
 « circonstances ; il n'appartient qu'à Homère d'être si heu-
 « reux et si laconique. »

« Il lonoit aussi dans Homère le talent d'exprimer noble-
 « ment les plus petites choses, et celui de faire connoître un
 « homme en un seul mot : C'est, disoit-il encore ; un poëte
 « que les grâces ne quittent point : tout ce qu'il écrit est dans
 « la nature. »

« Je me souviens, dit Lamotte, qu'un jour je demandai
 « raison à M. Despréaux de la bizarrerie et de l'indécence des
 « dieux d'Homère; il dédaigna de les justifier par le secours
 « trivial des allégories, et il voulut bien me faire confidence
 « d'un sentiment qui lui étoit propre, quoique, tout persuadé
 « qu'il en étoit, il n'ait pas voulu le rendre public; c'est
 « qu'Homère avoit craint d'ennuyer par le tragique continu
 « de son sujet; que, n'ayant de la part des hommes que des
 « combats et des passions funestes à peindre, il avoit voulu
 « égayer le fond de sa matière aux dépens des dieux mêmes,
 « et qu'il leur avoit fait jouer la comédie dans les entr'actes
 « de son action, pour délasser le lecteur, que la continuité
 « des combats auroit rebuté sans ces intermèdes. » Nous rap-
 portons et ne garantissons pas ce récit de Lamotte.

« Boileau et Racine, en écrivant en faveur des anciens
 « contre Perrault, furent plus adroits que le chevalier Temple;
 « ils se gardèrent bien de parler d'astronomie et de physique.
 « Boileau s'en tint à justifier Homère contre Perrault, mais en
 « glissant adroitement sur les défauts du poète grec et sur le
 « sommeil que lui reproche Horace. » *Voltaire*, Diction. Phil.
 art. *Anciens et Mod.*

Un littérateur très instruit (M. Adry) a publié en 1807 (à
 la suite de la Princesse de Clèves, et des lettres de Valincour
 sur ce roman..... Paris, 2 vol. in-12) un dialogue entre Des-
 préaux, Daguesseau, Racine, Renaudot, le comte de Fiesque
 et Valincour, extrait des *Œuvres posthumes* de ce dernier, en
 deux vol. in-fol. manuscrits. Boileau fait dans ce dialogue le
 récit suivant :

« Je vous dirai que, dans le temps que Perrault publia ces
 « étranges dialogues, où il blâme, comme disoit M. le prince
 « de Conti, ce que tous les hommes ont toujours admiré, et
 « où il admire ce que tous les hommes ont toujours méprisé,
 « la cour et la ville parurent durant quelque temps partagées
 « sur son sujet; car il n'y a point d'opinion si extravagante
 « qui, dans sa nouveauté, ne s'attire des sectateurs; et comme
 « je l'ai dit autrefois :

« Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

« Un jour que nous étions dans la galerie (de Versailles),
« M. Valincour, M. Racine et moi, nous fûmes assaillis par
« trois ou quatre jeunes gens de la cour, grands admirateurs
« du fade style de Quinault, et des fausses pointes de Bense-
« rade; l'un d'eux commença par nous demander s'il étoit
« bien vrai que nous missions ces deux poètes si fort au-
« dessous d'Homère et de Virgile. — C'est, lui dis-je, comme
« si vous me demandiez si je préfère les diamants de la couronne
« à ceux que l'on fait au Temple. — Eh! qu'a donc de si mer-
« veilleux cet Homère? me dit un autre. Est-ce d'avoir fait
« l'éloge des Myrmidons? — Quoi, interrompit un troisième,
« est-ce qu'Homère a parlé des Myrmidons? Ah! parbleu!
« voilà qui est plaisant. — Et sur cela toute la troupe fit un
« si grand éclat de rire, que je me trouvai hors d'état de ré-
« pondre. Ce bruit attira à nous un grand seigneur, également
« respectable par son âge, par son rang et par mille autres qua-
« lités. Qu'y a-t-il donc entre vous, messieurs? nous dit-il, je
« vous trouve bien émus. — C'est, lui dis-je, que ces messieurs
« veulent qu'Homère ait été un mauvais poète, parce qu'il a
« parlé des Myrmidons. — Vous êtes de plaisantes gens, leur
« dit-il, de contredire ces messieurs-là; vous êtes bien heu-
« reux qu'ils venissent vous instruire, et vous ne devez songer
« qu'à profiter de leurs avis, sans vous mêler de critiquer ce
« qu'ils entendent mieux que vous. »

« Ces paroles, prononcées d'un air et d'un ton d'autorité,
« imposèrent à cette jeunesse; et alors le grand seigneur, que
« je regardois déjà comme un grand protecteur d'Homère,
« nous ayant menés tous trois dans l'embrasement d'une fenêtre,
« et prenant un air plus grave : Vous voyez, dit-il, comme
« j'ai parlé à ces jeunes gens-là, et l'on ne sauroit trop ré-
« primer les airs décisifs qu'ils prennent en toute occasion
« sur les choses qu'ils savent le moins; mais, dans le fond,
« vous autres, dites-moi, est-il vrai que cet Homère ait parlé
« des Myrmidons dans son poème? — Vraiment, monsieur,
« lui dis-je, il falloit bien qu'il en parlât; c'étoient les soldats
« d'Achille, et les plus vaillants de l'armée des Grecs. Eh
« bien, me dit-il, voulez-vous que je vous parle franchement:

« Il a fait une sottise. — Comment donc, monsieur, est-ce
« qu'on en feroit une si, dans une histoire du roi, on parloit
« du régiment de Champagne ou de celui de Picardie? — Oh!
« je sais bien, dit-il, que vous ne manquerez jamais de ré-
« ponse : vous avez tous beaucoup d'esprit assurément, et
« personne ne vous le conteste; mais vous êtes entêtés de vos
« opinions, et vous ne vous rendez jamais à celles d'autrui;
« et c'est aussi ce qui vous fait des ennemis. Pour moi, je ne
« me pique pas d'être savant, mais il y a assez long-temps que
« je suis à la cour pour connoître ce qui est de son goût. Le
« poëme d'Homère, n'est-ce pas un ouvrage sérieux? — Très
« sérieux, lui dis-je, et même tragique. — Et c'est en cela,
« medit-il, que sa sottise en est encore plus grande d'avoir été
« fourrer là des Myrmidons : si Scarron, par exemple, en
« avoit parlé dans ses vers ou dans le Roman comique, cela eût
« été à merveille et fort à sa place; mais dans un ouvrage sé-
« rieux, jg vous le répète encore, messieurs, malgré tout
« votre entêtement, cela est tout-à-fait ridicule, et l'on a rai-
« son de s'en moquer. »

« J'avoue que la liberté satirique fut sur le point d'éclater
« contre un discours si contraire au bon sens; et il me seroit
« peut-être échappé quelque sottise plus grande assurément
« que celle d'Homère, si, heureusement pour moi, le roi ne
« fût sorti pour aller à la messe. Le grand seigneur nous
« quitta brusquement pour le suivre. »

Quelqu'un disoit à Boileau : Je lis maintenant un auteur
qui est bien mon homme, c'est Démosthène. « Si c'est votre
« homme, repartit Boileau, ce n'est pas le mien, il me fait
« tomber la plume des mains : toutes les fois que je lis
« harangue pour la Couronne, je voudrois n'avoir rien écrit.

« Térence est bien supérieur à Plaute, disoit Boileau;
« toutes les expressions de Térence vont au cœur; il ne cher-
« che point à faire rire, ce qu'affectent surtout les autres co-
« miques; il ne s'étudie qu'à dire des choses raisonnables, et
« tous ses termes sont dans la nature, qu'il peint admirable-
« ment. Les valets qu'il introduit sur la scène ne sont pas,
« comme dans Plaute, toujours sûrs du succès de leurs strata-

« gèmes; les dénouements ne sont pas prévus dès les premières
 « scènes; il faut qu'un incident vraisemblable, mais inattendu,
 « qu'une reconnaissance naturelle vienne au secours du valet
 « dont la prudence a été trompée, etc. »

Boileau ne révérait pas sans distinction toute l'antiquité : on dit, par exemple, qu'il ne voyoit dans la vie de Pompomius-Atticus, par Cornelius-Nepos, que l'éloge puéril d'un très petit personnage.

Le jésuite Hardouin avoit prétendu que plusieurs livres attribués à d'anciens auteurs grecs et latins avoient été fabriqués par des moines du douzième et du treizième siècle. Je ne sais ce qui en est, disoit Boileau; mais, quoique je n'aime pas les moines, je n'aurois pas été fâché de vivre avec frère Horace, frère Juvénal, dom Virgile et dom Cicéron.

« Savez-vous, demandoit Boileau, pourquoi les anciens
 « ont si peu d'admirateurs? C'est parce que les trois quarts,
 « tout au moins, de ceux qui les ont traduits, étoient des
 « ignorants ou des sots. Madame de La Fayette, la femme de
 « France qui avoit le plus d'esprit, et qui écrivoit le mieux,
 « comparoit un sot traducteur à un laquais que sa maîtresse
 « envoie faire un compliment à quelqu'un. Ce que sa maîtresse
 « lui aura dit en termes polis, il va le rendre grossièrement;
 « il l'estropie.... Voilà la plus parfaite image d'un mauvais
 « traducteur. Mais ce n'est pas même assez qu'un traducteur
 « ait de l'esprit, s'il n'a la sorte d'esprit de son original. Car
 « Tourreil n'est pas un sot à beaucoup près, et cependant quel
 « monstre que son Démosthène! je dis monstre, parce qu'en
 « effet c'est un monstre qu'un homme démesurément grand et
 « bon. Un jour que Racine étoit à Auteuil chez moi,
 « Tourreil y vint et nous consulta sur un endroit qu'il avoit
 « traduit de cinq ou six façons, toutes moins naturelles et
 « plus guindées les unes que les autres. Ah! le bourreau, il
 « fera tant qu'il donnera de l'esprit à Démosthène, me dit
 « Racine tout bas. Ce qu'on appelle esprit dans ce sens-là,
 « c'est précisément l'or du bon sens converti en clinquant. »
 D'Olivet, qui rapporte ce discours de Boileau, l'avoit écouté

avec une attention si profonde, qu'il se croit sûr de l'avoir rendu sans aucune altération.

« Le travail de la traduction, dit encore d'Olivet, est une « riche mine de principes et d'idées, et une excellente école « dans l'art d'écrire : c'étoit l'avis de Despréaux. »

V. Opinions de Boileau sur plusieurs écrivains modernes.

Après Pascal, les prosateurs modernes que Despréaux estimoit le plus, c'étoient Montaigne et La Bruyère. Il ne pouvoit souffrir que l'on comparât Saint-Evremond à l'auteur des Essais. « Qu'est-ce qu'un Saint-Evremond, disoit-il, que les « sots osent comparer à Montaigne ? Les écarts de l'un valent « mieux que tout le concert et l'arrangement de l'autre, qui « n'est qu'un charlatan de ruelles, un faux Aristarque..... « J'estime plus un seul chapitre d'Aulu-Gelle que tous les *mis- « cellanea* de cet auteur. »

Boileau ne parloit qu'avec éloge de La Bruyère, observant néanmoins qu'il avoit éludé l'une des grandes difficultés de l'art d'écrire, en s'épargnant le travail des transitions.

Boileau appeloit les romans de mademoiselle Scudéri *une boutique de verbiage* : « Ses héros, ajoutoit-il, et ceux de son « frère, n'entrent jamais dans un appartement que tous les « meubles n'en soient inventoriés. Vous diriez d'un procès « verbal dressé par un sergent. Le temps a fait voir que la « Scudéri étoit un esprit faux. C'est à elle qu'on doit l'ins- « titution des précieuses. Le fameux hôtel Rambouillet n'é- « toit pas exempt de ce jargon, qui a, Dieu merci, trouvé « sa fin, aussi-bien que le burlesque qui nous avoit si long- « temps tyrannisés. La belle nature ne s'est fait sentir que de- « puis que Molière et La Fontaine ont écrit. »

Vous avez beau faire, disoit Boileau à monsieur et à madame Dacier, je n'appelle gens d'esprit que ceux qui ont de belles pensées, et non pas ceux qui étendent les belles pensées d'autrui. Racine et Boileau mettoient Dacier fort au-dessous de son beau-père Tanneguy-le-Febvre. Ils reprochoient à Dacier d'avoir trouvé le secret de morfondre Horace, et de s'être écarté du véritable sens, toutes les fois qu'il avoit ha-

arrêté quelque explication nouvelle. Ils citoient plusieurs exemples de ces interprétations fausses, qu'ils appeloient les révélations de M. Dacier. Telle est sa remarque sur le Nasidienus d'Horace, personnage qu'il prend pour un riche avare, tandis que c'est un faux docteur en bonne chère, donneur de festins raffinés et ridicules.

On rapporte plusieurs autres propos de Boileau sur Dacier. « Il fuit les grâces, et les grâces le fuient. Sa femme écrit mieux que lui. Dans leurs productions d'esprit, c'est madame Dacier qui est le père. L'Horace de Dacier est celui de ses livres qui s'est le mieux vendu; mais je puis dire que c'est moi qui ai fait ennoir les satires et les épîtres d'Horace: on ne parloit que de ses odes. Plutarque a été mieux traduit par Amyot que par Dacier, etc. »

Monsieur et madame Dacier se récrioient vivement contre le vers de la satire XII, où Socrate est appelé

Très équivoque ami du jeune Alcibiade.

Vous avez, leur répondit Despréaux, un bien beau zèle pour les morts: mais que diriez-vous donc, si j'avois fait la chanson qui court contre le père Massillon? Ah! répliqua Dacier, le bel homme que Massillon pour le comparer à Socrate!

Malgré son admiration pour le génie tragique de P. Corneille, Boileau s'est permis de critiquer assez vivement certains vers, et même certaines pièces de ce grand poète.

Il appeloit galimatias simple celui que l'auteur seul comprenoit; galimatias double, celui que l'auteur même n'entendoit pas; et il citoit pour exemple du second genre ces quatre vers de P. Corneille dans Tite et Bérénice:

Faut-il mourir, madame? et, si proche du terme,
Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme,
Que les restes d'un feu que j'avois cru si fort
Puissent dans quatre jours se promettre ma mort?

Thomas Corneille n'étoit pas fort estimé de Boileau. Ah! disoit celui-ci, pauvre Thomas! tes vers, comparés à ceux

de ton aîné, montrent bien que tu n'es qu'un cadet de Normandie.

On remarque un trait contre Fontenelle, le neveu des Corneille, dans une strophe qui devoit être la seconde de l'ode sur Namur, et qui en a été retranchée. (Voyez tom. 2, p. 83.) Tout le monde connoît l'épigramme de Racine qui finit par ces vers :

Mais quand sifflets prirent commencement,...
C'est à l'Aspar du sieur de Fontenelle.

Despréaux et Racine ont passé pour auteurs de la chanson suivante :

ADIEUX DE FONTENELLE À LA VILLE DE PARIS.

Adieu, ville peu courtoise
Où je crus être adoré.
Aspar est désespéré.
Le Poulailier de Pontoise
Me doit remmener demain
Voir ma famille bourgeoise,
Me doit remmener demain
Un bâton blanc à la main.

Mon aventure est étrange :
On m'adoroit à Rouen,
Dans le Mercure galant
J'avois plus d'esprit qu'un ange,
Cependant je pars demain
Sans argent et sans louange,
Cependant je pars demain
Un bâton blanc à la main.

Fontenelle a fait contre Boileau cette épigramme :

Quand Despréaux fut sifflé pour son ode,
Ses partisans criaient dans tout Paris :
Pardon, messieurs, le pauvre s'est mépris,
Plus ne loua, ce n'est pas sa méthode :

Il va draper le sexe féminin ;
 A son grand nom vous verrez s'il déroge.
 Il a paru, cet ouvrage malin ;
 Pis ne vaudroit, quand ce seroit éloge.

Despréaux estimoit Lamotte et disoit de lui : C'est dommage qu'il ait été s'encanailler de Fontenelle. Despréaux reprochoit d'ailleurs à Lamotte d'avoir employé dans ses odes des mots techniques trop peu dignes du genre lyrique, tels que *strophe*, *quatrain*, etc., et des *rimés de bouts-rimés*, comme *Sphinx*, *Syrinx*, etc.

Scudéri et Perrault sont du nombre des auteurs que Despréaux a le moins épargnés. Il a pourtant loué quelques-uns de leurs vers : voici deux vers excellents, disoit-il, et je suis bien étonné qu'ils soient de Scudéri :

Il n'est rien de si doux pour des cœurs pleins de gloire
 Que la paisible nuit qui suit une victoire.

Je loue, disoit-il encore, je loue jusqu'à M. Perrault quand il est louable : est-ce bien lui qui a fait ces six vers que je trouve à la fin d'une préface de ses parallèles ?

Ils devroient, ces auteurs, demeurer dans leur grec,
 Et se contenter du respect
 De la gent qui porte férule.
 D'un savant traducteur on a beau faire choix :
 C'est les traduire en ridicule
 Que de les traduire en François.

Peut-être Despréaux ne faisoit-il cas de ces vers que parce qu'il se plaisoit à y voir un trait de satire contre les traductions de Dacier.

Je ne puis louer les héros, dit Sarasin ;

Car je n'ai qu'un filet de voix,
 Et ne chante que pour Silvie.

Boileau aimoit beaucoup ces deux vers. Il regardoit comme un badinage d'un très bon genre la pompe funèbre de Voiture par le même Sarasin ; et s'il faut en croire Monchesnai, il ajouta

toit qu'il y avoit dans cet auteur la matière d'un excellent esprit, mais que la forme n'y étoit pas.

On prétend que Despréaux admiroit ces trois vers de Racan :

Il voit comme fournis marcher nos légions
 Dans ce petit amas de poussière et de boue
 Dont notre vanité fait tant de régions.

S'il est vrai que Despréaux ait dit, je donneroïis les trois meilleurs de mes vers pour ceux-là, c'étoit trop de modestie.

Segraï, trop loué aussi par Boileau, auroit été bien ingrat, s'il falloit s'en tenir à ce qu'on lui fait dire dans le *Segraïana*. « Racine et Despréaux n'estiment que leurs vers, ils ne louent personne, et il ne paroît pas un madrigal qu'ils ne censurent. Mais, ôtez-les de la poésie, ils sont muets; car que savent-ils autre chose que rimer? — Madame de La Fayette prétendoit que celui qui se met au-dessus des autres, quelque esprit qu'il ait, se met au-dessous de son esprit. Despréaux est de ces gens-là; il ne sait autre chose que parler de lui et critiquer ce qui n'en est pas. Pourquoi mal parler, comme il a fait, de mademoiselle de Scudéri, dont les vers sont si naturels et si tendres? ces vers, qui plaisent à tout le monde, ne sont pas de son goût : c'est qu'il ne sauroit y mordre. Il a encore le défaut de se copier sans cesse, de rebattre toujours la même chose. » Tâchons de croire, pour l'honneur de Segraï, qu'il n'a point écrit ces sottises.

On lit, dans le *Menagiana*, que Boileau a plus d'une fois déclaré que si les rondeaux de Benserade eussent paru avant 1674, il n'auroit eu garde de parler de lui avec éloge, comme il l'a fait, à la fin du IV^e chant de l'Art poétique. Saint-Amant, disoit Boileau, s'est formé du mauvais de Régnier, comme Benserade du mauvais de Voiture.

Despréaux, qui n'a pas toujours bien placé ses éloges, quoiqu'il n'en fût point prodigue, a quelquefois jugé fort sévèrement ses amis. Il assuroit, dit Louis Racine, que Cha-

pelle avoit acquis à bon marché sa réputation, et qu'excepté son *Petit Voyage*, ses vers étoient bien médiocres.

Dans une de ses préfaces, Despréaux se déclare l'ami de l'abbé Régnier, Desmarais, dont il a mis néanmoins l'*Édit d'amour* au nombre des mauvais livres que les chanoines du *Lutrin* se jettent à la tête. Il fut, non sans raison, très mécontent d'une traduction en vers du premier livre de l'*Iliade*, publiée par cet abbé en 1700. — Régnier Desmarais se croit un grand homme, disoit-il, parce qu'il a hérité de la grimace de Chapelain.

L'abbé de La Chambre, curé de Saint-Barthélemy, n'avoit fait, en toute sa vie, qu'un seul vers; il fit confidence de ce vers à Despréaux, qui lui dit: Ah, que la rime est belle!

« Boileau, qui ne reconnoissoit de vrai comique que dans « Molière, disoit de Regnard, qu'il n'étoit pas médiocrement « plaisant, et traitoit de bouffonneries toutes les pièces de « Scarron: c'est la plus juste application de ces trois mots: « comique, plaisant et bouffon. » (Marmontel, *Éléments de Littérat.*, tom. 5, pag. 289.)

Monchesnai se vante d'avoir réconcilié Regnard et Boileau. Regnard, qui avoit fait la satire des *Maris* en réponse à celle des *Femmes*, et, depuis, une pièce intitulée *le Tombeau de Despréaux*, dédia les *Ménechmes* à l'auteur de l'*Art poétique*, et lui rendit de grands hommages. Boileau estimoit la versification et les traits comiques de Regnard.

Il prisoit beaucoup moins les satires que Monchesnai lui-même avoit publiées. Ce Monchesnai, auteur du *Bolæana*, n'étoit pas, dit Racine fils, assez lié avec Boileau pour bien faire un tel recueil. Il vient me voir rarement, disoit Boileau, parce que, lorsqu'il est avec moi, il est toujours embarrassé de son mérite et du mien.

Des poètes qui commençoient leur carrière quand Boileau finissoit la sienne, aucun n'a été plus rigoureusement jugé par lui que Prosper Jolyot de Crébillon, qu'on a tant exalté depuis. Idoménée, dit-on, sembloit à Despréaux une production de Racine ivre. « Tous les gens de lettres savent, dit « Voltaire, que, lorsqu'on apporta à Boileau la tragédie de

« Rhadamiste et Zénobie, il n'en put soutenir la lecture, et
 « qu'il jeta le livre à la moitié du second acte. Les Pradons,
 « dit-il, dont nous nous sommes tant moqués, étoient des
 « soleils en comparaison de ces gens-ci. L'abbé Fraguier et
 « l'abbé Gédoyen étoient présents avec Le Verrier, qui lisoit
 « la pièce. Je les entendis plus d'une fois raconter cette anec-
 « dote, etc. » (Dictionn. philosoph. art. *Vers et Poésie.*)

VI. *Relations de Boileau avec Molière, La Fontaine et Racine.*

Les entretiens de Boileau rouloient ordinairement sur la littérature. Aussi fréquentoit-il de préférence les hommes de lettres les plus éclairés de son temps; Patru, Arnauld, Nicole, le président Lamoignon, Fléchier, Furetière, les jésuites Brouhours, Bourdaloue, Commire, Cossart, Gaillard, Rapiin, etc....., mais surtout Chapelle, Racine, La Fontaine et Molière. Quand il dinoit avec ces derniers, la Pucelle de Chapelain étoit sur la table, et ceux qui faisoient des fautes de langage étoient condamnés à en lire quelques vers.

Grimarest, dans la Vie de Molière, parle d'un fameux souper d'Auteuil; souper *très-véritable*, dit Louis Racine, qui ajoute :

« Mon père n'en étoit pas. Le sage Boileau y perdit la
 « raison comme les autres. Le vin ayant jeté tous les convives
 « dans la morale la plus sérieuse, leurs réflexions sur les mi-
 « sères de la vie, et sur cette maxime, que le premier bonheur
 « est de ne point naître, et le second de mourir promptement,
 « leur firent prendre l'héroïque résolution d'aller sur-le-champ
 « se jeter dans la rivière. Ils y alloient, et elle n'étoit pas loin.
 « Molière leur représenta qu'une si belle action ne devoit pas
 « être ensevelie dans les ténèbres de la nuit, et qu'elle méritoit
 « d'être faite en plein jour. Ils s'arrêtèrent, et se dirent en se
 « regardant les uns les autres : Il a raison. A quoi Chapelle
 « ajouta : Oui, messieurs, ne nous noyons que demain, et en
 « attendant, allons boire le vin qui nous reste. » Ce *Souper*
d'Auteuil a été mis sur la scène française par un héritier du
 bon goût et du bon esprit de ces convives.

Boileau, rencontrant un jour Chapelle, se mit à lui faire

une réprimande sur sa passion pour le vin. J'ai résolu de m'en corriger, dit Chapelles; mais, pour achever de me persuader, entrons ici, vous me parlerez à votre aise. Ils entrent dans un cabaret. Boileau y continue son sermon, durant lequel le prédicateur et le nouveau converti s'enivrent.

Je ne connois qu'un auteur qui ait réussi dans la comédie, disoit Boileau à Louis XIV; et c'est Molière; tous les autres n'ont fait que des farces. Quand Boileau eut désigné Molière comme l'homme de génie qui honoroit le plus le règne de Louis-le-Grand: « Je ne le croyois pas, répondit le monarque; mais vous vous y connoissez mieux que moi. »

Boileau voyoit avec peine que Molière, le premier philosophe du siècle, vint se donner lui-même en spectacle sur le théâtre, et y livrer son dos aux bastonnades de la comédie. Deux mois avant la mort de Molière, Boileau lui conseilloit de renoncer à la représentation. Vous voilà, lui disoit-il, dans un pitoyable état; donnez enfin du repos à votre poitrine épuisée. Que me dites-vous là? répondit Molière; il y a un honneur pour moi à ne point quitter.

Boileau regrettoit qu'on eût perdu le *Docteur amoureux*, petite comédie de Molière (retrouvée depuis, mais restée manuscrite). Il y a toujours, disoit-il, quelque chose de saillant et d'instructif dans ses moindres ouvrages. Racine, brouillé avec Molière quand celui-ci donna son *Avaro*, reprochoit à Boileau d'avoir ri tout seul à cette pièce: Je vous estime trop, répondit le satirique, pour ne pas croire que vous y avez ri vous-même, du moins intérieurement. Boileau préféroit cette comédie à celle de Plaute sur le même sujet, et la regardoit comme une des meilleures productions de Molière, dont il estimoit particulièrement la prose. Quoiqu'il ait, dans la satire II, loué Molière de son habileté à trouver la rime, il avouoit que ce poète avoit fait quelquefois de trop grands sacrifices à la nécessité de rimer: il blâmoit, par exemple, dans le *Misanthrope* ce vers de la première scène:

Et la plus haute estime a des régal's peu chers.

Il admiroit d'ailleurs cette excellente pièce, dont les premières

représentations n'avoient pas été fort applaudies, et soutenoit à Racine qu'elle auroit le succès le plus éclatant et le plus durable.

Ce fut Boileau qui fournit à Molière l'idée de la scène V de l'acte III des Femmes savantes, entre Trissotin et Vadius, scène qui s'étoit passée entre Gilles Boileau et Cotin, ou bien entre Cotin et Ménage. Molière avoit besoin de citer, d'insérer dans cette comédie une mauvaise pièce de vers : Boileau lui apporta le sonnet de Cotin à la princesse Uranie sur sa fièvre. Deux vers de la scène 1^{re} de l'acte 1^{er} du même ouvrage,

Quand sur une personne on prétend s'ajuster,
C'est par les beaux côtés qu'il la faut imiter,

furent corrigés de cette manière par Boileau :

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par ses beaux endroits qu'il lui faut ressembler.

On peut s'étonner que Boileau n'ait pas été content de ces deux vers de l'Amphitryon, qui sont devenus proverbe :

Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne.

En général, il goûtoit peu cette pièce : le prologue de Plaute lui paroissoit supérieur à celui du poëte françois ; il n'aimoit pas les scènes entre Alcmène et Jupiter, et préféroit aux deux vers,

Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé :

le vers de Rotrou :

J'étois chez nous long-temps avant que d'arriver.

(Voyez ci-dessous, p 356 et 357, la note 41 sur le troisième chant de l'Art poétique.)

La Fontaine étoit fort souvent des diners et des soupers de Boileau, Molière, Chapelle, etc. C'est dans un de ces repas que Molière dit ce mot célèbre : Ne nous moquons pas du bon

homme, il vivra peut-être plus long-temps que nous tous. Un jour ils dispuoient sur les *à-parts* : La Fontaine soutenoit qu'ils choquoient la vraisemblance, et Boileau les défendoit vivement. Voyant que le fabuliste ne se rendoit pas, et s'échauffoit de plus en plus, le satirique se mit à répéter durant un quart d'heure : La Fontaine ne sait ce qu'il dit, La Fontaine n'a pas le sens commun, La Fontaine, etc.... La Fontaine parloit toujours et n'entendoit rien. Eh! mon ami, lui dit ensuite Despréaux, il y a une heure que je vous accable d'injures sans que vous vous en aperceviez : dites à présent que l'*à-part* n'est pas vraisemblable.

Boileau vouloit substituer, dans la fable du Renard et du Corbeau, *mon beau chanteur* à *mon beau monsieur*. La rime avec *flatteur* eût été plus riche, et la raillerie peut-être un peu moins fine. On peut douter, malgré le témoignage de Louis Racine, que Boileau ait trouvé de la langueur dans la fable du Bûcheron et de la Mort par La Fontaine. (Voyez tome 2, page 105.)

Vers 1664, on porta l'ode de Racine, la *Renommée aux Muses*, à Boileau, qui mit par écrit quelques observations sur cette pièce. Racine les trouva fort judicieuses, et témoigna un vif désir de connoître l'Aristarque. Ce fut le commencement de l'amitié de ces deux poètes.

Racine le fils nous apprend lui-même que son père aimoit d'abord les *concetti*, les faux brillants; que Boileau sut le ramener à la nature, et lui apprit à rimer difficilement.

Despréaux a dit à Racine fils : Votre père avoit la foiblesse de lire quelquefois Scarron, et de rire; mais il se cachoit de moi.

Dans une dispute entre Racine et Boileau, sur un point de littérature, Boileau, accablé des railleries de son caustique ami, lui dit, d'un grand sang-froid : Avez-vous eu envie de me fâcher? — Dieu m'en garde! — Eh bien! vous avez donc tort, car vous m'avez fâché.

Dans une autre dispute, pressé par de bonnes raisons, mais encore plus piqué de certaines plaisanteries, Boileau s'écria :

Eh bien ! oui, j'ai tort, monsieur Racine ; mais j'aime mieux avoir tort que d'avoir orgueilleusement raison.

Brossette écrit à J. B. Rousseau que Despréaux condamnoit l'endroit de l'Andromaque de Racine où Pyrrhus dit à son confident, en parlant d'Hermione :

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera point jalouse ?

« Ce n'est pas que ce sentiment soit faux ; au contraire, il « est pris dans la nature ; mais c'est qu'il n'est pas assez tragique. M. Despréaux avoit remarqué qu'aux représentations de l'Andromaque on ne manquoit jamais de sourire « en cet endroit. » (Tom. 2, pag. 107 des Lettres de J. B. Rousseau.)

Plusieurs traits de la comédie des Plaideurs sont nés dans les repas que faisoient ensemble Chapelle, Furetière, Boileau et Racine. Boileau a fourni l'idée de la dispute entre Chicaneau et la comtesse. Par l'Intimé, qui, dans la cause du chapon, commence comme Cicéron *pro Quintio*, *Quæ res duæ plurimum possunt... gratia et eloquentia*, on désignoit un avocat qui s'étoit servi du même exorde dans la cause d'un pâtissier et d'un boulanger. — Le public accueillit assez mal les premières représentations de cette comédie : trois hommes la soutinrent, Louis XIV, Boileau et Molière, alors pourtant brouillé avec Racine.

Boileau détermina Racine à supprimer dans Britannicus une scène qui ouvroit le troisième acte : cette scène, parfaitement versifiée, se passoit entre Burrhus et Narcisse. « Vous « indisposerez les spectateurs, dit Boileau, en leur montrant « ces deux hommes ensemble. Pleins d'admiration pour l'un « et d'horreur pour l'autre, ils souffriront pendant leur entretien. Convient-il au gouverneur de l'empereur, à cet « homme si respectable par son rang et par sa probité, de « s'abaisser à parler à un misérable affrauchi le plus scélérat « des hommes ? Il le doit trop mépriser pour avoir avec lui « quelque éclaircissement. Et d'ailleurs, quel fruit espère-t-il « de ses remontrances ? est-il assez simple pour croire qu'elles

« feront naître quelques remords dans le cœur de Narcisse ?
 « Lorsqu'il lui fait connoître l'intérêt qu'il prend à Britan-
 « nicus, il découvre son secret à un traître : il précipite la
 « perte de Britaunicus, au lieu de le servir. »

La princesse Henriette-Anne d'Angleterre avoit engagé Corneille et Racine à traiter le sujet de Bérénice. Racine avoit promis d'y travailler. Si je m'y étois trouvé, disoit Boileau, je l'aurois bien empêché de donner sa parole.

Madame de Sévigné, après une longue critique de Bajazet, ajoute : *Despréaux en dit encore plus que moi*. Louis Racine observe avec raison que Despréaux n'a pu tenir un tel langage. Il louoit le dénouement de cette tragédie, il admiroit le rôle d'Acomat; et loin de trouver la versification négligée, il faisoit remarquer l'énergie de ces quatre vers, expression profonde du dédain le plus superbe :

L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissance,
 Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance :
 Indigne également de vivre ou de mourir,
 On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

Il citoit ces vers pour prouver le penchant et le talent de Racine pour la satire : Racine, disoit-il, est plus caustique, plus malin que moi.

Boileau, après avoir défendu la Phèdre de son ami contre les intrigues de l'hôtel Rambouillet, se mit en tête de faire admirer cette tragédie au docteur Arnauld. Il la lui porta, la lui fit lire, et le docteur la trouva belle, instructive, et presque édifiante : il étoit seulement un peu fâché qu'on eût fait Hippolyte amoureux. L'observation étoit d'un homme de goût, encore plus que d'un casuiste; Racine se l'étoit faite, mais il y répondoit : Qu'auroient pensé les femmes et les petits-maitres d'un Hippolyte ennemi de toutes les femmes ?

Arnauld préféroit Esther à Athalie. Cette dernière pièce avoit été si froidement reçue, elle étoit restée même dans une telle obscurité, que Racine croyoit avoir manqué ce sujet.
 « C'est votre chef-d'œuvre, lui disoit Boileau; je vous sou-
 « tiens que c'est votre chef-d'œuvre; je m'y connois, et le

« public y reviendra. » La prophétie s'est accomplie , mais après la mort de Racine.

Despréaux avoit conçu une très haute idée de l'histoire de Port-Royal par Racine. Il la regardoit comme le plus parfait morceau d'histoire que nous eussions dans notre langue. !

Racine , durant ses quinze dernières années , négligeoit les éditions que l'on donnoit de ses ouvrages. Boileau , sans lui en parler , en revoyoit les épreuves.

Quelques jours avant sa mort , Racine chargea l'un de ses fils d'écrire à M. Cavoye pour le prier de solliciter le paiement de ce qui lui étoit dû de sa pension. Il vouloit laisser quelque argent comptant à sa famille. On fit la lettre , et on lui en donna lecture. Pourquoi , dit-il , ne demandez-vous pas aussi le paiement de la pension de Boileau ? il ne faut point nous séparer. Recommencez votre lettre , et faites connoître à Boileau que j'ai été son ami jusqu'à la mort.

Boileau vint recueillir les derniers soupirs de son ami. Racine , se soulevant avec peine , lui dit en l'embrassant : Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous.

X Racine le fils n'eût point fait de vers , s'il en eût cru Despréaux. « J'étois , dit Louis Racine , en philosophie au collège de Beauvais , et j'avois fait douze vers françois pour déplorer la destinée d'un chien qui avoit servi de victime aux leçons d'anatomie qu'on nous donnoit. Ma mère , qui avoit souvent entendu parler du danger de la passion des vers , et qui la craignoit pour moi , après avoir porté cette pièce à Boileau , m'ordonna de l'aller voir. J'obéis , j'allai chez lui en tremblant , et j'entrai comme un criminel. Il prit un air sévère , et après m'avoir dit que la pièce qu'on lui avoit montrée étoit trop peu de chose pour lui faire connoître si j'avois quelque génie , il faut , ajouta-t il , que vous soyez bien hardi pour oser faire des vers avec le nom que vous portez. Ce n'est pas que je regarde comme impossible que vous deveniez un jour capable d'en faire de bons , mais je me méfie de tout ce qui est sans exemple ; et depuis que le monde est monde , on n'a point vu de grand poëte fils d'un grand poëte. Le cadet de Corneille n'étoit point tout-à-fait

« sans génie , il ne sera jamais cependant que le très petit
 « Corneille. Prenez bien garde qu'il ne vous en arrive autant.
 « Pourrez-vous d'ailleurs vous dispenser de vous attacher à
 « quelque occupation lucrative , et croyez-vous que celle des
 « lettres en soit une ? Vous êtes le fils d'un homme qui a été le
 « plus grand poëte de son siècle , et d'un siècle où le prince et
 « les ministres alloient au-devant du mérite pour le récom-
 « penser. Vous devez savoir mienx qu'un autre à quelle for-
 « tune conduisent les vers. »

Dalembert , qui a ramassé , de toutes mains , les relations défavorables à Boileau , n'a pu omettre celle que nous allons transcrire :

« Plusieurs hommes de lettres encore vivants , dit Dalem-
 « bert , ont entendu raconter à feu Boindin qu'étant allé dans
 « sa jeunesse avec Lamotte rendre hommage à Despréaux ,
 « dans sa maison d'Auteuil , il prit la liberté de demander
 « à ce grand poëte quels avoient été les véritables hommes de
 « génie du siècle de Louis XIV. Je n'en connois que trois ,
 « répondit brusquement et naïvement Despréaux ; Corneille ,
 « Molière... et moi. Vous ne comptez pas Racine , lui objec-
 « tèrent les littérateurs. Racine , répondit Despréaux , n'étoit
 « qu'un très bel-esprit , à qui j'avois appris à faire des vers
 « difficilement. Des gens de lettres qui ont connu Lamotte
 « assurent lui avoir entendu raconter cette même conversa-
 « tion. » (Note (d) sur l'éloge de Segrais , tom. 2 de l'hist. de
 l'acad. franç. , etc. Voyez aussi les Mém. de Duclos , tom. 10
 de ses œuvres , pag. 80 , 81 , 82.)

Cette anecdote , que nous n'avons transcrite que pour ne point paroître la dissimuler , est assez démentie par celles qui précèdent , et par vingt endroits des poésies de Boileau et de ses lettres. On sait qu'après avoir écrit que Racine *surpassoit Euripide et balançoit Corneille* , Despréaux avoua que , s'il eût osé exprimer plus sincèrement sa pensée , il eût dit :

Balancer Euripide , et surpasser Corneille.

VII. *Relations de Boileau avec les jansénistes, avec les jésuites, avec d'autres théologiens.*

« Despréaux, dit Dalember, ne prenoit qu'une part très
 « légère aux querelles sur la grâce; et l'exclamation de notre
 « poète à ce sujet, Que Dieu est grand, et que les hommes
 « sont fous! devoit être le refrain ordinaire des hommes sen-
 « sés, lorsqu'ils daignent parler de ces controverses. Despréaux
 « avouoit qu'il avoit été un moment assez *fou* lui-même pour
 « vouloir prendre quelque parti sur ce sujet, mais qu'il n'a-
 « voit jamais pu se fixer là-dessus à une opinion qui lui parût
 « avoir le sens commun : c'étoient ses propres expressions. » —
 Voyez la lettre de Boileau à Brossette, du 7 décembre 1703,
 ci-dessous, tom. 3, pag. 259.

Il avoit conçu pour les Lettres provinciales de Pascal l'es-
 time et l'admiration que leur doit tout littérateur éclairé. Ma-
 dame de Sévigné, dans une lettre du 15 janvier 1690, parle
 d'un dîner chez M. de Lamoignon, où se trouvoient Bourda-
 loue, un autre jésuite, Despréaux, Corbinelli. Il fut question
 des anciens et des modernes. « Despréaux soutint les anciens,
 « à la réserve d'un seul moderne qui surpasse, à son goût, et
 « les vieux et les nouveaux. Le compagnon de Bourdaloue, qui
 « faisoit l'entendu.... demanda quel étoit donc ce livre si dis-
 « tingué. Boileau ne voulut pas le lui dire. Corbinelli se joint
 « au jésuite, et conjure Despréaux de nommer ce livre, afin
 « de le lire toute la nuit. Despréaux lui répondit en souriant :
 « Ah! monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois..... Le jésuite
 « reprend.... et presse Despréaux de nommer cet auteur si
 « merveilleux. — Mon père, ne me pressez point. — Le
 « père continue. Enfin Despréaux le prend par le bras,
 « et le serrant bien fort, lui dit : Mon père, vous le voulez,
 « eh bien! morbleu, c'est Pascal. Pascal! dit le père, tout
 « rouge.... Pascal est beau autant que le faux peut l'être. Le
 « faux! dit Despréaux, le faux! sachez qu'il est aussi vrai
 « qu'il est inimitable; on vient de le traduire en trois lan-
 « gues, etc.... »

C'étoit surtout devant des jésuites que Boileau aimoit à

rendre hommage aux Lettres provinciales. Il s'entretenoit avec le P. Bouhours sur la difficulté de bien écrire en français. Bouhours lui nommoit ceux de nos écrivains qu'il regardoit comme des modèles, et Boileau les rejetoit tous. Mais quel écrivain lirons-nous donc ? disoit le père. Croyez-moi, répondit Boileau, lisons les Provinciales, et ne lisons pas d'autre livre.

Bouhours, dans le recueil des Pensées ingénieuses, avoit cité et loué plusieurs fois Despréaux : mais il avoit fait le même honneur à beaucoup d'auteurs médiocres : Vous m'avez mis, lui dit Despréaux, en bien mauvaise compagnie.

(*) Le jésuite Rapin demandoit à Boileau pourquoi il n'avoit rien dit du jésuite Le Moine, auteur du poëme de Saint-Louis. Boileau, en parodiant deux vers de Corneille sur le cardinal de Richelieu, répondit :

Il s'est trop élevé pour en dire du mal,
Il s'est trop égaré pour en dire du bien.

Selon d'autres, Despréaux répondit simplement : je le trouve trop fou pour en dire du bien, trop poëte pour en dire du mal.

Mallebranche parloit de sa dispute avec Arnauld sur les idées, et prétendoit qu'Arnauld ne l'avoit point entendu. Eh ! qui donc, répondit Boileau, voulez-vous qui vous entende, si Arnauld ne vous entend pas ?

Huet, évêque d'Avranches, avoit publié un in-folio intitulé : Démonstration évangélique. Je ne trouve rien de démontré dans cet ouvrage, disoit Boileau, sinon la grande érudition de l'auteur.

Dalembert raconte, d'après le témoignage de Falconnet, qui avoit fort connu Despréaux, les anecdotes suivantes :

« Despréaux observoit avec raison qu'les faux thaumaturges
« avoient très rarement tenté l'opération critique de la résur-

(*) Voyez une réponse de Boileau à Bourdaloue, rapportée dans la lettre de Boileau à Brossette, du 12 mars 1706, tom. 3, p. 278.

« rection des morts. Quelques-uns néanmoins, disoit-il, en
 « ont eu la hardiesse, entre autres le fameux Apollonius de
 « Thyane, qui, si nous en croyons les historiens, ressuscita
 « publiquement aux yeux de toute la ville de Rome, du temps
 « de Néron, une jeune fille qu'on portoit en terre. Mais les
 « historiens ecclésiastiques, ajoutoit Despréaux, ont soin de
 « nous avertir (ce qui n'est pas difficile à croire) que cette
 « jeune fille n'étoit pas morte, qu'elle étoit seulement éva-
 « nouie, etc. Un prodige plus difficile encore que la résurrec-
 « tion, disoit aussi notre poète, et par cette raison plus rare
 « dans l'histoire des faux miracles, c'est celui de remettre les
 « membres coupés.

« Le peu de goût de ce grand poète pour les jésuites s'é-
 « tendoit sur tous les moines, auxquels il n'épargnoit pas les
 « sarcasmes dans l'occasion. Ayant passé à Cîteaux, il y fut
 « très bien reçu par les habitants de cette riche abbaye, qui
 « lui firent voir tout leur couvent. L'un d'eux le pria de leur
 « montrer le lieu où logeoit la Mollesse, comme il l'avoit dit
 « dans son *Lutrin*. Montrez-la-moi vous-mêmes, mes Pères,
 « leur répondit-il, car c'est vous qui la tenez cachée avec
 « grand soin. »

Les jésuites du dix-huitième siècle, et spécialement les
 journalistes de Trevoux, ont souvent saisi ou cherché les occa-
 sions de déprécier Despréaux. Par exemple, dans leur journal
 d'octobre 1733, en rendant compte du traité du *Sublime* de
 Silvain, ouvrage dédié à Boileau, ils assurent (pag. 1826)
 que ce poète avoit eu l'intention de faire hommage de son
 épitre III à leur révérend père Ferrier, confesseur du roi; mais
 que cet illustre jésuite, auteur d'un traité de la *Science Moyenne*,
 et de plusieurs écrits contre les jansénistes, étant mort avant
 l'impression de l'épître, elle fut adressée au fameux M. Arnauld.
Par-là, ajoutent-ils, il est aisé de juger que si M. Despréaux en-
tretint avec constance l'amitié de ce docteur, elle n'avoit point
commence par un trait de cette vertu. Ils tiennent, disent-ils,
 cette petite anecdote d'une personne digne de foi, qu'ils s'abstien-
 nent de nommer.

VIII. Boileau à la cour.

Vers 1672, Boileau fut attiré à la cour, et continua d'y paroître jusqu'en 1699.

Les Satires de Boileau n'avoient point déplu à Louis XIV; mais ce prince goûta davantage l'épître I et quelques autres morceaux où il étoit si délicatement loué. Il voulut voir le poëte. Le duc de Vivonne le lui présenta. Boileau récita au monarque une partie du Lutrin, et d'autres pièces qui n'avoient point encore paru. Quel est, lui demanda Louis XIV, l'endroit de vos *présies* que vous jugez le plus beau? Pressé de répondre à cette question, Boileau dit que le morceau qui lui paroissoit le moins foible, étoit la fin de l'épître au roi; et sur-le-champ il récita quarante vers qu'il venoit d'ajouter à cette épître, et que personne ne connoissoit encore. Ah! traître, s'écria Vivonne, vous ne m'aviez pas dit cela. Louis XIV fut vivement touché de ces quarante vers : son émotion parut dans ses yeux et sur son visage. Cela est admirable, dit-il; je vous louerois davantage, si vous ne m'aviez pas tant loué. Je vous donne une pension de deux mille livres; j'ordonnerai à Colbert de vous la payer d'avance; et je vous accorde le privilège pour l'impression de tous vos ouvrages. Le poëte revint de la cour comblé d'honneurs et de biens. Cependant il a dit plusieurs fois que sa nouvelle fortune lui avoit inspiré un sentiment de tristesse; il envisageoit la perte de sa liberté comme la suite infaillible de ces libéralités royales.

En 1677, Racine et Boileau furent nommés historiographes du roi. Racine le fils prétend qu'ils écrivirent en effet quelques morceaux historiques qui ont péri en 1726 dans l'incendie de la maison de Valincour à Saint-Cloud. Mais ce même Valincour, successeur de Racine en cet emploi, assure, dans une lettre à d'Olivet, que les deux poëtes, après avoir essayé ce travail, sentirent qu'il étoit tout-à-fait opposé à leur génie. Boileau craignoit surtout d'être obligé de suivre les traces de Pélisson. « L'histoire qu'écrivit Pélisson, disoit-il, est un panégyrique perpétuel; il loue le roi sur un buisson, sur un arbre, sur un rien; et quand on lui fait quelque remon-

« trance à ce sujet, il répond qu'il veut louer le roi. » Boileau disoit encore : « Quand je faisois le métier de satirique, que
« j'entendois assez bien, on m'accabloit d'injures et de me-
« naaces; aujourd'hui on me paye bien cher pour faire le mé-
« tier d'historiographe, que je n'entends point du tout. »

Despréaux prétendoit que Louis XIV s'exposoit trop dans les combats; Sire, dit-il un jour à ce prince, je vous prie, en qualité de votre historien, de ne pas faire finir sitôt mon histoire. Cette histoire que Boileau craignoit de finir sitôt, il est fort probable qu'il ne l'a point commencée. Un commis du trésor public disoit de lui et de Racine : On n'a rien encore vu de la main de ces deux messieurs, en leur qualité d'historiographes, que leurs noms au bas des quittances. Despréaux cependant suivit Louis XIV aux campagnes de 1678 et 1684; et Racine a fait un plus grand nombre de ces voyages.

Voyez quelques compliments de Boileau à Louis XIV, rapportés dans la lettre à Brossette, du 2 décembre 1706 (tom. 3, pag. 284 et 285). Le poëte cependant ne sacrifioit point au prince la sévérité de son goût et de sa conscience littéraire. Louis XIV s'étoit avisé de faire on ne sait quels vers; il les montrait à Despréaux, et lui demandoit son avis : Sire, répondit le poëte, rien n'est impossible à votre majesté; elle a voulu faire de mauvais vers, et elle y a réussi.

Racine, Boileau et madame de Maintenon s'entretenoient un jour de romans, de théâtres et de poëmes. Boileau se mit à déclamer contre le style burlesque : heureusement dit-il, ce misérable goût est passé, on ne lit plus Scarron, même dans les provinces. Racine chercha promptement un autre sujet de conversation; et lorsqu'il fut seul avec Boileau, il lui dit : Pourquoi parlez-vous de Scarron devant elle? ignorez-vous l'intérêt qu'elle y prend? Hélas! non, répondit Boileau, mais c'est toujours la première chose que j'oublie quand je la vois. Malgré la remontrance de son ami, Boileau eut encore la même distraction au lever du roi. On y parloit de la mort du comédien Poisson. C'est une perte, dit le roi, c'étoit un bon comédien. Oui, reprit Despréaux, pour faire un don Japhet, il ne brilloit que dans ces misérables pièces de Scarron. Ra-

cine lui fit signe de se taire, et lui dit en sortant : Je ne puis plus paroître avec vous à la cour, si vous y êtes toujours si imprudent. J'en suis honteux, répondit Boileau, mais quel est l'homme à qui il n'échappe une sottise? — Boileau ne méprisoit point la prose de Scarron, il faisoit cas du *Roman comique* : mais il ne pouvoit souffrir les vers burlesques de cet auteur : je ne saurois, disoit-il, entendre parler de Scarron que je ne frémissc.

Le duc de La Feuillade donnoit de grands éloges à un sonnet de Charleval terminé par ces deux vers :

Ne regardez point mon visage,
Regardez seulement à ma tendre amitié.

Boileau se permit de n'être pas de l'avis de M. le duc, qui alléguait, en faveur du sonnet, le jugement du roi et de la dauphine. « Le roi est expert, répondit Boileau, à prendre des villes, et madame la dauphine est une princesse accomplie ; mais je crois me connoître en vers un peu mieux qu'eux. » A l'instant le duc vole chez le roi, et lui rapporte le propos du poëte. Oh ! pour cela, dit Louis XIV, Despréaux a bien raison.

Le prince de Condé plaignoit Benserade, dont les rondeaux avoient essuyé beaucoup de critiques. « Ses rondeaux sont clairs, disoit-il ; ils sont parfaitement rimés, et disent bien ce qu'ils veulent dire. » Despréaux répondit : « J'ai eu une estampe qui représentoit un soldat qui se laissoit manger par les poules ; au bas étoient ces deux vers :

Le soldat qui craint le danger
Aux poules se laisse manger.

« Cela est clair, cela est bien rimé, cela dit ce que cela veut dire ; cela ne laisse pas d'être le plus plat du monde. »

Le prince de Condé soutenoit un jour avec emportement une mauvaise cause, et s'irritoit des contradictions qu'elle éprouvoit. « Dorénavant, lui dit Boileau, je serai toujours de l'avis de monsieur le prince quand il aura tort. »

Un grand s'avisait de critiquer, en présence de Boileau, quelques vers de ce poëte. « Monsieur, ce ne sont pas vos critiques que je crains, répondit Boileau, ce sont celles que je me fais à moi-même. »

Un autre seigneur se plaignoit de ne pas entendre quelques endroits des satires et de l'Art poétique. « Monsieur, ce n'est pas ma faute. »

Racine et Boileau eurent dans le duc de Nevers un ennemi violent, qui se croyoit homme de lettres et presque leur rival. Il les soupçonnoit d'avoir fait contre lui un sonnet auquel ils n'avoient réellement aucune part, et les menaçoit d'une vengeance éclatante. Le duc Henri-Jules leur offrit pour retraite l'hôtel de Condé. « Si vous êtes innocents, leur dit-il, venez-y; et si vous êtes coupables, venez-y encore. »

On conseilloit à Boileau de ne pas mettre le nom de Chapelain dans ses satires. « Prenez-y garde, lui disoit-on, M. de Montausier est son partisan déclaré. M. Colbert lui fait de fréquentes visites. — Eh bien! répondit Boileau, quand il seroit visité du pape, je soutiens que ses vers sont détestables; il n'y a point de police au Parnasse, si je ne vois ce poëte-là attaché au mont fourchu. » Molière a recueilli ce trait, il fait dire au Misanthrope :

Je soutiendrai, morbleu, que ces vers sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

Fort peu d'hommes de cour ont obtenu l'estime de Boileau. Le marquis de Termes fut l'un de ceux qui lui déplurent le moins. « Monsieur de Termes est toujours à la pensée d'autrui, disoit le poëte, et c'est en cela surtout que consiste le savoir vivre. »

Après la mort de Turenne, Louis XIV fit tout d'un coup huit maréchaux de France : il fut dit, à cette occasion, que le roi changeroit sa grosse monnoie en monnoie courante; et Despréaux est l'un de ceux auxquels ce mot est attribué.

On a vu, dans le discours préliminaire, comment il improuva les rigueurs exercées contre Arnauld et contre les religieuses de Port-Royal.

Au mois de mai 1699, Despréaux vint rendre compte à Louis XIV des circonstances de la mort de Racine, et parla surtout du courage qu'il avoit montré à ses derniers moments. « J'en suis étonné, dit le roi, car je me souviens qu'au siège de Gand vous étiez le plus brave. » Quand Louis se fut montré sitôt consolé d'une mort qu'il pouvoit se reprocher, il eut beau ajouter : « Souvenez-vous, monsieur Despréaux, que j'ai toujours une heure par semaine à vous donner, quand vous voudrez venir. » Monsieur Despréaux ne vint plus. En vain ses amis l'exhortoient à reparoitre de temps en temps à Versailles. « Qu'irois-je y faire ? leur dit-il ; je ne sais plus louer. »

Ce n'est pourtant pas ainsi que Boileau, dans une lettre à Brossette (tome 3, page 199), raconte ce dernier entretien avec Louis XIV. « Le roi, dit-il, m'a comblé de bonnes paroles.... M. Racine est regretté du plus grand roi de l'univers.... Cependant cela m'a très peu consolé. »

IX. Boileau à l'Académie française.

Despréaux n'étoit point encore académicien en 1683, après avoir publié neuf satires, neuf épîtres, et, depuis près de dix ans, l'Art poétique et les quatre premiers chants du Lutrin. Louis XIV lui demanda un jour s'il étoit membre de cette compagnie; il répondit : « Je n'en suis pas digne. » — Je veux, dit le roi, que vous en soyez. Il en fut en 1684. (Voyez ci-dessous tom. 2, pag. 225; et les Lettres de Boileau à Brossette, tom. 3, pag. 210, 211, 212, 219, 247.)

« Le libraire Coignard m'a apporté, disoit Boileau, le recueil des pièces qui ont remporté les prix à l'académie française; je ne sais où est ce volume; mon laquais aura cru que c'étoit un livre pour lui; il a deviné que je ne le lirois pas, je n'aime point à bâiller. » Il parloit sur le même ton des oraisons funèbres. « Je fais toujours semblant de les louer, disoit-il, j'aime mieux les louer que les lire. »

Furetière, exclu de l'académie française pour avoir fait plus vite qu'elle un dictionnaire, mourut en 1688. On délibéra dans l'académie si l'on feroit prier Dieu pour le repos de

son âme. « Messieurs, dit Boileau, il faut considérer ici Dieu, « le public et l'académie. Dieu vous saura gré de sacrifier votre « ressentiment. Il vous sera glorieux devant le public de ne « pas poursuivre votre ennemi au-delà du tombeau. Il seroit « digne enfin de l'académie de ne pas refuser une messe à un « ancien confrère, et de ne pas envier à un chrétien les ressources qu'offre l'église pour apaiser le courroux du ciel. »

En 1706, lorsqu'il fut question d'élire le marquis de Saint-Aulaire, Despréaux annonça que, pour donner une boule noire à ce candidat, il viendrait exprès d'Autueil à l'académie, où il ne paroissoit plus depuis long-temps. « Je ne lui conteste pas, « disoit-il, ses titres de noblesse, mais ses titres au Parnasse. » Ce marquis avoit pourtant fait quelques vers; mais les satiriques les appeloit de malheureux vers d'amateurs, contraires au bon goût, et quelquefois aux bonnes mœurs. « Et quant à vous, « ajoutoit-il, qui trouvez ces vers-là si bons, vous me ferez « beaucoup d'honneur et de plaisir de trouver les miens détestables. » Ces paroles s'adressoient à l'abbé de Lavau, académieien, protecteur de Saint-Aulaire. Voltaire racontoit que cet abbé, pour mieux soutenir son client, offrit d'apporter à la séance suivante une pièce où l'on verroit le talent de Saint-Aulaire briller de toute sa splendeur; que Despréaux, de son côté, promit de prouver aussi, papier sur table, l'inenrable médiocrité du candidat; que les deux académieiens vinrent en effet munis chacun d'une pièce justificative, et que, de part et d'autre, la pièce se trouva précisément la même. Dalember, qui révoque en doute cette anecdote, prétend d'ailleurs que Despréaux se vengeoit, en cette circonstance, de quelques vers attribués au marquis, et dirigés d'une manière générale contre les satiriques. Il est difficile que Boileau eût conservé tant de colère contre des vers d'une telle innocence. Mais s'il est vrai qu'il n'ait repoussé Saint-Aulaire que pour favoriser Mimeure, autre poète de la cour, Dalember a raison de dire que ce n'étoit pas la peine d'affliger tant de rigueur pour finir par tant de complaisance. Le même Dalember rapporte que, le 20 mars 1710, quand le premier président, Antoine de Mesmes, fut reçu à l'académie françoise, Despréaux lui dit;

« Je viens à vous, monsieur, pour que vous me félicitez
« d'avoir pour confrère un homme tel que vous. » On doit
avouer que ce compliment n'étoit pas très mérité.

Boileau avoit conçu, comme l'abbé de Saint-Pierre, un
projet pour rendre utile l'académie françoise. Ses idées sur
ce sujet nous ont été conservées par d'Olivet.

« Quoi, disoit Boileau, l'académie ne voudra-t-elle jamais
« connoître ses forces? Toujours bornée à son dictionnaire,
« quand donc prendra-t-elle l'essor? Je voudrois que la
« France pût avoir ses auteurs classiques aussi-bien que
« l'Italie. Pour cela il nous faudroit un certain nombre de
« livres qui fussent déclarés exempts de fautes quant au style.
« Quel est le tribunal qui aura droit de prononcer là-dessus,
« si ce n'est l'académie? Je voudrois qu'elle prit d'abord le
« peu que nous avons de bonnes traductions; qu'elle invitât
« ceux qui ont ce talent à en faire de nouvelles, et que, si elle
« ne jugeoit pas à propos de corriger tout ce qu'elle y trou-
« veroit d'équivoque, de hasardé, de négligé, elle fût du
« moins exacte à le marquer au bas des pages, dans une
« espèce de dictionnaire qui ne fût que grammatical. Mais
« pourquoi veux-je que cela se fasse sur des traductions?
« parce que des traductions avouées par l'académie; en même
« temps qu'elles seroient lues comme des modèles pour bien
« écrire, serviroient aussi de modèles pour bien penser, et
« rendroient le goût de la bonne antiquité familier à ceux qui
« ne sont pas en état de lire les originaux. Ce n'est pas l'esprit
« qui manque aux François, ni même le travail, c'est le goût;
« et il n'y a que le goût ancien qui puisse former parmi nous
« des auteurs et des connoisseurs. » Hist. de l'acad. franç.,
tom. 2, pag. 122.

Boileau proposoit d'employer l'académie françoise et les
presses du Louvre à donner de bonnes éditions des livres
classiques françois. (Voyez le Dictionnaire philosophique
de Voltaire, au mot *Société royale de Londres*.)

Terminons cet article par un trait que cite Dalember, se-
crétaire perpétuel de l'académie françoise. « Despréaux, dit-
« il, trouvoit que l'emblème qui convenoit le mieux à cette

« académie, étoit une troupe de singes se mirant dans une fontaine, avec ces mots : *Sibi pulchri.* »

Peu après son entrée dans cette compagnie, Boileau devint aussi membre de l'académie des inscriptions, qui s'appeloit alors l'académie des médailles, ou la petite académie, et qui n'étoit encore composée que de quelques hommes de lettres déjà membres de l'académie françoise. Le règlement de 1701, qui donna une nouvelle forme à l'académie des inscriptions, y maintint Boileau avec la qualité de pensionnaire. (Voyez ses Lettres à Racine et à Brossette, pag. 121, 158, 169, 225, 229, 231, 270 du tome 3.)

X. Maladies de Boileau, sa vieillesse, sa mort.

Quoique Boileau ait vécu près de soixante-quatre ans, sa santé, presque toujours chancelante, occupa trop souvent les médecins. Après avoir eu la pierre, et subi l'opération de la taille dans son enfance, il éprouva dans l'âge viril une extinction de voix, pour laquelle il fut envoyé aux eaux de Bourbon en 1685 ou plutôt 87. Sa poitrine resta délicate, ses yeux s'affoiblirent, et il perdit par degrés le sens de l'ouïe. Sa surdité étoit presque entière en 1706, époque où d'autres incommodités l'assiégèrent. Des tournoisements de tête, des évanouissements, une fièvre presque habituelle; des douleurs aiguës ont tourmenté sa vieillesse.

Il se récréoit néanmoins à Auteuil avec un petit nombre d'amis, et l'on raconte qu'il s'amusoit particulièrement à jouer aux quilles. « Il excelloit à ce jeu, dit Louis Racine, et je l'ai vu souvent abattre les neuf quilles d'un seul coup. » — « Il faut avouer, disoit Boileau, que j'ai deux grands talents aussi utiles l'un que l'autre à la société, l'un de bien jouer aux quilles, et l'autre de bien faire des vers. »

Un des chagrins de sa vieillesse fut la perte de sa maison d'Auteuil. Quoiqu'il n'eût aucun besoin d'argent, il la vendit à Le Verrier, qui désiroit ardemment de l'acquérir. « Vous y serez toujours chez vous, lui disoit Le Verrier, et j'exige que vous y conserviez une chambre, et que vous veniez souvent l'habiter. » Quelques jours après la vente, Boileau

y retourne en effet, entre dans le jardin; et n'y trouvant plus un berceau qu'il aimoit : « Qu'est devenu mon berceau ? s'écrie-t-il, en appelant Antoine, le jardinier. — Abattu par l'ordre de M. Le Verrier, répond Antoine. — Je ne suis plus le maître ici, reprit Boileau, qu'y viens-je faire ? » Et il remonta dès l'instant même en voiture. Ce fut son dernier voyage à Auteuil.

Malgré le zèle qu'annonçoit Brossette, son futur commettateur, ce Brossette auquel il disoit : « Vous saurez bientôt votre Boileau mieux que moi-même, » Despréaux ne laissoit pas de prendre assez de soin de ses propres ouvrages. Il avoit beau dire qu'à son âge, aux bords du tombeau, il étoit honteux de s'occuper encore de rimes, il n'en préparoit pas moins une édition complète de ses œuvres, qui eût paru en 1710, si le vieux roi, obsédé par les jésuites, n'eût défendu d'y insérer la satire contre l'Equivoque.

« C'est, disoit Despréaux à la fin de sa carrière, une grande consolation pour un poète qui va mourir que de n'avoir jamais offensé les mœurs. »

Il mourut d'une hydropisie de poitrine, le 13 mars 1711. Durant les jours précédents, il avoit souvent répété ce vers de Malherbe :

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages.

Mais il auroit pu dire avec Horace :

Exegi monumentum ære perennius....

Quod non....

Possit diruere....

Annorum series et fuga temporum.

XI. *Editions, traductions, éloges, critiques, etc., des œuvres de Boileau.*

Nous ne donnons point ici un catalogue complet des éditions de Boileau, d'abord parce que nous ne les connoissons pas toutes, et en second lieu, parce que nous omettons à dessein un très grand nombre de celles qui, destinées à de jeunes étudiants, ne contiennent qu'une partie des ouvrages de cet

crivain. Nous écartons aussi quelques éditions, ou contre-faites, ou trop mal exécutées, et celles dont nous avons reconnu que l'existence n'étoit qu'apparente, c'est-à-dire ne résulloit que de l'application d'un nouveau frontispice à des exemplaires d'une édition précédente. Entre les éditions qui vont être indiquées, nous distinguerons par * celles qui nous paroîtront les plus dignes de l'attention des gens de lettres.

A ce catalogue des éditions de Boileau, nous ferons succéder une liste, sans doute bien incomplète aussi, des diverses traductions de ses poèmes, et l'indication de quelques-uns des ouvrages ou opuscules qui concernent sa vie ou ses productions.

Principales éditions des œuvres de Boileau.

- * 1666. (les sept premières) Satires du sieur D. Paris, Billaine, in-12.

Dans la préface de cette première édition, Boileau désavoue celle de Rouen, 1665, in-12, où ses satires sont défigurées par une multitude de fautes grossières et d'additions ridicules. Il en est de même d'une édition de 1666, sans indication de lieu, intitulée : *Recueil de plusieurs Discours libres et moraux*.

- 1667. Recueil contenant huit satires de D.; quatre satires anonymes contre lui, et des nouvelles en vers (par La Fontaine). Cologne, in-12.
- 1667. Satires du sieur D. Fribourg, in-8.
- 1668. Satires du sieur D. Amsterdam, in-16.
- 1668. (les neuf premières) Satires du sieur D. Paris, Billaine, Thierry, Léonard et Barbier, in-8.
- 1669. (les neuf premières) Satires, et la première épître du sieur D. Paris, Billaine, in-12.
- 1669. Œuvres du sieur Despréaux. (Discours au roi, Discours sur la satire, les neuf premières satires, et l'épître I.) Paris, in-12.
- 1672. Épître (IV) au roi (sur le passage du Rhin). Paris, Léonard, in-4.
- * 1674. Œuvres diverses du sieur D. (les neuf premières sa-

tires, les quatre premières épîtres, l'Art poétique, les quatre premiers chants du Lutrin, la traduction de Longin). Paris, Thierry, in-4. fig. Dans le privilège, on remarque ces mots : « Désirant. . . . »
« donner au public, par la lecture de ses ouvrages, »
« la mesme satisfaction que nous en avons reçue. »

- 1674. Œuvres diverses du sieur D. Paris, Thierry, in-12.
- 1674. Épître (V) à Guilleragues. Paris, Léonard, in-4.
- 1675. Œuvres diverses du sieur D. Paris, Legras, in-12.
- 1675. Œuvres diverses du sieur D. Paris, Thierry, in-8.
- 1675. Œuvres diverses du sieur D., suivant la copie imprimée (en 1674) à Paris. Hollande, in-12.
- 1675. Les épîtres V, VIII et IX. Paris, in-4.
- 1680. Œuvres diverses du sieur D. Amsterdam, Wolfgang, in-8.
- 1683. Œuvres diverses du sieur D. Paris, Thierry, in-12.
- 1685. Œuvres diverses du sieur D. Paris, Thierry, in-12.
- 1685. Œuvres diverses du sieur D. Amsterdam, in-12.
- 1689. Œuvres diverses du sieur D. Amsterdam, Wolfgang, in-12.
- 1692. Œuvres diverses du sieur D. Paris, in-12.
- 1693. Ode sur la prise de Namur. Paris, in-4.
- 1694. Dialogue ou satire (X) contre les Femmes. Paris, Thierry, in-4 et in-8.
- 1694. Œuvres diverses du sieur D. Paris, Thierry, in-4.
- 1694. Œuvres diverses du sieur D. Paris, Thierry, deux vol. in-12.
- 1694. Traité du Sublime, ou du Merveilleux, dans le Discours, traduit du grec de Longin, par M. D. (avec le texte grec en regard, sans notes ni préface.) Paris, v^e Thiboust, in-12.
- 1695. Œuvres diverses du sieur D. Paris, deux vol. in-12.
- 1696. Épîtres nouvelles (X, XI, XII) du sieur D. Paris, Thierry, in-4.
- 1697. Œuvres diverses du sieur D. (avec les satires contre le Clergé et contre le Mariage, qui ne sont pas de Boileau.) Amsterdam, Schelte, deux vol. in-12.

1698. Œuvres diverses du sieur D. Rotterdam, Leers, deux vol. in-12.
1698. Satires nouvelles (X et XI) du sieur D. Paris, Os-
mont, in-4.
1701. Satires nouvelles (X et XI) du sieur D. (avec une
ode sur la Convalescence du dauphin.) Paris, Co-
lombat, in-4.
1701. Œuvres diverses du sieur Boileau Despréaux (avec
les passages latins imités). Amsterdam, Schelte,
deux vol. in-12.
- * 1701. Œuvres du sieur Boileau Despréaux (avec des notes
marginales, et une préface où l'auteur appelle cette
édition son édition favorite). Paris, Thierry, in-4.
1701. Œuvres du sieur Boileau D. Paris, Thierry, deux
vol. in-12.
1702. Œuvres du sieur Boileau D. (avec les imitations).
Amsterdam, Schelte, deux vol. in-12. fig.
1703. Œuvres du sieur D. Amsterdam, in-12.
- En 1710, Boileau devoit donner une édition qu'il inter-
rompit, parce qu'on ne voulut pas lui permettre d'y
insérer la XII^e satire. Il avoit rédigé, pour cette édition,
un plus grand nombre de notes marginales : elles ont été
recueillies par les éditeurs de 1713.
1711. Œuvres posthumes de Boileau. Paris, in-12.
1711. Œuvres posthumes de Boileau. Amsterdam, in-8.
1711. Satire (XII) contre l'Équivoque. in-8.
- * 1713. Œuvres de Nic. Boileau. Paris, Billiot, deux vol. in-4.
fig. édition donnée par Renaudot et Valincour. La
satire XII ne s'y trouve point.
1713. Œuvres de Boileau. Paris, deux vol. in-12.
- (1713. Œuvres de Boileau. Amsterdam, Schelte, deux vol.
in-8.
1714. Œuvres de Boileau. Amsterdam, deux vol. in-12.
1715. Œuvres de Boileau. Amsterdam, deux vol. in-12.
1716. Œuvres de Boileau, avec des éclaircissements donnés
par lui-même. (Commentaire de Brossette.) Ge-

nève, Fabri et Barillot, deux vol. in-4. fig. C'est la première des éditions de *Brossette*.

1716. Œuvres de Boileau, avec des éclaircissements donnés par lui-même. Genève, quatre vol. in-12. édition de *Brossette*.
1716. Satire de Boileau sur l'Équivoque, suivie de quelques autres pièces. Cologne, P. Marteau, in-8.
1717. Œuvres de Boileau, avec des éclaircissements, etc. Amsterdam (Rouen), quatre vol. in-12. édition de *Brossette*.
1717. Œuvres de Boileau, avec des éclaircissements, etc. Amsterdam, David Mortier, quatre vol. in-12. édition de *Brossette*, avec quelques additions.
- * 1718. Œuvres de Boileau. Amsterdam, David Mortier, deux vol. gr. in-fol. fig. de Bernard Picart, édition de *Brossette*, augmentée par *Dumonteil*.
1718. Œuvres de Boileau. Amsterdam, David Mortier, deux vol. in-4. fig. de B. Picart, édition de *Brossette*, augmentée par *Dumonteil*.
1722. Œuvres de Boileau. La Haye, Isaac Vassant, quatre vol. in-12, fig. de B. Picart, édition de *Brossette*, augmentée par *Dumonteil*.
1726. Œuvres de Boileau. Paris, Billiot, quatre vol. in-12. édition de *Brossette*.
1727. Œuvres de Boileau. Amsterdam, deux vol. in-12.
1729. Œuvres de Boileau. La Haye, Gosse et Néaulme, deux vol. in-fol. fig. de B. Picart, édition de *Brossette*, augmentée par *Dumonteil*.
1729. Œuvres de Boileau. La Haye, de Hondt (ou Amsterdam, Changuion), quatre vol. in-12. fig. de B. Picart, édition de *Brossette*, augmentée par *Dumonteil*.
1735. Œuvres de Boileau. Amsterdam, Changuion, quatre vol. in-8., édition de *Brossette*, augmentée par *Dumonteil*.
- * 1735. Œuvres de Boileau. Paris, Alix, deux vol. in-12, avec de courtes notes, d'après celles que Renaudot

et Valineour avoient mises, dit-on, sur un exemplaire de l'une des éditions de Brossette. L'éditeur est l'abbé *Souchay*; la Vie abrégée de Boileau, qui se trouve au commencement du premier volume, est de l'abbé Goujet, qui s'en déclare auteur dans le catalogue manuscrit de sa bibliothèque, et qui ajoute : « Cette édition de Boileau a été saisie, et le privilège en a été retiré à la fin d'avril 1736, quoiqu'elle fût vendue librement depuis le mois d'octobre 1735. Le prétexte fut une note sur la satire contre l'Équivoque, pag. 150 du tome 1, col. 2^e. Un autre (prétexte) a été l'épithaphe de M. Racine, qui étoit déjà imprimée dans le *Nécrologe de Port-Royal*. L'Abrégé de la Vie de Boileau en a été un troisième, quoique cet Abrégé eût été approuvé par M. de Fontenelle. »

- * 1740. Œuvres de Boileau, avec le *Bolœana*, de Monchesnay, une préface et des notes de *Souchay*, éditeur. Paris, veuve Alix, deux vol. in-4. (Il y a des exemplaires in-folio), vignettes gravées par Cochin fils.
- 1744. Œuvres de Boileau. Paris, David, deux vol. in-12, avec de courtes notes (prises des éditions de *Souchay*), fig.—(Les mêmes. David et Durand, 1745.)
- 1746. Œuvres de Boileau. Dresde, Walther, quatre vol. in-8. fig., édition de *Dumonteil*, avec la Vie de Boileau, par Desmaiseaux.
- 1747. Œuvres de Boileau. Paris, David et Durand, cinq vol. in-8. fig., édition de *Saint-Marc*, contenant les notes de Brossette, de *Dumonteil*, de *Souchay*, celles de l'éditeur *Saint-Marc*, et ses *Essais philologiques*, le *Bolœana* de Monchesnay avec des additions, etc.
- 1749. Œuvres de Boileau. Amsterdam, Changuion, quatre vol. in-12, édition de Brossette, augmentée par *Dumonteil*.
- 1750. Œuvres de Boileau. Paris, David et Durand, trois

vol. in-12, avec de courtes notes (prises des éditions de *Souchay*.)

1750. Œuvres de Boileau. Paris, deux vol. in-12, avec de courtes notes (prises de *Souchay*).

1752. Œuvres de Boileau. Paris, David l'ainé, in-12.

1757. Œuvres de Boileau. Paris, David, trois vol. in-12, avec de courtes notes (prises de éditions de *Souchay*).

1757. Œuvres (choisies) de Boileau. Paris, David, Durand, in-12.

1766. Œuvres de Boileau. Paris, Saillant, deux vol. in-12, avec de courtes notes (*Souchay*).

1768. Œuvres de Boileau. Paris, Savoye, trois vol. in-12, avec de courtes notes (*Souchay*).

1770. Œuvres de Boileau. Paris, Savoye, deux vol. in-12, avec de courtes notes (*Souchay*).

* 1772. Œuvres de Boileau. Amsterdam, Changuion (dans quelques exemplaires, Paris, libraires associés), cinq vol. in-8. fig. Dalember donne le uom de *Boileau VARIORUM* à cette édition, dans laquelle on a rassemblé les notes de Boileau lui-même, celles de Renaudot, Brossette, Dumonteil, Souchay, Saint-Marc, avec de nouvelles remarques. Le *Boileana* ne s'y trouve point.

1772. Œuvres de Boileau. Amsterdam, cinq vol, in-12. fig. *Variorum* conforme à la précédente.

1775. Œuvres de Boileau. Amsterdam, Changuion, cinq vol. in-12, fig. *Variorum* conforme à celle de 1772.

1775. Œuvres de Boileau. Paris, in-12.

1776. Œuvres de Boileau. Paris, in-12.

1778. Œuvres de Boileau. Paris, deux vol. in-12, avec de courtes notes (*Souchay*).

1780. Œuvres de Boileau. Paris, deux vol. in-24.

1781. Œuvres (choisies) de Boileau. Paris, Didot, un vol. in-18, faisant partie de la collection dite d'Artois, et contenant l'Art poétique, quatre satires

(la neuvième n'en est pas), quatre épîtres (la première n'en est pas), le Lutrin.

- 1781. OEuvres de Boileau. Paris, Didot, deux vol. in-18.
- 1786. OEuvres de Boileau. Paris, Didot, deux vol. in-18.
- 1787. OEuvres de Boileau Despréaux. Paris, in-12.
- 1788. OEuvres de Boileau. Paris, Didot, trois vol. in-18, pour l'éducation du dauphin.
- * 1789. OEuvres de Boileau. Paris, Didot, deux vol. in-4, pour l'éducation du dauphin.
- 1793. OEuvres de Boileau. Paris, libraires associés, trois vol. in-12.
- 1793. OEuvres (choisies) de Boileau, avec une préface de M. Palissot. Paris, Détéville, in-8.
- 1798. OEuvres de Boileau. Paris, Crapelet, in-4, fig.
- 1798. OEuvres de Boileau. Paris, Didot, édition stéréotype, deux vol. in-18.
- 1800. OEuvres (choisies) de Boileau. Paris, Barbou, in-12.
- 1805. OEuvres de Boileau (avec son Éloge, par Dalember.) Paris, Bastien, deux vol. in-8.
- 1808. OEuvres poétiques de Boileau D., avec des notes de Ponce-Denis Écouchard-Le-Brun. Paris, Buisson, 1808, in-8.
- 1809. OEuvres de Boileau. Paris, Didot, deux gros vol. in-fol., avec neuf vignettes, sous presse.

Traductions des poésies de Boileau.

- Traduction en vers grecs de la satire des Embarras de Paris, par La Monnoye; traduction en vers latins de l'épître II, et du commencement du Lutrin, par le même; tome 2, des OEuvres de La Monnoye. La Haye (Paris), 1770, in-4.
- Essai de la langue latine et de la langue françoise, ou combat entre l'une et l'autre, par la traduction des satires de Boileau en vers latins, et de celles de Juvénal en vers françois, par D. T. M. Toulouse, 1677, in-8.
- Perillustri viri Nic. Boileau opera ægallicis numeris in latinis translata à D. Godeau, antiquo rectore. Parisiis, Alix, 1737, in-12. Outre la traduction de Godeau, ce volume

contient celles du Lutrin (ch. I et V seulement), par Bizot; des satires III et IX, par Hennegrave; de l'épître III, par Vandeborgue; des épîtres X et XI, par Grenan; de l'ode sur Namur, par Rollin, par Lenglet, par l'abbé de Saint-Remi, auparavant le père Lalandelle, jésuite.

Satira VIII ad doctorem Sorbonicum (Morel) domini D. latinè reddita à Joanne Maury. Parisiis, Billaine, etc., 1669, in-8. Et dans le volume intitulé : Joannis Maury silvæ regiae. P. Desprez, 1672, in-12.

Pluteus Boëceanus. Nouvelle traduction du Lutrin de Boileau en vers latins. Paris, Le Breton, 1768, in-8. (La traduction du chant I, et du chant V, est celle de Bizot.)

L'Art poétique de Boileau, traduit en vers latins, par M. l'abbé Paul. Lyon, 1804, in-8.

Les Satires de Boileau, traduites en vers italiens, par Gozzi. Il y a aussi une traduction italienne du Lutrin, etc.

Traduction italienne de l'ode sur Namur, par Mezzabarba.

L'Arte poetica di Boileau Despréaux recata in versi italiani da Ant. Buttura. Parigi, Didot, 1806, in-8.

L'Art poétique de Boileau, traduit en vers portugais, par le comte d'Ériceyra. (Nous croyons que cette traduction est restée manuscrite.)

Boileau's Art of poetry translated by will. Soame, revised by J. Dryden. London, 1683, in-8., et dans les Œuvres de Dryden.

Boileau's Lutrin. London, 1708, in-8.

The works of Boileau translated in english. London, 1712, deux vol. in-8.

Satyrische gedichte, etc.... Les Satires de Boileau, traduites en vers allemands, ainsi que diverses pièces d'Horace, de Virgile, 1729 et 1732, deux vol. in-8.

Lettres de Boileau, mémoires sur sa vie, éloges et critiques de ses ouvrages.

Mémoires sur la Vie de Jean Racine (et de Boileau), par Louis Racine, avec les lettres de Racine à Boileau et de

Boileau à Racine. Lausanne et Genève, Bousquet, 1747, deux vol. in-12.

Lettres familières de Boileau et de Brossette, publiées par Cizeron-Rival. Lyon, Los Rios, 1770, trois vol. in-12. On trouve, dans le tome 3, des Lettres de Boileau à diverses personnes, et un Recueil intitulé : *Bolœana*, ou Pensées diverses de Boileau Despréaux.

La Vie de Boileau Despréaux, par Desmaiseaux. Amsterdam, Schelte, 1712, in-12. Réimprimée *ibid.* en 1715. Elle se trouve dans l'édition des Œuvres de Boileau, donnée à Dresde en 1746, in-8.

Vie abrégée de Boileau (par Goujet), à la tête de l'édition des Œuvres de Boileau. Paris, 1735, deux vol. in-12.

Mémoires sur la vie et le caractère de Boileau Despréaux, dans les Mémoires sur la vie des personnes illustres mortes en 1711. Londres, 1712, in-8.

Bolœana, ou bons Mots de Boileau, recueillis par Monchesnay (avec les poésies de Sanlecque.) Amsterdam, L'Honoré, 1742, in-12. Ce recueil avoit paru dans l'édition de Boileau donnée par Souchay en 1740, deux vol. in-4. Il se trouve aussi dans le tome V de l'édition de 1747, in-8., donnée par Saint-Marc.

Récréations littéraires, ou Anecdotes et Remarques sur différens sujets, recueillies par Cizeron-Rival. Lyon, Bessiat, 1765, volume in-12 qui renferme un très grand nombre d'articles sur Boileau.

Le tome II des lettres de (J. B.) Rousseau, sur différens sujets de littérature. Genève, Baillot, 1750, in-12. Ce volume contient la correspondance de Rousseau avec Brossette, laquelle concerne fort souvent Boileau.

Discours prononcé par Valincour, à la réception de l'abbé D'Estrées, qui succédoit à Boileau dans l'académie françoise. Ce discours a été inséré dans plusieurs éditions des Œuvres de Boileau.

Eloge de Boileau, par de Boze; dans le Recueil de l'académie

des inscriptions et belles-lettres, et dans plusieurs éditions des OŒuvres de Boileau.

Éloge de Boileau, par Dalember, pag. 37-94 du tome I des Éloges des membres de l'académie françoise. Paris, Panckoucke, 1779, in-12, et quarante notes du même Dalember sur cet Éloge, pag. 1-197 du tome III de ce Recueil. Amsterdam (Paris), 1787, in-12.

Éloge de Boileau, par M. Auger, couronné par la seconde classe de l'Institut. Paris, 1805, in-8.

La Critique désintéressée sur les satires du temps, par Cotin, 1668, in-8.

Le Satirique berné en prose et en vers, par L. D. J., D. D. 1668, in-8.

Lettre du libraire Angot au sieur de Coras, et réponse de celui-ci. 1668, in 4.

La Satire des Satires (de Boileau), comédie, par Boursault. Paris, Quinet, 1669, in-12. Et dans le Théâtre de Boursault.

La Défense du poëme héroïque, avec quelques remarques sur les OŒuvres du sieur Despréaux. Dialogue en vers et en prose, par Desmarets de Saint-Sorlin. Paris, Legras, 1674, in-4. *Ibidem*, 1675, in-8.

La Défense des beaux-esprits de ce temps, contre un satirique; par Lérac (Carel de Sainte-Garde). Paris, Adam, 1675, in-12.

Nouvelles Remarques sur tous les ouvrages du sieur D. (par Pradon). La Haye, Strick, 1685, in-12. Ce volume contient une épître en prose au duc de Nevers, une épître en prose à M. D. (Despréaux); une épître en vers au même; des remarques sur le Discours au roi; sur les neuf premières satires; sur les neuf premières épîtres; sur l'Art poétique; sur le Lutrin, etc.

Le Satirique françois expirant, ou les Fautes du satirique françois, par Pradon. Cologne, P. Marteau, 1689, in-12.

Réponse en vers à la satire X de Boileau, par Pradon. Paris, La Caille, 1694.

Le Lutrigot, poëme héroï-comique (parodie du Lutrin), par Bonnacorse. Toulouse, J. Boude; et Marseille, Brebiom, 1686, in-12.

Le Poëte sincère, ou les Vérités du siècle, poëme héroïque, divisé en treize discours, et en dix chants (par Bonnacorse). Anvers (Marseille), 1698, in-12. Les dix chants ne sont que le Lutrigot. Boileau est aussi attaqué dans les treize discours, et dans les notes qui terminent le volume.

L'Apologie des femmes, en vers, précédée d'une préface contre la satire X de Boileau, par Ch. Perrault. Paris, Coignard, 1694, in-4.

Lettres de Ch. Perrault à Boileau, en réponse au Discours sur l'ode, etc. (Paris, 1694), trente-huit pages in-4, réimprimées parmi les pièces d'histoire et de littérature, recueillies par Granet. Paris, Chaubert, 1741, quatre vol. in-12.

Réponse de Ch. Perrault à la VIII^e Réflexion de Boileau sur Longin. Paris, 1694, in-12.

Lettre de madame de N. à la marquise de.... (par Bellocq), sur la satire de Despréaux contre les femmes. Paris, Nic. Le Clerc, 1694, in-12.

Le Pour et le Contre du Mariage, avec la critique du sieur Boileau; satires par le sieur P. H. Lille, 1694, in-4.

Le Silence du sieur Boileau sur la critique de ses œuvres, satire suivie de quelques autres pièces de vers, par le sieur P. H. Lille, 1695, in-4.

Satire contre les Maris, par Regnard, en réponse à la satire de Boileau contre les Femmes. Le Tombeau de Despréaux, par Regnard, dans les Œuvres de ce poëte comique.

Apologie de la satire X de Boileau, ou Lettre d'Antoine Arnauld à Perrault. Dans les Œuvres d'Arnauld, et dans plusieurs éditions des Œuvres de Boileau.

Boileau aux prises avec les Jésuites, avec des éclaircissements sur les Œuvres de ce poëte. Cologne (Paris), 1706, in-12. Cet écrit a été inséré dans le tome III des éditions de Boileau, en cinq volumes, données en 1772 et 1775.

La Rencontre de MM. Le Noble et Boileau aux Champs-Élysées, dialogue. Paris, Hugnier, 1711, in-12.

Remarques sur les ouvrages de Despréaux, au commencement des Œuvres mêlées de R. B. (Rosel de Beaumont), Amsterdam, 1722, in-8.

Critique de la satire de Boileau sur les Embarras de Paris, par Muralt, ou Lettre VI sur les Anglois et les François. La première édition de ces Lettres est de Genève, 1735, in-8.

La XII^e et la XV^e des Réflexions critiques sur divers sujets de physique, de morale, de critique, d'histoire; ouvrage périodique. Paris, Le Breton, 1731-33, in-8.

Défense de Corneille contre Boileau, par le père Tournemine, jésuite; à la tête des Œuvres diverses par P. Corneille. Paris, Gissey et Bordelet, 1738, in-12.

Lettre de Fontenelle au rédacteur du Journal des Savants, mai 1741 (à l'occasion du Bolœana de Monchesnay).

Essais philologiques, ou Suppléments aux remarques critiques sur les Œuvres de Despréaux, par Saint-Marc. Paris, David, 1747, in-8. Ces Essais forment la seconde partie du tome V de l'édition de Boileau, donnée par Saint-Marc: ils contiennent, avec les Observations critiques de cet éditeur, celles de l'auteur des Réflexions (périodiques) sur divers sujets.

Recueil de pièces sur la satire de Boileau contre l'Équivoque; pages 369-399 du tome VII, des Mémoires de littérature, etc., de l'abbé d'Artigny. Paris, Debure, 1756, in-12.

Réflexions de Trublet sur la préface publiée par Boileau, à la tête de l'édition de ses Œuvres, en 1701; tome II des Essais, etc., de Trublet, 1762, in-12.

Réflexions sur Horace, Despréaux et Rousseau, par le dnc de Nivernois; dans les Mémoires de l'académie de Berlin, et tome III des Œuvres du comte de Nivernois. Paris, Didot, 1796, in-8.

Parallèle d'Horace, de Boileau et de Pope, par Voltaire; Épître

- en vers de Voltaire à Boileau, etc., dans les Œuvres de Voltaire, Kell, 1784.
- Articles *Boileau*, page 533 du Parnasse françois, 1772, in-fol.
- Tome XXIV des Mémoires de Nicéron. — Tome I des Mémoires littéraires de M. Palissot, Paris, 1803, in-8. — Tome VI du Lycée, ou Cours de littérature de La Harpe, etc., etc., etc.
- De l'influence de Boileau sur son siècle, par M. de Ximénès. Paris, 1787, in-8, et dans le Mercure du 2 décembre 1786.
- L'influence de Boileau sur la littérature françoise, par M. M. D. C. (Moutonnet de Clairfons). Londres (Paris), 1786, in-8.
- Influence de Boileau sur la littérature françoise, Discours de M. Daunou, couronné par l'académie de Nîmes. Paris, Fournier, 1787, in-8.
- Lettre à M. de Ximénès, sur l'influence de Boileau en littérature (par M. de Cubières). Amsterdam (Paris), 1787, in-8.
- Observations de M. Daunou sur la Lettre précédente, dans le Journal Encyclopédique; avril et septembre 1788. Ces Observations, et la lettre qu'elles concernent, ont été réimprimées en 1862, sous le titre de Pour et Contre Boileau, etc., in-12.
- Examen des Jugemens opposés sur l'influence de Boileau, par M. Le Prevôt-d'Exmes. Genève (Paris), 1787, in-8.
- Quelques Idées sur Boileau, par M. Portiez de l'Oise. Paris, 1803, in-12.
- Nouvelles observations de Boileau, etc., par M. Mermel. Paris, 1809, in-12.

XLII. Hommages rendus à Despréaux par plusieurs écrivains.

A la tête des œuvres d'un auteur classique grec ou latin, on a souvent recueilli, sous le titre de *Testimonia*, les hommages que ses contemporains, ou ses successeurs, ont rendus à son talent. Nous ne pouvons être tentés d'en faire autant pour Boileau : il nous faudroit transcrire vingt volumes indiqués dans la note précédente, et y joindre des extraits de six cents autres. Il nous suffira de placer ici sous les yeux de nos lec-

teurs quelques lignes de La Bruyère, de Bayle, de Vauvenargues et de Voltaire.

« Celui-ci passe Juvénal, atteint Horace, semble créer les
 « pensées d'autrui et se rendre propre tout ce qu'il manie;
 « il a, dans ce qu'il emprunte des autres, toutes les grâces
 « de la nouveauté et tout le mérite de l'invention : ses vers,
 « forts et harmonieux, faits de génie, quoique travaillés avec
 « art, pleins de traits et de poésie, seront lus encore quand
 « la langue aura vieilli, en seront les derniers débris :
 « on y remarque une critique sûre, judicieuse et innocente,
 « s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais qu'il
 « est mauvais. » LA BRUYÈRE, Discours à l'académie françoise,
 en 1693.

« Je commence par l'endroit de votre lettre où vous m'ap-
 « prenez que mon Dictionnaire n'a point déplu à M. Des-
 « préaux. C'est un bien si grand, c'est une gloire si relevée,
 « que je n'avois garde de l'espérer. Il y a long-temps que
 « j'applique à ce grand homme un éloge plus étendu que
 « celui que Phèdre donne à Esope : *Naris emunctæ, natura*
 « *nunquàm verba cui potuit dare.* Il me semble aussi que l'in-
 « dustrie la plus artificieuse des auteurs ne peut le tromper. »
 BAYLE, Lettre à Marais.

« Boileau prouve, autant par son exemple que par ses pré-
 « ceptes, que toutes les beautés des bons ouvrages naissent
 « de la vive expression, et de la peinture du vrai..... La
 « raison n'étoit pas chez lui distincte du sentiment, c'étoit
 « son instruct. Aussi a-t-il animé ses écrits de cet intérêt qu'il
 « est si rare de rencontrer dans les ouvrages didactiques.... Il
 « a enseigné son art aux autres. *Il a éclairé tout son siècle*; il
 « en a banni le faux goût, autant qu'il est permis de le bannir
 « de chez les hommes. Il falloit qu'il fût né avec un génie
 « bien singulier, pour échapper comme il a fait aux mau-
 « vais exemples de ses contemporains, et pour leur impo-
 « ser ses propres lois. Ceux qui bornent le mérite de sa poésie
 « à l'art et à l'exactitude de la versification ne font peut-
 « être pas attention que ses vers sont pleins de pensées, de
 « saillies, et même d'invention de style. Admirable dans sa jus-

« tesse, etc. » VAUVENARGUES, Introd. à la connoiss. de l'Esprit humain. Nous avons cité ce passage, parce que Vauvenargues a été compté quelquefois, par une erreur bien étrange, au nombre des écrivains philosophes qui n'ont point estimé l'auteur de l'Art poétique.

VOLTAIRE, en cent endroits de ses ouvrages, a loué le goût, le style, le talent et la poésie de Boileau. Il a dit, par exemple :

« Racine et Despréaux sont les premiers qui écrivirent purement : après eux, la poésie est devenue plus difficile et plus belle. » Not. sur le Cid.

« Courir après l'esprit, affecter des pensées ingénieuses, c'étoit le goût du temps de Corneille. Racine et Despréaux en corrigèrent la France. » Not. sur Héraclius.

« Je regarde ces deux grands hommes comme les seuls qui aient toujours employé des couleurs vives, et copié fidèlement la nature. Ils ont dit ce qu'ils vouloient dire : jamais leurs pensées n'ont rien coûté à l'harmonie, ni à la pureté du langage. » Lettre à Brossette.

« Despréaux a très bien fait ce qu'il vouloit faire.... Ses sujets ne comportent pas plus d'élévation.... Je vous prêcherai éternellement cet art d'écrire qu'il a si bien enseigné, ce respect pour la langue, cette suite d'idées, cette liaison, cet art aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit du génie. » Lettre à Helvétius.

« Si des auteurs anciens, qui bronchent à chaque instant, ont conservé leur réputation, c'est qu'il ne s'est point trouvé d'écrivain pur et châtié, chez ces nations, qui leur ait dessillé les yeux, comme il s'est trouvé un Boileau chez les François. » Dictionnaire philosophique, art. *Goût*.

« Il n'y a peut-être en France que Racine et Boileau qui aient une élégance continue. Je dois exhorter les artistes à se nourrir du style de Racine et de Boileau, pour empêcher le siècle de tomber dans la plus ignominieuse barbarie. » Dictionnaire philosophique, art. *Vers*.

« Si Boileau n'avoit été qu'un versificateur, il seroit à peine connu; il ne seroit pas de ce petit nombre de grands

« hommes qui feront passer le siècle de Louis XIV à la postérité. Ses dernières Satires, Ses belles Épîtres, et surtout son Art poétique, sont des chefs-d'œuvre de raison autant que de poésie. *Sapere est principium et fons*, etc. » Diction. philosophique, art. *Poétique*.

« Là je vis un petit nombre de véritablement grands hommes..... »

« Là, régnoit Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
« Lui, qu'arma la raison des traits de la satire,
« Qui, donnant le précepte et l'exemple à la fois,
« Établit d'Apollon les rigoureuses lois. » *Temple du Goût*.



PRÉFACES DE BOILEAU ¹

POUR

LES DIVERSES ÉDITIONS DE SES OUVRAGES.

I. PRÉFACE

Pour les Éditions de 1666 et 1668.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

CES satires dont on fait part au public, n'auroient jamais couru le hasard de l'impression, si l'on eût laissé faire leur auteur. Quelques applaudissements qu'un assez grand nombre de personnes amoureuses de ces sortes d'ouvrages ait donnés aux siens, sa modestie lui persuadoit que de les faire imprimer, ce seroit augmenter le nombre des méchants livres, qu'il blâme en tant de rencontres, et se rendre par là digne lui-même en quelque façon d'avoir place dans ses satires. C'est ce qui lui a fait souffrir fort long-temps, avec une patience qui tient quelque chose de l'héroïque dans un auteur, les mauvaises copies qui ont couru de ses ouvrages, sans être tenté pour cela de les faire mettre sous la presse. Mais enfin toute sa constance

¹ Les préfaces que nous imprimons ici sont celles qui ont été composées par Boileau lui-même.

Fa abandonné à la vue de cette monstrueuse édition qui en a paru depuis peu. ² Sa tendresse de père s'est réveillée à l'aspect de ses enfants ainsi défigurés et mis en pièces, surtout lorsqu'il les a vus accompagnés de cette prose fade et insipide, que tout le sel de ses vers ne pourroit pas relever : je veux dire de ce *Jugement sur les Sciences*, ³ qu'on a cousu si peu judicieusement à la fin de son livre. Il a eu peur que ses satires n'achevassent de se gâter en une si méchante compagnie : et il a cru enfin, que puisqu'un ouvrage, tôt ou tard, doit passer par les mains de l'imprimeur, il valoit mieux subir le joug de bonne grâce, et faire de lui-même ce qu'on avoit déjà fait malgré lui. Joint que ce galant homme qui a pris le soin de la première édition, y a mêlé les noms de quelques personnes que l'auteur honore, et devant qui il est bien aise de se justifier. Toutes ces considérations, dis-je, l'ont obligé à me confier les véritables originaux de ses pièces, augmentées encore de deux autres, ⁴ pour lesquelles il appréhendoit le même sort. Mais en même temps il m'a laissé la charge de faire ses excuses aux auteurs qui pourront être choqués de la liberté qu'il s'est donnée, de parler de leurs ouvrages en quelques en-

² A Rouen, en 1665.

³ Boileau ne savoit point, en 1666 et 1668, de qui étoit cette pièce : elle est de Saint-Evremond.

⁴ Les satires III et V.

droits de ses écrits. Il les prie donc de considérer que le Parnasse fut de tout temps un pays de liberté : que le plus habile y est tous les jours exposé à la censure du plus ignorant : que le sentiment d'un seul homme ne fait point de loi ; et qu'au pis aller , s'ils se persuadent qu'il ait fait du tort à leurs ouvrages, ils s'en peuvent venger sur les siens, dont il leur abandonne jusqu'aux points et aux virgules. Que si cela ne les satisfait pas encore, il leur conseille d'avoir recours à cette bienheureuse tranquillité des grands hommes comme eux, qui ne manquent jamais de se consoler d'une semblable disgrâce par quelque exemple fameux, pris des plus célèbres auteurs de l'antiquité, dont ils se font l'application tout seuls. En un mot, il les supplie de faire réflexion que si leurs ouvrages sont mauvais, ils méritent d'être censurés ; et que s'ils sont bons, tout ce qu'on dira contre eux ne les fera pas trouver mauvais. ⁵ Au reste, comme la malignité de ses ennemis s'efforce depuis peu de donner un sens coupable à ses pensées même les plus innocentes, il prie les honnêtes gens, de ne se pas laisser surprendre aux subtilités raffinées de ces petits esprits qui ne savent se venger que par des voies lâches , et qui lui veulent souvent faire un crime affreux d'une élégance poétique.

J'ai charge encore d'avertir ceux qui voudront faire

⁵ Ici finit la préface de l'édition de 1666. Ce qui suit fut ajouté dans celle de 1668.

des satires contre les satires, de ne se point cacher. Je leur réponds que l'auteur ne les citera point devant d'autre tribunal que celui des muses : parce que, si ce sont des injures grossières, les beurrières lui en feront raison ; et si c'est une raillerie délicate, il n'est pas assez ignorant dans les lois pour ne pas savoir qu'il doit porter la peine du talion. Qu'ils écrivent donc librement : comme ils contribueront sans doute à rendre l'auteur plus illustre, ils feront le profit du libraire ; et cela me regarde. Quelque intérêt pourtant que j'y trouve, je leur conseille d'attendre quelque temps, et de laisser mûrir leur mauvaise humeur. On ne fait rien qui vaille dans la colère. Vous avez beau vomir des injures sales et odieuses : cela marque la bassesse de votre âme, sans rabaisser la gloire de celui que vous attaquez ; et le lecteur qui est de sang-froid, n'épouse point les sottes passions d'un rimeur emporté. Il y auroit aussi plusieurs choses à dire touchant le reproche qu'on fait à l'auteur, d'avoir pris ses pensées dans Juvénal et dans Horace : mais, tout bien considéré, il trouve l'objection si honorable pour lui, qu'il croiroit se faire tort d'y répondre.

II. PRÉFACE

Pour l'Édition de 1674, in-4°.

AU LECTEUR.

J'AVOIS médité une assez longue préface, où, suivant la coutume reçue parmi les écrivains de ce temps, j'espérois rendre un compte fort exact de mes ouvrages et justifier les libertés que j'y ai prises; mais depuis j'ai fait réflexion que ces sortes d'avant-propos ne servoient ordinairement qu'à mettre en jour la vanité de l'auteur, et, au lieu d'excuser ses fautes, fournissoient souvent de nouvelles armes contre lui. D'ailleurs je ne crois point mes ouvrages assez bons pour mériter des éloges, ni assez criminels pour avoir besoin d'apologie. Je ne me louerai donc ici, ni ne me justifierai de rien. Le lecteur saura seulement que je lui donne une édition de mes satires plus correcte que les précédentes, deux épîtres nouvelles, ¹ l'Art poétique en vers, et quatre chants du Lutrin. ² J'y ai ajouté aussi la traduction du Traité que le rhéteur Longin a composé du sublime ou du merveilleux dans le discours. J'ai fait

¹ Les épîtres II et III.

² Les deux derniers chants de ce poëme n'ont pas été imprimés avant 1683.

originaires cette traduction pour m'instruire, plutôt que dans le dessein de la donner au public; mais j'ai cru qu'on ne seroit pas fâché de la voir ici à la suite de la Poétique avec laquelle ce traité a quelque rapport, et où j'ai même inséré plusieurs préceptes qui en sont tirés. J'avois dessein d'y joindre aussi quelques dialogues en prose que j'ai composés; mais des considérations particulières m'en ont empêché. J'espère en donner quelque jour un volume à part. Voilà tout ce que j'ai à dire au lecteur. Encore ne sais-je si je ne lui en ai point déjà trop dit, et si, en ce peu de paroles, je ne suis point tombé dans le défaut que je voulois éviter.

III. PRÉFACE

Pour l'Édition de 1674, in-12.¹

AU LECTEUR.

JE m'imagine que le public me fait la justice de croire que je n'aurois pas beaucoup de peine à répondre aux livres qu'on a publiés contre moi ; mais j'ai naturellement une espèce d'aversion pour ces longues apologies qui se font en faveur de bagatelles aussi bagatelles que sont mes ouvrages. Et d'ailleurs ayant attaqué, comme j'ai fait, de gaité de cœur, plusieurs écrivains célèbres, je serois bien injuste, si je trouvois mauvais qu'on m'attaquât à mon tour. Ajoutez que, si les objections qu'on me fait sont bonnes, il est raisonnable qu'elles passent pour telles ; et si elles sont mauvaises, il se trouvera assez de lecteurs sensés pour redresser les petits esprits qui s'en pourroient laisser surprendre. Je ne répondrai donc rien à tout ce qu'on a dit, ni à tout ce qu'on a écrit contre moi ; et si je n'ai pas donné aux auteurs de bonnes règles de poésie, j'espère leur donner par-là une leçon assez belle de modération. Bien loin de leur rendre injures pour injures, ils trouveront

¹ Cette préface est celle que Brossette indique comme appartenant à une édition de 1675.

bon que je les remercie ici du soin qu'ils prennent de publier que ma Poétique est une traduction de la Poétique d'Horace; car, puisque dans mon ouvrage qui est d'onze cents vers, il n'y en a pas plus de cinquante ou soixante tout au plus imités d'Horace, ils ne peuvent pas faire un plus bel éloge du reste qu'en le supposant traduit de ce grand poète, et je m'étonne après cela qu'ils osent combattre les règles que j'y débite. Pour Vida, dont ils m'accusent d'avoir pris aussi quelque chose, mes amis savent bien que je ne l'ai jamais lu, ² et j'en puis faire tel serment qu'on voudra, sans craindre de blesser ma conscience.

² Jérôme Vida a fait, au commencement du seizième siècle, un Art poétique en vers latins. Batteux a jugé à propos d'associer les quatre Poétiques d'ARISTOTE, d'HORACE, de BOILEAU et de VIDA.

IV. PRÉFACE

Pour les Éditions de 1683 et 1694.¹

Voici une édition de mes ouvrages beaucoup plus exacte que les précédentes, qui ont toutes été assez peu correctes. J'y ai joint cinq épîtres nouvelles² que j'avois composées long-temps avant que d'être engagé dans le glorieux emploi³ qui m'a tiré du métier de la poésie. Elles sont du même style que mes autres écrits, et j'ose me flatter qu'elles ne leur feront point de tort : mais c'est au lecteur à en juger, et je n'emploierai point ici ma préface, non plus que dans mes autres éditions, à le gagner par des flatteries, ou à le prévenir par des raisons dont il doit s'aviser de lui-même. Je me contenterai de l'avertir d'une chose dont il est bon qu'on soit instruit. C'est qu'en attaquant dans mes satires les défauts de quantité d'écrivains de notre siècle, je n'ai pas prétendu pour cela ôter à ces écrivains le mérite et les bonnes qualités qu'ils peuvent

¹ Cette préface est essentiellement la même dans l'édition de 1683 et dans celle de 1694. Il y a quelques différences légères, qu'il seroit inutile d'indiquer ici.

² Les épîtres V, VI, VII, VIII et IX.

³ D'historiographe.

avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoiqu'assez méchant poète, n'ait pas fait autrefois, je ne sais comment, une assez belle ode; ⁴ et qu'il n'y eût point d'esprit ni d'agrément dans les ouvrages de M. Quinault, quoique si éloignés de la perfection de Virgile. J'ajouterai même, sur ce dernier, que dans le temps où j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, et qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ouvrages ⁵ qui lui ont dans la suite acquis une juste réputation. Je veux bien aussi avouer qu'il y a du génie dans les écrits de Saint-Amant, de Brébeuf, de Scudéri, et de plusieurs autres que j'ai critiqués, et qui sont en effet d'ailleurs, aussi-bien que moi, très dignes de critique. En un mot, avec la même sincérité que j'ai raillé ce qu'ils ont de blâmable, je suis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me semble, leur rendre justice, et faire bien voir que ce n'est point un esprit d'envie et de médisance qui m'a fait écrire contre eux. ⁶ Pour revenir à mon édition, outre mon remerciement à l'Académie et quelques épigrammes que j'y ai jointes, j'ai aussi ajouté

⁴ En l'honneur du cardinal de Richelieu.

⁵ Ses opéras. Quinault, quand Boileau le nomma dans ses satires, n'avoit fait que des tragédies; et l'on sait quelles tragédies!

⁶ Ces mots terminent la préface de l'édition de 1683. Ce qui suit a été ajouté dans celle de 1694.

au poëme du Lutrin deux chants nouveaux qui en font la conclusion. Ils ne sont pas, à mon avis, plus mauvais que les quatre autres chants, et je me persuade qu'ils consoleront aisément les lecteurs de quelques vers que j'ai retranchés à l'épisode de l'horlogère, qui m'avoit toujours paru un peu trop long. Il seroit inutile maintenant, etc. »

7 Nous supprimons le reste de cette préface, afin de ne pas imprimer deux fois la même chose. Ce que nous retranchons ici a été détaché par Boileau lui-même en 1701, pour servir de préface particulière au Lutrin. Nous placerons cette préface avant le poëme qu'elle concerne, t. II. p. 7.

V. AVERTISSEMENT

Qui, dans l'édition de 1694, suit la préface que l'on vient de lire.

AU LECTEUR.

J'AI laissé ici la même préface qui étoit dans les deux éditions précédentes, à cause de la justice que j'y rends à beaucoup d'auteurs que j'ai attaqués. Je croyois avoir assez fait connoître par cette démarche où personne ne m'obligeoit, que ce n'est point un esprit de malignité qui m'a fait écrire contre ces auteurs, et que j'ai été plutôt sincère à leur égard que médisant. M. Perrault néanmoins n'en a pas jugé de la sorte. Ce galant homme, au bout de près de vingt-cinq ans¹ qu'il y a que mes satires ont été imprimées la première fois, est venu tout à coup, et dans le temps qu'il se disoit de mes amis, réveiller des querelles entièrement oubliées, et me faire sur mes ouvrages un procès que mes ennemis ne me faisoient plus. Il a compté pour rien les bonnes raisons que j'ai mises en rimes pour montrer qu'il n'y a point de médisance à se moquer des méchants écrits; et sans prendre la peine de réfu-

¹ Brossette observe que la première édition des satires étant de 1666, il falloit dire *près de trente ans*.

ter ces raisons, a jugé à propos de me traiter dans un livre, ² en termes assez peu obscurs, de médisant, d'envieux, de calomniateur, d'homme qui n'a songé qu'à établir sa réputation sur la ruine de celle des autres. Et cela fondé principalement sur ce que j'ai dit dans mes satires, que Chapelain avoit fait des vers durs, et qu'on étoit à l'aise aux sermons de l'abbé Cotin.

Ce sont en effet les deux grands crimes qu'il me reproche, jusqu'à vouloir me faire comprendre que je ne dois jamais espérer de rémission du mal que j'ai causé, en donnant par là occasion à la postérité de croire que sous le règne de Louis le Grand il y a eu en France un poète ennuyeux, et un prédicateur assez peu suivi. Le plaisant de l'affaire est que, dans le livre qu'il fait pour justifier notre siècle de cette étrange calomnie, il avoue lui-même que Chapelain est un poète très-peu divertissant, et si dur dans ses expressions, qu'il n'est pas possible de le lire. Il ne convient pas ainsi du désert qui étoit aux prédications de l'abbé Cotin. Au contraire, il assure qu'il a été fort pressé à un des sermons de cet abbé; mais en même temps il nous apprend cette jolie particularité de la vie d'un si grand prédicateur, que sans ce sermon, où heureusement quelques-uns de ses juges se trouvèrent, la justice, sur la requête de ses parents, lui alloit donner un curateur comme à un imbécile. C'est ainsi que

² Le Parallèle des anciens et des modernes.

M. Perrault sait défendre ses amis, et mettre en usage les leçons de cette belle rhétorique moderne inconnue aux anciens; où vraisemblablement il a appris à dire ce qu'il ne faut point dire. Mais je parle assez de la justesse d'esprit de M. Perrault dans mes Réflexions critiques sur Longin; et il est bon d'y renvoyer les lecteurs.

Tout ce que j'ai ici à leur dire, c'est que je leur donne dans cette nouvelle édition, outre mes anciens ouvrages exactement revus, ma Satire contre les Femmes, l'Ode sur Namur, quelques Épigrammes, et mes Réflexions critiques sur Longin. Ces Réflexions que j'ai composées à l'occasion des Dialogues de M. Perrault, se sont multipliées sous ma main beaucoup plus que je ne croyois, et sont cause que j'ai divisé mon livre en deux volumes. J'ai mis à la fin du second volume les traductions latines qu'ont faites de mon ode les deux plus célèbres professeurs en éloquence de l'Université; je veux dire M. Lenglet et M. Rollin. Ces traductions ont été généralement admirées, et ils m'ont fait en cela tous deux d'autant plus d'honneur, qu'ils savent bien que c'est la seule lecture de mon ouvrage qui les a excités à entreprendre ce travail. J'ai aussi joint à ces traductions quatre épigrammes latines que le révérend père Fraguier, ³ jé-

³ Depuis, l'abbé Fraguier, de l'académie des inscriptions et belles lettres, et de l'académie françoise.

suite, a faites contre le Zoïle moderne. Il y en a deux qui sont imitées d'une des miennes. On ne peut rien voir de plus poli ni de plus élégant que ces quatre épi-grammes, et il semble que Catulle y soit ressuscité pour venger Catulle : j'espère donc que le public me saura quelque gré du présent que je lui en fais.

Au reste, dans le temps que cette nouvelle édition de mes ouvrages alloit voir le jour, le révérend père de la Landelle, ⁴ autre célèbre jésuite, m'a apporté une traduction latine qu'il a aussi faite de mon ode, et cette traduction m'a paru si belle, que je n'ai pu résister à la tentation d'en enrichir encore mon livre, où on la trouvera avec les deux autres à la fin du second tome.

⁴ Depuis, l'abbé de Saint-Remi. Il a traduit une ode de Boileau en latin, et tout Virgile en françois. La seconde de ces traductions n'a pas obtenu les éloges que Boileau donne si libéralement à la première.

VI. PRÉFACE

Pour l'Édition de 1701. ¹

COMME c'est ici vraisemblablement la dernière édition de mes ouvrages que je reverrai, et qu'il n'y a pas d'apparence qu'agé comme je suis de plus de soixante et trois ans, et accablé de beaucoup d'infirmités, ma course puisse être encore fort longue, le public trouvera bon que je prenne congé de lui dans les formes, et que je le remercie de la bonté qu'il a eue d'acheter tant de fois des ouvrages si peu dignes de son admiration. Je ne saurois attribuer un si heureux succès qu'au soin que j'ai pris de me conformer toujours à ses sentimens, et d'attraper, autant qu'il m'a été possible, son goût en toutes choses. C'est effectivement à quoi il me semble que les écrivains ne sauroient trop s'étudier. Un ouvrage a beau être approuvé d'un petit nombre de connoisseurs : s'il n'est plein d'un certain agrément et d'un certain sel propre à piquer le goût général des hommes, il ne passera jamais pour un bon

¹ Les remarques de l'abbé Trublet sur cette préface ne sont ni fort ingénieuses, ni fort instructives. On les trouve p. 89-119 du tome II de ses *Essais sur divers sujets de littérature et de morale*, 1762, in-12.

ouvrage, et il faudra à la fin que les connoisseurs eux-mêmes avouent qu'ils se sont trompés en lui donnant leur approbation.

Que si on me demande ce que c'est que cet agrément et ce sel, je répondrai que c'est un je ne sais quoi, qu'on peut beaucoup mieux sentir que dire. A mou avis néanmoins, il consiste principalement à ne jamais présenter au lecteur que des pensées vraies et des expressions justes. L'esprit de l'homme est naturellement plein d'un nombre infini d'idées confuses du vrai, que souvent il n'entrevoit qu'à demi; et rien ne lui est plus agréable que lorsqu'on lui offre quelque'une de ces idées bien éclaircie et mise dans un beau jour. Qu'est-ce qu'une pensée neuve, brillante, extraordinaire? Ce n'est point, comme se le persuadent les ignorants, une pensée que personne n'a jamais eue, ni dû avoir : c'est au contraire une pensée qui a dû venir à tout le monde, et que quelqu'un s'avise le premier d'exprimer. ^a Un bon mot n'est bon mot qu'en ce qu'il dit une chose que chacun pensoit, et qu'il la dit d'une manière vive, fine et nouvelle. Considérons, par exemple, cette réplique si fameuse de Louis douzième à ceux de ses ministres qui lui conseilloyent de faire punir plusieurs personnes qui, sous

^a Une vérité, a dit Fontenelle, appartient à celui qui la nomme.

le règne précédent, et lorsqu'il n'étoit encore que duc d'Orléans, avoient pris à tâche de le desservir. « Un roi de France, leur répondit-il, ne venge point les injures d'un duc d'Orléans. » D'où vient que ce mot frappe d'abord? N'est-il pas aisé de voir que c'est parce qu'il présente aux yeux une vérité que tout le monde sent, et qu'il dit, mieux que tous les plus beaux discours de morale, « qu'un grand prince, lorsqu'il est une fois sur le trône, ne doit plus agir par des mouvements particuliers, ni avoir d'autre vue que la gloire et le bien général de son État? »

Veut-on voir au contraire combien une pensée fausse est froide et puérile? Je ne saurois rapporter un exemple qui le fasse mieux sentir, que deux vers du poëte Théophile, dans sa tragédie intitulée *Pyrame et Thisbé*, lorsque cette malheureuse amante ayant ramassé le poignard encore tout sanglant dont Pyrame s'étoit tué, elle querelle ainsi ce poignard :

Ah! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement. Il en rougit, le traître!

Toutes les glaces du nord ensemble ne sont pas, à mon sens, plus froides que cette pensée. ³ Quelle ex-

³ Cette observation de Boileau a paru elle-même assez froide et peu digne du goût sévère de ce grand critique. Il a voulu, disent les journalistes de Trévoux (1703, t. III, p. 1532) faire sentir, par deux exemples, combien est froide une pensée fausse.

travagance, bon Dieu! de vouloir que la rougeur du sang dont est teint le poignard d'un homme qui vient de s'en tuer lui-même soit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué! Voici encore une pensée qui n'est pas moins fausse, ni par conséquent moins froide. Elle est de Benserade, dans ses *Métamorphoses en rondeaux*, où, parlant du déluge envoyé par les dieux pour châtier l'insolence de l'homme, il s'exprime ainsi :

Dieu lava bien la tête à son image.

Peut-on, à propos d'une si grande chose que le déluge, dire rien de plus petit ni de plus ridicule que ce quolibet, dont la pensée est d'autant plus fausse en toutes manières, que le dieu dont il s'agit en cet endroit, c'est Jupiter, qui n'a jamais passé chez les païens pour avoir fait l'homme à son image, l'homme dans la fable étant, comme tout le monde sait, l'ouvrage de Prométhée?

Puisqu'une pensée n'est belle qu'en ce qu'elle est vraie, et que l'effet infaillible du vrai, quand il est bien énoncé, c'est de frapper les hommes, il s'ensuit que ce qui ne frappe point les hommes n'est ni beau ni vrai, ou qu'il est mal énoncé, et que par conséquent un ouvrage qui n'est point goûté du public est un très méchant ouvrage. Le gros des hommes peut bien, durant quelque temps, prendre le faux pour le vrai, et admirer de méchantes choses : mais il n'est pas possible

qu'à la longue une bonne chose ne lui plaise ; et je défie tous les auteurs les plus mécontents du public de me citer un bon livre que le public ait jamais rebuté, à moins qu'ils ne mettent en ce rang leurs écrits, de la bonté desquels eux seuls sont persuadés. J'avoue néanmoins, et on ne le sauroit nier, que quelquefois, lorsque d'excellents ouvrages viennent à paroître, la cabale et l'envie trouvent moyen de les rabaisser, et d'en rendre en apparence le succès douteux : ⁴ mais cela ne dure guère ; et il en arrive de ces ouvrages comme d'un morceau de bois qu'on enfonce dans l'eau avec la main : il demeure au fond tant qu'on l'y retient ; mais bientôt, la main venant à se lasser, il se relève et gagne le dessus. ⁵ Je pourrois dire un nombre infini de pareilles choses sur ce sujet, et ce seroit la matière d'un gros livre : mais en voilà assez, ce me semble, pour marquer au public ma reconnoissance et la bonne idée que j'ai de son goût et de ses jugements.

Parlons maintenant de mon édition nouvelle. C'est la plus correcte qui ait encore paru : et non seulement je l'ai revue avec beaucoup de soin, mais j'y ai retouché

⁴ Boileau citoit pour exemples l'École des Femmes de Molière et la Phèdre de Racine.

⁵ « La même pensée se trouve dans la seconde ode des Pythiques de Pindare, où ce poète se compare à l'écorce du liège, qui demeure sur la surface de l'eau, au milieu des agitations de la mer. » J. B. Rousseau, t. II, p. 182 de ses lettres.

de nouveau plusieurs endroits de mes ouvrages; car je ne suis point de ces auteurs fuyant la peine, qui ne se croient plus obligés de rien raccommo-der à leurs écrits, dès qu'ils les ont une fois donnés au public. Ils allèguent, pour excuser leur paresse, qu'ils auroient peur, en les trop remaniant, de les affoiblir, et de leur ôter cet air libre et facile qui fait, disent-ils, un des plus grands charmes du discours : mais leur excuse, à mon avis, est très mauvaise. Ce sont les ouvrages faits à la hâte, et, comme on dit, au courant de la plume, qui sont ordinairement secs, durs et forcés. Un ouvrage ne doit point paroître trop travaillé, mais il ne sauroit être trop travaillé; et c'est souvent le travail même qui, en le polissant, lui donne cette facilité tant vantée qui charme le lecteur. Il y a bien de la différence entre des vers faciles et des vers facilement faits. Les écrits de Virgile, quoiqu'extraordinairement travaillés, sont bien plus naturels que ceux de Lucain, qui écrivoit, dit-on, avec une rapidité prodigieuse. C'est ordinairement la peine que s'est donnée un auteur à limer et à perfectionner ses écrits qui fait que le lecteur n'a point de peine en les lisant. Voiture, qui paroît aisé, ⁶ travailloit extrêmement ses ouvrages. On ne voit que des gens qui font aisément des choses médiocres; mais des

⁶ Jugement étrange, peu conciliable avec ce que Boileau dit ailleurs de Voiture. (Voyez satire XII, vers 41-51.)

gens qui en fassent même difficilement de fort bonnes, on en trouve très peu.

Je n'ai donc point de regret d'avoir encore employé quelques-unes de mes veilles à rectifier mes écrits dans cette nouvelle édition, qui est, pour ainsi dire, mon édition favorite : aussi y ai-je mis mon nom, que je m'étois abstenu de mettre à toutes les autres. J'en avois ainsi usé par pure modestie : mais aujourd'hui que mes ouvrages sont entre les mains de tout le monde, il m'a paru que cette modestie pourroit avoir quelque chose d'affecté. D'ailleurs j'ai été bien aise, en le mettant à la tête de mon livre, de faire voir par-là quels sont précisément les ouvrages que j'avoue, et d'arrêter, s'il est possible, le cours d'un nombre infini de méchantes pièces qu'on répand partout sous mon nom, et principalement dans les provinces et dans les pays étrangers. J'ai même, pour mieux prévenir cet inconvénient, fait mettre au commencement de ce volume une liste exacte et détaillée de tous mes écrits, ⁷ et on la trouvera immédiatement après cette préface. Voilà de quoi il est bon que le lecteur soit instruit.

Il ne reste plus présentement qu'à lui dire quels sont les ouvrages dont j'ai augmenté ce volume. Le plus

⁷ C'est une simple liste des pièces contenues dans l'édition de 1701, selon l'ordre qu'elles y tiennent. Il ne faut point confondre cette liste avec le catalogue chronologique inséré dans l'édition de 1713, et qu'on trouvera ci-après, p. 26.

considérable est une onzième satire que j'ai tout récemment composée, et qu'on trouvera à la suite des dix précédentes. Elle est adressée à M. de Valincour, mon illustre associé à l'histoire. J'y traite du vrai et du faux honneur; et je l'ai composée avec le même soin que tous mes autres écrits. Je ne saurois pourtant dire si elle est bonne ou mauvaise; car je ne l'ai encore communiquée qu'à deux ou trois de mes plus intimes amis, à qui même je n'ai fait que la réciter fort vite, dans la peur qu'il ne lui arrivât ce qui est arrivé à quelques autres de mes pièces, que j'ai vues devenir publiques avant même que je les eusse mises sur le papier; plusieurs personnes à qui je les avois dites plus d'une fois les ayant retenues par cœur et en ayant donné des copies. C'est donc au public à m'apprendre ce que je dois penser de cet ouvrage, ainsi que de plusieurs autres petites pièces de poésie qu'on trouvera dans cette nouvelle édition, et qu'on y a mêlées parmi les épigrammes qui y étoient déjà. Ce sont toutes bagatelles, que j'ai la plupart composées dans ma première jeunesse, mais que j'ai un peu rajustées pour les rendre plus supportables au lecteur. J'y ai fait aussi ajouter deux nouvelles lettres; l'une que j'écris à M. Perrault, et où je badine avec lui sur notre démêlé poétique; presque aussitôt éteint qu'allumé; l'autre est un remerciement à monsieur le comte d'Ericeyra, au sujet de la traduction de mon Art poétique faite par lui en vers portugais, qu'il a eu la bonté de m'envoyer de

Lisbonne, avec une lettre et des vers françois de sa composition, où il me donne des louanges très délicates, et auxquelles il ne manque que d'être appliquées à un meilleur sujet. J'aurois bien voulu pouvoir m'acquitter de la parole que je lui donne à la fin de ce remerciement, de faire imprimer cette excellente traduction à la suite de mes poésies; mais malheureusement un de mes amis, ⁸ à qui je l'avois prêtée, m'en a égaré le premier chant; et j'ai eu la mauvaise honte de n'oser récrire à Lisbonne pour en avoir une autre copie. Ce sont-là à peu près tous les ouvrages de ma façon, bons ou méchants, dont on trouvera ici mon livre augmenté. Mais une chose qui sera sûrement agréable au public, c'est le présent que je lui fais, dans ce même livre, de la lettre que le célèbre M. Arnauld a écrite à M. Perault à propos de ma dixième satire, et où, comme je l'ai dit dans l'épître à mes vers, il fait en quelque sorte mon apologie. J'ai mis cette lettre la dernière de tout le volume, afin qu'on la trouvât plus aisément. Je ne doute point que beaucoup de gens ne m'accusent de témérité, d'avoir osé associer à mes écrits l'ouvrage d'un si excellent homme; et j'avoue que leur accusation est bien fondée : mais le moyen de résister à la tentation de montrer à toute la terre, comme je le montre en effet par l'impression de cette lettre, que

⁸ L'abbé Regnier Desmarais, secrétaire de l'académie françoise.

ce grand personnage me faisoit l'honneur de m'estimer, et avoit la bonté *meas esse aliquid putare nugas!*

Au reste, comme, malgré une apologie si authentique, et malgré les bonnes raisons que j'ai vingt fois alléguées en vers et en prose, il y a encore des gens qui traitent de médisance les railleries que j'ai faites de quantité d'auteurs modernes, et qui publient qu'en attaquant les défauts de ces auteurs je n'ai pas rendu justice à leurs bonnes qualités, je veux bien, pour les convaincre du contraire, répéter encore ici les mêmes paroles que j'ai dites sur cela dans la préface de mes deux éditions précédentes. ⁹ Les voici :

« Il est bon que le lecteur soit averti d'une chose :
« c'est qu'en attaquant, etc. . . . ¹⁰ »

Après cela, si on m'accuse encore de médisance, je ne sais point de lecteur qui n'en doive aussi être accusé, puisqu'il n'y en a point qui ne dise librement son avis des écrits qu'on fait imprimer, et qui ne se croie en plein droit de le faire du consentement même de ceux qui les mettent au jour? En effet, qu'est-ce que mettre un ouvrage au jour? N'est-ce pas en quelque sorte dire au public, Jugez-moi? Pourquoi donc trouver mauvais qu'on nous juge? Mais j'ai mis tout ce raisonnement en rimes dans ma neuvième satire, et il suffit d'y renvoyer mes censeurs.

⁹ De 1683 et 1694.

¹⁰ Voyez ci-dessus, p. 9 et 10, jusqu'à *ma* fait écrire contre eux.

VII. CATALOGUE

DES OEUVRES DE BOILEAU,

Rédigé, dit-on, par lui-même.

Ce catalogue suit la préface de l'édition de 1701, dans l'édition de 1713.

PIÈCES.	AGE auquel l'auteur les a faites.	ANNÉES où ces pièces ont été composées.
Discours au Roi.....	27.....	1664.
Satire I.....	21.....	1658.
— II.....	26.....	1663.
— III.....		
— IV.....		
— V.....		
— VI.....	24.....	1661.
— VII.....	25.....	1662.
— VIII.....	30.....	1667.
— IX.....	29.....	1666.
— X.....	55.....	1692.
— XI.....	63.....	1700.
Épître I.....	30.....	1667.
— II.....	29.....	1666.
— III.....	33.....	1670.
— IV.....	35.....	1672.
— V.....	39.....	1676.
— VI.....		
— VII.....		
— VIII.....		
— IX.....	36.....	1673.
— X.....	56.....	1693.
— XI.....	57.....	1694.
— XII.....	58.....	1695.

PIÈCES	AGE auquel l'auteur les a faites.	ANNÉES où les pièces ont été composées.
Art poétique.	34.	1672.
Le Lutrin.	36.	1673.
Ode sur Namur.	55.	1692.
Vers sur la Macarise.	19.	1656.
Sonnet sur une parente.	15.	1652.
Stances sur l'École des Femmes. .	25.	1662.
Arrêt burlesque.	38.	1675.
Discours sur la satire.	29.	1666.
Lettres à M. de Vivonne.	39.	1676.
Remerciement à l'académie.	47.	1684.
Les Héros de Roman.	27.	1664.
Réflexions sur Longin.	57.	1694.
Dissertation contre M. Le Clerc. .	73.	1710.
Traduction de Longin.	37.	1674.
Lettre à M. le comte d'Ériceyra. .	68.	1704.
Epigrammes faites en divers temps.		

Voilà au vrai, dû *M. Despréaux* dans un écrit que l'on a trouvé après sa mort, ¹ tous les ouvrages que j'ai faits : car pour tous les autres ouvrages qu'on m'attribue et qu'on s'opiniâtre de mettre dans les éditions étrangères, il n'y a que des ridicules qui m'en puissent soupçonner l'auteur. Dans ce rang on doit mettre une satire très fade contre les frais des enterrements; une

¹ C'est l'éditeur de 1713 qui cite cet écrit trouvé, dit-il, chez Boileau, et dont la date ne sauroit être fort antérieure à celle de la mort de ce poète, puisque le catalogue indique la dissertation contre *Le Clerc*, composée en 1710. Ce catalogue

autre encore plus plate contre le mariage, qui commence par ce vers :

On veut me marier, et je n'en ferai rien ;

celle contre les jésuites, et quantité d'autres aussi impertinentes. J'avoue pourtant que, dans la parodie

toutefois n'est ni complet ni exact, et nous pouvons en offrir un meilleur :

ORDRE CHRONOLOGIQUE

D'une grande partie des ouvrages de BOILEAU.

ANNÉES.	AGE. de l'auteur.	PIÈCES.
1653—1656	17—20	Sonnet sur la mort d'une parente.— Chanson, <i>Philosophes rêveurs</i> .— Chanson, <i>Soupirez nuit et jour</i> .— Ode contre les Anglois.
1660.....	24.....	Satire I. — Sat. VI.
1662.....	26.....	Dissertation sur Joconde.
1663.....	27.....	Sat. VII. — Stances à Molière.
1664.....	28.....	Sat. II. — Sat. IV. — Les Héros de Romans.
1665.....	29.....	Discours au Roi. — Sat. III. — Sat. V.
1666.....	30.....	Préface I.
1667.....	31.....	Sat. VIII. — Sat. IX.
1668.....	32.....	Discours en prose sur la satire.
1669.....	33.....	Épître I. — Épître II.
1669—1674	33—38	Art poétique.
1672.....	36.....	Épître IV.
1672—1674	36—38	Les quatre premiers chants du Lutrin.

DES OEUVRES DE BOILEAU. 29

des vers du Cid, faite sur la perruque de Chapelain, qu'on m'attribue encore, il y a quelques traits qui nous échappèrent à M. Racine et à moi, dans un repas que nous fîmes chez Furetière, auteur du Diction-

ANNÉES.	AGE de l'auteur.	PIÈCES.
1673....	37....	Épître III.
1674.....	38....	Préface II. — Préface III. — Épître V. — Traduction de Longin.
1675.....	39....	Épître IX. — Épître VIII.
1677.....	41....	Épître VII. — Épître VI.
1681—1683	45—47	Les deux derniers chants du Lutrin.
1683.....	47....	Préface IV. — Discours à l'académie françoise.
1685—1690	49—54	Plusieurs Épigrammes.
1693.....	57....	Sat. X. — Ode sur Namur. — Les neuf premières Réflexions sur Longin.
1694.....	58....	Préface V. — Lettre à Arnauld. — Épi- taphe d'Arnauld.
1695.....	59....	Épître X. — Épître XI. — Épître XII. — Lettre à Maucroix.
1698.....	62....	Sat. XI.
1699.....	63....	Épigrammes XIV et XIX. — Épitaphe de Racine.
1700.....	64....	Lettre à Perrault.
1701.....	65....	Préface VI. — Préface des trois der- nières épîtres.
1703.....	67....	Lettre à Le Verrier.
1705.....	69....	Sat. XII.
1710.....	74....	Discours sur le dialogue des Héros de Romans. — Les trois dernières Ré- flexions sur Longin.
1685—1698	49—62	Correspondance avec Racine.
1699—1710	63—74	Correspondance avec Brossette.

36 CATALOGUE DES OEUVRES, etc.

naire, mais dont nous n'écrivîmes jamais rien ni l'un ni l'autre : de sorte que c'est Furetière qui est proprement le vrai et l'unique auteur de cette parodie, comme il ne s'en cachoit pas lui-même.

OEUVRES

DE

BOILEAU DESPRÉAUX.

DISCOURS AU ROI. (1665.) -

JEUNE et vaillant héros, dont la haute sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse,
Et qui seul, sans ministre, à l'exemple des dieux,
Soutiens tout par toi-même, et vois tout par tes yeux,¹
GRAND ROI, si jusqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour toi dans un humble silence,
Ce n'est pas que mon cœur, vainement suspendu,
Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû :
Mais je sais peu louer ; et ma muse tremblante
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante,²
Et, dans ce haut éclat où tu te viens offrir,³
Touchant à tes lauriers, craindroit de les flétrir.

Ainsi, sans m'avengler d'une vaine manie,
Je mesure mon vol à mon foible génie :
Plus sage en mon respect que ces hardis mortels
Qui d'un indigne encens profanent tes autels ;
Qui, dans ce champ d'honneur où le gain les amène,
Osent chanter ton nom, sans force et sans haleine ;

Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du récit de tes propres exploits.

L'un, en style pompeux habillant une églogue, 4
De ses rares vertus te fait un long prologue,
Et mêle, en se vantant soi-même à tout propos,
Les louanges d'un fat à celles d'un héros.

L'autre, en vain se lassant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot et la lime,
Grand et nouvel effort d'un esprit sans pareil !
Dans la fin d'un sonnet te compare au soleil. 5.

Sur le haut Hélicon leur veine méprisée
Fut toujours des neuf sœurs la fable et la risée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pégase pour eux refuse de voler.

Cependant à les voir, enflés de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnasse,
On diroit qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils disposent de tout dans le sacré vallon :
C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire.
Que Phébus a commis tout le soin de ta gloire ;
Et ton nom, du midi jusqu'à l'ourse vanté,
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.

Mais plutôt, sans ce nom dont la vive lumière
Donne un lustre éclatant à leur veine grossière,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'univers,
Pourrir dans la poussière à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asile,
Comme on voit dans les champs un arbrisseau débile,
Qui, sans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit tristement sur la terre couché.

Ce n'est pas que ma plume, injuste et téméraire,
Veuille blâmer en eux le dessein de te plaire ;

Et, parmi tant d'auteurs, je veux bien l'avouer,
 Apollon en connoît qui te peuvent louer;
 Oui, je sais qu'entre ceux qui t'adressent leurs veilles,
 Parmi les Pelletiers on compte des Corneillés.
 Mais je ne puis souffrir qu'un esprit de travers,
 Qui, pour rimer des mots, pense faire des vers,
 Se donne en te louant une gêne inutile;
 Pour chanter un Auguste, il faut être un Virgile :
 Et j'approuve les soins du monarque guerrier ⁶
 Qui ne pouvoit souffrir qu'un artisan grossier
 Entreprit de tracer, d'une main criminelle,
 Un portrait réservé pour le pinceau d'Apelle.

Moi donc, qui connois peu Phébus et ses douceurs,
 Qui suis nouveau sevré sur le mont des neuf sœurs,
 Attendant que pour toi l'âge ait mûri ma muse,
 Sur de moindres sujets je l'exerce et l'amuse :
 Et, tandis que ton bras, des peuples redouté,
 Va, la foudre à la main, rétablir l'équité, ⁷
 Et retient les méchants par la peur des supplices,
 Moi, la plume à la main, je gourmande les vices,
 Et, gardant pour moi-même une juste rigueur,
 Je confie au papier les secrets de mon cœur. ⁸
 Ainsi, dès qu'une fois ma verve se réveille,
 Comme on voit au printemps la diligente abeille
 Qui du butin des fleurs va composer son miel, ⁹
 Des sottises du temps je compose mon fiel :
 Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
 Sans tenir en marchant une route certaine;
 Et, sans gêner ma plume en ce libre métier,
 Je la laisse au hasard courir sur le papier.

Le mal est qu'en rimaient ma muse un peu légère
 Nomme tout par son nom, et ne sauroit rien taire.

C'est là ce qui fait peur aux esprits de ce temps,
Qui, tout blancs au-dehors, sont tout noirs au-dedans :
Ils tremblent qu'un censeur, que sa verve encourage,
Ne vienne en ses écrits démasquer leur visage,
Et, fouillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du puits tirer la vérité. ¹⁰
Tous ces gens, éperdus au seul nom de satire,
Font d'abord le procès à quiconque ose rire :
Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé,
Publier dans Paris que tout est renversé,
Au moindre bruit qui court qu'un auteur les menace
De jouer des bigots la trompeuse grimace ; ¹¹
Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux,
C'est offenser les lois, c'est s'attaquer aux cieux.
Mais, bien que d'un faux zèle ils masquent leur foiblesse,
Chacun voit qu'en effet la vérité les blesse :
En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu
Se couvre du manteau d'une austère vertu ;
Leur cœur qui se connoît, et qui fuit la lumière,
S'il se moque de Dieu, craint Tartufe et Molière.

Mais pourquoi sur ce point sans raison m'écarter ?
GRAND ROI, c'est mon défaut, je ne saurois flatter :
Je ne sais point au ciel placer un ridicule,
D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule,
Et, sans cesse en esclave à la suite des grands,
A des dieux sans vertu prodiguer mon encens.
On ne me verra point d'une veine forcée,
Même pour te louer, déguiser ma pensée ;
Et, quelque grand que soit ton pouvoir souverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main,
Il n'est espoir de biens, ni raison, ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.

Mais lorsque je te vois, d'une si noble ardeur,
T'appliquer sans relâche aux soins de ta grandeur,
Faire honte à ces rois que le travail étonne,
Et qui sont accablés du faix de leur couronne :
Quand je vois ta sagesse, en ses justes projets,
D'une heureuse abondance enrichir tes sujets,
Fouler aux pieds l'orgueil et du Tage et du Tibre,¹³
Nous faire de la mer une campagne libre;¹³
Et tes braves guerriers, secondant ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu sa première vigueur;¹⁴
La France sous tes lois maîtriser la Fortune;
Et nos vaisseaux, domtant l'un et l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or, malgré l'onde et le vent,
Aux lieux où le soleil le forme en se levant :
Alors, sans consulter si Phébus l'en avoue,
Ma muse toute en feu me prévient et te loue.

Mais bientôt la raison arrivant au secours
Vient d'un si beau projet interrompre le cours,
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que j'en'ai ni le ton, ni la voix assez forte.
Aussitôt je m'effraie, et mon esprit troublé
Laisse là le fardeau dont il est accablé;
Et, sans passer plus loin, finissant mon ouvrage,
Comme un pilote en mer qu'épouvante l'orage,
Dès que le bord paroît, sans songer où je suis,
Je me sauve à la nage, et j'aborde où je puis.

NOTES.

¹ QUUM tot sustineas et tanta negotia solus.

(Hor. l. II. ep. I. v. 1.)

² On a critiqué la CHARGE d'un FARDEAU.

³ On lit dans les éditions de 1666 et de 1668 :

Et ma plume, mal propre à peindre des guerriers,
Craindroit en les touchant de flétrir tes lauriers ;

Et dans l'édition de 1674 :

Et de si hauts exploits mal propre à discourir,
Touchant à tes lauriers, etc.

⁴ Charpentier avoit fait, en ce temps-là, une églogue pour le roi, en vers magnifiques, intitulée : *Églogue royale*. Boil.;

⁵ Ainsi se termine en effet un sonnet de Chapelain.

⁶ Alexandre :

Edictū vetuit ne quis se, præter Apellēm,
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia.

(Hor. l. II. ep. I. v. 239.)

⁷ Ce bras qui va la foudre à la main a été critiqué par Bour-
sault, scène II de la Satire des satires. Boileau tâchoit de se
justifier en alléguant ce beau vers de Racine :

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.

⁸ Horace dit de Lucilius :

Ille velut fidei arcana sodalibus olim
Credebat libris.

(L. II. sat. I. v. 30.)

⁹ On lisoit avant 1674 :

Qui des fleurs qu'elle pille en compose son miel.

¹⁰ Démocrite disoit que la vérité étoit dans le fond d'un
puits, et que personne ne l'en avoit encore pu tirer. Boil.

¹¹ Molière composa le Tartufe en 1664.

¹² En 1661 et 1662, des ambassadeurs françois avoient été insultés à Londres par des Espagnols, et à Rome par la garde du pape. Louis XIV exigea des réparations solennelles.

¹³ La mer fut purgée de pirates par la victoire remportée en 1665 sur les corsaires de Tunis et d'Alger.

¹⁴ En 1664, des troupes envoyées par Louis XIV au secours de l'empereur, défirent les Turcs sur les bords du Raab.

Les vers les plus heureux de cette première pièce ne sont pas ceux où le mot *veine* est employé :

Sur le haut Hélicon leur *veine* méprisée.

Donne un lustre éclatant à leur *veine* grossière.

Je vais de toutes parts où me guide ma *veine*.

On ne me verra point, d'une *veine* forcée,

..... déguiser ma pensée.



DISCOURS

SUR LA SATIRE. (1668.)

QUAND je donnai la première fois mes satires au public, je m'étois bien préparé au tumulte que l'impression de mon livre a excité sur le Parnasse. Je savois que la nation des poètes, et surtout des mauvais poètes, ¹ est une nation farouche qui prend feu aisément, et que ces esprits avides de louanges ne digèroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût être. Aussi oserai-je dire, à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux assez stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiés contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir, quelques faux bruits qu'on ait semés de ma personne, j'ai pardonné sans peine ces petites vengeances au déplaisir d'un auteur irrité qui se voyoit attaqué par l'endroit le plus sensible d'un poète, je veux dire par ses ouvrages.

Mais j'avoue que j'ai été un peu surpris du chagrin bizarre de certains lecteurs, ² qui, au lieu de se divertir d'une querelle du Parnasse dont ils pouvoient être spectateurs indifférents, ont mieux aimé prendre parti et s'affliger avec les ridicules, que de se réjouir avec les honnêtes gens. C'est pour les consoler que j'ai

¹ Ceci regarde particulièrement Cotin, qui avoit publié une satire contre l'auteur. *Boil.*

² Le duc de Montausier.

composé ma neuvième satire, où je pense avoir montré assez clairement que, sans blesser l'État ni sa conscience, on peut trouver de méchants vers méchants, et s'ennuyer de plein droit à la lecture d'un sot livre. Mais puisque ces messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer, comme d'un attentat inoui et sans exemples, et que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes, il est bon d'en dire ici un mot, pour les instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer, et leur faire voir qu'en comparaison de tous mes confrères les satiriques j'ai été un poète fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius, inventeur de la satire, quelle liberté, ou plutôt quelle licence ne s'est-il point donnée dans ses ouvrages? Ce n'étoit point seulement des poètes et des auteurs qu'il attaquoit; c'étoient des gens de la première qualité de Rome; c'étoient des personnes consulaires. Cependant Scipion et Lélius ne jugèrent pas ce poète, tout déterminé qu'il étoit, indigne de leur amitié : et vraisemblablement, dans les occasions ils ne lui refusèrent pas leurs conseils sur ses écrits, non plus qu'à Térence. Ils ne s'avisèrent point de prendre le parti de Lupus et de Métellus, qu'il avoit joués dans ses satires; et ils ne crurent pas lui donner rien du leur en lui abandonnant tous les ridicules de la république :

Num Lælius, et qui
Duxit ab oppressa meritum Carthagine nomen,
Ingenio offensi, aut læso dolière Metello,
Famosive Lupo cooperto versibus?

(Horat. sat. I, lib. II.)

En effet Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands; et

souvent des nobles et des patriciens il descendoit jusqu'à la lie du peuple :

Primores populi arripuit, populumque tributim.

(Ibidem.)

On me dira que Lucilius vivoit dans une république, où ces sortes de libertés peuvent être permises. Voyons donc Horace, qui vivoit sous un empereur, dans les commencements d'une monarchie, où il est bien plus dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui ne nomme-t-il point dans ses satires? et Fabius le grand causeur, et Tigellius le fantasque, et Nasidiénus le ridicule, et Nomentanus le débauché, et tout ce qui vient au bout de sa plume. On me répondra que ce sont des noms supposés. O la belle réponse! comme si ceux qu'il attaque n'étoient pas des gens connus d'ailleurs : comme si l'on ne savoit pas que Fabius étoit un chevalier romain qui avoit composé un livre de droit; que Tigellius fut en son temps un musicien chéri d'Auguste; que Nasidiénus Rufus étoit un ridicule célèbre dans Rome; que Cassius Nomentanus étoit un des plus fameux débauchés de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la sorte n'aient pas fort lu les anciens, et ne soient pas fort instruits des affaires de la cour d'Auguste. Horace ne se contente pas d'appeler les gens par leur nom; il a si peur qu'on ne les méconnoisse, qu'il a soin de rapporter jusqu'à leur surnom, jusqu'au métier qu'ils faisoient, jusqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voyez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Luscus, préteur de Fondi :

Fundos, Aufidio Lusco prætoris, libenter

Linguius, insani videntes pueria soribz,
Prætextam, et latum clavum, etc.

(Sat. V, lib. I.)

« Nous abandonnâmes, dit-il, avec joie le bourg de Fondi, dont étoit prêteur un certain Aufidius Lus-
« eus; mais ce ne fut pas sans avoir bien ri de la folie
« de ce prêteur, auparavant commis, qui faisoit le sé-
« nateur et l'homme de qualité. »

Peut-on désigner un homme plus précisément? et les circonstances seules ne suffisoient-elles pas pour le faire reconnoître? On me dira peut-être qu'Aufidius étoit mort alors : mais Horace parle là d'un voyage fait depuis peu. Et puis, comment mes censeurs répondront-ils à cet autre passage?

Targidas Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, hæc ego audio.

(Sat. X, lib. I.)

« Pendant, dit Horace, que ce poëte enflé d'Alpinus
« égorge Memnon dans son poëme, et s'embourbe
« dans la description du Rhin, je me joue en ces sa-
« tires. »

Alpinus vivoit donc du temps qu'Horace se jouoit en ces satires; et si Alpinus en cet endroit est un nom supposé, l'auteur du poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoître? Horace, dira-t-on, vivoit sous le règne du plus poli de tous les empereurs : mais vivons-nous sous un règne moins poli? et veut-on qu'un prince qui a tant de qualités communes avec Auguste, soit moins dégoûté que lui des méchants livres, et plus rigoureux envers ceux qui les blament?

Examinons pourtant Rense, qui écrivoit sous le

règne de Néron. Il ne raille pas simplement les ouvrages des poètes de son temps : il attaque les vers de Néron même. Car enfin tout le monde sait, et toute la cour de Néron le savoit, que ces quatre vers, *Torva Mimmalloneis*, etc. dont Perse fait une raillerie si amère dans sa première satire, étoient des vers de Néron.³ Cependant on ne remarque point que Néron, tout Néron qu'il étoit, ait fait punir Perse; et ce tyran, ennemi de la raison, et amoureux, comme on sait, de ses ouvrages, fut assez galant homme pour entendre raillerie sur ses vers, et ne crut pas que l'empereur, en cette occasion, dût prendre les intérêts du poète.

Pour Juvénal, qui florissoit sous Trajan, il est un peu plus respectueux envers les grands seigneurs de son siècle. Il se contente de répandre l'amertume de ses satires sur ceux du règne précédent : mais, à l'égard des auteurs, il ne les va point chercher hors de son siècle. A peine est il entré en matière, que le voilà en mauvaise humeur contre tous les écrivains de son temps. Demandez à Juvénal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'est qu'il est las d'entendre et la *Théséide* de Codrus, et l'*Oreste* de celui-ci, et le *Téléphe* de cet autre, et tous les poètes enfin, comme il dit ailleurs, *qui récitoient leurs vers au mois d'août, et augusto recitantes mense poetas*. Tant il est vrai que le droit de blâmer les auteurs est un droit ancien, passé en coutume parini tous les satiriques, et souffert dans tous les siècles!

³ Bayle en doute : voyez le Dictionnaire critique au mot *Perse*. Despréaux opposoit à cette opinion de Bayle l'autorité de l'ancien scoliaste de Perse.

Que s'il faut venir des anciens aux modernes, Régnier, qui est presque notre seul poète satirique, a été véritablement un peu plus discret que les autres. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne parle hardiment ⁴ de Gallet, ce célèbre joueur, *qui assignoit ses créanciers sur sept et quatorze*; et du sieur de Provins, *qui avoit changé son balandran* ⁵ *en manteau court*; et du Cousin, *qui abandonnoit sa maison de peur de la réparer*; et de Pierre du Puis, et de plusieurs autres.

Que répondront à cela mes censeurs? Pour peu qu'on les presse, ils chasseront de la république des lettres tous les poètes satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le sage, le discret Virgile, qui, dans une églogue, ⁶ où il n'est pas question de satire, tourne d'un seul vers deux poètes de son temps en ridicule?

Qui Baviu non odit, amet tua carmina, Mævi,

dit un berger satirique dans cette églogue. Et qu'on ne me dise point que Bavius et Mævius en cet endroit sont des noms supposés, puisque ce seroit donner un trop cruel démenti au docte Servius, qui assure positivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes censeurs de Catulle, de Martial, et de tous les poètes de l'antiquité, qui n'en ont pas usé avec plus de discrétion que Virgile? Que penseront-ils de Voiture, qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du célèbre Neuf-Germain, quoiqu'également recom-

⁴ Voyez la sat. XIV de Régnier.

⁵ Casaque de campagne. Boit.

⁶ Éclog. III, v. 90.

mandable par l'antiquité de sa barbe et par la nouveauté de sa poésie? Le banniront-ils du Parnasse, lui et tous les poètes de l'antiquité, pour établir la sûreté des sots et des ridicules? Si cela est, je me consolerais aisément de mon exil : il y aura du plaisir à être relégué en si bonne compagnie. Raillerie à part, ces messieurs veulent-ils être plus sages que Scipion et Lélius, plus délicats qu'Auguste, plus cruels que Néron? Mais eux qui sont si rigoureux envers les critiques, d'où vient cette clémence qu'ils affectent pour les méchants auteurs? Je vois bien ce qui les afflige; ils ne veulent pas être détrompés. Il leur fâche d'avoir admiré sérieusement des ouvrages que mes satires exposent à la risée de tout le monde, et de se voir condamnés à oublier dans leur vieillesse ces mêmes vers qu'ils ont autrefois appris par cœur comme des chefs-d'œuvre de l'art. Je les plains sans doute : mais quel remède? Faudra-t-il, pour s'accommoder à leur goût particulier, renoncer au sens commun? Faudra-t-il applaudir indistinctement à toutes les impertinences qu'un ridicule aura répandues sur le papier? Et au lieu qu'en certains pays ⁷ on condamnoit les méchants poètes à effacer leurs écrits avec la langue, les livres deviendront-ils désormais un asile inviolable où toutes les sottises auront droit de bourgeoisie, où l'on n'osera toucher sans profanation?

⁷ Dans le temple qui est aujourd'hui l'abbaye d'Ainay, à Lyon. *Boit.*

Ce temple fut bâti en l'honneur d'Auguste, et Caligula y institua des jeux. On y décernoit des prix d'éloquence et de poésie : les concurrents malheureux étoient battus de verges,

46 DISCOURS SUR LA SATIRE.

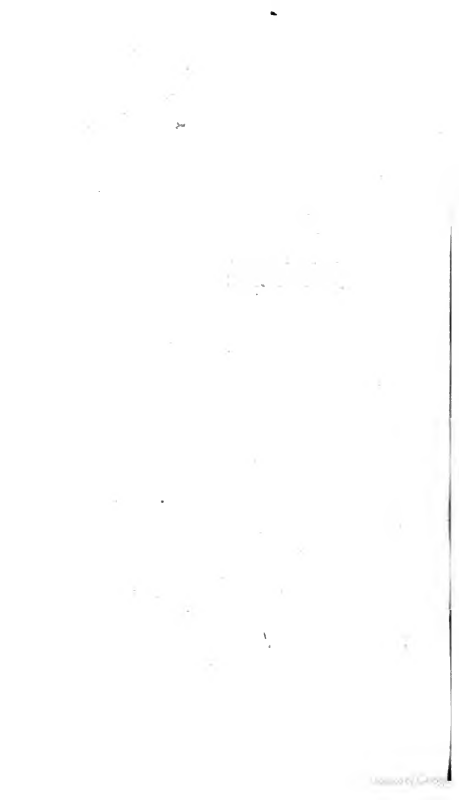
J'aurois bien d'autres choses à dire sur ce sujet; mais, comme j'ai déjà traité de cette matière dans ma neuvième satire, il est bon d'y renvoyer le lecteur.

s'ils n'effaçoient eux-mêmes leurs écrits. Voyez Suétone, vie de Caligula, c. 20. Juvénal fait allusion à cette peine, dans ces vers de sa première satire, v. 43 :

Pallent ut...

Lugdunensem rhetor dicturus ad aram,

SATIRES.



SATIRE I. (1660) ¹

ADIEUX D'UN POÈTE A LA VILLE DE PARIS. ²

DAMON, ce grand auteur dont la muse fertile ³
Amusa si long-temps et la cour et la ville;
Mais qui, n'étant vêtu que de simple bureau,
Passe l'été sans linge, et l'hiver sans manteau;
Et de qui le corps sec et la mine affamée
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée;
Las de perdre en rimant et sa peine et son bien,
D'emprunter en tous lieux, et de ne gagner rien,
Sans habits, sans argent, ne sachant plus que faire,
Vient de s'enfuir, chargé de sa seule misère; ⁴
Et, bien loin des sergents, des clerks et du palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais;
Sans attendre qu'ici là justice ennemie
L'enferme en un cachot le reste de sa vie,
Ou que d'un bonnet vert le salutaire affront ⁵
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

Mais le jour qu'il partit, plus défait et plus blême
Que n'est un pénitent sur la fin d'un carême,
La colère dans l'âme et le feu dans les yeux,
Il distilla sa rage en ces tristes adieux :

Puisqu'en ce lieu, jadis aux muses si commode,
Le mérite et l'esprit ne sont plus à la mode;
Qu'un poète, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu : ⁶
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche
D'où jamais ni l'huissier ni le sergent n'approche;

Et, sans lasser le ciel par des vœux impuissants,
Mettons-nous à l'abri des injures du temps,
Tandis que, libre encor malgré les destinées,
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années,
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler, ⁷
Et qu'il reste à la parque encor de quoi filer :
C'est-là dans mon malheur le seul conseil à suivre.
Que George vive ici, puisque George y sait vivre, ⁸
Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
De clerc, jadis laquais, a fait comte et marquis :
Que Jaquin vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre et la peste;
Qui de ses revenus écrits par alphabet
Peut fournir aisément un Calepin complet; ⁹
Qu'il règne dans ces lieux; il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris! Eh! qu'y voudrois-je faire?
Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir; ¹⁰
Et, quand je le pourrois, je n'y puis consentir.
Je ne sais point en lâche essuyer les outrages
D'un faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages
De mes sonnets flatteurs lasser tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers :
Pour un si bas emploi ma muse est trop altière.
Je suis rustique et fier, et j'ai l'âme grossière :
Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom;
J'appelle An chat un chat, et Rolet un fripon. ¹¹
De servir un amant, je n'en ai pas l'adresse;
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtresse;
Et je suis, à Paris, triste, pauvre et reclus,
Ainsi qu'un corps sans âme, ou devenu perclus. ¹²
Mais pourquoi, dira-t-on, cette vertu sauvage
Qui court à l'hôpital, et n'est plus en usage?

La richesse permet une juste fierté;
 Mais il faut être souple avec la pauvreté :
 C'est par là qu'un auteur que presse l'indigence
 Peut des astres malins corriger l'influence,
 Et que le sort burlesque, en ce siècle de fer,
 D'un pédant, quand il veut, sait faire un duc et pair. ¹³
 Ainsi de la vertu la fortune se joue :
 Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa roue,
 Qu'on verroit, de couleurs bizarrement orné,
 Conduire le carrosse où l'on le voit trainé,
 Si dans les droits du roi sa funeste science
 Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.
 Je sais qu'un juste effroi l'éloignant de ces lieux
 L'a fait pour quelques mois disparaître à nos yeux :
 Mais en vain pour un temps une taxe l'exile;
 On le verra bientôt, pompeux en cette ville,
 Marcher encor chargé des dépouilles d'autrui,
 Et jouir du ciel même irrité contre lui; ¹⁴
 Tandis que Colletet, ¹⁵ crotté jusqu'à l'échine,
 S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine,
 Savant en ce métier, si cher aux beaux esprits,
 Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris. ¹⁶

Il est vrai que du roi la bonté secourable
 Jette enfin sur la muse un regard favorable;
 Et, réparant du sort l'aveuglement fatal,
 Va tirer désormais Phébus de l'hôpital. ¹⁷
 On doit tout espérer d'un monarque si juste :
 Mais, sans un Mécénas, à quoi sert un Auguste?
 Et fait comme je suis, au siècle d'aujourd'hui,
 Qui voudra s'abaisser à me servir d'appui?
 Et puis, comment percer cette foule effroyable
 De rimeurs affamés dont le nombre l'accable;

Qui, dès que sa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et ravissent un bien qu'on devoit aux derniers;
Comme on voit les frelons, troupe lâche et stérile,
Aller piller le miel que l'abeille distille? ¹⁸

Cessons donc d'aspirer à ce prix tant vanté
Que donne la faveur à l'importunité.

Saint-Amant n'eut du ciel que sa veine en partage :

L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage;

Un lit et deux placets composoient tout son bien;

Où, pour en mieux parler, Saint-Amant n'avoit rien.

Mais quoi! las de traîner une vie importune,

Il engagea ce rien pour chercher la fortune,

Et, tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,

Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour. ¹⁹

Qu'arriva-t-il enfin de sa muse abusée?

Il en revint couvert de honte et de risée;

Et la fièvre, au retour, terminant son destin,

Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.

Un poète à la cour fut jadis à la mode;

Mais des fous aujourd'hui c'est le plus incommode :

Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,

N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli. ²⁰

Faut-il donc désormais jouer un nouveau rôle?

Dois-je, las d'Apollon, recourir à Barthole? ²¹

Et, feuilletant Louet allongé par Brodeau, ²²

D'une robe à longs plis balayer le barreau?

Mais à ce seul penser je sens que je m'égare.

Moi! que j'aïlle crier dans ce pays barbare,

Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois

Errer dans les détours d'un dédale de lois,

Et, dans l'amas confus des chicanes énormes,

Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes; ²³

Où Patru gagne moins qu'Huot et Le Mazier, ²⁴
Et dont les Cicérons se font chez Pé-Fournier! ²⁵
Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
On pourra voir la Seine à la Saint-Jean glacée;
Arnauld à Charenton devenir huguenot,
Saint-Sorlin janséniste, et Saint-Pavin bigot. ²⁶

Quittons donc pour jamais une ville importune
Où l'honneur a toujours guerre avec la fortune;
Où le vice orgueilleux s'érige en souverain,
Et va la mitre en tête et la crosse à la main; ²⁷
Où la science, triste, affreuse, délaissée,
Est partout des bons lieux comme infâme chassée;
Où le seul art en vogue est l'art de bien voler;
Où tout me choque; enfin, où..... Je n'ose parler.
Et quel homme si froid ne seroit plein de bile
A l'aspect odieux des mœurs de cette ville?
Qui pourroit les souffrir? et qui, pour les blâmer,
Malgré Muse et Phébus n'apprendroit à rimer?
Non, non, sur ce sujet pour écrire avec grâce
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse;
Et, sans aller rêver dans le double vallon,
La colère suffit, et vaut un Apollon. ²⁸

Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.
A quoi bon ces grands mots? doucement, je vous prie:
Ou bien montez en chaire; et là, comme un docteur,
Allez de vos sermons endormir l'auditeur:
C'est là que bien ou mal on a droit de tout dire.

Ainsi parle un esprit qu'irrite la satire,
Qui contre ses défauts croit être en sûreté
En raillant d'un censeur la triste austérité;
Qui fait l'homme intrépide, et, tremblant de foiblesse,
Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse; ²⁹

Et, toujours dans l'orage au ciel levant les mains,
Dès que l'air est calmé, rit des foibles humains.
Car de penser alors qu'un Dieu tourne le monde,
Et règle les ressorts de la machine ronde,
Ou qu'il est une vie au-delà du trépas,
C'est-là, tout haut du moins, ce qu'il n'avouera pas. ³⁰

Pour moi, qu'en santé même un autre monde étonne,
Qui crois l'âme immortelle, et que c'est Dieu qui tonne,
Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce lieu.
Je me retire donc. Adieu, Paris, adieu.

NOTES.

« 1° Les satires de Boileau, dit Marmontel, furent son premier ouvrage, et on le voit bien : il a plus d'art, plus d'élégance, plus de coloris que Régnier, mais moins de verve, de naturel et de mordant. N'y avoit-il donc rien, dans les mœurs du siècle de Louis XIV, qui pût lui allumer la bile ? Il n'avoit pas encore vu le monde, il ne connoissoit que les livres et que le ridicule des mauvais écrivains. Son esprit étoit fin et juste, mais son âme étoit lente et froide; et de tous les genres, celui qui demande le plus de feu, c'est la satire..... Boileau affecte l'humeur âpre et sévère pour être flatteur plus adroit, et en même temps qu'il baffone quelques méchants écrivains, il prodigue l'encens de la louange à tout ce qui peut le prôner ou le protéger à la cour, etc... »
Éléments de littérature, t. VI, p. 136.

Nous croyons avoir répondu dans le discours préliminaire, à cette critique générale des satires de Despréaux; il ne nous reste ici qu'à faire observer certaines circonstances historiques.

1° Boileau n'étoit que trop âgé quand il fit les satires XI et XII : il composa la dixième à cinquante-sept ans; et vers trente, la plupart des autres. Il est vrai qu'il ne parut à la cour qu'après avoir publié les neuf premières, mais la cour n'étoit pas tout le monde, et Despréaux avoit porté, en beaucoup d'autres sociétés, l'œil attentif, l'esprit fin et juste d'un observateur.

2° Il n'a loué ni les Nevers, ni les Saint-Aulaire, ni tant d'autres protecteurs et protectrices de ce temps-là. Ce n'étoit guère qu'à Louis XIV qu'il prodiguoit ses éloges : en général, il a fort peu courtisé les courtisans.

Nous n'examinons pas d'ailleurs, si de tous les genres, la satire est bien celui qui demande le plus de feu. La chaleur

n'est pas sans doute le principal caractère des satires de Boileau : l'est-elle beaucoup plus de celles d'Horace ?

² Imitation de la troisième satire de Juvénal.

³ J'ai eu en vue Cassandre, celui qui a traduit la Rhétorique d'Aristote. *Boil.*

Cependant, c'est à Tristan-l'Ermite qu'on applique le troisième et le quatrième vers de cette satire.

⁴ Les premières éditions, au lieu de, *vient de s'enfuir*, portoient *s'en est enfui*. Desmarest critiqua cette expression incorrecte.

⁵ Du temps que cette satire fut faite, un débiteur insolvable pouvoit sortir de prison en faisant cession, c'est-à-dire en souffrant qu'on lui mit en pleine rue un bonnet vert sur la tête. *Boil.*

⁶ Quando artibus, inquit, honestis,
Nullus in urbe locus, nulla emolumenta laborum, etc.
(*Juv. sat. III. v. 21.*)

⁷ Dum nova canities, dum prima et recta senectus,
Dum superest Lachesi quod torqueat, et pedibus me
Porto meis, nullo dextram subeunte bacillo.
(*Juv. sat. III. v. 26.*)

Sous l'Age est une foible répétition de *sous le faix des années*, dit Condillac, Art d'écrire, liv. II, c. 3.

⁸ Vivant Arturius illic
Et Catulus.

(*Juv. ibid.*)

George est ici au lieu de *Gorge*, financier, aïeul de la duchesse de Phalaris.

⁹ *Calepin* est l'auteur d'un dictionnaire volumineux.

¹⁰ Quid Romæ faciam? Mentiri nescio.
(*Juv. ibid.*)

¹¹ Charles Rolet procureur. Le président Lamoignon, quand il vouloit caractériser un fripon insigne, disoit : c'est un *Rolet*. Ce procureur est dépeint sous le nom de Volichon

dans le Roman Bourgeois de Furetière. Banni par un arrêt du 12 août 1681, Rolet obtint une place de garde au château de Vincennes.

12

Tanquam

Mancus et extinctâ corpus non utile dextrâ.

(Juv. sat. III. v. 46.)

13 Si fortuna volet, fies de rhetore consul :

Si volet hæc eadem, fies de consule rhetor.

(Juv. sat. VII. v. 197.)

On appliquoit le vers de Boileau à Louis Barbier, abbé de La Rivière, d'abord régent au collège du Plessis, puis confident de Gaston duc d'Orléans, enfin évêque de Langres, et à ce titre duc et pair.

Ce vers, dans les éditions antérieures à 1674, étoit suivi de ceux-ci :

Je sais bien que souvent un cœur lâche et servile
A trouvé chez les grands un esclavage utile,
Et qu'un riche pourroit, dans la suite du temps,
D'un flatteur affamé payer les soins ardents :
Mais avant que pour vous il parle ou qu'il agisse,
Il faut de ses forfaits devenir le complice ;
Et sachant de sa vie et l'horreur et le cours,
Le tenir en état de vous craindre toujours,
De trembler qu'à toute heure un remords légitime
Ne vous force à le perdre en découvrant son crime.
Car n'en attendez rien, si son esprit discret
Ne vous a confié qu'un honnête secret.
Pour de si hauts projets je me sens trop timide ;
L'inceste me fait peur, et je hais l'homicide ;
L'adultère et le vol alarment mes esprits.
Je ne veux point d'un bien qu'on achète à ce prix.
Non, non, c'est vainement qu'au mépris du Parnasse
J'irois de porte en porte étaler ma disgrâce.
Il n'est plus d'honnête homme, et Diogène en vain
Iroit, pour en chercher, la lanterne à la main.
Le chemin aujourd'hui par où chacun s'élève,
Fut le chemin jadis qui menoit à la Grève :

Et Monléron ne doit qu'à ses crimes divers
Ses superbes lambris, ses jardins toujours verts.
Ainsi de la vertu, etc.

14

Damnatus inani

Judicio (quid enim salvis infamia nummis?)
Exsul ab octavâ Maius bibit, et fruitur diis
Iratiss:

{*Juv. sat. I. v. 47.*}

15 Il y a eu deux Colletet, tous deux poètes, Guillaume mort en 1659, et son fils François. C'est de ce dernier qu'il s'agit. — Le nom de Colletet se lit ici, tant dans l'édition de 1666, que dans les dernières de celles qui ont été publiées avant la mort de Boileau. Mais dans les éditions intermédiaires, de 1668, de 1674, etc., Colletet se trouve remplacé par Pelletier. Or, Pelletier n'étoit point un parasite; c'étoit un véritable reclus, dit Richelet, p. 146 du traité de la versification française. Appliqués à Pelletier, les deux vers de Boileau étoient fort injustes; contre Colletet, ils sont encore indécents.

16 Montmaur, parasite célèbre, contre lequel les savants et les poètes du règne de Louis XIII se déchainèrent avec une fureur qu'on prendroit pour de l'envie. Leurs invectives grossières en vers et en prose, en latin et en français, ont été recueillies par Sallengre, en deux vol. in-8°, publiés à La Haye, en 1716, sous le titre d'Histoire de Pierre Montmaur.

17 Louis XIV, à la sollicitation de Colbert, avoit en 1663 donné des pensions à quelques gens de lettres, français et étrangers.

18 Ici ont été supprimés, en 1674, les huit vers suivants:

Enfin je ne saurois, pour faire un juste gain,
Aller bas et rampant fléchir sous Chapelain. (*)
Cependant, pour flatter ce rimeur tutélaire,
Le frère en un besoin va renier son frère;
Et Phébus en personne y faisant la leçon,
Gagneroit moins ici qu'au métier de maçon.

(*) Sous PUCELAIN, dans l'édition de 1668.

Où, pour être couché sur la liste nouvelle,
S'en iroit chez Billaine admirer la Pucelle.

Colbert avoit chargé Chapelain d'indiquer les gens de lettres les plus dignes des bienfaits du gouvernement. Une telle commission ne pouvoit manquer d'attirer beaucoup d'hommages à Chapelain et à la Pucelle. Gilles Boileau s'inclina, comme un autre, devant le distributeur des faveurs royales, et lui fit sa cour aux dépens de son frère Despréaux.

¹⁹ Saint-Amant parut à la cour avec un poëme de la Lune, où il louoit surtout sa majesté de ce qu'elle savoit parfaitement bien nager. Louis XIV ne put endurer la lecture de ce poëme, et l'auteur ne survécut pas long-temps à cet affront.

On lit néanmoins dans l'histoire de l'Acad. Franç. tom. I, p. 325, que tout ce qui concerne Saint-Amant dans cette satire, pourroit bien n'avoir d'autre fondement que l'imagination de M. Despréaux.

²⁰ Fou renommé, qui avoit été en Flandres valet d'écurie du prince de Condé, et qui amassa 25,000 écus.

²¹ Célèbre jurisconsulte italien, au quatorzième siècle, auteur d'un grand nombre de commentaires sur le droit.

²² Recueil d'arrêts, commencé par Louet, augmenté par Brodeau.

²³ Candida de nigris et de candentibus atra.

(Ovid. metam. XI. v. 315.)

— Maneant qui nigrum in candida vertunt.

(Juv. sat. III. v. 36.)

²⁴ Huot et Le Mazier se chargeoient de toutes les causes bonnes ou mauvaises, et les défendoient avec un bruyant bavardage. Ils faisoient fortune, tandis qu'Olivier Patru, homme de lettres distingué, jurisconsulte honnête, mouroit de faim.

²⁵ Pierre Fournier, procureur, qui signoit P. Fournier, et que ses confrères appeloient Pé-Fournier.

²⁶ Antoine Arnauld a écrit contre les calvinistes, et Jean Desmarets de Saint-Sorlin contre les religieuses de Port-Royal. — Sanguin de Saint-Pavin étoit un libertin fameux.

²⁷ Suivoient ces quatre vers, supprimés dans l'édition de 1674 :

Où l'argent seul tient lieu d'esprit et de noblesse ;
Où la vertu se pèse au poids de la richesse ;
Où l'on emporte à peine à suivre les neuf sœurs
Un laurier chimérique et de maigres bonheurs.

²⁸ Si natura negat, facit indignatio versum.

(*Juv. sat. I. v. 79.*)

²⁹ On croit que ce vers désigne Desbarreaux. — Au lieu des deux vers suivants, on lisoit dans les premières éditions :

Et riant hors de là du sentiment commun.
Prêche que trois sont trois, et ne font jamais un.

³⁰ Ce vers et le suivant ont remplacé ces deux-ci :

C'est là ce qu'il faut croire, et ce qu'il ne croit pas.
Pour moi qui suis plus simple, et que l'enfer étonne.

Etonne n'est pas le mot propre, observe Voltaire; c'étoit *alarme*. Voyez Dictionnaire philosophique, art. *Tonnerre*.

SATIRE II. (1664.)

A MOLIÈRE.

ACCORD DE LA RIME ET DE LA RAISON.

RARE et fameux esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail et la peine;
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
Et qui sais à quel coin se marquent les bons vers;
Dans les combats d'esprit, savant maître d'escrime,
Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime.
On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher :
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher;
Et, sans qu'un long détour t'arrête ou t'embarrasse,
A peine as-tu parlé, qu'elle même s'y place.
Mais moi, qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes péchés, je crois, fit devenir rimeur,
Dans ce rude métier où mon esprit se tue,
En vain, pour la trouver, je travaille et je sue.
Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir;
Quand je veux dire blanc, la quinteuse dit noir;
Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'abbé de Pure;
Si je pense exprimer un auteur sans défaut,
La raison dit Virgile, et la rime Quinault :
Enfin, quoi que je fasse ou que je veuille faire,
La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois, ne pouvant la trouver,
Triste, las et confus, je cesse d'y rêver;

Et, maudissant vingt fois le démon qui m'inspire,
 Je fais mille serments de ne jamais écrire.
 Mais, quand j'ai bien maudit et Muses et Phébus,
 Je la vois qui paroît quand je n'y pense plus :
 Aussitôt, malgré moi, tout mon feu se rallume ;
 Je reprends sur-le-champ le papier et la plume,
 Et, de mes vains serments perdant le souvenir,
 J'attends de vers en vers qu'elle daigne venir.
 Encor si pour rimer, dans sa verve indiscrete,
 Ma muse au moins souffroit une froide épithète,
 Je ferois comme un autre ; et, sans chercher si loin,
 J'aurois toujours des mots pour les coudre au besoin :
 Si je louois Philis EN MIRACLES FÉCONDE,
 Je trouverois bientôt, A NULLE AUTRE SECONDE ;
 Si je voulois vanter un objet NOMPAREIL,
 Je mettrois à l'instant, PLUS BEAU QUE LE SOLEIL ;
 Enfin, parlant toujours d'ASTRES et de MERVEILLES,
 De CHEFS-D'ŒUVRE DES CIEUX, de BEAUTÉS SANS PAREILLES,
 Avec tous ces beaux mots, souvent mis au hasard,
 Je pourrois aisément, sans génie et sans art,
 Et transposant cent fois et le nom et le verbe, ⁵
 Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe.
 Mais mon esprit, tremblant sur le choix de ses mots,
 N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
 Et ne sauroit souffrir qu'une phrase insipide
 Vienne à la fin d'un vers remplir la place vide :
 Ainsi, recommençant un ouvrage vingt fois,
 Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.

Maudit soit le premier dont la verve insensée
 Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
 Et, donnant à ses mots une étroite prison,
 Voulut avec la rime enchaîner la raison !

Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
 Mes jours pleins de loisir couleroient sans envie :
 Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant,
 Et, comme un gras chanoine, à mon aise et content,
 Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,
 La nuit à bien dormir, et le jour à rien faire. ⁶..
 Mon cœur exempt de soins, libre de passion,
 Sait donner une borne à son ambition ;
 Et, fuyant des grandeurs la présence importune,
 Je ne vais point au Louvre adorer la fortune :
 Et je serois heureux, si, pour me consumer,
 Un destin envieux ne m'avoit fait rimer.

Mais depuis le moment que cette frénésie
 De ses noires vapeurs troubla ma fantaisie,
 Et qu'un démon jaloux de mon contentement
 M'inspira le dessein d'écrire poliment,
 Tous les jours, malgré moi, cloué sur un ouvrage,
 Retouchant un endroit, effaçant une page,
 Enfin passant ma vie en ce triste métier,
 J'envie, en écrivant, le sort de Pelletier. ⁷
 Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume ⁸
 Peut tous les mois sans peine enfanter un volume !
 Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants,
 Semblent être formés en dépit du bon sens :
 Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
 Un marchand pour les vendre, et des sots pour les lire ;
 Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,
 Qu'importe que le reste y soit mis de travers ?
 Malheureux mille fois celui dont la manie
 Veut aux règles de l'art asservir son génie !
 Un sot, en écrivant, fait tout avec plaisir : ⁹
 Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir ;

Et, toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'annuie.
Mais un esprit sublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver;
Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, et ne sauroit se plaire :
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,
Voudroit pour son repos n'avoir jamais écrit.

Toi donc, qui vois les maux où ma muse s'abyme,
De grâce, enseigne-moi l'art de trouver la rime :
Ou, puisqu'enfin tes soins y seroient superflus,
Molière, enseigne-moi l'art de ne rimer plus.

V. 100.

NOTES.

¹ Dans les *combats d'esprit*, savant *maître d'escrime*. Ici, dit Voltaire, la figure est juste. Il n'en est pas de même dans ces deux vers de J.-B. Rousseau :

Et qui jadis, en maint genre d'escrime,
Vint chez vous seul étudier la rime.

On n'étudie point la rime en s'escrimant. Voyez le Dictionnaire philosophique, article *Figure*.

² De Pure a remplacé ici *Ménage*, on lisoit dans les premières éditions :

Si je pense parler d'un galant de notre âge,
Ma plume pour rimer rencontrera *Ménage*.

³ *Kainaut*, *Kynault* dans les premières éditions.

⁴ Hémistiches empruntés des poésies de *Ménage*.

⁵ On raconte que La Fontaine admira tellement ce vers, qu'il dit après l'avoir entendu : *Je donnerois le plus beau de mes contes pour avoir trouvé cela*. La Fontaine eût trop perdu à ce marché : mais le vers de Boileau est extrêmement heureux.

⁶ Il étoit bien aisé de mettre :

La nuit à bien dormir, le jour à ne rien faire,
ainsi que La Fontaine a dit :

L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

L'académie françoise, consultée par Boileau, approuva la suppression de la négative.

⁷ Pelletier, qui faisoit tous les jours un sonnet, prit ce vers pour un éloge.

⁸ Balzac avoit dit : « O bienheureux écrivains, M. de Sau-maise en latin, et monsieur de Scudéri en françois ! j'admire votre facilité, etc. » Georges de Scudéri, néanmoins, n'a point

fait tous les ouvrages qui ont porté son nom. Cyrus, Clélie et même l'illustre Bassa, sont de Madeleine de Scudéri, sa sœur.

9 Ridentur mali qui componunt carmina : verum
Gaudent sribentes, et se venerantur ; et ultrò
Si taceas, laudant quidquid scripsere, beati, etc.

(*Hor. l. II. ep. II. v. 106.*)

10 Voilà, disoit Molière à Despréaux, la plus belle vérité que vous ayez jamais dite : je ne suis pas du nombre de ces esprits sublimes dont vous parlez ; mais, tel que je suis, je n'ai rien fait en ma vie dont je sois véritablement content.

« La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses, dit La Bruyère, nous fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lues. »

SATIRE III. (1665.)

DESCRIPTION D'UN REPAS RIDICULE. 1

QUEL sujet inconnu vous trouble et vous altère ?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier ?²
Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans seuls et de bisques nourrie,
Où la joie en son lustre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts ?
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine ?
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine ?
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons ?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.

Ah ! de grâce, un moment, souffrez que je respire.
Je sors de chez un fat qui, pour m'empoisonner,
Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avois bien prévu. Depuis près d'une année,
J'éluois tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hier il m'aborde, et, me serrant la main :
Ah ! monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux... Boucingo n'en a point de pareilles :⁴
Et je gagerois bien que, chez le commandeur,
Villandri priserait sa sève et sa verdure.⁵
Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle ;⁶
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.⁷

C'est tout dire, en un mot, et vous le connoissez. —
Quoi! Lambert? — Oui, Lambert : à demain. — C'est assez.

Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
J'y cours midi sonnant, au sortir de la messe.
A peine étois-je entré, que, ravi de me voir,
Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir :
Et montrant à mes yeux une allégresse entière,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière;
Mais, puisque je vous vois, je me tiens trop content.
Vous êtes un brave homme : entrez ; on vous attend.

A ces mots, mais trop tard, reconnoissant ma faute,
Je le suis en tremblant dans une chambre haute,
Où, malgré les volets, le soleil irrité
Formoit un poêle ardent au milieu de l'été.
Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaisance,
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoissance,
Deux nobles campagnards, grands lecteurs de romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs compliments.⁸
J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paroissoit en pompeux équipage,
Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,
Par tous les conviés s'est appelé chapon.
Deux assiettes suivoient, dont l'une étoit ornée
D'une langue en ragoût, de persil couronnée;
L'autre, d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beurre gluant inondoit tous les bords.
On s'assied : mais d'abord notre troupe serrée
Tenoit à peine autour d'une table carrée,
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisoit un tour à gauche, et mangeoit de côté.
Jugez en cet état si je pouvois me plaire,
Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chère,

Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cassagne⁹ ou de l'abbé Cotin.¹⁰

Notre hôte cependant s'adressant à la troupe
Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus?
Ma foi, vive Mignot et tout ce qu'il apprête!¹¹
Les cheveux cependant me dressaient à la tête :
Car Mignot, c'est tout dire; et dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine et du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande : et d'abord
Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord
D'un auvernat fumeux, qui, mêlé de lignage,¹²
Se vendoit chez Crenet pour vin de l'Ermitage,¹³
Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,¹⁴
N'avoit rien qu'un goût plat, et qu'un déboire affreux.
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison
J'espérois adoucir la force du poison.
Mais, qui l'auroit pensé? pour comble de disgrâce,
Par le chaud qu'il faisoit nous n'avions point de glace.¹⁵
Point de glace, bon dieu! dans le fort de l'été!
Au mois de juin! Pour moi, j'étois si transporté,
Que, donnant de fureur tout le festin au diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table;
Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru,
J'allois sortir enfin quand le rôt a paru.

Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques
S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,

Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentoient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées
Régnoit un long cordon d'alonettes pressées, ¹⁴
Et sur les bords du plat six pigeons étalés
Présentoient pour renfort leurs squelettes brûlés. ¹⁵
A côté de ce plat paroissoient deux salades,
L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes sots, à l'instant changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance;
Tandis que mon faquin, qui se voyoit priser,
Avec un ris moqueur les prioit d'excuser.
Surtout certain hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin conduit par la fumée,
Et qui s'est dit profès dans l'ordre des coteaux, ¹⁶
A fait en bien mangeant l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir avec sa miné étique,
Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers, ¹⁷
Et nos pigeons cauchois ¹⁸ en superbes ramiers; ¹⁹
Et, pour flatter notre hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux son geste et son langage;
Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point:
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'âme toute inquiète,
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
Aimez-vous la muscade? on en a mis partout.
Ah! monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût!
Ces pigeons sont dodus, mangez, sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.

Ma foi, tout est passable, il le faut confesser,
 Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
 Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine;
 Pour moi, j'aime surtout que le poivre y domine :
 J'en suis fourni, Dieu sait ! et j'ai tout Pelletier
 Roulé dans mon office en cornets de papier.
 A tous ces beaux discours j'étois comme une pierre,
 Ou comme la statue est au Festin de Pierre ;²²
 Et, sans dire un seul mot, j'avalais au hasard
 Quelque aile de poulet dont j'arrachais le lard.

Cependant mon hableur, avec une voix haute,
 Porte à mes campagnards la santé de notre hôte,
 Qui tous deux pleins de joie, en jetant un grand cri,
 Avec un rouge-bord acceptent son défi.
 Un si galant exploit réveillant tout le monde,
 On a porté partout des verres à la ronde,
 Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
 T'émoignoient par écrit qu'on les avoit rincés.
 Quand un des conviés d'un ton mélancolique,
 Lamentant tristement une chanson bachique,
 Tous mes sots à-la-fois ravis de l'écouter,
 Détonnant de concert, se mettent à chanter.
 La musique sans doute étoit rare et charmante !
 L'un traîne en longs fredons une voix glapissante ;
 Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,²³
 Semble un violon faux qui jure sous l'archet.

Sur ce point un jambon d'assez maigre apparence
 Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
 Un valet le portoit, marchant à pas comptés,
 Comme un recteur suivi des quatre facultés.²⁴
 Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
 Lui servoient de massiers, et portoient deux assiettes,

L'une de champignons avec des ris de veau,
 Et l'autre de pois verts qui se noyoient dans l'eau.
 Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
 Chez tous les conviés la joie est redoublée;
 Et la troupe à l'instant cessant de fredonner,
 D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
 Le vin au plus muet fournissant des paroles, ²⁴
 Chacun a débité ses maximes frivoles,
 Régulé les intérêts de chaque potentat,
 Corrigé la police, et réformé l'État;
 Puis, de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
 A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre. ²⁵

Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
 De propos en propos on a parlé de vers.
 Là, tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,
 Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse.
 Mais notre hôte surtout, pour la justesse et l'art,
 Élevoit jusqu'au ciel Théophile et Ronsard, ²⁶
 Quand un des campagnards relevant sa moustache
 Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,
 Impose à tous silence, et, d'un ton de docteur :
 Morbleu ! dit-il, La Serre est un charmant auteur !
 Ses vers sont d'un beau style, et sa prose est coulante.
 La Pucelle est encore une œuvre bien galante,
 Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.
 Le Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant : ²⁷
 Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture. ²⁸
 Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
 A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
 En vérité, pour moi j'aime le beau françois,
 Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre ; ²⁹
 Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.

Les héros chez Quinault parlent bien autrement,
 Et jusqu'à Je vous hais, tout s'y dit tendrement.³⁰
 On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire;³¹
 Qu'un jeune homme... Ah! je sais ce que vous voulez dire,
 A répondu notre hôte : « Un auteur sans défaut,
 « La raison dit Virgile, et la rime Quinault. »
 — Justement. A mon gré, la pièce est assez plate.
 Et puis, blâmer Quinault! Avez-vous vu l'Astrate?
 C'est-là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
 Surtout l'Anneau royal me semble bien trouvé.³²
 Son sujet est conduit d'une belle manière;
 Et chaque acte, en sa pièce, est une pièce entière.
 Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.

Il est vrai que Quinault est un esprit profond,
 A repris certain fat qu'à sa mine discrète,
 Et son maintien jaloux j'ai reconnu poète;
 Mais il en est pourtant qui le pourroient valoir.
 Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
 A dit mon campagnard avec une voix claire,
 Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
 Peut-être, a dit l'auteur pâlisant de courroux :
 Mais vous, pour en parler, vous y connoissez-vous?
 Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.
 Vous? mon dieu! mêlez-vous de boire, je vous prie,
 A l'auteur sur-le-champ aigrement reparti.
 Je suis donc un sot, moi? vous en avez menti,
 Reprend le campagnard; et, sans plus de langage,
 Lui jette pour défi son assiette au visage.
 L'autre esquive le coup; et l'assiette volant
 S'en va frapper le mur, et revient en roulant.
 A cet affront l'auteur, se levant de la table,
 Lance à mon campagnard un regard effroyable:

Et, chacun vainement se ruant entre deux,
Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux.
Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées :
En vain à lever tout les valets sont fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.

Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare;
Et, leur première ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix et d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment que, si pour l'avenir
En pareille cohue on me peut retenir,
Je consens de bon cœur, pour panser ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois verts.

NOTES.

¹ Horace a traité un sujet semblable, livre II, satire VIII. Voyez aussi la dixième satire de Régnier.

² Scire velim quare toties mihi, Nævole, tristis
Ocurras fronte obductâ.

Undè repenti

Tot rugæ.

(*Juv. sat. IX. v. 1.*)

³ Le roi avoit supprimé, en 1664, un quartier des rentes constituées sur l'Hôtel-de-Ville, ce qui donna lieu à une épigramme du chevalier de Cailli, terminée par ces trois vers :

Nous n'aurons qu'à changer de lieu
Nous allons à l'Hôtel-de-Ville,
Et nous irons à l'Hôtel-Dieu.

⁴ Boueingo, fameux marchand de vin.

⁵ Villandri, conseiller d'État, qui alloit fréquemment dîner chez le commandeur Souvré.

⁶ La comédie du Tartufe avoit été défendue en ce temps-là, et tout le monde vouloit avoir Molière pour la lui entendre réciter. *Boit.*

⁷ Lambert, fameux musicien, qui promettoit à tout le monde de venir dîner, et ne venoit pas.

⁸ Artamène, ou le grand Cyrus, roman de mademoiselle de Scudéri, en dix volumes.

⁹ Ce trait satirique eut des suites déplorables, dit l'abbé d'Olivet (Histoire de l'académie françoise) : la tête de Cassagne se déranger; on le mit à Saint-Lazare, où il mourut à quarante-six ans.

¹⁰ L'hémistiche ou de l'abbé Cotin fut, dit-on, suggéré à Boileau par Furetière.

¹¹ Jacques Mignot, pâtissier traiteur, rue de la Harpe, maître-queux de la maison du roi, écuyer de la bouche de la reine. Un officier tel que lui ne pouvoit souffrir qu'on le traitât d'empoisonneur : il rendit plainte au lieutenant-criminel, qui se mit à rire en l'exhortant à en faire autant. Mignot, pour se venger, enveloppa ses biscuits dans les feuillets de la *Critique désintéressée*, pamphlet de Cotin contre Despréaux. C'étoit l'expédient le plus heureux qu'on eût encore trouvé pour faire circuler les écrits de Cotin. Despréaux se donna souvent le plaisir de faire acheter de ces biscuits.

¹² L'auvernat ou auvernas est un vin fort rouge, des environs d'Orléans. Le lignage est moins fort en couleur. Les cabaretiers mêlent ces deux vins.

¹³ Crenet, marchand de vin près du pont Notre-Dame.

¹⁴ *Rouge en couleur*, dans les premières éditions, au lieu de *rouge et vermeil*.

¹⁵ L'usage de boire à la glace, connu des anciens Romains, s'est introduit en France vers le milieu du dix-septième siècle.

¹⁶ Boursault, dans la *Satire des satires*, observe qu'on ne mange point d'alouettes au mois de juin.

¹⁷ Tum pectore adusto

Vidimus et merulas poni.

(*Hor. l. II. sat. VIII. v. 90.*)

¹⁸ Ce nom fut donné à trois grands seigneurs tenant table, qui étoient partagés sur l'estime qu'on devoit faire des vins des coteaux qui sont aux environs de Reims. Ils avoient chacun leurs partisans. *Boil*.

Ces trois seigneurs étoient, dit-on, le commandeur de Souvré, le duc de Mortemar et le marquis de Sillery. Ménage, dans son dictionnaire étymologique, et Desmaiseaux dans la vie de Saint-Évremond, associent à l'ordre des coteaux quelques autres personnages.

¹⁹ Lapins domestiques.

²⁰ Du pays de Caux, en Normandie.

²¹ Pigeons sauvages qui perchent sur les arbres.

²² Pièce de théâtre, originairement espagnole, mise sur le théâtre françois par Molière, et rimée par Thomas Corneille,

²³ Ut attica virgo

Cum sacris Cereris, procedit fuscus Hydaspes

Cæcuba vina ferens.

(*Hor. l. II, sat. VIII, v. 13.*)

La procession du recteur de l'Université se faisoit quatre fois par an. Le recteur marchoit suivi de la faculté des arts, de la faculté de médecine, de la faculté de droit et de la faculté de théologie. Il étoit accompagné de bedeaux ou massiers, c'est-à-dire porte-masses. On appeloit masses, des bâtons à tête, garnis d'argent.

²⁴ Fœcundi calices quem non fecere disertum?

(*Hor. l. I, ep. V, v. 19.*)

²⁵ L'Angleterre et la Hollande étoient alors en guerre.

²⁶ Théophile Viaud et Ronsard, poètes qu'on ne lit plus, et dont les compositions manquent surtout de justesse et de régularité.

²⁷ René Le Pays, sieur du Plessis Villeneuve; sa prose étoit, selon Boileau, plus supportable que ses vers.

²⁸ Écrivain fort peu lu aujourd'hui, mais très supérieur à ceux qui sont nommés dans les vers précédents.

²⁹ Tragédie de Racine.

³⁰ Allusion aux scènes VI et VII de l'acte II de Stratonice, tragédie de Quinault. Stratonice y dit tendrement à Antiochus :

Adieu. Croyez toujours que ma haine est extrême,
Prince; et si je vous hais, haïssez-moi de même.

³¹ Dans la satire II de Boileau, vers 19 et 20.

³² Dans l'Astrate, tragédie de Quinault, Élise, héritière du royaume de Tyr, donne à son parent Agénor un anneau, signe de l'autorité royale, pour le remettre à Astrate. Agénor le garde, et veut employer contre son rival le pouvoir attaché à ce précieux anneau.

SATIRE IV. (1664.)

A L'ABBÉ LE VAYER. ¹

LES FOLIES HUMAINES.

D'où vient, cher Le Vayer, que l'homme le moins sage
Croit toujours seul avoir la sagesse en partage,
Et qu'il n'est point de fou qui, par belles raisons,
Ne loge son voisin aux petites-maisons?

Un pédant, enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui, de mille auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot, ²
Croit qu'un livre fait tout, et que, sans Aristote,
La raison ne voit goutte, et le bon sens radote.

D'autre part un galant, de qui tout le métier
Est de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
De ses froides douceurs fatiguer tout le monde,
Condamne la science, ³ et, blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit,
Que c'est des gens de cour le plus beau privilège,
Et renvoie un savant dans le fond d'un collège.

Un bigot orgueilleux, qui, dans sa vanité,
Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté,
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
Damne tous les humains, de sa pleine puissance.

Un libertin d'ailleurs, ⁴ qui, sans âme et sans foi,
Se fait de son plaisir une suprême loi,

Tient que ces vieux propos de démons et de flammes
Sont bons pour étonner des enfants et des femmes,
Que c'est s'embarrasser de soucis superflus,
Et qu'enfin tout dévot a le cerveau perclus.

En un mot, qui voudroit épuiser ces matières,
Peignant de tant d'esprits les diverses manières,
Il ^s compteroit plutôt combien, dans un printemps,
Guenaud ^o et l'antimoine ont fait mourir de gens,
Et combien La Neveu, devant son mariage, ⁷
A de fois au public vendu son pucelage.

Mais, sans errer en vain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma pensée en deux mots,
N'en déplaie à ces fous nommés sages de Grèce,
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse :
Tous les hommes sont fous, et, malgré tous leurs soins,
Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins.

Comme on voit qu'en un bois que cent routes sépare
Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent,
L'un à droit, l'autre à gauche, et, courant vainement,
La même erreur les fait errer diversement : ⁸
Chacun suit dans le monde une route incertaine,
Selon que son erreur le joue et le promène ;
Et tel y fait l'habile et nous traite de fous,
Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.
Mais, quoi que sur ce point la satire publie,
Chacun veut en sagesse ériger sa folie ;
Et, se laissant régler à son esprit tortu,
De ses propres défauts se fait une vertu.
Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connoître,
Le plus sage est celui qui ne pense point l'être ;
Qui, toujours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde soi-même en sévère censeur,

Rend à tous ses défauts une exacte justice,
Et fait sans se flatter le procès à son vice.
Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent.

Un avare, idolâtre et fou de son argent,⁹
Rencontrant la disette au sein de l'abondance,¹⁰
Appelle sa folie une rare prudence,
Et met toute sa gloire et son souverain bien
A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.¹¹
Plus il le voit accru, moins il en sait l'usage.

Sans mentir, l'avarice est une étrange rage,
Dira cet autre fou non moins privé de sens,
Qui jette, furieux, son bien à tous venants,
Et dont l'âme inquiète, à soi-même importune,
Se fait un embarras de sa bonne fortune.
Qui des deux en effet est le plus aveuglé?

L'un et l'autre, à mon sens, ont le cerveau troublé
Répondra chez Fredoc ce marquis sage et prude,¹²
Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
Attendant son destin d'un quatorze ou d'un sept,
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.
Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance,
Vous le verrez bientôt, les cheveux hérissés,
Et les yeux vers le ciel de fureur élancés,
Ainsi qu'un possédé que le prêtre exorcise,
Fêter dans ses serments tous les saints de l'église.
Qu'on le lie; ou je crains, à son air furieux,
Que ce nouveau Titan n'escalade les cieux,

Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice.
Sa folie, aussi-bien, lui tient lieu de supplice.
Il est d'autres erreurs dont l'aimable poison
D'un charme bien plus doux enivre la raison :

L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.

Chapelain veut rimer, et c'est là sa folie. ¹³

Mais bien que ses durs vers, ¹⁴ d'épithètes enflés,

Soient des moindres grimauds chez Ménage sifflés, ¹⁵

Lui-même il s'applaudit, et, d'un esprit tranquille,

Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile.

Que feroit-il, hélas! si quelque audacieux

Alloit pour son malheur lui dessiller les yeux,

Lui faisant voir ses vers et sans force et sans grâces

Montés sur deux grands mots, comme sur deux échass

Ses termes sans raison l'un de l'autre écartés,

Et ses froids ornements à la ligne plantés?

Qu'il maudiroit le jour où son âme insensée

Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée!

Jadis certain bigot, d'ailleurs homme sensé, ¹⁷

D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé,

S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,

Des esprits bienheureux entendre l'harmonie.

Enfin un médecin fort expert en son art

Le guérit par adresse, ou plutôt par hasard :

Mais voulant de ses soins exiger le salaire,

Moi, vous payer? lui dit le bigot en colère,

Vous dont l'art infernal, par des secrets maudits,

En me tirant d'erreur m'ôte du paradis!

J'approuve son courroux; car, puisqu'il faut le dire,

Souvent de tous nos maux la raison est le pire.

C'est elle qui, farouche au milieu des plaisirs,

D'un remords importun vient brider nos désirs.

La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles;

C'est un pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles, ¹⁸

Qui toujours nous gourmande, et, loin de nous toucher,

Souvent, comme Joli, perd son temps à prêcher.

En vain certains rêveurs nous l'habillent en reine,
Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
Et, s'en formant en terre une divinité,
Pensent aller par elle à la félicité :
C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre ;
Je les estime fort : mais je trouve en effet
Que le plus fou souvent est le plus satisfait,

NOTES.

¹ Cet abbé a traduit et commenté Florus. Son père, Le Mothe Le Vayer, a laissé un très grand nombre d'ouvrages.

² *Un pédant qui n'a souvent fait qu'un sot de mille auteurs entassés dans sa tête, croit qu'un livre fait tout, etc.* On doit avouer qu'il y a de l'embarras dans cette phrase.

³ *Condamne la science se rattache fort peu aux accessoires qui précèdent; or, le vague des accessoires contribue à rendre le discours froid.* (Condillac, Art d'Écrire, l. II, c. I.)

⁴ *D'ailleurs ne s'emploieroit plus ainsi pour au contraire, ou de son côté.*

⁵ Cet *il* est-il bien nécessaire? demande Saint-Marc, Essais philologiques, pag. 317 du t. V des œuvres de Boileau.

Ce vers de Boileau et les trois suivants rappellent ces deux vers de Juvénal, sat. X, v. 220 :

Promptius expeditam quot amaverit Hippia mœchos,
Quot Themison ægros autumnus occiderit uno.

⁶ Guenaud, médecin de la reine, mourut en 1667. Dans les premières éditions de cette satire, on lit *Desnaud* au lieu de *Guenaud*. Desnaud étoit un apothicaire.

⁷ *Devant son mariage.* Aujourd'hui il faudroit dire : *avant.*

⁸ Velut sylvis, ubi passim
Palantés error certo de tramite pellit.
Ille sinistrorsum, hic dextrorsum abit; unus utrique
Error, sed variis illudit partibus.

(Hor. l. II. sat. III. v. 48.)

⁹ Qui nummos aurumque recondit, nescius uti
Compositis, metuensque velut contingere sacrum.

(Hor. l. II. sat. III. v. 109.)

¹⁰ On lit dans les premières éditions : *au milieu de ses liens; rencontrant l'indigence.*

¹¹ Ici, treize vers retranchés par Boileau dans ses dernières éditions :

Dites-moi, pauvre esprit, âme basse et vénale,
Ne vous souvient-il plus du tourment de Tantale,
Qui, dans le triste état où le ciel l'a réduit,
Meurt de soif au milieu d'un fleuve qui le fuit ?
Vous riez : savez-vous que c'est votre peinture,
Et que c'est vous par là que la fable figure ?
Chargé d'or et d'argent, loin de vous en servir,
Vous brûlez d'une soif qu'on ne peut assouvir.
Vous nagez dans les biens, mais votre âme altérée
Se fait de la richesse une chose sacrée ;
Et tous ces vains trésors que vous allez cacher,
Sont pour vous un dépôt que vous n'osez toucher.
Quoi donc ! de votre argent ignorez-vous l'usage ?

Ces treize vers, traduction foible et prolixie de six vers d'Horace, l. I, sat. I. v. 68-73, ont été remplacés par un seul :

Plus il le voit accru, moins il en sait l'usage.

¹² Fredoc tenoit une salle de jeu au Palais-Royal. Voyez *la Fille capitaine*, comédie de Montfleury, act. I.

¹³ *Ariste* au lieu de *Chapelain* dans les premières éditions.

Cet auteur, avant que son poëme de la Pucelle fût imprimé, passoit pour le premier poëte du siècle. L'impression gâta tout. *Boil.*

¹⁴ Hémistiche dont la rudesse imite celle des vers de Chapelain.

¹⁵ Ménage tenoit chez lui, tous les mercredis, des assemblées qu'il appeloit Mercuriales. « Il est très faux, dit-il, Dict. étymologique, au mot *Grimaud*, que les assemblées qui se font chez moi, soient remplies de grimauds. Elles sont remplies de gens d'un grand mérite dans les lettres, de personnes de naissance, de personnes constituées en dignités, etc. »

¹⁶ Par exemple : De ce sourcilleux roc l'inébranlable cime.
De sourcilleuses tours. D'insupportables maux, etc.

- ¹⁷ Fuit haud ignobilis Argis,
Qui se credebatur miros audire tragædos
In vacuo lætus sessor, plausorque theatræ, etc.
(*Hor. l. II. ep. II. v. 129.*)

Lebrun remarque ici les mots *insensée* et *sensé* qui terminent les vers 101 et 103; c'est, dit-il, une espèce de négligence.

- ¹⁸ J. B. Rousseau fait remarquer l'harmonie imitative du second hémistiche. Les syllabes qui le composent sont l'image d'un sifflement importun. (Lettres de J. B. Rousseau, t. II, pag. 183.)

SATIRE V. (1665.)

AU MARQUIS DE DANGEAU. ¹

SUR LA NOBLESSE.

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère, ²
Quand, sous l'étroite loi d'une vertu sévère,
Un homme issu d'un sang fécond en demi-dieux
Suit, comme toi, la trace où marchaient ses aïeux.

Mais je ne puis souffrir qu'un fat, dont la mollesse
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse,
Se pare insolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
Je veux que la valeur de ses aïeux antiques
Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lis doté leur écusson.
Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si, de tant de héros célèbres dans l'histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers
Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers;
Si, tout sorti qu'il est d'une source divine,
Son cœur dément en lui sa superbe origine,
Et, n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté,
S'endort dans une lâche et molle oisiveté?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance
Vanter le faux éclat de sa haute naissance,
On diroit que le ciel est soumis à sa loi,
Et que Dieu l'a pétri d'autre limon que moi.

Enivré de lui-même, il croit, dans sa folie,
Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.
Aujourd'hui toutefois, sans trop le ménager,
Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger :

Dites-moi, grand héros, esprit rare et sublime, ³
Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime?
On fait cas d'un coursier qui, fier et plein de cœur,
Fait paroître en courant sa bouillante vigueur;
Qui jamais ne se lasse, et qui dans la carrière
S'est couvert mille fois d'une noble poussière :
Mais la postérité d'Alfane ⁴ et de Bayard, ⁵
Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard,
Sans respect des aïeux dont elle est descendue,
Et va porter la malle, ou tirer la charrue.
Pourquoi donc voulez-vous que, par un sot abus,
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus?
On ne m'éblouit point d'une apparence vaine :
La vertu d'un cœur noble est la marque certaine. ⁶
Si vous êtes sorti de ces héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les lois? fuyez-vous l'injustice?
Savez-vous pour la gloire oublier le repos, ⁷
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos?
Je vous connois pour noble à ces illustres marques.
Alors soyez issu des plus fameux monarques, ⁸
Venez de mille aïeux; et, si ce n'est assez,
Feuilletez à loisir tous les siècles passés;
Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre;
Choisissez de César, d'Achille, ou d'Alexandre :
En vain un faux censeur ⁹ voudroit vous démentir,
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.

Mais, fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
 Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
 Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous
 Sont autant de témoins qui parlent contre vous ;
 Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
 Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
 En vain, tout fier d'un sang que vous déshonorez,
 Vous dormez à l'abri de ces noms révérez ;
 En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères :
 Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères ;
 Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
 Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
 Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
 Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

Je m'emporte peut-être, et ma muse en fureur
 Verse dans ses discours trop de fiel et d'aigreur :
 Il faut avec les grands un peu de retenue.
 Eh bien ! je m'adoucis. Votre race est connue,
 Depuis quand ? répondez. Depuis mille ans entiers ;
 Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers.
 C'est beaucoup. Mais enfin les preuves en sont claires,
 Tous les livres sont pleins des titres de vos pères ;
 Leurs noms sont échappés du naufrage des temps.
 Mais qui m'assurera qu'en ce long cercle d'ans,
 A leurs fameux époux vos aïeules fidèles,
 Aux douceurs des galants furent toujours rebelles ?
 Et comment savez-vous si quelque audacieux,
 N'a point interrompu le cours de vos aïeux ;
 Et si leur sang tout pur, ainsi que leur noblesse,
 Est passé jusqu'à vous de Lucrece en Lucrece ?

Que maudit soit le jour où cette vanité
 Vint ici de nos mœurs souiller la pureté !

Dans les temps bienheureux du monde en son enfance,
Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence;
Chacun vivoit content, et sous d'égaux lois,
Le mérite y faisoit la noblesse et les rois,
Et, sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
Un héros de soi-même empruntoit tout son lustre.
Mais enfin par le temps le mérite avili
Vit l'honneur en roture, et le vice ennobli ;
Et l'orgueil, d'un faux titre appuyant sa foiblesse,
Maîtrisa les humains sous le nom de noblesse.
De là vinrent en foule et marquis et barons :
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.
Aussitôt maint esprit fécond en rêveries
Inventa le blason avec les armoiries ;
De ses termes obscurs fit un langage à part ;
Composa tous ces mots de Cimier et d'Écart,
De Pal, de Contrepal, de Lambel et de Fasce,
Et tout ce que Segoing dans son Mercure entasse. ¹³
Une vaine folie enivrant la raison,
L'honneur triste et honteux ne fut plus de saison.
Alors, pour soutenir son rang et sa naissance,
Il fallut étaler le luxe et la dépense ;
Il fallut habiter un superbe palais,
Faire par les couleurs distinguer ses valets ;
Et, traînant en tous lieux de pompeux équipages,
Le duc et le marquis se reconnut aux pages. ¹⁴

Bientôt, pour subsister, la noblesse sans bien
Trouva l'art d'emprunter, et de ne rendre rien ;
Et, bravant des sergents la timide cohorte,
Laissa le créancier se morfondre à sa porte :
Mais, pour comble, à la fin le marquis en prison
Sous le faix des procès vit tomber sa maison

Alors le noble altier, pressé de l'indigence,
Humblement du faquin rechercha l'alliance;
Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux;
Et, corrigeant ainsi la fortune ennemie,
Rétablit son honneur à force d'infamie.

Car, si l'éclat de l'or ne relève le sang,
En vain l'on fait briller la splendeur de son rang;
L'amour de vos aïeux passe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit et vous renie.
Mais quand un homme est riche il vaut toujours son prix;
Et, l'eût-on vu porter la mandille à Paris, ¹⁵
N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,
D'Hozier ¹⁶ lui trouvera cent aïeux dans l'histoire.

Toi donc, qui, de mérite et d'honneur revêtu,
Des écueils de la cour as sauvé ta vertu,
Dangeau, qui, dans le rang où notre roi t'appelle,
Le vois, toujours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par soi que par l'éclat des lis,
Dédaigner tous ces rois dans la pourpre amollis;
Fuir d'un honteux loisir la douceur importune;
A ses sages conseils asservir la fortune;
Et, de tout son bonheur ne devant rien qu'à soi,
Montrer à l'univers ce que c'est qu'être roi:
Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,
Va par mille beaux faits mériter son estime;
Sers un si noble maître; et fais voir qu'aujourd'hui
Ton prince a des sujets ¹⁷ qui sont dignes de lui.

NOTES.

¹ Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau, gouverneur de Tourraine, aide-de-camp, menin du dauphin, conseiller d'état d'épée, membre de l'académie françoise, membre honoraire de l'académie des sciences, etc. Malgré tant de titres, il est moins connu que l'abbé Dangeau, son frère, qui a laissé des dialogues sur l'immortalité de l'âme, et de meilleurs opuscules sur la grammaire. On attribue au marquis des mémoires manuscrits qui, selon Voltaire, (Siècle de Louis XIV) sont l'ouvrage d'un vieux valet-de-chambre imbécile. Ce que nous savons de plus honorable à la mémoire de ce seigneur, c'est qu'une des satires de Boileau lui est adressée.

² C'est plutôt à soutenir la proposition contraire que le reste de la pièce semble destiné.

³ Les quatre vers qui précèdent celui-ci n'existoient pas dans les premières éditions; Boileau les ajouta pour que l'apostrophe ironique, *Dites-moi, grand héros*, etc. ne parût point adressée à Dangeau : bien des gens y avoient été trompés; le marquis étoit fort vain.

Ce vers et les neuf suivans imitent ceux de Juvénal, satire VIII, v. 56 :

Dic mihi, Teucrorum proles, animalia muta
Quis generosa putet, nisi fortia? nempe volucrem
Sic laudamus equum, facili cui plurima palma
Fervet, et exultat rauco victoria circo.
Nobilis hic, quocumque venit de gramine, cujus
Clara fuga ante alios, et primus in æquore pulvis.
Sed venale pecus, Corythæ posteritas, et
Hirpini, si rara jugo victoria sedit,
Nil tibi majorum respectus, gratia nulla
Umbrarum, dominos pretiis mutare jubentur
Exiguis, tritoque trahunt epirhedria collo
Segnipedes, etc.

4 Alfane , cheval du roi Gradasse , dans l'Arioste.

5 Bayard , cheval de Renaud de Montauban , l'aîné des quatre fils Aymon.

6 Nobilitas sola est atque unica , virtus.

(Juv. sat. VIII. v. 20.)

7 Dans les éditions antérieures à 1701, on lit :

Savez-vous sur un mur repousser des assauts ?

8 Tum licet à Pico numeres genus , altaque si te

Nomina delectant , omnem Titanida pugnam

Inter majores ipsumque Promethea ponas :

De quocumque voles proavum tibi sumito libro.

(Juv. sat. VIII. v. 131.)

9 Un lâche esprit dans les premières éditions.

10 Incipit ipsorum contra te stare parentum

Nobilitas , claramque facem præferre pudendis.

(Juv. sat. VIII. v. 138.)

11 Stemmata quod Tusco raurum millesime duois.

(Pers. sat. III. v. 28.)

12 Dans la première édition , du moins trente quartiers , ensuite plus de trente quartiers. Ces expressions étoient inexactes , puisque le nombre des quartiers est quatre , ou huit , ou seize , ou trente-deux , etc.

13 Auteur du *Mercure armorial*. Dans les premières éditions , au lieu de Segoing , on lisoit Vulson , dont le livre est intitulé *Science héroïque* , etc. et non pas *Mercure*. Boileau avoit confondu ces deux auteurs ; il n'étoit pas profond dans la science héraldique.

14 Tout marquis veut avoir des pages ,

dit La Fontaine.

15 Mandille , petite casaque de laquais.

16 Généalogiste de la maison du roi.

17 Il y avoit dans la première édition : *La France a des sujets*.

SATIRE VI. (1660.)

LES EMBARRAS DE PARIS. 1

QUI frappe l'air, bon dieu ! de ces lugubres cris ?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi :
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie ;
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor : les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats, 2
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure.

Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux :
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain, 3
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entends déjà partout les charrettes courir, 4
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs, mille cloches émues,
D'un funèbre concert font retentir les nues ;
Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts font mourir les vivants.

Encor je bénirois la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avoit borné ma peine.
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison :
En quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse. ⁵
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé ;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là d'un enterrement la funèbre ordonnance
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance ; ⁶
Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçants
Font aboyer les chiens et jurer les passants.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là je trouve une croix de funeste présage ; ⁷
Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente ;
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un grand tas de boue :
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille :
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs ; ⁸
Chacun prétend passer ; l'un mugit, l'autre jure :
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés ⁹
De l'embarras qui croît ferment les défilés,

Et partout des passants enchaînant les brigades
Au milieu de la paix font voir les barricades ; ¹⁰
On n'entend que des cris poussés confusément :
Dieu pour s'y faire ouïr tonneroit vainement.
Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
Je me mets au hasard de me faire rouer.
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse ;
Guenaud sur son cheval en passant m'éclabousse : ¹¹
Et, n'osant plus paroître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.

Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
Souvent, pour m'achever, il survient une pluie :
On diroit que le ciel, qui se fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la rue, au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage ;
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant :
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant ;
Et les nombreux torrents qui tombent des gouttières,
Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivières.
J'y passe en trébuchant ; mais malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.

Car, sitôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques ;
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent ;
Que dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville. ¹²
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.

Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue!
Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés,
La bourse!... Il faut se rendre; ou bien non, résistez,
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
Pour moi, fermant ma porte, et cédant au sommeil, ¹³
Tous les jours je me couche avecque le soleil :
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
Des filous effrontés, d'un coup de pistolet,
Ébranlent ma fenêtre, et percent mon volet;
J'entends crier partout . Au meurtre ! On m'assassine.
Ou : Le feu vient de prendre à la maison voisine.
Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit. ¹⁴
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de notre quartier une seconde Troie,
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin sous mille crocs la maison abîmée
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.

Je me retire donc, encor pâle d'effroi :
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile :
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville. ¹⁵
Il faudroit, dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.

Paris est pour un riche un pays de cocagne : ¹⁶
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Receler le printemps au milieu des hivers ;

Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.

Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

v. 126.

NOTES.

¹ Critiquée par Muralt dans la sixième lettre sur les Anglois et les François, cette satire de Boileau a trouvé un judicieux défenseur dans le P. Brumoi, dont l'écrit sur cet objet se lit à la suite de l'Apologie des Anglois et des François par Desfontaines; Paris, 1726, in-12.

Marmontel a depuis censuré fort amèrement cette satire, et de tous les poèmes de Boileau c'est peut-être celui contre lequel il a fait éclater le plus de colère. « Boileau, dit-il, s'amuse à nous peindre les rues de Paris. C'étoit l'intérieur, et l'intérieur moral qu'il falloit peindre; la dureté des pères qui immolent leurs enfants à des vœux d'ambition, de fortune et de vanité; l'avidité des enfants, impatientes de succéder et de se réjouir sur le tombeau des pères; leur mépris dénaturé pour des parents qui ont en la folie de les placer au dessus d'eux; la fureur universelle de sortir de son état, où l'on seroit heureux, pour aller être ridicule et malheureux dans une classe plus élevée; la dissipation d'une mère que sa fille importuneroit, et qui n'ayant que de mauvais exemples à lui donner, fait encore bien de l'éloigner d'elle, en attendant que, rappelée dans le monde pour y prendre un mari qu'elle ne connoit pas, elle y vienne imiter sa mère qu'elle ne va que trop connoître; l'insolence d'un jeune homme enrichi par les rapines de son père, et qui l'en punit en dissipant son bien et en rougissant de son nom; l'émulation de deux époux à qui renchérra, par ses folles dépenses et par sa conduite insensée, sur les travers, sur les égarements, sur les vices honteux de l'autre; en un mot, la dépravation des mœurs de tous les états où l'oisiveté règne, où le désœuvrement, l'ennui, l'inquiétude, le dégoût de soi-même et de tous ses devoirs, la soif ardente des plaisirs, le besoin d'être remué par des jouissances nouvelles, les fantaisies, le jeu vorace, le luxe

« ruineux, causent de si tristes ravages; sans compter tous
 « les sanctuaires fermés aux yeux de la satire, et où le vice
 « repose en paix : voilà ce que l'intérieur de Paris présente au
 « poète satirique; et ce tableau, à peu de chose près, étoit le
 « même du temps de Boileau. »

Il est fâcheux que cette tirade soit déplacée : car elle est éloquente, et ce langage et ce courroux sont dignes d'un philosophe. Mais c'est en vérité bien du bruit à l'occasion de cent vingt-six vers, qu'un jeune homme de vingt-quatre ans a composés dans l'espoir de rendre avec précision et avec élégance des détails que notre langue poétique n'avoit encore su ni ennoblir, ni même exprimer. Ce jeune homme qui n'a point contemplé et jugé les mœurs de son siècle, est du moins trop sage pour aspirer à les peindre; il s'impose un travail moins illustre et plus épineux; et son essai dans un genre jusqu'alors ingrat, est une époque mémorable dans l'histoire de son talent, et dans les fastes de la littérature de sa nation.

La description des embarras de Paris a été détachée de la première satire, dont elle faisoit partie. Ces deux pièces sont le véritable début de Boileau. Ses productions antérieures à 1660, avoient mérité peu d'attention : mais ici l'écrivain s'annonce, et l'habile versificateur fait espérer le poète.

Juvénal avoit consacré aussi la fin de sa troisième satire à la description des embarras de Rome; et l'on a une épigramme de Martial sur le même sujet; c'est la cinquante-septième du livre XII.

² Voltaire a critiqué bien rigoureusement ce vers et les précédents. « Si Boileau, dit-il, avoit vécu alors dans la
 « bonne compagnie, elle lui auroit conseillé d'exercer son talent sur des objets plus dignes d'elle que des chats, des rats
 « et des souris. » (Dict. philosoph. art. *Goût*)

³ Dans toutes les éditions publiées avant la mort de Boileau, nous lisons :

Qu'un affreux serrurier, que le ciel en courroux
 A fait pour mes péchés trop voisin de chez nous.

Martial dit, dans l'épigramme LVII du l. XII,

Paludis malleator Hispanæ
Tritum nitenti fuste verberat saxum.

Et dans l'épigramme LXIX du l. IX :

Nondum cristati rupere silentia galli,
Murmure jam sævo verberibusque tonas.
Tam grave percussis incudibus æra resultant,
Causidicum medio cum faber aptat equo.

4 Rhedarum transitus arcto
Vicorum inflexu et stantis convicia mandræ
Eripiunt somnum.

(Juv. sat. III. v. 236.)

5 Nobis properantibus obstat
Unde prior : magno populus premit agmine lumbos
Qui sequitur ; ferit hic cubito , ferit assere duro
Alter : at hic tignum capiti incutit , ille metretam.

(Ibid. v. 243.)

6 Tristia robustis luctantur funera plaustris.

(Hor. l. II. ep. II. v. 74.)

7 Dans une lettre du 5 mai 1709, Boileau dit à Brossette :
« Je ne sais pas pourquoi vous êtes en peine du sens de ce
« vers : *là je trouve une croix*, etc., puisque c'est une chose que
« dans tout Paris, et *pueri sciunt*, que les couvreurs, quand ils
« sont sur le toit d'une maison, laissent pendre du haut de
« cette maison une croix de latte, pour avertir les passants de
« prendre garde à eux, et de passer vite; qu'il y en a quelque-
« fois des cinq ou six dans une même rue, et que cela n'em-
« pêche pas qu'il n'y ait souvent des gens blessés; c'est pour-
« quoi j'ai dit : *Une croix de funeste présage*. »

8 Les rimes *malencontreux* et *bœufs* fixent la prononciation du pluriel *bœufs*.

9 Ce vers et les trois suivants n'étoient pas dans l'édition de 1666.

10 Allusion aux barricades qui se firent à Paris au mois d'août 1648, pendant la guerre de la Fronde.

¹¹ Guenaud, médecin dont il a été parlé dans la satire IV, v. 32. Il alloit toujours à cheval.

¹² Nam qui spoliæ te
Non deerit, clausis domibus, postquam omnis ubique
Fixa catenatæ siluit compago tabernæ.
Interdum et ferro subitus grassator agit rem, etc.
(*Juv. sat. III. v. 302.*)

¹³ Avant l'édition de 1701, on lisoit :

Pour moi qu'une ombre étonne, accablé de sommeil.

¹⁴ Tout le monde, en ce temps-là, portoit des pourpoints.

Boil.

¹⁵ Magnis opibus dormitur in urbe.
(*Juv. sat. III. v. 235.*)

Nec quiescendi
In urbe locus est pauperi.
(*Martial. l. XII. ep. 57.*)

¹⁶ Pays imaginaire, où l'on vit dans l'oisiveté et dans l'abondance. Mais d'où vient ce nom de *cocagne*? On n'en sait trop rien, et il en est ainsi de plusieurs mots très familiers. Furetière dit que, dans le Haut-Languedoc, on appelle *cocagne* un petit pain de pastel, et qu'on a pris le nom de ce pain pour désigner un pays fertile, parce que le pastel ne croît qu'en des terres excellentes. — Brossette demande si ce nom ne viendrait pas de *Cucagna*, canton agréable et fertile sur la route de Rome à Lorette. — La Monnoye est persuadé que ce mot n'est qu'une altération du nom de Merlin *Cocaye*, qui, dans sa première Macaronée, décrit les monts habités par les Muses burlesques; monts où coulent des fleuves de vin, des ruisseaux de lait, et même des sauces, des ragoûts, des potages, etc. — Huet pense que *cocagne* vient de *gogaille*, et que *gogaille* vient de *gogue*, espèce de saupiquet ou de farce, etc. Quoi qu'il en soit, le mot de *cocagne* n'est pas très ancien dans notre langue; on ne le rencontre ni dans Rabelais, ni dans Marot, ni même dans Régnier.

SATIRE VII. (1663.)

SUR LE GENRE SATIRIQUE. ¹

MUSE, changeons de style, et quittons la satire;
C'est un méchant métier que celui de médire;
A l'auteur qui l'embrasse il est toujours fatal;
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.
Maint poëte, aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie;
Et tel mot, pour avoir réjoui le lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'auteur.

Un éloge ennuyeux, un froid panégyrique,
Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique,
Ne craint point du public les jugements divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre et les vers:
Mais un auteur malin, qui rit et qui fait rire,
Qu'on blâme en le lisant, et pourtant qu'on veut lire,
Dans ses plaisants accès qui se croit tout permis,
De ses propres ricurs se fait des ennemis.
Un discours trop sincère aisément nous outrage:
Chacun dans ce miroir pense voir son visage;
Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'âme et vous craint et vous hait.

Muse, c'est donc en vain que la main vous démange:
S'il faut rimer ici, rimons quelque louange;
Et cherchons un héros, parmi cet univers,
Digne de notre encens et digne de nos vers.
Mais à ce grand effort en vain je vous anime:
Je ne puis pour louer rencontrer une rime;

Dès que j'y veux rêver, ma veine est aux abois.
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle
Que des vers plus forcés que ceux de la Pucelle.
Je pense être à la gêne; et, pour un tel dessein,
La plume et le papier résistent à ma main.
Mais, quand il faut railler, j'ai ce que je souhaite.
Alors, certes, alors je me connois poète :
Phébus, dès que je parle, est prêt à m'exaucer;
Mes mots viennent sans peine, et courent se placer.
Faut-il peindre un fripon fameux dans cette ville?
Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville.
Faut-il d'un sot parfait montrer l'original?
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal :
Je sens que mon esprit travaille de génie.
Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie?
Mes vers, comme un torrent, coulent sur le papier;
Je rencontre à la fois Perrin et Pelletier,
Bonnecorse, Pradon, Colletet, Titreville;
Et, pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Aussitôt je triomphe, et ma muse en secret
S'estime et s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'est en vain qu'au milieu de ma fureur extrême
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même;
En vain je veux au moins faire grâce à quelqu'un :
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun;
Et, sitôt qu'une fois la verve me domine,
Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine.
Le mérite pourtant m'est toujours précieux :
Mais tout fat me déplaît, et me blesse les yeux;
Je le poursuis partout, comme un chien fait sa proie,
Et ne le sens jamais qu'aussitôt je n'aboie.

Enfin, sans perdre temps en de si vains propos,
 Je sais coudre une rime au bout de quelques mots.
 Souvent j'habille en vers une maligne prose :
 C'est par là que je vau^x, si je vau^x quelque chose.
 Ainsi, soit que bientôt, par une dure loi,⁴
 La mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi,
 Soit que le ciel me garde un cours⁵ long et tranquille
 A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
 Dût ma muse par là choquer tout l'univers,
 Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.⁶

Pauvre esprit, dira-t-on, que je plains ta folie !
 Modère ces bouillons de ta mélancolie ;
 Et garde qu'un de ceux que tu penses blâmer
 N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer.

Eh quoi ! lorsqu'autrefois Horace, après Lucile,⁷
 Exhaloit en bons mots les vapeurs de sa bile ;
 Et, vengeant la vertu par des traits éclatants,
 Alloit ôter le masque aux vices de son temps ;
 Où bien quand Juvénal, de sa mordante plume
 Faisant couler des flots de fiel et d'amertume,
 Gourmandoit en courroux tout le peuple latin,
 L'un ou l'autre fit-il une tragique fin ?
 Et que craindre, après tout, d'une fureur si vaine ?
 Personne ne connoît ni mon nom ni ma veine.
 On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,⁸
 Grossir impunément les feuillets d'un recueil.
 A peine quelquefois je me force à les lire,
 Pour plaître à quelque ami que charme la satire,⁹
 Qui me flatte peut-être, et, d'un air imposteur,
 Rit tout haut de l'ouvrage, et tout bas de l'auteur.
 Enfin c'est mon plaisir ; je veux me satisfaire :
 Je ne puis bien parler, et ne saurois me taire ;

Et, dès qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne soit en écrit :
Je ne résiste point au torrent qui m'entraîne.

Mais c'est assez parlé; prenons un peu d'haleine :
Ma main, pour cette fois, commence à se lasser.
Finissons. Mais demain, Muse, à recommencer.

v. 96.

NOTES.

¹ Imitation de la sat. I, liv. II d'Horace.

² Altération du nom de Henri Sauvel, auteur des *Antiquités de Paris et des Amours des rois de France*. — A la fin du vers 38, *Raumaville* pour *Somaville*, libraire.

³ Au lieu de *Bonnecorse*, *Pradon*, on lit dans les premières éditions, *Bardou*, *Mauroi*, *Boursault*. — Boileau n'a jamais livré à l'impression un distique qu'il avoit fait contre Mauroi et Fourcroi :

Qui ne hait point tes vers, ridicule Mauroi,
Pourroit bien pour sa peine aimer ceux de Fourcroi.

C'étoit une traduction proluxe du vers de Virgile :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

⁴ Ne longum faciam, seu me tranquilla senectus
Expectat, seu mors atris circumvolat alis,
Dives, inops, Romæ, seu fors ita jasserit, exsul,
Quisquis erit vitæ, scribam, color. — O puer, ut sis
Vitalis, metuo, et majorum ne quis amicus
Frigore te feriat. — Quid? quum est Lucilius ausus...
Petrahere et pellem, nitidus quâ quisque per ora
Cederet introrsum turpis; num Lælius, aut qui
Euxit ab oppressa meritum Carthagine nomen,
Ingenio offensi, aut læso doluere Metello,
Famosisque Lupo cooperto versibus?...

(*Hor. l. II. sat. I. v. 57.*)

⁵ *Me garde un cours* n'est ni assez clair, ni assez français, dit Le Brun.

⁶ Il y avoit d'abord : *Riche, gueux ou content*. Desmarets critiqua cet hémistiche où rien n'étoit opposé à *content*, et proposa : *Riche ou gueux, triste ou gai*. Boileau adopta cette correction.

⁷ Lucilius, poète satirique dont il ne reste que des fragments

⁸ Poëte quelquefois tolérable, dont le véritable nom est, dit-on, Moutereul.

Boileau imite ici ces deux vers d'Horace, liv. I, sat. IV, v. 71.

Nulla taberna meos habeat neque pila libellos,
Queis manus insudet vulgi, Hermogenisque Tigelli.

⁹ Non recitem quidquam, nisi amicis, idque coactus;
Non ubivis, coramve quibuslibet...

(*Hor. ibid.*)

SATIRE VIII. (1667.)

A M. M... (MÔREL), DOCTEUR DE SORBONNE.

SUR L'HOMME.

DE tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,*
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Quoi! dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chèvre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme? Oui, sans doute.
Ce discours te surprend, docteur, je l'aperçois.
L'homme de la nature est le chef et le roi :

Bois, prés, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.

Il est vrai, de tout temps la raison fit son lot :
Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.

Ces propos, diras-tu, sont bons dans la satire,
Pour égayer d'abord un lecteur qui veut rire :
Mais il faut les prouver. En forme. — J'y consens.
Réponds-moi donc, docteur, et mets-toi sur les bancs.

Qu'est-ce que la sagesse? Une égalité d'âme
Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflamme :
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés.
Qu'un doyen au palais ne monte les degrés.
Or cette égalité dont se forme le sage,
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage?

La fourmi tous les ans traversant les guérets ²
 Grossit ses magasins des trésors de Cérès;
 Et dès que l'aquilon, ramenant la froidure,
 Vient de ses noirs frimas attrister la nature,
 Cet animal, tapi dans son obscurité,
 Jouit, l'hiver, des biens conquis durant l'été.
 Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante,
 Paresseuse au printemps, en hiver diligente,
 Affronter en plein champ les fureurs de janvier,
 Ou demeurer oisive au retour du bélier.
 Mais l'homme, sans arrêt dans sa course insensée,
 Voltige incessamment de pensée en pensée :
 Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
 Ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il ne veut pas.
 Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite. ³
 Moi ! j'irois épouser une femme coquette !
 J'irois, par ma constance aux affronts endurci,
 Me mettre au rang des saints qu'a célébrés Bussi ! ⁴
 Assez de sots sans moi feront parler la ville,
 Disoit le mois passé ce marquis indocile,
 Qui, depuis quinze jours dans le piège arrêté,
 Entre les bons maris pour exemple cité,
 Croit que Dieu, tout exprès, d'une côte nouvelle
 A tiré pour lui seul une femme fidèle.

Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir :
 Il condamne au matin ses sentiments du soir :
 Importun à tout autre, à soi-même incommode,
 Il change à tous moments d'esprit comme de mode :
 Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
 Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc.

Cependant à le voir, plein de vapeurs légères,
 Soi-même se bercer de ses propres chimères,

Lui seul de la nature est la base et l'appui,
 Et le dixième ciel ne tourne que pour lui.
 De tous les animaux il est, dit-il, le maître. —
 Qui pourroit le nier? poursuis-tu. — Moi, peut-être.
 Mais, sans examiner si vers les antres sourds
 L'ours a peur du passant, ou le passant de l'ours;
 Et si, sur un édit des pâtres de Nubie,
 Les lions de Barca videroient la Libye;
 Ce maître prétendu qui leur donne des lois,
 Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois!
 L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,
 Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.

Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher :
 Debout, dit l'avarice, il est temps de marcher. ⁵ —
 Hé! laissez-moi. - Debout! - Un moment. - Tu répliques?
 A peine le soleil fait ouvrir les boutiques. —
 N'importe, lève-toi. — Pour quoi faire après tout? —
 Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
 Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre,
 Rapporter de Goa le poivre et le gingembre. —
 Mais j'ai des biens en foule, et je puis m'en passer. —
 On n'en peut trop avoir; et pour en amasser
 Il ne faut épargner ni crime ni parjure;
 Il faut souffrir la faim, et coucher sur la dure;
 Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet, ⁶
 N'avoir en sa maison ni meubles ni valet;
 Parmi les tas de blé vivre de seigle et d'orge;
 De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge. ⁷ —
 Et pourquoi cette épargne enfin? — L'ignores-tu?
 Afin qu'un héritier, bien nourri, bien vêtu,
 Profitant d'un trésor en tes mains inutile,
 De son train quelque jour embarrasse la ville. —

Que faire? Il faut partir : les matelots sont prêts.

Ou, si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
Bientôt l'ambition et toute son escorte
Dans le sein du repos vient le prendre à main-forte,
L'envoie en furieux, au milieu des hasards,
Se faire estropier sur les pas des Césars;
Et cherchant sur la brèche une mort indiscrete,
De sa folle valeur embellir la gazette.

Tout beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos;
Ce vice fut toujours la vertu des héros.
Quoi donc! à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre?
Qui? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre?
Ce fougueux l'Angéli, qui, de sang altéré,⁹
Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré?⁹
L'enragé qu'il étoit, né roi d'une province
Qu'il pouvoit gouverner en bon et sage prince,
S'en alla follement, et pensant être dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu;
Et, traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre :
Heureux, si de son temps, pour cent bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des petites-maisons;
Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parents, enfermé de bonne heure!

Mais, sans nous égarer dans ces digressions,
Traiter, comme Senaut, toutes les passions,¹⁰
Et, les distribuant, par classes et par titres,
Dogmatiser en vers, et rimer par chapitres,
Laissons-en discourir La Chambre et Coeffeteau,¹¹
Et voyons l'homme enfin par l'endroit le plus beau.

Lui seul, vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,
Fait voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles,

Se fait des gouverneurs, des magistrats, des rois,
Observe une police, obéit à des lois.

Il est vrai. Mais pourtant sans lois et sans police,
Sans craindre archers, prévôt, ni suppôt de justice,
Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains, ¹²
Pour détrousser les loups courir les grands chemins?
Jamais, pour s'agrandir, vit-on dans sa manie
Un tigre en factions partager l'Hyrcanie? ¹³
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours? ¹⁴
Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours?
A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre république,
« Lions contre lions, parents contre parents,
« Combattre follement pour le choix des tyrans? » ¹⁵
L'animal le plus fier qu'enfante la nature
Dans un autre animal respecte sa figure;
De sa rage avec lui modère les accès;
Vit sans bruit, sans débats, sans noise, sans procès.
Un aigle, sur un champ prétendant droit d'aubaine, ¹⁶
Ne fait point appeler un aigle à la huitaine;
Jamais contre un renard chicanant un poulet
Un renard de son sac n'alla charger Rolet; ¹⁷
Jamais la biche en rut n'a, pour fait d'impuissance,
Traîné du fond des bois un cerf à l'audience;
Et jamais juge, entre eux ordonnant le congrès,
De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts. ¹⁸
On ne connoît chez eux ni placets ni requêtes,
Ni haut ni bas conseil, ni chambre des enquêtes.
Chacun l'un avec l'autre en toute sûreté
Vit sous les pures lois de la simple équité.
L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.

C'étoit peu que sa main, conduite par l'enfer,
 Eût pétri le salpêtre, eût aiguisé le fer : ¹⁹
 Il falloit que sa rage, à l'univers funeste,
 Allât encor des lois embrouiller un Digeste;
 Cherchât pour l'obscurcir des gloses, des docteurs,
 Accablât l'équité sous des monceaux d'auteurs,
 Et pour comble de maux apportât dans la France
 Des harangueurs du temps l'ennuyeuse éloquence.

Doucement, diras-tu : que sert de s'emporter?
 L'homme a ses passions, on n'en sauroit douter;
 Il a comme la mer ses flots et ses caprices :
 Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.
 N'est-ce pas l'homme enfin dont l'art audacieux
 Dans le tour d'un compas a mesuré les cieux; ²⁰
 Dont la vaste science, embrassant toutes choses,
 A fouillé la nature, en a percé les causes?
 Les animaux ont-ils des universités?
 Voit-on fleurir chez eux des quatre facultés?
 Y voit-on des savants en droit, en médecine,
 Endosser l'écarlate et se fourrer d'hermine?

Non, sans doute; et jamais chez eux un médecin
 N'empoisonna les bois de son art assassin.
 Jamais docteur armé d'un argument frivole
 Ne s'enroua chez eux sur les bancs d'une école.
 Mais, sans chercher au fond si notre esprit déçu
 Sait rien de ce qu'il sait, s'il a jamais rien su,
 Toi-même réponds-moi : Dans le siècle où nous sommes
 Est-ce au pied du savoir qu'on mesure les hommes?

Veux-tu voir tous les grands à ta porte courir?
 Dit un père à son fils dont le poil va fleurir; ²¹
 Prends-moi le bon parti : laisse là tous les livres.
 Cent francs au denier cinq combien font-ils? — Vingt livres.

C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.
 Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir !
 Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences ;
 Prends, au lieu d'un Platon, le Guidon des finances : ²²
 Sache quelle province enrichit les traitants,
 Combien le sel au roi peut fournir tous les ans.
 Endurcis-toi le cœur : sois arabe, corsaire,
 Injuste, violent, sans foi, double, faussaire.
 Ne va point sottement faire le généreux :
 Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux ;
 Et, trompant de Colbert la prudence importune,
 Va par tes cruautés mériter la fortune.
 Aussitôt tu verras poètes, orateurs,
 Rhéteurs, grammairiens, astronomes, docteurs,
 Dégrader les héros pour te mettre en leurs places,
 De tes titres pompeux enfler leurs dédicaces,
 Te prouver à toi-même, en grec, hébreu, latin,
 Que tu sais de leur art et le fort et le fin.
 Quiconque est riche est tout : sans sagesse il est sage ; ²³
 Il a, sans rien savoir, la science en partage ;
 Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
 La vertu, la valeur, la dignité, le sang ;
 Il est aimé des grands, il est chéri des belles.
 Jamais surintendant ne trouva de cruelles.
 L'or, même à la laideur, donne un teint de beauté : ²⁴
 Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

C'est ainsi qu'à son fils un usurier habile
 Trace vers la richesse une route facile :
 Et souvent tel y vient, qui sait, pour tout secret,
 Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.

Après cela, docteur, va pâlir sur la Bible ;
 Va marquer les écueils de cette mer terrible ;

Perce la sainte horreur de ce livre divin ;
 Confonds dans un ouvrage et Luther et Calvin ;
 Débrouille des vieux temps les querelles célèbres ;
 Eclaircis des rabbins les savantes ténèbres ;
 Afin qu'en ta vieillesse un livre en maroquin
 Aille offrir ton travail à quelque heureux faquin ,
 Qui, pour digne loyer de la Bible éclaircie ,
 Te paie en l'acceptant d'un « Je vous remercie. »
 Ou, si ton cœur aspire à des honneurs plus grands ,
 Quitte là le bonnet, la Sorbonne et les bancs ;
 Et, prenant désormais un emploi salutaire ,
 Mets-toi chez un banquier ou bien chez un notaire :
 Laisse là saint Thomas s'accorder avec Scot ; ²⁵
 Et conclus avec moi qu'un docteur n'est qu'un sot.

Un docteur ! diras-tu. Parlez de vous, poète :
 C'est pousser un peu loin votre muse indiscrete.
 Mais, sans perdre en discours le temps hors de saison , ²⁶
 L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raison ?
 N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidèle ?

Oui. Mais de quoi lui sert que sa voix le rappelle ,
 Si, sur la foi des vents tout prêt à s'embarquer ,
 Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer ? ²⁷
 Et que sert à Cotin la raison qui lui crie :
 N'écris plus, guéris-toi d'une vaine furie ;
 Si tous ces vains conseils, loin de la réprimer ,
 Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer ?
 Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il récite ,
 Il met chez lui voisins, parents, amis, en fuite : ²⁸
 Car, lorsque son démon commence à l'agiter ,
 Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à désertir.
 Un âne, pour le moins, instruit par la nature ,
 A l'instinct qui le guide obéit sans murmure ;

Ne va point follement de sa bizarre voix
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois :
Sans avoir la raison , il marche sur sa route.
L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goutte,
Régler par ses avis fait tout à contre-temps,
Et, dans tout ce qu'il fait, n'a ni raison ni sens :
Tout lui plaît et déplaît, tout le choque et l'oblige ;
Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige ;
Son esprit au hasard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit. ²⁹
Et voit-on, comme lui, les ours ni les panthères
S'effrayer sottement de leurs propres chimères ;
Plus de douze attroupés craindre le nombre impair ;
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air ? ³⁰
Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle
Sacrifier à l'homme, adorer son idole,
Lui venir, comme au dieu des saisons et des vents,
Demander à genoux la pluie ou le beau temps ?
Non, mais cent fois la bête a vu l'homme hypocondre ³¹
Adorer le métal que lui-même il fit fondre ;
A vu dans un pays les timides mortels
Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels ;
Et sur les bords du Nil les peuples imbéciles,
L'encensoir à la main, chercher les crocodiles ³².
Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux ?
Que peut servir ici l'Egypte et ses faux dieux ?
Quoi ! vous me prouvez par ce discours profane
Que l'homme, qu'un docteur, est au-dessous d'un âne !
Un âne, le jouet de tous les animaux,
Un stupide animal, sujet à mille maux ;
Dont le nom seul en soi comprend une satire !
— Qui, d'un âne : et qu'a-t-il qui nous excite à rire ?

Nous nous moquons de lui : mais s'il pouvoit un jour,
Docteur, sur nos défauts s'exprimer à son tour;
Si, pour nous réformer, le ciel prudent et sage
De la parole enfin lui permettoit l'usage;
Qu'il pût dire tout haut ce qu'il se dit tout bas;
Ah! docteur, entre nous, que ne diroit-il pas?
Et que peut-il penser lorsque dans une rue,
Au milieu de Paris, il promène sa vue;
Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrés,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrés?
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trousses,
Courir chez un malade un assassin en housse;
Qu'il trouve de pédants un escadron fourré,
Suivi par un recteur de bedeaux entouré;³³
Ou qu'il voit la Justice, en grosse compagnie,
Mener tuer un homme avec cérémonie?
Que pense-t-il de nous lorsque sur le midi
Un hasard au palais le conduit un jeudi;³⁴
Lorsqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
La chicane en fureur mugir dans la grand'salle?
Que dit-il quand il voit les juges, les huissiers,
Les clercs, les procureurs, les sergents, les greffiers?
Oh! que si l'âne alors, à bon droit misanthrope,
Pouvoit trôuver la voix qu'il eut au temps d'Esopé;
De tous côtés, docteur, voyant les hommes fous,
Qu'il diroit de bon cœur, sans en être jaloux,
Content de ses chardons, et secouant la tête :
Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bête! ³

NOTES.

* On retrouve ce vers dans Ronsard, hymne VI, l. 1.

¹ Il seroit permis de critiquer *une égalité d'âme*, qui marche...., et dont se forme le sage.

² Parvula, nam exemplo est magni formica laboris;
Ore trahit quodcumque potest, atque addit acervo
Quem struit, haud ignara ac non incauta futuri.
Quæ, simul inversum contristat aquarius annui;
Non usquam præcepit, et illis utitur antè
Quæsitis sapiens.

(Hor. l. I. sat. I. v. 33.)

³ ...Quid mea quum pugnat sententia secum?
Quod petit, spernit : repetit quod nuper omisit?
Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto?

(Hor. l. I. ep. I. v. 97.)

⁴ Bussi Rabutin avoit fait relier fort proprement, et comme un livre d'église, un livret qui contenoit le catalogue de certains époux fameux par leurs disgrâces ou par leurs complaisances. — Bussi a d'ailleurs composé l'histoire amoureuse des Gaules.

⁵ Manie piger stertis? surge, inquit avaritia : eis,
Surge. Negas? Instat : surge, inquit. Non queo. Surge.
En quid agam? Rogitas? Saperdas advehe Ponto,
Castoreum, stuppas, ebenum, thus, lubrica Coa,
Tolle recens primus piper è sitiente camelo.
Verte aliquid, jura.

(Pers. sat. V. v. 132.)

⁶ Joueur dont parle aussi Régnier, sat. XIV.

⁷ Ce vers et le précédent rappellent l'avarice et les aventures du lieutenant-criminel Tardieu et de sa femme; complot fameux dont il sera parlé plus au long dans la satire X.

⁸ Voilà le roi Alexandre déclaré fou. Or, dans l'Art poé-

tique , ch. III , vers 250 , Louis XIV. ressemble au grand Alexandre :

Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis.

Pradon et Desmarests ont fait ce rapprochement. — Sur l'Angéli, voyez sat. I, v. 112.

9 Unus Pellæo juveni non sufficit orbis :

Æstuat infelix angusto limite mundi.

(*Juv. sat. X, v. 168.*)

10 Traité de l'usage des Passions, par Senaut.

11 Tableau des Passions humaines, par Coeffeteau. — Caractères des passions par La Chambre.

12 Neque his lupis mos, nec fuit leonibus,

Nunquam nisi in dispar feris.

(*Hor. epod. VII. v. 11.*)

Sed jam serpentum major concordia : parciit

Cognatis maculis similis fera. Quando leoni

Fortior eripuit vitam leo? Quo nemore unquam

Exspiravit aper majoris dentibus apri?

Indica tigris agit rabidâ cum tigride pacem

Perpetuam. Sævis inter se convenit ursis.

Ast homini, etc.

(*Juv. sat. XV. v. 159.*)

13 Province de Perse, sur les bords de la mer Caspienne.
Boit.

14 Il y avoit dans les premières éditions : *L'ours FAIT-il....*

La Fontaine et Racine jugèrent qu'on ne devoit pas dire :
FAIRE la guerre avec quelqu'un.

15 Ces deux vers sont imités de ceux-ci de P. Corneille :

Romains contre Romains, parents contre parents,

Combattoient seulement pour le choix des tyrans.

(*Cinna, act. I, sc. III.*)

16 Droit de s'emparer de la succession d'un étranger.

17 Voyez sur ce procureur la satire I, vers 52.

¹⁸ Ces deux vers ont contribué à l'abolition d'un usage infâme. Ils frappèrent le président Lamoignon et son fils, avocat général. Depuis la publication de cette satire, ces deux magistrats se déclarèrent toujours contre une si odieuse épreuve, et parvinrent enfin à l'abolir en 1677.

¹⁹ Ast homini ferrum lethale incude nefanda

Produxisse parum est.

(*Juv. sat. XV. v. 165.*)

²⁰ Descripsit radio totum qui gentibus orbem.

(*Virg. egl. III. v. 41.*)

²¹ Romani pueri longis rationibus assem

Discunt in partes centum diducere : dicat

Filius Albin, si de quincunce remota est

Uncia, quid superat ? Poteras dixisse, Triens. Eu !

Rem poteris servare tuam. Redit uncia : Quid fit ?

Semis, etc.

(*Hor. A. poet. v. 325.*)

²² Livre qui traite des finances. *Boil.*

²³ Scilicet uxorem cum dote, fidemque, et amicos,

Et genus, et formam regina pecunia donat :

Ac bene nummatum decorat Suadela Venusque.

(*Hor. l. I. ep. VI. v. 36.*)

²⁴ Au lieu de *la laideur* il y avoit d'abord *Pellisson*. On sait que *Pellisson* abusoit de la permission que les hommes ont d'être laids. Il avoit été le premier commis du *surintendant* Fouquet, désigné dans le vers précédent.

²⁵ Jean Duns Scot, long-temps célèbre dans les écoles, y étoit appelé le Docteur Subtil. Ses opinions sont souvent contraires à celles de Thomas d'Aquin, surnommé le Docteur Angélique.

²⁶ La mesure du vers a gêné la construction de la phrase : Sans perdre le temps en discours hors de saison, auroit été bien moins embarrassé que sans perdre en discours LE TEMPS hors de saison.

²⁷ Ici devoit se placer un morceau finissant par ces quatre vers :

Il a perdu l'esprit, et demain dès l'aurore,
Il prendra, s'il m'en croit, douze grains d'ellébore.
C'est bien dit, le conseil est sagement donné,
Et Guénaud chez Cotin n'eût pas mieux ordonné.

²⁸ Indoctum doctumque fugat recitator acerbus.

(*Hor. A. poet. v. 474.*)

Il met de ses vers, chez lui, en suite, voisins, parents, etc... construction embarrassée, ainsi que l'observe Condillac, *Art d'Ecrire*, liv. I, ch. 12.

²⁹ Destruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.

(*Hor. l. I. ep. I. v. 100.*)

Boileau avoit d'abord traduit :

Fait, défait et refait, ôte, augmente et détruit.

³⁰ Il y avoit, dans les premières éditions :

De fantômes en l'air combattre leurs desirs,
Et de vains arguments chicaner leurs plaisirs.

Arnauld trouva ce distique trop peu moral.

³¹ Desmarets et Pradon prétendoient qu'il falloit *hypocondriaque* : mais l'académie françoise approuva *hypocondre* employé comme adjectif. Je m'attendois bien à être condamné, disoit Boileau ; car j'avois raison, et c'étoit moi.

³² Quis nescit, Volusi Bitlynice, qualia demens
Ægyptus portenta colat? Crocodilon adorat
Pars hæc, illa pavet saturam serpentibus ibin.
Effigies sacri nitet aurea cercopitheci, etc.

(*Juv. sat. XV. v. 1.*)

³³ Voyez sat. III, v. 152.

³⁴ C'est le jour des grandes audiences. *Bo'l.*

³⁵ « Cette satire est admirablement dialoguée : Boileau « n'en a point de plus forte pour le sens, ni pour les vers. »
Note de Le Brun.

ESQUISSE EN PROSE

DE LA SATIRE IX.

SAINT-MARC a publié ce morceau en 1747, pag. 257 du t. V de son édition de Boileau. Cette esquisse a été, dit-on, *trouvée dans le cabinet du poète après sa mort*. On prétend que Boileau écrivoit quelquefois ses ouvrages en prose, avant de les mettre en vers. (Voyez satire VII, vers 61.) Racine en a quelquefois usé de même.

J'AI dessein de m'entretenir avec vous, mon Esprit. Je ne saurois vous passer vos libertés, ni vous accorder davantage de basses flatteries sur les traits satiriques dont vous piquez les grands auteurs de votre siècle. J'ai donc résolu de ne vous rien cacher de ce que je pense.

Ne soupçonneroit-on pas en lisant vos bons mots, en vous entendant débiter vos belles maximes, au ton que vous prêtez à vos décisions sur les poètes, et à la hardiesse avec laquelle vous réfutez des théologiens, que vous êtes l'unique respecté de la médian-
sance, et qu'il n'est permis qu'à vous de décider du bon ou du mauvais sort d'un ouvrage?

Cependant un génie particulier me parle incessamment de vous contre ce procédé. Ma personne ne perd point de vue le haut et le bas de vos pensées; elle ne peut s'empêcher de sourire en voyant votre foiblesse et votre stérilité se mêler de critiquer la ville de Paris, dans vos coups de dent, plus bourru et plus

cynique que le sexe en fureur, et l'avocat Gautier qui plaide.

Néanmoins parlons ensemble. D'où vous est venue votre inspiration médisante? Boit-on de l'eau d'Hippocrène, si l'on n'a les muses favorables? Étiez-vous agité, répondez-moi, de cette imagination fougueuse dont le dieu des beaux vers transporte les poètes qu'il aime? La double montagne a-t-elle été rendue facile pour vous seul? Ne devriez-vous pas être instruit que qui ne franchit pas d'abord la hauteur du Parnasse, demeure au pied fort long-temps; et que si un auteur n'a pas l'autorité d'Horace et le badinage de Voiture, il croupit avec la traduction de l'Institution de l'Orateur.

Mais, si mes avis ne sauroient retenir le penchant malicieux qui conduit votre plume, sans passer le temps que vous consacrez aux filles de Mémoire en réflexions inutiles, entreprenez l'histoire du roi, dans un volume; employant avec grandeur toutes les connoissances que vous vous êtes faites des routes du sacré mont, chaque année ennoblirait ce recueil, et votre réputation immortelle chargerait Barbin de toute sa fumée.

Peut-être répondrez-vous que c'est inutilement que j'ose vous chatouiller d'un travail brillant, qui vous semble trop hardi; que tout poète n'a pas la voix du chantre thébain; et qu'il n'est pas en la puissance de tout bel esprit de chausser le cothurne pour faire parler de cette sorte la reine au roi :

Lille venoit de voir foudroyer ses remparts,
Et l'ibère vaincu fuyoit de toutes parts. *

* Vers de Fléchier.

Avec un vol si téméraire, le savant élève de Malherbe (*Racan*) toucheroit le luth de l'héroïque auteur de l'Iliade; mais, pour le pitoyable traducteur des Lamentations de Jérémie (*Cotin*), et le caustique Boileau, à qui la passion de la poésie dicte des *impromptus*, et que l'envie de critiquer et l'étude ont rendu versificateur, quoique tous les pédants prennent le parti de notre Minerve, il nous est plus favorable de nous croire dans l'oubli. Des vers froids et un panégyrique bas ôtent en même temps l'honneur au poète et au prince. Je vous le dis, de parilles entreprises surpassent une légère érudition.

Voilà comme s'exprime un esprit qui languit dans la volupté, et qui, sous l'extérieur d'une fausse humilité, couvre une ironie d'autant plus à craindre qu'elle est plâtrée d'un respect peu sincère. Cependant ayant envie de risquer votre renommée, ne vous eût-il pas été plus glorieux de lui donner l'essor vers le ciel, que de contenter votre amour pour la satire par une poésie contraire au christianisme; par-là noircir quiconque ne songe pas à vous, et de la gloire dont flatte une satire hardie, faire la fortune d'un imprimeur, en courant risque de la vôtre?

Votre orgueil se met-il en tête de parvenir à l'immortalité d'Horace, et vous pensez-vous arrivé au degré de ces vers inexplicables qui pourroient désespérer les Scaligers à venir, par un poème aussi obscur que celui de Lycophron? Quel grand nombre d'auteurs ont d'abord été favorablement approuvés, que l'on a vus ensuite rebutés du public? Combien en voit-on encore pendant un temps se contenter du débit de leur volume, qu'ils savent après dans une balance

méprisable? Un poète estimé de son siècle sait que ses ouvrages sont dans la mémoire de tout un peuple; mais après, vieillis dans la poudre et presque inconnus, ils vont avec le Sac de Carthage (*tragédie de La Serre*) et les Ridicules Rimes d'un poète méprisé (*Neufgermain*), servir avec d'autres d'enveloppes chez l'épicier, ou, par lui châtrés de toutes les pages favorables au galimathias, courir les quais par lambeaux.

Où est la gloire pour vos écrits de servir d'amusement aux pages et aux laquais, et quelquefois même égarés, de les voir à côté des chansons du Savoyard? Cependant, malgré ce destin si rebutant, je suppose qu'ils se soutiennent par la nouveauté de votre satire, et que leur recueil, satisfaisant vos désirs, serve à faire siffler Côtin jusqu'au dernier siècle; une récompense de si longue durée vaut-elle la peine de médire? et une raillerie ingénieuse est-elle bien soutenue, si elle n'a pour approbateurs que l'épouvante du peuple, et la vindication des ignorants?

Quel est donc le génie qui émeut votre bile, et vous met l'aiguillon à la bouche? Tel ouvrage vous ennuie. Vous a-t-on contraint d'en faire la lecture? un mauvais livre ne peut-il pas demeurer sans nom, ni un poète reposer tranquillement dans sa pourriture? La poudre mange le Jonas qui n'a pas vu le jour. Il faudroit être Goliath pour lire le David, et l'on moisiroit sur le Moïse. Où est la conséquence de cela? Ceux qui n'ont pas vécu, ne meurent pas. Leur obscurité n'est-elle pas assez grande pour obliger votre muse à garder le silence? Quel est le crime de ce grand nombre de glaçants écrits pour en réchauffer les titres dans vos vers? Quel mal ont commis tant d'auteurs

que vous nommez ? L'un (*Perrin*) fait parler la tendre Ariane comme une furie qui poursuit Thésée le flambeau à la main : un autre (*Bardin*) discourt en gymnosophiste de la science des mœurs ; un autre (*Pradon*) rend la scène française le théâtre de Brioché ; l'autre (*Hesnault*) avorte d'un madrigal sous le titre de sonnet, enfant mort-né qui noircit l'honneur de son père ; un autre (*Pelletier*) déclame en prose et en vers contre la fortune, qui le fait voir dans Paris aussi crotté que l'auteur de Cyminde (*Colletet*) ; un autre (*Titreville*) est aussi pauvre en paraphrase qu'en manteau ; le dernier (*Quinault*) se tue de plaire par un tendre qui déplaît à sa femme. Tous ces auteurs, démasqués en vos vers, y servent de rimes malignes. Leurs productions vous font bâiller. Voilà une plaisante excuse. Sa majesté et toute sa suite en ont bien été ennuyées : a-t-on vu pour cela que la moindre déclaration ait condamné la licence de leurs froids panégyriques ? Gâte du papier qui en aura envie. Une pareille occupation peut tarir le cornet et user les plumes de quiconque l'embrasse. Une intrigue amoureuse, sans choquer Bartole ni Cujas, peut être la matière de plusieurs tomes fort impatientants. C'est pour cela que depuis longues années tous ceux qui se mêlent d'écrire débordent à Paris, où les portails sont masqués de toutes sortes de titres.

Unique de votre clique, plus difficile, sans aucune puissance ni réputation, résoudrez-vous de l'honneur et des places du sacré vallon ? Vous cependant qui retouchez les ouvrages de vos confrères, comment vous imaginez-vous que l'on considère vos écrits ? Aucun n'échappe à votre satire ; mais vous dit-on les discours

que l'on tient contre votre personne? N'approchez pas, avertit l'un, de ce médisant; il est trop vindicatif pour deviner le sujet de son courroux. Cet écervelé dans ses licences sacrifieroit le plus cher de ses amis à une plaisanterie. Le brave M. Chapelain n'a pu lui faire goûter son poëme, et il pense réduire tous les savaux à son jugement. La chicane a-t-elle jamais mérité qu'il en parlât bien? Sauroit-on entendre d'action oratoire la plus savante, qu'il ne s'y assoupisse? Cependant lui, malgré le souverain pouvoir qu'il s'attribue près d'Apollon, se voit habillé de différents lambeaux d'Horace. Le poëte qui lui prête le collet pour déclamer contre les femmes, (*Juvénal*) a exprimé avant lui :

Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

Ces deux poëtes latins ne se sont-ils pas aussi déclarés contre le caprice de la rime; et n'est-ce pas aussi sur ces satiriques qu'il établit son innocence? il fait ensorte de s'autoriser de *Juvénal* et d'*Horace*. Ces deux poëtes ont peu passé par mes mains. Cependant tout le monde seroit mieux gouverné, si toute cette engeance, si cette tourbe médisante s'alloit noyer.

C'est ainsi que l'on parle de vous, et que chacun vous croit un poëte à vous aller jeter dans la rivière. Inutilement un goguenard, embrassant votre parti, prétend obtenir votre grâce. Un lecteur effrayé ne pardonne jamais ces copies de son prochain qu'il reconnoît en sa personne. Vous attirerez-vous tous les jours de nouvelles querelles? Ne verrai-je que poëtes se courroucer? Vos transports ne s'adouciront-ils

point? Composons ensemble, ma Minerve. Trêve de plaisanterie ; parlez,... Mais, répondrez-vous, d'où vient vous emportez-vous si fort? Où sont les défenses qui ont été faites de charger les versificateurs arides et froids? Eh ! qui regardant un célèbre ennuyeux vanter ses productions que le raisonnement désavoue à chaque feuillet, ne doit dire au même moment : *L'auteur extravagant ! L'écrivain assommant ! Le maudit traducteur ! Ces épithètes qui ne forment qu'un sens vague, de quoi décident-elles?*

L'ironie ou la vérité se distribuent-elles ainsi dans le public? ne le pensez pas. On prend un ton plus doux lorsque l'on médit de quelqu'un. Veut-on savoir par quel miracle Alidor a dépensé partie de ses richesses à élever un couvent : *Alidor*, répond un menteur ; *je ne connois autre. Avant que d'avoir son emploi, on l'a vu laquais. Sa probité n'est pas moins exemplaire que sa dévotion, et il veut rendre à Dieu l'or qu'il vole à tout Paris.*

Un génie non fardé, qui hait la flatterie, évite ce raffinement si naturel à la satire. Mais de critiquer une poésie languissante ; de berner un savant qui berne le raisonnement ; de piquer un fade rieur, qui ne nous plait pas : c'est là le pouvoir que se donne tout homme qui achète un livre.

Un marquis ridicule dit tous les jours à la cour son sentiment avec une prévention impertinente, préfère sans aucun goût le style énervé de Théophile au style nerveux de Malherbe et de Racan, et le clinquant de la Jérusalem aux richesses solides de l'Enéide.

Pour quinze sous un clerc de procureur, sans re-

douter l'insulte, va sur le parterre de la comédie siffler le roi des Huns, et parce qu'Attila ne chatouille pas ses oreilles, tous les vers de Corneille lui paroissent des Visigoths.

On ne voit à Paris ni copiste ni valet d'auteur à qui toutes sortes d'écrits ne soient sujets pour l'examen. Un poëte n'est pas plus tôt imprimé qu'il est réduit à l'esclavage par celui qui en fait l'emplète. Il en passe par où l'on veut; ses vers seuls entreprennent sa défense.

Dans un respectueux avis un poëte agenouillé adoucit en vain ses lecteurs par des excuses ennuyeuses; ces critiques chagrins, bien loin de l'écouter, le condamnent sans ressource.

Je serois donc le seul qui garderois le silence? Un impertinent me sera visible, et je ne pourrai le barbouiller? Ma satire a-t-elle rien enfanté d'assez outrageant pour déchaîner contre elle des libelles sanglants? Bien loin de mal parler de ces auteurs, j'ai été le premier à les introduire dans le monde : car sans ces traits dont je les ai désignés, leurs occupations seroient encore inconnues. Quelqu'un sait-il d'autre que de moi, que Cotin a monté dans la chaire? Rien n'illustre davantage un fat que la satire. Les jours différents qu'elle ajoute à son portrait, éclaircissent son tableau. Enfin, en chargeant ces auteurs, j'en ai parlé comme ils me sont connus; et d'autres qui me blâment, n'en disent pas moins.

Il n'a pas raison, dit l'un. A-t-il droit d'écrire les noms? Rire de Chapelain! Eh! c'est le bonhomme du siècle. L'illustre épistolier, le célèbre Balzac l'a

*rendu le héros de ses lettres galantes. A la vérité, s'il eût suivi mon avis, il n'eût jamais composé de poëme; il fait des vers trop durs, il devrait écrire en prose. C'est là comme on en parle; en parlé-je autrement? En raillant ses productions, ma plume a-t-elle répandu sur ses actions une encre maligne? Mon Apollon, en l'entreprenant, ami de sa probité, a jugé bien différemment du faiseur de vers, et de la droiture qu'il a dans le monde. Que l'on flatte sa bonne foi et sa candeur; que l'on mette à prix sa douceur, sa complaisance, sa sincérité et sa promptitude à obliger ses amis; le veut-on? je m'y sou mets, et je me résous à garder le silence. Mais que ses écrits servent de modèle, et qu'il passe pour le plus riche poëte du Parnasse; que pareil à Corneille, on lui cède le sceptre de la poésie : pour lors mon inspiration éclate, et je meurs d'impatience de la satisfaire; et si la prudence ne me permet pas d'écrire, semblable au barbier, je creuserai la terre, et rendant les roseaux mes oracles, je leur ferai répéter : *Le roi Midas a des oreilles d'âne.**

Enfin, quel chagrin cela lui produit-il? Mes vers ont-ils causé la dureté de sa muse et pétrifié son génie? Lorsqu'un livre s'étale au palais, que le premier venu a droit de le censurer, que le libraire en orne son deuxième pilier, le peu de goût du critique le fera-t-il tomber? Un ministre célèbre cabale inutilement contre le Cid, le peuple entier a pour Chimène les yeux de son amant. Les Sentiments de l'académie censurent vainement l'irrégularité de l'intrigue et la poésie de cette pièce, tout Paris demeure constant à son admiration. Cependant, aussitôt que le père de la

Pucelle met quelque nouvel écrit au jour, ses lecteurs lui sont aussi à charge que Linière. En vain a-t-il été flatté par mille éloges, son volume ne paroît pas plus tôt qu'il efface l'encens qu'il a reçu. De cette manière, au lieu de me condamner, lorsque la ville entière le siffle, qu'il en accuse cette influence rebutante de ses vers allemands en françois. Mais oublions son poëme, et n'en disons plus rien.

On a dit il y a long-temps, que la médisance traîne des suites fort périlleuses après elle, qu'elle divertit force personnes, et qu'elle ne plaît pas à beaucoup d'autres. Son venin est dangereux. Dans ses témérités, la crainte a fort souvent excité du trouble à Régnier. Abandonnez ces divertissemens inutiles dont l'éclat surprend. A des occupations plus amies employez votre lyre, et cédez à Feuillet ces prédications outrées qui ne touchent qui que ce soit.

Mais sur quel sujet s'exercera donc dorénavant ma muse? Courrai-je, transporté de l'enthousiasme de Pindare, répéter avec Malherbe après Théophile; irai-je rassemblant plusieurs de leurs centons ensemble,

Chanter d'un grave ton dans une ode superbe,
Faire trembler Memphis, etc.

Chausserai-je le cothurne pour marcher au milieu d'une troupe rustique? Enflerai-je la simplicité de l'églogue pour animer ses chalumeaux? et dessus mon papier, rêvant au pied des arbres, mettrai-je dans la bouche d'Écho une langue qu'elle n'a pas? Le cœur glacé, le jugement sain, faudra-t-il sous un nom inventé imaginer une passion ridicule, ne lui pas épargner les

épithètes les plus flatteuses; et, rempli des meilleurs morceaux, expirer par métaphore? Je cède aux fades amants l'affectation de cette langue, l'entretien d'une volupté ignorante.

L'ironie abondante en portraits donne seule du sel à la science et à la plaisanterie, et par une versification que le bon sens embellit, elle sait désabuser les hommes du siècle, des erreurs qui s'y glissent. Le trône n'est pas à l'abri de ses poursuites. Elle ne redoute rien, et souvent aidée d'une pensée vive, elle prend le parti de la raison attaquée par un butor. Voilà de quelle sorte le premier satirique romain, Lucilius, soutenu de Lélius, jouoit Lupus, Métellus et les autres Cotins de son temps; et c'est ainsi qu'Horace, prodiguant ses bons mots, parla avec liberté d'Alpinus et des Pelletiers romains. C'est la satire qui, guidant mes études, me fit haïr dès l'âge de quinze ans un mauvais livre; et qui, conduisant mes pas sur le Parnasse, encouragea ma témérité et m'ouvrit l'esprit. C'est pour la satire seule que j'ai pris la plume.

Cependant, s'il est nécessaire, je me démentirai sur ce que j'ai avancé, et pour apaiser enfin ce monde de mécontents, je corrigerai les mots qui effarouchent tant d'auteurs. D'abord que vous m'imposez silence, je vais parler sur un autre ton. Je le dis donc une bonne fois avec franchise : Quinault fait mieux un opéra que Virgile; le soleil n'est pas plus éclatant que la réputation de Boursault; Pelletier tourne plus facilement un vers que Patru ni d'Ablancourt. Il y a un monde si surprenant aux sermons de Cotin, que la foule de ses auditeurs le fait suer avant qu'il puisse

monter en chaire. Rien n'est au-dessus de l'esprit de Saival, le phénix même : Pomone ou Perrin.... Fort bien, mon Esprit, continuez, ne demeurez pas court; mais ne vous apercevez-vous pas déjà que leur cabale furieuse ne regardera pas de meilleur œil ces derniers vers que les premiers? Et d'abord que de poètes courroucés vous attaqueront? Fériles en injures et pauvres en inventions, vous les verrez amasser contre vous des volumes de remarques. Tel vers sera regardé comme criminel, et tel bon mot comme une hardiesse contre l'État. Le roi sera en vain le sujet de vos veilles, son nom ornera inutilement chaque feuillet de vos écrits : d'abord que Cotin est critiqué par quelqu'un, il n'a pas d'amour pour sa Majesté; et ce téméraire, si l'on en croit Cotin, ne connoît point son créateur, ni les lois civiles et humaines.

Il vous est facile de répondre : mais quel embarras nous peut causer Cotin à la cour? que ses criailleries produiront-elles? Prétend-il par là frustrer mes vers des pensions que je n'ai jamais demandées? Non, pour faire l'éloge d'un prince estimé de tout le monde entier, ma langue désintéressée ne souffrira point que l'argent lui dicte jamais de panégyrique. Tels que sont mes ouvrages, l'intérêt ne leur a point fait voir le jour, et la gloire de louer le prince est le seul prix que je me suis proposé pour récompense. Retenu dans les libertés de ma plume, avec ce même pinceau dont j'ai peint tant de ridicules auteurs, et de vîcieux, je n'oublierai point l'hommage que doit ma muse à ses rares vertus. Je veux bien vous croire. Cependant on se plaint, les menaces se multiplient. Je me soucie peu,

répondrez-vous, de ces souteneurs de muses. Eh! redoutez le fiel d'un poëte en fureur, son style glaçant peut vous réduire à un éternel silence.*

* Cette esquisse est sans doute bien informe, et nous ne prétendons point du tout en garantir l'authenticité. On en cherche vainement le manuscrit à la Bibliothèque impériale, où il devroit se trouver, si les indications de Saint-Marc étoient exactes. Est-ce Boileau qui a commencé par jeter et fixer ses idées dans cette esquisse? ou bien seroit-ce un régent de collège qui les auroit défigurées par cette paraphrase? Quoi qu'il en soit, Dalemberc n'hésite point à dire qu'on a rendu un service à la littérature en la publiant; il invite les jeunes littérateurs à faire la comparaison de cette prose avec les vers qu'on va lire.

SATIRE IX. (1667.)

A SON ESPRIT.

C'EST à vous, mon Esprit, à qui je veux parler. ¹
Vous avez des défauts que je ne puis celer :
Assez et trop long-temps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence;
Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.

On croiroit, à vous voir dans vos libres caprices
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
Je ris quand je vous vois, si foible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant. ²

Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrete
Sans l'aveu des neuf sœurs vous a rendu poëte?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violents transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pu souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse?
Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré, ³

Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure?

Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer,⁵
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
Osez chanter du roi les augustes merveilles :
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;
Et par l'espoir du gain votre muse animée
Vendrait au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter :⁶
Tout chanfre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers la Discorde étouffée;
Peindre Bellone en feu tonnante de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.⁷
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourroit chanter au défaut d'un Homère;⁸
Mais pour Cotin et moi, qui rimons au hasard,⁹
Que l'amour de blâmer fit poètes par art,
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.
Un poème insipide et sottement flatteur
Déshonore à la fois le héros et l'auteur :
Enfin de tels projets passent notre foiblesse.

Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,
Cache le noir venin de sa malignité.

Mais, dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues,
Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,
Faire insulte en rimaant à qui ne vous dit rien,¹⁰

Et du bruit dangereux d'un livre téméraire
 À vos propres périls enrichir le libraire?

Vous vous flattez peut-être, en votre vanité,
 D'aller comme un Horace à l'immortalité :
 Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures
 Aux Saumaises futurs préparer des tortures.¹¹
 Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
 Sont de ce fol espoir honteusement déçus !

Combien, pour quelques mois, ont vu fleurir leur livre,
 Dont les vers en paquet se vendent à la livre !

Vous pourrez voir, un temps, vos écrits estimés
 Courir de main en main par la ville semés ;

Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,¹²
 Suivre chez l'épicier Neuf-Germain et La Serre ;

Où, de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
 Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-neuf.

Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
 Occuper le loisir des laquais et des pages,

Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart

Servir de second tome aux airs du Savoyard !¹³

Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
 Fasse de vos écrits prospérer la malice,

Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,

Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux :

Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,

Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,

Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mots,

Que l'effroi du public et la haine des sots ?

Quel démon vous irrite, et vous porte à médire ?

Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire ?

Laissez mourir un fat dans son obscurité :

Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?

Le Jonas inconnu sèche dans la poussière :
 Le David imprimé n'a point vu la lumière :
 Le Moïse commence à moisir par les bords. ¹⁴
 Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts :
 Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
 Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre ?
 Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut, ¹⁵
 Colletet, Pelletier, Titreville, Quinault, ¹⁶
 Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
 Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?
 Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour !
 Ils ont bien ennuyé le roi, toute la cour,
 Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
 Retranché les auteurs, ou supprimé la rime.
 Écrive qui vaudra. Chacun à ce métier
 Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
 Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,
 Peut conduire un héros au dixième volume. ¹⁶
 De là vient que Paris voit chez lui de tout temps
 Les auteurs à grands flots déborder tous les ans ;
 Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
 Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
 Vous seul, plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,
 Viendrez régler les droits et l'État d'Apollon !

Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,
 De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
 Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups,
 Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?

Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique : ¹⁷
 On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
 Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
 Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.

Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
 Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
 Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
 Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?
 Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
 N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
 Avant lui Juvénal avoit dit en latin
 Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin ;
 L'un et l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime,
 Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :
 Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux :
 J'ai peu lu ces auteurs : mais tout n'iroit que mieux,
 Quand de ces médisants l'engeance toute entière
 Iroit la tête en bas rimer dans la rivière. ¹⁸

Voilà comme on vous traite : et le monde effrayé
 Vous regarde déjà comme un homme noyé.
 En vain quelque rieur, prenant votre défense,
 Veut faire au moins, de grâce, adoucir la sentence :
 Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
 Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
 Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles ?
 Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles ?
 N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer ?
 Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
 Répondez, mon Esprit ; ce n'est plus raillerie :
 Dites.... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie ?
 Quoi ! pour un maigre auteur que je glôse en passant,
 Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand ?
 Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
 Où la droite raison trébuche à chaque page,
 Ne s'écrie aussitôt : L'impertinent auteur !
 L'ennuyeux écrivain ! Le maudit traducteur !

A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles?

Est-ce donc là médire, ou parler franchement?

Non, non, la médisance y va plus doucement.

Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère ¹⁹

Alidor à ses frais bâtit un monastère : ²⁰

Alidor ! dit un fourbe, il est de mes amis ;

Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis :

C'est un homme d'honneur, de piété profonde,

Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.

Voilà jouer d'adresse, et médire avec art ;

Et c'est avec respect enfoncer le poignard.

Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,

Fuit ce ton radouci que prend la médisance.

Mais de blâmer des vers ou durs ou languissants,

Dé choquer un auteur qui choque le bon sens,

Dé railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire,

C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.

Tous les jours à la cour un sot de qualité

Peut juger de travers avec impunité ;

A Mallierbe, à Racan, préférer Théophile,

Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile. ²¹

Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le hola,

Peut aller au parterre attaquer Atila ;

Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,

Traiter de visigoths tous les vers de Corneille.

Il n'est valet d'auteur, ni copiste, à Paris,

Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.

Dès que l'impression fait éclore un poète,

Il est esclave-né de quiconque l'achète :

Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,

Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.

Un auteur à genoux, dans une humble préface,
 Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce;
 Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
 Qui lui fait son procès de pleine autorité.

Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!
 On sera ridicule, et je n'oserai rire!
 Et qu'ont produit mes vers de si pernicious,
 Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
 Loin de les décrier, je les ai fait paroître :
 Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connoître,
 Leur talent dans l'oubli demeureroit caché;
 Et qui sauroit sans moi que Cotin a prêché?
 La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre :
 C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
 En le blâmant enfin j'ai dit ce que j'en croi;
 Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.

Il a tort, dira l'un; pourquoi faut-il qu'il nomme?
 Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon homme!
 Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
 Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
 Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose?
 Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?
 En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
 Distillé sur sa vie un venin dangereux?
 Ma muse en l'attaquant, charitable et discrète,
 Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.
 Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
 Qu'on prise sa candeur et sa civilité;
 Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :
 On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
 Mais que pour un modèle on montre ses écrits;
 Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits;

Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire :
 Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire ;
 Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier ,
 J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
 Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
 Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne. ²³

Quel tort lui fais-je enfin ? Ai-je par un écrit
 Pétrifié sa veine et glacé son esprit ?

Quand un livre au palais se vend et se débite,
 Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
 Que Bilaine l'étale au deuxième pilier, ²⁴

Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier ?

En vain contre le Cid un ministre se ligue ;
 Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
 L'académie en corps a beau le censurer :

Le public révolté s'obstine à l'admirer. ²⁵

Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
 Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière. ²⁶

En vain il a reçu l'encens de mille auteurs ;

Son livre en paroissant dément tous ses flatteurs.

Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,

Qu'il s'en prenne à ses vers, que Phébus désavoue,

Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en françois.

Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.

La satire, dit-on, est un métier funeste,

Qui plaît à quelques gens et choque tout le reste.

La suite en est à craindre : en ce hardi métier

La peur plus d'une fois fit repentir Régnier.

Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse :

A de plus doux emplois occupez votre muse ;

Et laissez à Feuillet réformer l'univers. ²⁷

Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?

Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,²⁹
 Troubler dans ses roseaux le Danubé superbe;
 Délivrer de Sion le peuple gémissant;
 Faire trembler Memphis, ou pâlir le croissant;
 Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
 Cueillir, mal à propos, les palmes idumées?
 Viendrai-je en une églogue, entouré de troupeaux,
 Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
 Et, dans mon cabinet assis au pied des hêtres,
 Faire dire aux échos des sottises champêtres?
 Faudra-t-il de sang-froid, et sans être amoureux,
 Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
 Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
 Et toujours bien mangeant mourir par métaphore?
 Je laisse aux doucereux ce langage affété,
 Où s'endort un esprit de mollesse hébété.

La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
 Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
 Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
 Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
 Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
 Va jusque sous le dais faire pâlir le vice;
 Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
 Va venger la raison des attentats d'un sot.
 C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,³⁰
 Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
 Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
 Se jouoit aux dépens des Pelletiers romains.
 C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
 M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre;
 Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher
 Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.

C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire,
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc : Quinault est un Virgile;³⁰
Pradon comme un soleil en nos ans a paru;³¹
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru;
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;
Sofal est le phénix des esprits relevés;
Perrin..... Bon, mon Esprit! courage! poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont foudre sur vous!
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'État.³²
Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;
Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi! répondrez-vous, Cotin nous peut-il nuire?
Et par ses cris enfin que sauroit-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas?³⁴
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue;
Et, sans espérer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix:

On me verra toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices
Et peint du nom d'auteur tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect, et tracer ses vertus.
Je vous crois; mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Hé! mon dieu! craignez tout d'un auteur en courroux,
Qui peut... Quoi? - Je m'entends. - Mais encor? - Taisez-vous.

v. 322.

NOTES.

¹ *C'est à vous... à qui.* La plus belle satire de Boileau commence par une phrase incorrecte.

² Gautier, avocat très caustique. On le surnommoit Gautier la Gueule.

³ Si paulùm à summo discessit, vergit ad imum.

(*Hor. A. poet. v. 378.*)

⁴ Voiture au sommet du mont sacré! Voiture à côté d'Horace! « Le goût de Boileau pour Voiture, dit-Dalembert, est « une énigme pour ceux qui adoptent ses autres jugements « presque toujours si équitables. »

⁵ Aut si tantus amor scribendi te rapit, aude
Cæsaris invicti res dicere; multa laborum
Præmia laturus. — Cupidum, pater optime, vires
Deficiunt: neque enim quivis horrentia pilis
Agmina, nec fracta pereuntes cuspide Gallos
Aut labentis equo describat vulnera Parthi.

(*Hor. l. II. sat. I. v. 10.*)

⁶ On a critiqué l'éclat d'un fardeau.

⁷ Boileau composoit cette satire, tandis que Louis XIV ou son armée prenoit Lille et d'autres villes de Flandre.

⁸ Dans l'Art Poétique, (ch. I, v. 18) Boileau charge Racan de chanter *Phyllis, les bergers et les bois*. Passe encore; mais demander à Racan une *iliade*, assurer qu'il peut l'entreprendre *sans être téméraire*, c'est l'être beaucoup trop soi-même. La réputation de Racan est du petit nombre de celles que Despréaux a trop respectées.

⁹

Versum

Qualcumque potest, quales ego, vel Cluvenus.

(*Juv. sat. I. v. 79*)

L'amour de blâmer n'est pas une expression très heureuse.

- ¹⁰ Quanto rectius hoc quàm tristi lædere versu
 Pantolabum scurram, Nomentanumque nepotem!
 (Hor. l. II. sat. I, v. 21.)

¹¹ Saumaise, commentateur fameux.

¹² Au lieu de ce vers et du suivant, Boileau avoit d'abord fait ceux-ci :

Pour suivre avec... ce rebut de notre âge,
 Et la lettre à Costar, et l'avis à Ménage.

L'avis à Ménage et la lettre à Costar, étoient deux productions de Gilles Boileau, frère aîné de Despréaux. Gilles s'étoit montré jaloux des succès de son jeune frère; il parloit des satires avec dédain, et faisoit semblant de croire qu'elles tomberoient bientôt dans l'oubli. Mais ils se réconcilièrent, et les deux vers qu'on vient de lire, furent changés aux dépens de Neuf-Germain et de La Serre.

¹³ Fameux chanteur du Pont-Neuf dont on vante encore les chansons. Boil.

¹⁴ Jonas ou Ninive pénitente, poème héroïque, par Coras. — David, poème de Las-Fargues. — Moïse sauvé, poème de Saint-Amant. Est-il bien sûr que Boileau ait voulu jouer sur sur les mots *Moïse* et *moisir*?

¹⁵ Au lieu de *Pradon*, *Hainaut*, les premières éditions portoient *Mauroy*, *Beursault*. On a de Jean Hainaut, ou plutôt Hesnault, une imitation en vers des actes II et IV de la Troade de Sénèque, une traduction en vers du commencement du poème de Lucrèce, le sonnet de l'Avorton, et un meilleur sonnet contre Colbert : *Ministre avare et lâche*....

Les traits satiriques de Boileau contre Hesnault, sont extrêmement injustes. Voyez Goujet, Bibliothèque française, tom. V, pag 22.

¹⁶ *Cyrus*, *Clélie*, romans de mademoiselle Scudéri, ont chacun dix volumes.

17 Omnes hi metuant versus, odere poetas.

Fœnum habet in cornu, longè fuge; dummodò risum

Excutiat sibi, non hic cuiquam parcat amico.

(Hor. l. I. sat. IV. v. 33.)

18 Propos attribué au duc de Montausier, qui pourtant avoit lui-même, dans son jeune âge, composé des satires, *rives et âcres*, dit Ménage.

19

Mentio si qua

De Capitolini furtis injecta Petilli

Te coram fuerit; defendas, ut tuus est mos.

Me Capitolinus convictore usus amico-

que à puero est : causâque meâ permulta rogatus

Fecit; et incolumis lactor quod vivit in urbe :

Sed tamen admiror quo pacto iudicium illud

Fugerit. Hic nigrae succus loliginis, hac est

Ærugo mera.

(Hor. l. I. sat. IV. v. 93.)

20 On applique ordinairement ce vers à Pinette, qui a bâti ses frais la maison de l'institution de l'Oratoire, rue d'Enfer.

21 On s'est fort récrié contre ce trait. Voyez la note 19 sur le troisième chant de l'Art Poétique.

22 Les pensions de Chapelain montoient à huit mille livres.

« Le généreux courage, s'écrie Marmontel, que d'attaquer
« Chapelain ! Et qu'est-ce qui le révoite ? *qu'il soit le mieux*
« *renté de tous les beaux-esprits !* Passe encore, s'il eût voulu le
« punir d'avoir osé se déclarer pour Scudéri contre Corneille,
« et de s'être mêlé de critiquer le Cid. » *Éléments de Littérature*, tom. 17, pag. 138.

Il faut que Marmontel ait lu avec bien peu d'attention les satires de Boileau, et surtout celle-ci, puisque c'est précisément Corneille, censuré par l'académie, que le satirique oppose ici (v. 231-235) au tout-puissant monsieur Chapelain. Boileau ne couroit point après les pensions; son désintéressement est bien connu. Il avoit le droit d'être révolté de voir

l'auteur de la Pucelle quatre fois mieux récompensé que l'auteur du Cid; et il se sentoit assez de courage et d'indépendance pour attaquer, dans le premier, le distributeur des grâces et même des réputations.

²³ Claude Perrault prétendoit que Louis XIV étoit désigné dans ce vers.

Despréaux imite ici cet endroit de Perse, sat. I, v. 119.

Men' mutire nefas, nec clam, nec cum scrobe? — Nusquam.

Hic tamen infodiam : vidi, vidi ipse, libelle :

Aurículas asini Mida rex habet.

²⁴ Bilaine, libraire du Palais, chargé de vendre la Pucelle.

²⁵ Jaloux des succès de Corneille, le cardinal de Richelieu enjoignoit à l'académie françoise de prononcer entre le Cid et la critique qui en avoit été faite par Seudéri. Les académiciens mirent beaucoup de circonspection dans la démarche en soi peu décente à laquelle ils étoient contrainsts. Leurs *sentiments* sur le Cid sont encore le meilleur ouvrage qui ait paru sous le nom collectif de l'académie françoise. Mais aucune censure, même prudente et modérée, ne devoit affoiblir le juste enthousiasme que le Cid avoit excité. Comparez cette tragédie à toutes les pièces du théâtre françois antérieures à 1636; le progrès est immense : jamais peut-être, dans aucun art, on n'a franchi, d'un seul pas, tant d'espace.

²⁶ Linière avoit fait une épigramme contre la Pucelle avant l'impression de ce poëme.

²⁷ Feuillet, furieux prédicateur, gras chanoine et docteur rigide. Boileau demandoit un jour, devant mademoiselle de Lamoignon, si l'embonpoint de Feuillet ne contrastoit pas un peu trop avec l'austérité de la morale qu'il prêchoit aux autres. Oh! répondit la charitable demoiselle, on dit qu'il commence à devenir maigre.

²⁸ Charles Dupérier faisoit des odes dans lesquelles il affectoit d'imiter, ou plutôt de copier les phrases de Malherbe. — Voyez épître I, v. 26, 27, 28.

²⁹ Lucilius, poëte latin. — Lélius, romain illustre.

Secuit Lucilius urbem,
 Te Lupe, te Muti, et genninum fregit in illis.
 Omne vaser vitium ridenti Flaccus amico
 Tangit, et admissus circum præcordia ludit,
 Callidus excusso populum suspendere naso.

(*Pers. sat. I. v. 114.*)

³⁰ Rétractation ironique du vingtième vers de la satire II.

³¹ *En nos ans a* est un peu dur, dit Le Brun.

³² Cotin, dans un de ses écrits, m'accusoit d'être criminel de lèse-majesté divine et humaine. *Boil.*

³³ C'est la neuvième fois que le nom de Cotin revient dans cette satire. Les amis de Boileau lui en firent l'observation. Il faut voir, dit-il, de quel endroit on pourra l'ôter. On lut la satire, on la relut, et le nom de Cotin fut trouvé si bien en tous lieux, qu'on ne put se résoudre à l'effacer en aucun.

³⁴ Cotin jouissoit d'une de ces pensions.

AVERTISSEMENT

SUR LA SATIRE X.

Voici enfin la satire qu'on me demande depuis si long-temps. Si j'ai tant tardé à la mettre au jour, c'est que j'ai été bien aise qu'elle ne parût qu'avec la nouvelle édition qu'on faisoit de mon livre, ¹ où je voulois qu'elle fût insérée. Plusieurs de mes amis, à qui je l'ai lue, en ont parlé dans le monde avec de grands éloges, et ont publié que c'étoit la meilleure de mes satires. ² Ils ne m'ont pas en cela fait plaisir. Je connois le public : je sais que naturellement il se révolte contre ces louanges outrées qu'on donne aux ouvrages avant qu'ils aient paru, et que la plupart des lecteurs ne lisent ce qu'on leur a élevé si haut, qu'avec un dessein formé de le rabaisser.

Je déclare donc que je ne veux point profiter de ces discours avantageux ; et non-seulement je laisse au public son jugement libre, mais je donne plein pouvoir à tous ceux qui ont tant critiqué mon ode sur Namur d'exercer aussi contre ma satire toute la rigueur de leur critique. J'espère qu'ils le feront avec le même succès ; et je puis les assurer que tous leurs discours ne

¹ En 1694.

² C'est, ce me semble, le chef-d'œuvre de M. Despréaux, dit Bayle, Dictionnaire, art. *Barbe. N. A.*

Cet éloge conviendrait beaucoup mieux à la neuvième satire.

m'obligeront point à rompre l'espèce de vœu que j'ai fait de ne jamais défendre mes ouvrages, quand on n'en attaquera que les mots et les syllabes. Je saurai fort bien soutenir contre ces censeurs Homère, Horace, Virgile, et tous ces autres grands personnages dont j'admire les écrits : mais pour mes écrits, que je n'admire point, c'est à ceux qui les approuveront à trouver des raisons pour les défendre. C'est tout l'avis que j'ai à donner ici au lecteur.

La bienséance néanmoins voudroit, ce me semble, que je fisse quelque excusé au beau sexe de la liberté que je me suis donnée de peindre ses vices : mais, au fond, toutes les peintures que je fais dans ma satire sont si générales, que, bien loin d'appréhender que les femmes s'en offensent, c'est sur leur approbation et sur leur curiosité que je fonde la plus grande espérance du succès de mon ouvrage. Une chose au moins dont je suis certain qu'elles me loueront, c'est d'avoir trouvé moyen, dans une matière aussi délicate que celle que j'y traite, de ne pas laisser échapper un seul mot qui pût le moins du monde blesser la pudeur. J'espère donc que j'obtiendrai aisément ma grâce, et qu'elles ne seront pas plus choquées des prédications que je fais contre leurs défauts dans cette satire, que des satires que les prédicateurs font tous les jours en chaire contre ces mêmes défauts.

SATIRE X. (1693.)

LES FEMMES. 1

ENFIN bornant le cours de tes galanteries, 2
Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries :
Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord ;
Ton beau-père futur vide son coffre-fort ;
Et déjà le notaire à, d'un style énergique,
Griffonné de ton joug l'instrument authentique. 3
C'est bien fait. Il est temps de fixer tes desirs.
Ainsi que ses chagrins l'hymen a ses plaisirs :
Quelle joie en effet, quelle douceur extrême,
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime !
De s'entendre appeler petit cœur, ou mon bon ! 4
De voir autour de soi croître dans sa maison,
Sous les paisibles lois d'une agréable mère,
De petits citoyens dont on croit être père !
Quel charme, au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir aussitôt accourir, s'empresser,
S'effrayer d'un péril qui n'a point d'apparence,
Et souvent de douleur se pâmer par avance !
Car tu ne seras point de ces jaloux affreux,
Habiles à se rendre inquiets, malheureux,
Qui, tandis qu'une épouse à leurs yeux se désole,
Pensent toujours qu'un autre en secret la console.

Mais quoi ! je vois déjà que ce discours t'aigrit.
Charmé de Juvénal, et plein de son esprit,
Venez-vous, diras-tu, dans une pièce outrée,
Comme lui nous chanter que, dès le temps de Rhée,

La chasteté déjà, la rougeur sur le front,
 Avoit chez les humains reçu plus d'un affront; ⁵
 Qu'on vit avec le fer naître les injustices,
 L'impiété, l'orgueil, et tous les autres vices :
 Mais que la bonne foi dans l'amour conjugal
 N'alla point jusqu'au temps du troisième métal?
 Ces mots ont dans sa bouche une emphase admirable :
 Mais, je vous dirai, moi, sans alléguer la fable,
 Que si sous Adam même, et loin avant Noé, ⁶
 Le vice audacieux, des hommes avoué,
 A la triste innocence en tous lieux fit la guerre,
 Il demeura pourtant de l'honneur sur la terre :
 Qu'aux temps les plus féconds en l'Irynés, en Laïs, ⁷
 Plus d'une Pénélope honora son pays;
 Et que, même aujourd'hui, sur ce fameux modèle,
 On peut trouver encor quelque femme fidèle.

Sans doute, et dans Paris, si je sais bien compter,
 Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
 Ton épouse dans peu sera la quatrième :
 Je le veux croire ainsi. Mais, la Chasteté même
 Sous ce beau nom d'épouse entrât-elle chez toi,
 De retour d'un voyage, en arrivant, crois-moi,
 Fais toujours du logis avertir la maîtresse.
 Tel partit tout baigné des pleurs de sa Lucrèce,
 Qui, faute d'avoir pris ce soin judicieux,
 Trouva... tu sais. — Je sais que d'un conte odieux
 Vous avez comme moi sali votre mémoire.
 Mais laissons là, dis-tu, Joconde et son histoire :
 Du projet d'un hymen déjà fort avancé,
 Devant vous aujourd'hui criminel dénoncé,
 Et mis sur la sellette aux pieds de la critique,
 Je vois bien tout de bon qu'il faut que je m'explique. .

Jeune autrefois par vous dans le monde conduit,
 J'ai trop bien profité pour n'être pas instruit
 A quels discours malins le mariage expose :
 Je sais que c'est un texte où chacun fait sa glose;
 Que de maris trompés tout rit dans l'univers,
 Epigrammes, chansons, rondeaux, fables en vers,
 Satire, comédie; et, sur cette matière,
 J'ai vu tout ce qu'ont fait La Fontaine et Molière;
 J'ai lu tout ce qu'ont dit Villon et Saint-Gelais,
 Arioste, Marot, Bocace, Rabelais,
 Et tous ces vieux recueils de satires naïves,
 Des malices du sexe immortelles archives.
 Mais, tout bien balancé, j'ai pourtant reconnu
 Que de ces contes vains le monde entretenu
 N'en a pas de l'hymen moins vu fleurir l'usage;
 Que sous ce joug moqué tout à la fin s'engage;
 Qu'à ce commun filet les railleurs mêmes pris
 Ont été très souvent de commodes maris;
 Et que, pour être heureux sous ce joug salulaire,
 Tout dépend, en un mot, du bon choix qu'on sait faire.
 Enfin, il faut ici parler de bonne foi,
 Je vieillis, et ne puis regarder sans effroi
 Ces neveux affamés dont l'importun visage
 De mon bien à mes yeux fait déjà le partage.
 Je crois déjà les voir, au moment annoncé
 Qu'à la fin sans retour leur cher oncle est passé,
 Sur quelques pleurs forcés, qu'ils auront soin qu'on voie,
 Se faire consoler du sujet de leur joie.
 Je me fais un plaisir, à ne vous rien celer,
 De pouvoir, moi vivant, dans peu les désoler,
 Et, trompant un espoir pour eux si plein de charmes,
 Arracher de leurs yeux de véritables larmes.

Vous dirai-je encor plus? Soit foiblesse ou raison,
 Je suis las de me voir le soir en ma maison
 Seul avec des valets, souvent voleurs et traîtres,
 Et toujours, à coup sûr, ennemis de leurs maîtres.
 Je ne me couche point qu'aussitôt dans mon lit
 Un souvenir fâcheux n'apporte à mon esprit
 Ces histoires de morts lamentables, tragiques,
 Dont Paris tous les ans peut grossir ses chroniques.
 Dépouillons-nous ici d'une vaine fierté.
 Nous naissons, nous vivons, pour la société;
 A nous-mêmes livrés dans une solitude,
 Notre bonheur bientôt fait notre inquiétude;
 Et, si durant un jour notre premier aïeul,
 Plus riche d'une côte, avoit vécu tout seul,
 Je doute, en sa demeure alors si fortunée,
 S'il n'eût point prié Dieu d'abrégér la journée.
 N'allons donc point ici réformer l'univers,
 Ni, par de vains discours et de frivoles vers
 Étalant au public notre misanthropie,
 Censurer le lien le plus doux de la vie.
 Laissons là, croyez-moi, le monde tel qu'il est.
 L'hyménée est un joag, et c'est ce qui m'en plaît :
 L'homme en ses passions toujours errant sans guide
 A besoin qu'on lui mette et le mors et la bride;
 Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner;
 Et, pour le rendre libre, il le faut enchaîner.
 C'est ainsi que souvent la main de Dieu l'assiste.

Ha! bon! voilà parler en docte janséniste,
 Alcippe; et, sur ce point si sagement touché,
 Desmâres dans Saint-Roch n'auroit pas mieux prêché.
 Mais c'est trop t'insulter; quittons la raillerie;
 Parlons sans hyperbole et sans plaisanterie.

Tu viens de mettre ici l'hymen en son beau jour :
Entends donc ; et permets que je prêche à mon tour. ¹⁰

L'épouse que tu prends, sans tache en sa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal instruite, ¹¹
Aux lois de son devoir règle tous ses desirs.

Mais qui peut t'assurer qu'invincible aux plaisirs,
Chez toi, dans une vie ouverte à la licence,
Elle conservera sa première innocence ?

Par toi-même bientôt conduite à l'Opéra,

De quel air penses-tu que ta sainte verra

D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse,

Ces danses, ces héros à voix luxurieuse ;

Entendra ces discours sur l'amour seul roulants,

Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolands,

Saura d'eux qu'à l'Amour, comme au seul dieu suprême,

On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même ; ¹²

Qu'on ne sauroit trop tôt se laisser enflammer ;

Qu'on n'a reçu du ciel un cœur que pour aimer ;

Et tous ces lieux communs de morale lubrique

Que Lulli réchauffa des sons de sa musique ?

Mais de quels mouvements, dans son cœur excités,

Sentira-t-elle alors tous ses sens agités !

Je ne te réponds pas qu'au retour, moins timide,

Digne écolière enfin d'Angélique et d'Armide, ¹³

Elle n'aille à l'instant, pleine de ces doux sons,

Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.

Supposons toutefois qu'encor fidèle et pure

Sa vertu de ce choc revienne sans blessure.

Bientôt dans ce grand monde où tu vas l'entraîner,

Au milieu des écueils qui vont l'environner,

Crois-tu que, toujours fermée aux bords du précipice,

Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse ;

Que, toujours insensible aux discours enchanteurs,
 D'un idolâtre amas de jeunes séducteurs,
 Sa sagesse jamais ne deviendra folie ?
 D'abord tu la verras, ainsi que dans Clélie,
 Recevant ses amants sous le doux nom d'amis,
 S'en tenir avec eux aux petits soins permis ;
 Puis bientôt en grande eau sur le fleuve de Tendre¹⁴
 Naviguer à souhait, tout dire et tout entendre.
 Et ne présumé pas que Vénus, ou Satan,
 Souffre qu'elle en demeure aux termes du roman :
 Dans le crime il suffit qu'une fois on débute ;
 Une chute toujours attire une autre chute.
 L'honneur est comme une île escarpée et sans bords :
 On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.
 Peut-être avant deux ans, ardent à te déplaire,
 Éprise d'un cadet, ivre d'un mousquetaire,
 Nous la verrons haïr les plus honteux brelans,
 Donner chez La Cornu¹⁵ rendez-vous aux galants ;
 De Phèdre dédaignant la pudeur enfantine,¹⁶
 Suivre à front découvert Z....¹⁷ et Messaline ;
 Compter pour grands exploits vingt hommes ruinés,
 Blessés, battus pour elle, et quatre assassinés :
 Trop heureux si, toujours femme désordonnée,
 Sans mesure et sans règle au vice abandonnée,
 Par cent traits d'impudence aisés à ramasser,
 Elle t'acquiert au moins un droit pour la chasser !
 Mais que deviendras-tu si, folie en son caprice,
 N'aimant que le scandale et l'éclat dans le vice,
 Bien moins pour son plaisir que pour t'inquiéter,
 Au fond peu vicieuse, elle aime à coqueter ?
 Entre nous, verras-tu d'un esprit bien tranquille
 Chez ta femme aborder et la cour et la ville ?

Hormis toi, tout chez toi rencontre un doux accueil :
L'un est payé d'un mot, et l'autre d'un coup-d'œil.
Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fière et chagrine :
Aux autres elle est douce, agréable, badine ;
C'est pour eux qu'elle étale et l'or et le brocard,
Que chez toi se prodigue et le rouge et le fard,
Et qu'une main savante, avec tant d'artifice,
Batit de ses cheveux le galant édifice.¹⁸
Dans sa chambre, crois-moi, n'entre point tout le jour.
Si tu veux posséder ta Lucrèce à ton tour,
Attends, discret mari, que la belle en cornette
Le soir ait étalé son teint sur la toilette,
Et dans quatre mouchoirs, de sa beauté salis,
Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.
Alors tu peux entrer : mais, sage en sa présence,
Ne va pas murmurer de sa folle dépense.
D'abord, l'argent en main, paie et vite et comptant.
Mais non, fais mine un peu d'en être mécontent ;
Pour la voir aussitôt, de douleur oppressée,¹⁹
Déplorer sa vertu si mal récompensée.
Un mari ne veut pas fournir à ses besoins !
Jamais femme, après tout, a-t-elle coûté moins ?
A cinq cents louis d'or, tout au plus, chaque année,
Sa dépense en habits n'est-elle pas bornée ?
Que répondre ? Je vois qu'à de si justes cris,
Toi-même convaincu, déjà tu t'attendris,
Tout prêt à la laisser, pourvu qu'elle s'apaise,
Dans ton coffre, à pleins sacs,²⁰ puiser tout à son aise.
A quoi bon en effet t'alarmer de si peu ?
Eh ! que seroit-ce donc si, le démon du jeu
Versant dans son esprit sa ruineuse rage,
Tous les jours, mis par elle à deux doigts du naufrage,

Tu voyois tous tes biens, au sort abandonnés,
 Devenir le butin d'un pique et d'un sonnez?²¹
 Le doux charme pour toi de voir, chaque journée,
 De nobles champions ta femme environnée,
 Sur une table longue et façonnée exprès,
 D'un tournoi de bassette ordonner les apprêts!
 Ou, si par un arrêt la grossière police
 D'un jeu si nécessaire interdit l'exercice,
 Ouvrir sur cette table un champ au lansquenet,
 Ou promener trois dés chassés de son cornet :
 Puis sur une autre table, avec un air plus sombre,
 S'en aller méditer une vole au jeu d'ombre;
 S'écrier sur un as mal à propos jeté;
 Se plaindre d'un gâno²² qu'on n'a point écouté!
 Ou, querellant tout bas le ciel qu'elle regarde,
 A la bête gémir d'un roi venu sans garde!
 Chez elle, en ces emplois, l'aube du lendemain
 Souvent la trouve encor les cartes à la main :
 Alors, pour se coucher, les quittant, non sans peine,
 Elle plaint le malheur de la nature humaine,
 Qui veut qu'en un sommeil où tout s'ensevelit
 Tant d'heures sans jouer se consomment au lit.
 Toutefois en partant la troupe la console,
 Et d'un prochain retour chacun donne parole.
 C'est ainsi qu'une femme en doux amusements
 Sait du temps qui s'envole employer les moments;
 C'est ainsi que souvent par une forcenée
 Une triste famille à l'hôpital traînée
 Voit ses biens en décret sur tous les murs écrits
 De sa déroute illustre effrayer tout Paris.

Mais que plutôt son jeu mille fois te ruine,
 Que si, la famélique et hontense lésine

Venant mal à propos la saisir au collet,
 Elle te réduisoit à vivre sans valet,
 Comme ce magistrat de hideuse mémoire²³
 Dont je veux bien ici te crayonner l'histoire.

Dans la robe on vantoit son illustre maison;
 Il étoit plein d'esprit; de sens et de raison;
 Seulement pour l'argent un peu trop de faiblesse.
 De ces vertus en lui ravaloit la noblesse.
 Sa table toutefois, sans superfluité,
 N'avoit rien que d'honnête en sa frugalité.
 Chez lui deux bons chevaux, de pareille encolure,
 Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture,
 Et, du foin que leur bouche au ratelier laissoit,
 De surcroît une mule encor se nourrissoit.
 Mais cette soif de l'or qui le brûloit dans l'âme
 Le fit enfin songer à choisir une femme;
 Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
 Vers son triste penchant son naturel guidé
 Le fit, dans une avare et sordide famille,
 Chercher un monstre affreux sous l'habit d'une fille;
 Et, sans trop s'enquérir d'où la laide venoit,
 Il sut, ce fut assez, l'argent qu'on lui donnoit.
 Rien ne le rebuta, ni sa vue éraillée,
 Ni sa masse de chair bizarrement taillée :
 Et trois cent mille francs avec elle obtenus
 La firent à ses yeux plus belle que Vénus.
 Il l'épouse; et bientôt son hôtesse nouvelle
 Le prêchant lui fit voir qu'il étoit, au prix d'elle,
 Un vrai dissipateur, un parfait débauché.
 Lui-même le sentit, reconnut son péché,
 Se confessa prodigue, et plein de repentance,
 Offrit sur ses avis de régler sa dépense.

Aussitôt de chez eux tout rôti disparut;
 Le pain bis, renfermé, d'une moitié décrut;
 Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolèrent;
 Deux grands laquais, à jeun, sur le soir s'en allèrent;
 De ces coquins déjà l'on se trouvoit lassé,
 Et pour n'en plus revoir le reste fut chassé:
 Deux servantes déjà, largement souffletées,
 Avoient à coups de pied descendu les montées,
 Et se voyant enfin hors de ce triste lieu,
 Dans la rue en avoient rendu grâces à Dieu:
 Un vieux valet restoit, seul chéri de son maître,
 Que toujours il servit, et qu'il avoit vu naître,
 Et qui de quelque somme amassée au bon temps
 Vivoit encor chez eux, partie à ses dépens.
 Sa vue embarrassoit : il fallut s'en défaire;
 Il fut de la maison chassé comme un corsaire.
 Voilà nos deux époux sans valets, sans enfants,
 Tout seuls, dans leur logis libres et triomphants.
 Alors on ne mit plus de borne à la lésine :
 On condamna la cave, on ferma la cuisine;
 Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois,
 Dans le fond d'un grenier on sequestra le bois.
 L'un et l'autre dès-lors vécut à l'aventure
 Des présents qu'à l'abri de la magistrature
 Le mari quelquefois des plaideurs extorquoit,
 Ou de ce que la femme aux voisins escroquoit.

Mais, pour bien mettre ici leur crasse en tout son lustre,
 Il faut voir du logis sortir ce couple illustre;
 Il faut voir le mari tout poudreux, tout souillé,
 Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé,
 Et de sa robe, en vain de pièces rajeunie,
 A pied dans les ruisseaux traînant l'ignominie.

Mais qui pourroit compter le nombre de haillons,
 De pièces, de lambeaux, de sales guenillons,
 De chiffons ramassés dans la plus noire ordure,
 Dont la femme aux beaux jours composoit sa parure?
 Décrirai-je ses bas en trente endroits percés,
 Ses souliers grimaçants vingt fois rapetassés,
 Ses coiffes d'où pendoit au bout d'une ficelle
 Un vieux masque pelé presque aussi hideux qu'elle?²⁵
 Peindrai-je son jupon bigarré de latin,
 Qu'ensemble composoient trois thèses de satin;
 Présent qu'en un procès sur certain privilège
 Firent à son mari les régents d'un collège;
 Et qui, sur cette jupe à maint rieur encor,
 Derrière elle faisoit lire ARGUMENTABOR?

Mais peut-être j'invente une fable frivole:
 Démens donc tout Paris, qui, prenant la parole,
 Sur ce sujet encor de bons témoins pourvu,
 Tout prêt à le prouver, te dira: Je l'ai vu;
 Vingt ans j'ai vu ce couple; uni d'un même vice,
 A tous mes habitants montrer que l'avarice
 Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
 Et nous réduire à pis que la mendicité.
 Des voleurs, qui chez eux pleins d'espérance entrèrent,
 De cette triste vie enfin les délivrèrent:²⁶
 Digne et funeste fruit du nœud le plus affreux
 Dont l'hymen ait jamais uni deux malheureux!

Ce récit passe un peu l'ordinaire mesure:
 Mais un exemple enfin si digne de censure
 Peut-il dans la satire occuper moins de mots?²⁷
 Chacun sait son métier. Suivons notre propos.
 Nouveau prédicateur aujourd'hui; je l'avoue,
 Écolier ou plutôt singe de Bourdaloue,

Je me plais à remplir mes sermons de portraits.
 En voilà déjà trois peints d'assez heureux traits :
 La femme sans honneur, la coquette et l'avare.
 Il faut y joindre encor la revêche bizarre, ²⁸
 Qui sans cesse, d'un ton par la colère aigri,
 Gronde, choque, dément, contredit un mari.
 Il n'est point de repos ni de paix avec elle.
 Son mariage n'est qu'une longue querelle.
 Laisse-t-elle un moment respirer son époux,
 Ses valets sont d'abord l'objet de son courroux;
 Et sur le ton grondeur lorsqu'elle les harangue,
 Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue :
 Ma plume ici, traçant ces mots par alphabet,
 Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet. ²⁹

Tu crains peu d'essuyer cette étrange furie :
 En trop bon lieu, dis-tu, ton épouse nourrie
 Jamais de tels discours ne te rendra martyr.
 Mais, eût-elle sucé la raison dans Saint-Cyr, ³⁰
 Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante,
 L'hymen n'ait jamais fait de femme extravagante ?
 Combien n'a-t-on point vu de belles aux doux yeux,
 Avant le mariage anges si gracieux,
 Tout à coup se changeant en bourgeoises sauvages,
 Vrais démons apporter l'enfer dans leurs ménages,
 Et, découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits,
 Sous leur fontange ³¹ altière asservir leurs maris !

Et puis, quelque douceur dont brille ton épouse,
 Penses-tu, si jamais elle devient jalouse,
 Que son âme livrée à ses tristes soupçons
 De la raison encore écoute les leçons ?
 Alors, Alcippe, alors, tu verras de ses œuvres :
 Résous-toi, pauvre époux, à vivre de couleuvres ;

A la voir tous les jours, dans ses fougueux accès,
 A ton geste, à ton rire, intenter un procès;
 Souvent, de ta maison gardant les avenues,
 Les cheveux hérissés, t'attendre au coin des rues;
 Te trouver en des lieux de vingt portes fermés,
 Et, partout où tu vas, dans ses yeux enflammés
 T'offrir non pas d'Isis la tranquille Euménide,³²
 Mais la vraie Alecto³³ peinte dans l'Énéide,
 Un tison à la main, chez le roi Latinus,
 Soufflant sa rage au sein d'Amate et de Turnus.

Mais quoi! je chausse ici le cothurne tragique.
 Reprenons au plus tôt le brodequin comique,
 Et d'objets moins affreux songeons à te parler.
 Dis-moi donc, laissant là cette folle hurler,
 T'accommodes-tu mieux de ces douces Ménades³⁴
 Qui, dans leurs vains chagrins, sans mal toujours malades,
 Se font des mois entiers, sur un lit effronté,
 Traiter d'une visible et parfaite santé;
 Et douze fois par jour, dans leur molle indolence,
 Aux yeux de leurs maris tombent en défaillance?
 Quel sujet, dira l'un, peut donc si fréquemment
 Mettre ainsi cette belle aux bords du monument?
 La Parque, ravissant ou son fils ou sa fille,
 A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille?
 Non : il est question de réduire un mari
 A chasser un valet dans la maison chéri,
 Et qui, parce qu'il plait, a trop su lui déplaire;
 Ou de rompre un voyage utile et nécessaire,
 Mais qui la priveroit huit jours de ses plaisirs,
 Et qui, loin d'un galant, objet de ses desirs.
 Oh! que pour la punir de cette comédie
 Ne lui vois-je une vraie et triste maladie!

Mais ne nous faisons point. Peut-être avant deux jours,
 Courtois et Deniau, ³⁵ mandés à son secours,
 Digne ouvrage de l'art dont Hippocrate traite,
 Lui sauront bien ôter cette santé d'athlète;
 Pour consumer l'humeur qui fait son embonpoint,
 Lui donner sagement le mal qu'elle n'a point;
 Et, fuyant de Fagon les maximes énormes, ³⁶
 Au tombeau mérité la mettre dans les formes.
 Dieu veuille avoir son âme, et nous délivrer d'eux!
 Pour moi, grand ennemi de leur art hasardeux,
 Je ne puis cette fois que je ne les excuse.
 Mais à quels vains discours est-ce que je m'amuse?
 Il faut sur des sujets plus grands, plus curieux,
 Attacher de ce pas ton esprit et tes yeux.

Qui s'offrira d'abord? Bon, c'est cette savante
 Qu'estime Roberval, et que Sauveur fréquente. ³⁷
 D'où vient qu'elle a l'œil trouble et le teint si terni?
 C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini, ³⁸
 Un astrolabe en main, elle a dans sa gouttière
 À suivre Jupiter, ³⁹ passé la nuit entière.
 Gardons de la troubler. Sa science, je croi,
 Aura pour s'occuper ce jour plus d'un emploi:
 D'un nouveau microscope on doit, en sa présence,
 Tantôt chez Dalancé ⁴⁰ faire l'expérience;
 Puis d'une femme morte avec son embryon
 Il faut chez du Verney ⁴¹ voir la dissection.
 Rien n'échappe aux regards de notre curieuse. ⁴²

Mais qui vient sur ses pas? c'est une précieuse, ⁴³
 Reste de ces esprits jadis si renommés
 Que d'un coup de son art Molière a diffamés. ⁴⁴
 De tous leurs sentimens cette noble héritière
 Maintient encore ici leur secte façonnrière.

C'est chez elle toujours que les fades auteurs
 S'en vont se consoler du mépris des lecteurs..
 Elle y reçoit leur plainte; et sa docte demeure
 Aux Perrins, aux Coras, est ouverte à toute heure.
 Là du faux bel esprit se tiennent les bureaux :
 Là tous les vers sont bons pourvu qu'ils soient nouveaux.
 Au mauvais goût public la belle y fait la guerre ;
 Plaint Pradon opprimé des sifflets du parterre ;
 Rit des vains amateurs du grec et du latin ;
 Dans la balance met Aristote et Cotin ;
 Puis, d'une main encor plus fine et plus habile,
 Pèse sans passion Chapelain et Virgile ;⁴⁵
 Remarque en ce dernier beaucoup de pauvretés,
 Mais pourtant confessant qu'il a quelques beautés ;
 Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la satire,
 Autre défaut, sinon qu'on ne le sauroit lire ;
 Et, pour faire goûter son livre à l'univers, ⁴⁶
 Croit qu'il faudroit en prose y mettre tous les vers.
 A quoi bon m'étaler cette bizarre école
 Du mauvais sens, dis-tu, prêché par une folle ?
 De livres et d'écrits bourgeois admirateur,
 Vais-je épouser ici quelque apprentive auteur ?
 Savez-vous que l'épouse avec qui je me lie
 Compte entre ses parents des princes d'Italie ;
 Sort d'aïeux dont les noms... ? Je t'entends, et je vois.
 D'où vient que tu t'es fait secrétaire du poëte ?
 Il falloit de ce titre appuyer ta naissance.
 Cependant, (l'avouerai-je ici mon insolence ?)
 Si quelque objet pareil chez moi, deçà les monts,
 Pour m'épouser entroit avec tous ces grands noms,
 Le sourcil rehaussé d'orgueilleuses chimères ;
 Je lui dirois bientôt : Je connois tous vos pères ;

Je sais qu'ils ont brillé dans ce fameux combat ⁴⁷
 Où sous l'un des Valois Enguien sauva l'État.
 D'Hozier n'en convient pas : mais, quoi qu'il en puisse être,
 Je ne suis point si sot que d'épouser mon maître.
 Ainsi donc, au plus tôt délogeant de ces lieux,
 Allez, princesse, allez, avec tous vos aïeux,
 Sur le pompeux débris des lances espagnoles,
 Coucher, si vous voulez, aux champs de Gérisolles:
 Ma maison ni mon lit ne sont point faits pour vous. ⁴⁸

J'admire, poursuis-tu, votre noble courroux.
 Souvenez-vous pourtant que ma famille illustre
 De l'assistance au sceau ne tire point son lustre; ⁴⁹
 Et que, né dans Paris de magistrats connus,
 Je ne suis point ici de ces nouveaux venus,
 De ces nobles sans nom, que, par plus d'une voie,
 La province souvent en guêtres nous envoie.
 Mais eussé-je comme eux des meuniers pour parents,
 Mon épouse vint-elle encor d'aïeux plus grands,
 On ne la verroit point, vantant son origine,
 A son triste mari reprocher la farine.
 Son cœur, toujours nourri dans la dévotion,
 De trop bonne heure apprit l'humiliation :
 Et, pour vous détromper de la pensée étrange
 Que l'hymen aujourd'hui la corrompe et la change,
 Sachez qu'en notre accord elle a, pour premier point,
 Exigé qu'un époux ne la contraindrait point
 A traîner après elle un pompeux équipage,
 Ni surtout de souffrir, par un profane usage,
 Qu'à l'église jamais devant le Dieu jaloux
 Un fastueux carreau soit vu sous ses genoux.
 Telle est l'humble vertu qui, dans son âme empreinte..
 Je le vois bien, tu vas épouser une sainte;

Et dans tout ce grand zèle il n'est rien d'affecté,
Sais-tu bien cependant, sous cette humilité,
L'orgueil que quelquefois nous cache une bigote,
Alcippe, et connois-tu la nation dévote?
Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,
Et par ce grand portrait finir tous mes portraits.

A Paris, à la cour, on trouve, je l'avoue,
Des femmes dont le zèle est digne qu'on le loue,
Qui s'occupent du bien, en tout temps, en tout lieu.
J'en sais une chérie et du monde et de Dieu,
Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune,
Qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune,
Que le vice lui-même est contraint d'estimer,
Et que sur ce tableau d'abord tu vas nommer. ⁵⁰
Mais pour quelques vertus si pures, si sincères,
Combien y trouve-t-on d'impudentes faussaires,
Qui, sous un vain dehors d'austère piété,
De leurs crimes secrets cherchent l'impunité;
Et couvrent de Dieu même, empreint sur leur visage,
De leurs honteux plaisirs l'affreux libertinage!
N'attends pas qu'à tes yeux j'aille ici l'étaler;
Il vaut mieux le souffrir que de le dévoiler.
De leurs galants exploits les Bussis, les Brantomes, ⁵¹
Pourroient avec plaisir te compiler des tomes :
Mais pour moi, dont le front trop aisément rougit,
Ma bouche a déjà peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur, en monstrueux caprices,
Une fausse vertu qui s'abandonne aux vices.

De ces femmes pourtant l'hypocrite noirceur
Au moins pour un mari garde quel que douceur.
Je les aime encor mieux qu'une bigote altière,
Qui, dans son fol orgueil, aveugle et sans lumière,

A peine sur le seuil de la dévotion,
Pense atteindre au sommet de la perfection;
Qui du soin qu'elle prend de me gêner sans cesse
Va quatre fois par mois se vanter à confesse;
Et, les yeux vers le ciel, pour se le faire ouvrir,
Offre à Dieu les tourments qu'elle me fait souffrir.
Sur cent pieux devoirs aux saints elle est égale;
Elle lit Rodriguez, fait l'oraison mentale,⁵²
Va pour les malheureux quêter dans les maisons,
Hante les hôpitaux, visite les prisons,
Tous les jours à l'église entend jusqu'à six messes :
Mais de combattre en elle et dompter ses foiblesses,
Sur le fard, sur le jeu, vaincre sa passion,
Mettre un frein à son luxe, à son ambition,
Et soumettre l'orgueil de son esprit rebelle,
C'est ce qu'en vain le ciel voudroit exiger d'elle.

Et peut-il, dira-t-elle, en effet l'exiger ?
Elle a son directeur, c'est à lui d'en juger :
Il faut sans différer savoir ce qu'il en pense.
Bon ! vers nous à propos je le vois qui s'avance.
Qu'il paroît bien nourri ! Quel vermillon ! quel teint !
Le printemps dans sa fleur sur son visage est peint.
Cependant, à l'entendre, il se soutient à peine ;
Il eut encore hier la fièvre et la migraine ;
Et, sans les prompts secours qu'on prit soin d'apporter,
Il seroit sur son lit peut-être à trembloter.
Mais de tous les mortels, grâce aux dévotes âmes,
Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes.
Quelque léger dégoût vient-il le travailler,
Une froide vapeur le fait-elle bâiller,
Un escadron coiffé d'abord court à son aide ;
L'une chauffe un bouillon, l'autre apprête un remède ;

Chez lui sirops exquis, ratafias vantés,
Confitures surtout, volent de tous côtés :
Car de tous mets sucrés, secs, en pâte, ou liquides,
Les estomacs dévots toujours furent avides :
Le premier massepain pour eux, je crois, se fit,
Et le premier citron à Rouen fut confit. ⁵³
Notre docteur bientôt va lever tous ses doutes;
Du paradis pour elle il aplanit les routes;
Et, loin sur ses défauts de la mortifier,
Lui-même prend le soin de la justifier.
Pourquoi vous alarmer d'une vaine censure?
Du rouge qu'on vous voit on s'étonne, on murmure :
Mais a-t-on, dira-t-il, sujet de s'étonner?
Est-ce qu'à faire peur on veut vous condamner?
Aux usages reçus il faut qu'on s'accommode :
Une femme surtout doit tribut à la mode.
L'orgueil brille, dit-on, sur vos pompeux habits;
L'œil à peine soutient l'éclat de vos rubis;
Dieu veut-il qu'on étale un luxe si profane?
Oui, lorsqu'à l'étaler notre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu chez vous comment l'autoriser?
Le jeu fut de tout temps permis pour s'amuser;
On ne peut pas toujours travailler, prier, lire :
Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire.
Le plus grand jeu, joué dans cette intention,
Peut même devenir une bonne action :
Tout est sanctifié par une âme pieuse.
Vous êtes, poursuit-on, avide, ambitieuse;
Sans cesse vous brûlez de voir tous vos parents
Engloutir à la cour charges, dignités, rangs.
Votre bon naturel en cela pour eux brille;
Dieu ne nous défend point d'aimer notre famille.

D'ailleurs tous vos parents sont sages, vertueux :
 Il est bon d'empêcher ces emplois fastueux
 D'être donnés peut-être à des âmes mondaines,
 Éprises du néant des vanités humaines.
 Laissez là, croyez-moi, gronder les indévots,
 Et sur votre salut demeurez en repos.

Sur tous ces points douteux c'est ainsi qu'il prononce.
 Alors, croyant d'un ange entendre la réponse,
 Sa dévote s'incline, et, calmant son esprit,
 A cet ordre d'en haut sans réplique souscrit.
 Ainsi, pleine d'erreurs qu'elle croit légitimes,
 Sa tranquille vertu conserve tous ses crimes;
 Dans un cœur tous les jours nourri du sacrement
 Maintient la vanité, l'orgueil, l'entêtement,
 Et croit que devant Dieu ses fréquents sacrilèges
 Sont pour entrer au ciel d'assurés privilèges.
 Voilà le digne fruit des soins de son docteur.
 Encore est-ce beaucoup si, ce guide imposteur
 Par les chemins fleuris d'un charmant quiétisme
 Tout à coup l'amenant au vrai molinosisme,⁵⁴
 Il ne lui fait bientôt, aidé de Lucifer,⁵⁵
 Goûter en paradis les plaisirs de l'enfer.

Mais dans ce doux état, molle, délicieuse,
 La hais-tu plus, dis-moi, que cette bilieuse
 Qui, follement outrée en sa sévérité,
 Baptisant son chagrin du nom de piété,
 Dans sa charité fausse où l'amour-propre abonde,
 Croit que c'est aimer Dieu que hair tout le monde?
 Il n'est rien où d'abord son soupçon attaché
 Ne présume du crime et ne trouve un péché.
 Pour une fille honnête et pleine d'innocence
 Croit-elle en ses valets voir quelque complaisance?

Réputés criminels, les voilà tous chassés,
Et chez elle à l'instant par d'autres remplacés.
Son mari, qu'une affaire appelle dans la ville,
Et qui chez lui sortant a tout laissé tranquille,
Se trouve assez surpris, rentrant dans la maison,
De voir que le portier lui demande son nom;
Et que parmi ses gens, changés en son absence, ⁵⁶
Il cherche vainement quelqu'un de connoissance.

Fort bien ! le trait est bon ! Dans les femmes, dis-tu,
Enfin vous n'approuvez ni vice ni vertu.

Voilà le sexe peint d'une noble manière :
Et Théophraste même, aidé de La Bruyère,
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau. ⁵⁷
C'est assez : il est temps de quitter le pinceau ;
Vous avez désormais épuisé la satire.

Épuisé, cher Alcippe ! Ah ! tu me ferois rire !
Sur ce vaste sujet si j'allois tout tracer,
Tu verrois sous ma main des tomes s'amasser.

Dans le sexe j'ai peint la piété caustique :
Et que seroit-ce donc si, censeur plus tragique,
J'allois t'y faire voir l'athéisme établi,
Et, non moins que l'honneur, le ciel mis en oubli ;
Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanée ⁵⁸
Pour souveraine loi mettant la destinée,

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Desbarreaux ? ⁵⁹

Mais sans aller chercher cette femme infernale,
T'ai-je encor peint, dis-moi, la fantasque inégale
Qui, m'aimant le matin, souvent me hait le soir ?
T'ai-je peint la maligne aux yeux faux, au cœur noir ?
T'ai-je encore exprimé la brusque impertinente ?
T'ai-je tracé la vieille à morgue dominante,

Qui veut, vingt ans encore après le sacrement,
 Exiger d'un mari les respects d'un amant ?
 T'ai-je fait voir de joie une belle animée,
 Qui souvent d'un repas sortant toute enfumée,
 Fait, même à ses amants, trop foibles d'estomac,
 Redouter ses baisers pleins d'ail et de tabac ?
 T'ai-je encore décrit la dame brelandière
 Qui des joueurs chez soi se fait cabaretière, ⁶⁰
 Et souffre des affronts que ne souffriroit pas
 L'hôtesse d'une auberge à dix sous par repas ?
 Ai-je offert à tes yeux ces tristes Tisiphones,
 Ces monstres pleins d'un fiel que n'ont point les lionnes,
 Qui, prenant en dégoût les fruits nés de leur flanc,
 S'irritent sans raison contre leur propre sang ;
 Toujours en des fureurs que les plaintes aigrissent,
 Battent dans leurs enfants l'époux qu'elles haïssent,
 Et font de leur maison, digne de Phalaris, ⁶¹
 Un séjour de douleurs, de larmes et de cris ?
 Enfin t'ai-je dépeint la superstitieuse,
 La pédante au ton fier, la bourgeoise ennuyeuse,
 Celle qui de son chat fait son seul entretien,
 Celle qui toujours parle et ne dit jamais rien ?
 Il en est des milliers ; mais ma bouche enfin lasse
 Des trois quarts pour le moins veut bien te faire grâce.

J'entends : c'est pousser loin la modération.

Ah ! finissez, dis-tu, la déclamation.

Pensez-vous qu'ébloui de vos vaines paroles
 J'ignore qu'en effet tous ces discours frivoles
 Ne sont qu'un badinage, un simple jeu d'esprit
 D'un censeur dans le fond qui folâtre et qui rit,
 Plein du même projet qui vous vint dans la tête
 Quand vous plaçâtes l'homme au-dessous de la bête ?

Mais enfin vous et moi c'est assez badiner,
Il est temps de conclure; et, pour tout terminer,
Je ne dirai qu'un mot. La fille qui m'enchanter,
Noble, sage, modeste, humble, honnête, touchante,
N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir.
Si, par un sort pourtant qu'on ne peut concevoir,
La belle, tout à coup rendue insociable,
D'ange, ce sont vos mots, se transformoit en diable;
Vous me verriez bientôt, sans me désespérer,
Lui dire : Eh bien ! madame, il faut nous séparer ;
Nous ne sommes pas faits, je le vois, l'un pour l'autre.
Mon bien se monte à tant : tenez ; voilà le vôtre.
Partez : délivrons-nous d'un mutuel souci.

Alcippe, tu crois donc qu'on se sépare ainsi ?
Pour sortir de chez toi sur cette offre offensante,
As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y consente ?
Et crois-tu qu'aisément elle puisse quitter
Le savoureux plaisir de t'y persécuter ?
Bientôt son procureur, pour elle usant sa plume,
De ses prétentions va t'offrir un volume :
Car, grâce au droit reçu chez les Parisiens,
Gens de douce nature, et maris bons chrétiens,
Dans ses prétentions une femme est sans borne.
Alcippe, à ce discours je te trouve un peu morne.
Des arbitres, dis-tu, pourront nous accorder.
Des arbitres !... Tu crois l'empêcher de plaider !
Sur ton chagrin déjà contente d'elle-même,
Ce n'est point tous ses droits, c'est le procès qu'elle aime.
Pour elle un bout d'arpent qu'il faudra disputer
Vaut mieux qu'un fief entier acquis sans contester.
Avec elle il n'est point de droit qui s'éclaircisse,
Point de procès si vieux qui ne se rajeunisse ;

Et sur l'art de former un nouvel embarras
Devant elle Rolet mettroit pavillon bas.
Crois-moi, pour la fléchir trouve-moi fin quelque voie :
Ou je ne répons pas dans peu qu'on ne te voie
Sous le faix des procès abattu, consterné,
Triste, à pied, sans laquais, maigre, sec, ruiné,
Vingt fois dans ton malheur résolu de te pendre,
Et, pour comble de maux, réduit à la reprendre. ⁶³

NOTES.

¹ Juvénal a traité le même sujet dans sa sixième satire.

² Racine et J.-B. Rousseau ont été blessés de ce début, de ce gérondif *bornant* qui commence un poème; J.-B. Rousseau eût mieux aimé :

Enfin, désabusé de tes galanteries;

Alcippe, etc.

(V. *Lettres de J.-B. Rousseau*, t. II, p. 184.)

³ Instrument en style de pratique, veut dire toutes sortes de contrats. *Boil.*

⁴ Madame Colbert appeloit ainsi son époux. Cette manière de parler, bourgeoise à l'excès, dit J.-B. Rousseau, ne répond point à la noblesse du reste de cette satire, ... qui est écrite avec tant d'art et de force. Voyez lettres de J.-B. Rousseau, t. II, p. 184.

⁵ Juvénal dit :

Credo pudicitiam Saturno rege moratam

In terris, visamque diu.

Boileau lui fait dire tout le contraire, ainsi que l'a remarqué Charles Perrault, dans la préface de l'apologie des femmes. Saint-Marc prétend que pour justifier Boileau, il suffiroit d'effacer la note que le poète avoit placée ici : *paroles du commencement de la satire de Juvénal*, ou d'y substituer : *allusion au commencement de la satire de Juvénal*; mais Boileau, dans sa satire même, v. 26, déclare que c'est la pensée de Juvénal qu'il veut rendre; *comme lui nous chanter*. Saint-Marc ajoute qu'au surplus ce n'est pas Boileau qui fait ce contre-sens, mais son interlocuteur, Alcippe, un homme du monde qui n'est pas tenu de citer à propos les auteurs latins. L'excuse est déplorable; et Saint-Marc, qui est ordinairement sévère et souvent injuste à l'égard de Despréaux, pouvoit se

dispenser de le défendre si mal. La critique de Perrault étoit bien fondée.

⁶ *Et loin avant Noé a paru cheville après sous Adam même.*

⁷ Phryné, courtisane d'Athènes. Laïs, courtisane de Corinthe.

⁸ Les contes de la reine de Navarre, etc. *Boil.*

⁹ Desmares, de l'Oratoire, prédicateur.

¹⁰ On a critiqué *entends donc*, comme dur et impropre ; on a proposé d'y substituer : *Or écoute*.

¹¹ Monastère de filles. — Les religieuses de Port-Royal ont été accusées de jansénisme.

¹² Il faut immoler tout, et même la vertu.

(*Phèdre*, act. III, sc. III.)

Ce vers de Racine est, à quelques syllabes près, celui de Boileau :

On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même.

¹³ Voyez les opéras de Quinault, intitulés : Roland et Armide. *Boil.* (Voyez la note 14 sur l'Épître IX.)

¹⁴ On trouve dans la première partie du roman de Clélie, la carte du pays de Tendre. *Petits-soins* est un des villages indiqués sur cette carte.

¹⁵ Une infâme dont le nom étoit connu de tout le monde. *Boil.*

¹⁶ Je ne suis point de ces femmes hardies

Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,

Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

(*Phèdre*, act. III, sc. V.)

¹⁷ On croit que cette initiale n'a été mise ici que pour dépayser le lecteur. Je ne sais, dit J.-B. Rousseau, pourquoi l'auteur, au lieu d'estropier son vers par un nom en blanc, ne s'est pas avisé de mettre *Julie* et *Messaline*..... J'ai eu plusieurs fois envie de lui en parler, et je l'ai toujours oublié. Lettres de J.-B. Rousseau, t. II, p. 185 et 211.

- ¹⁸ Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altum
Ædificat caput.

(*Juv. sat. VI. v. 502.*)

- ¹⁹ Avant l'édition de 1713, on lisoit.

Pour la voir aussitôt sur ses deux pieds haussée.

- ²⁰ En pleins sacs dans les éditions antérieures à 1713.

²¹ *Pique*, terme du jeu de piquet. *Sonnez*, terme du jeu de triétrac. *Boil.*

- ²² Terme du jeu d'hombre. *Boil.*

- ²³ Le lieutenant-criminel Tardieu.

²⁴ Ce vers, et les dix-neuf suivants, avoient déplu à Racine : ils ne parurent point dans les premières éditions de cette satire. Voyez ci-dessous t. III, p. 155.

²⁵ La plupart des femmes portoient alors un masque de velours noir quand elles sortoient. *Boil.*

- ²⁶ Le 24 août 1665.

²⁷ Un tel exemple peut-il occuper moins de mots dans la satire ? — Chacun sait son métier — Je me plais à remplir mes sermons de portraits. On a critiqué ces phrases comme très déplacées dans un dialogue. Boileau ne se souvient plus qu'il rend compte d'une conversation ; il ne parle plus à Alcippe, il s'adresse à des lecteurs.

- ²⁸ La belle-sœur du poète, femme de Jérôme Boileau

- ²⁹ Auteur d'un Dictionnaire françois.¹

³⁰ Maison près de Versailles, bâtie en 1686, et destinée à l'éducation de deux cent cinquante demoiselles.

³¹ Nœud de ruban que les femmes mettent sur le devant de la tête pour attacher la coiffure : il doit son nom à la duchesse de Fontanges, l'une des maîtresses de Louis XIV.

³² Furie, qui, dans l'opéra d'Isis, demeure presque toujours dans l'inaction.

³³ Une des furies. Voyez le livre VII de l'Énéide de Virgile. *Boil.*

³⁴ Bacchantes, femmes qui célébroient par des orgies les fêtes de Bacchus.

³⁵ Deux médecins de la faculté de Paris. *Boil.*

³⁶ Les maximes énormes. Cette expression n'est pas heureuse, elle n'est pas même claire. On voit pourtant que Boileau veut louer Fagon (premier médecin du roi) en opposant ses maximes à celles de Courtois et Deniau.

³⁷ Roberval et Sauveur, mathématiciens, de l'académie des sciences.

³⁸ Célèbre astronome.

³⁹ Une des sept planètes.

⁴⁰ On faisoit chez lui des expériences de physique qui le ruinèrent.

⁴¹ Savant anatomiste.

⁴² La savante ou la curieuse que Boileau vient de peindre, est madame de La Sablière; elle avoit relevé, d'une manière un peu pédantesque, une faute commise par Boileau dans l'épître V, v. 28.

⁴³ On dit que dans le portrait de la Précieuse, Boileau avoit en vue madame Deshoulières qui étoit une des protectrices de Pradon, et qui fit un sonnet contre la Phèdre de Racine.

⁴⁴ Dans la comédie des Précieuses.

⁴⁵ *Laudat Virgilium, peritura ignoscit Elisæ.*

Committit vates et comparat, indè Maronem,

Atque aliâ parte in trutinâ suspendit Homerum.

(*Juv. sat. VI. v. 435.*)

⁴⁶ Au lieu de ce vers et du suivant, la première édition offroit ce morceau :

Et croit qu'on pourra même enfin le lire un jour,
Quand la langue vieillie ayant changé de tour,
On ne sentira plus la barbare structure
De ses expressions mises à la torture;

S'étonne cependant d'où vient que chez Coignard (*)
 Le Saint-Paulin (**) écrit avec un si grand art,
 Et d'une plume douce, aisée et naturelle,
 Pourrit, vingt fois encor moins lu que la Pucelle.
 Elle en accuse alors notre siècle infecté
 Du pédantesque goût qu'ont pour l'antiquité
 Magistrats, princes, ducs, et même fils de France,
 Qui lisent sans rongir et Virgile et Tércence,
 Et toujours pour Perrault pleins d'un dégoût malin,
 Ne savent pas s'il est au monde un Saint-Paulin.

47 Bataille de Cérissoles, en Italie, gagnée par les François en 1544.

48 *Malo Venusinam, quam te, Cornelia mater
 Gracchorum, si cum magnis virtutibus affers
 Grande supercilium et numeras in dote triumphos.
 Tolle tuum, precor, Annibalem, etc.*

(*Juv. sat. VI. v. 118.*)

49 Les secrétaires du roi, nouvellement anoblis, assistoient au sceau.

50 Madame de Maintenon.

51 L'Histoire amoureuse des Gaules, par Bussi Rabutin.
 Les Vies des femmes galantes, par Brantôme.

52 Le Traité de la perfection chrétienne, par Alphonse Rodriguez, jésuite espagnol.

53 Les plus exquis citrons confits se font à Rouen. *Boil.*

54 Molinos, prêtre espagnol, fut le chef de la secte des quiétistes.

55 *Si ce guide imposteur... l'amenant... il ne lui fait. Il est de trop, ainsi que Desforges Maillard l'a remarqué dans une lettre au président Bouhier.*

56 Dans les deux premières éditions, il y avoit :

Et que dans son logis, fait neuf en son absence.

(*) Libraire.

(**) De Perrault.

Charles Perrault critiqua *fait neuf*, et Boileau corrigea ce vers. Le Brun paroît regretter *fait neuf*.

57 La Bruyère a traduit les Caractères de Théophraste, et a fait ceux de son siècle. *Boil.*

53 Capanée étoit un des sept chefs de l'armée qui mit le siège devant Thèbes. Les poètes ont dit que Jupiter le foudroya à cause de son impiété. *Boil.*

Charles Perrault demande si on peut dire *une Socrate, une Cicéron, une Thésée, une Capanée*.

59 On dit qu'il se convertit avant que de mourir. *Boil.*

60 Il y a des femmes qui donnent à souper aux joueurs, de peur de ne les plus revoir s'ils sortoient de leur maison. *Boil.*

61 Tyran en Sicile, très cruel. *Boil.*

62 Le portrait de la plaideuse est fait sur la comtesse de Crissé.

63 La satire qu'on vient de lire a été amèrement critiquée au moment de sa publication, et Dalember prétend « qu'elle est restée *marquée* des coups violents qu'elle a essuyés *dans* sa naissance. » Elle a eu toutefois des défenseurs ardents et illustres; par exemple, Arnauld et Racine. Rassurez-vous, disoit ce dernier à Boileau : vous avez attaqué tout un corps qui n'est composé que de langues; l'orage passera.

« Cette satire, qui n'est pas la meilleure de Boileau, éclipse celle de beautés dignes de ce poète célèbre. » Ce sont les termes de Le Brun, qui admire surtout, dans cette pièce, les vers 5, 6, 69, 70, 81, 82, 104, 194, 199, 200, 370, 395, 448, 473, 575 et 576.

SATIRE XI. (1698.)

A VALINCOUR. *

SUR L'HONNEUR. *

OUI, l'honneur, Valincour, est chéri dans le monde :
Chacun, pour l'exalter, en paroles abonde ;
A s'en voir revêtu chacun met son bonheur ;
Et tout crie ici-bas : L'honneur ! Vive l'honneur !

Entendons discourir, sur les bancs des galères,
Ce forçat abhorré même de ses confrères ;
Il plaint, par un arrêt injustement donné,
L'honneur en sa personne à ramer condamné. ³
En un mot, parcourons et la mer et la terre ;
Interrogeons marchands, financiers, gens de guerre,
Courtisans, magistrats : chez eux, si je les croi,
L'intérêt ne peut rien, l'honneur seul fait la loi.

Cependant, lorsqu'aux yeux leur portant la lanterne, ⁴
J'examine au grand jour l'esprit qui les gouverne,
Je n'aperçois partout que folle ambition,
Foiblesse, iniquité, fourbe, corruption,
Que ridicule orgueil de soi-même idolâtre.
Le monde, à mon avis, est comme un grand théâtre,
Où chacun en public, l'un par l'autre abusé,
Souvent à ce qu'il est joue un rôle opposé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage,
Impudemment le fou représenter le sage ;
L'ignorant s'ériger en savant fastueux,
Et le plus vil faquin trancher du vertueux.

Mais, quelque fol espoir dont leur orgueil les berce,
Bientôt on les connoît, et la vérité perce.
On a beau se farder aux yeux de l'univers :
A la fin sur quelqu'un de nos vices couverts
Le public malin jette un œil inévitable ;
Et bientôt la censure, au regard formidable,
Sait, le crayon en main, marquer nos endroits faux,
Et nous développer avec tous nos défauts.
Du mensonge toujours le vrai demeure maître.
Pour paroître honnête homme, en un mot, il faut l'être :
Et jamais, quoi qu'il fasse, un mortel ici-bas
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.
En vain ce misanthrope, aux yeux tristes et sombres,
Veut, par un air riant, en éclaircir les ombres :
Le ris sur son visage est en mauvaise humeur ;
L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur ;
Ses mots les plus flatteurs paroissent des rudesses,
Et la vanité brille en toutes ses bassesses.
Le naturel toujours sort, et sait se montrer :
Vainement on l'arrête, on le force à rentrer ;
Il rompt tout, perce tout, et trouve enfin passage. ⁵
Mais loin de mon projet je sens que je m'engage.
Revenons de ce pas à mon texte égaré.
L'honneur partout, disois-je, est du monde admiré ;
Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel est-il, Valincour ? pourras-tu me le dire ?
L'ambitieux le met souvent à tout brûler ;
L'avare, à voir chez lui le Pactole rouler ; ⁶
Un faux brave, à vanter sa prouesse frivole ;
Un vrai fourbe, à jamais ne garder sa parole ; ⁷
Ce poëte, à noircir d'insipides papiers,
Ce marquis, à savoir frauder ses créanciers ;

Un libertin, à rompre et jeûnes et carême;
 Un fou perdu d'honneur, à braver l'honneur même.
 L'un d'eux a-t-il raison? Qui pourroit le penser?
 Qu'est-ce donc que l'honneur que tout doit embrasser?
 Est-ce de voir, dis-moi, vanter notre éloquence;
 D'exceller en courage, en adresse, en prudence;
 De voir à notre aspect tout trembler sous les cieux;
 De posséder enfin mille dons précieux?
 Mais avec tous ces dons de l'esprit et de l'âme
 Un roi même souvent peut n'être qu'un infâme,
 Qu'un Hérode, un Tibère effroyable à nommer.
 Où donc est cet honneur qui seul doit nous charmer?
 Quoiqu'en ses beaux discours Saint-Eyremont nous prône,
 Aujourd'hui j'en croirai Sénèque avant Pétrone.⁸

Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité:
 Sans elle la valeur, la force, la bonté,
 Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
 Ne sont que faux brillants, et que morceaux de verre.
 Un injuste guerrier, terreur de l'univers,⁹
 Qui, sans sujet, courant chez cent peuples divers,
 S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange,
 N'est qu'un plus grand voleur que du Terte et Saint-Ange.¹⁰
 Du premier des Césars on vante les exploits;
 Mais dans quel tribunal, jugé suivant les lois,
 Eût-il pu disculper son injuste manie?
 Qu'on livre son pareil en France à La Reynie,¹¹
 Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
 Laisser sur l'échafaud sa tête et ses lauriers.
 C'est d'un roi,¹² que l'on tient cette maxime auguste,
 Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste.
 Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla;
 Joignez-y Tamerlan, Genséric, Attila :

Tous ces fiers conquérants, rois, princes, capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athènes
Qui sut, pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la justice aller d'un pas égal.

Où, la justice en nous est la vertu qui brille :

Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille;

Dans un mortel chéri tout injuste qu'il est,

C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.

A cet unique appât l'âme est vraiment sensible :

Même aux yeux de l'injuste un injuste est horrible;

Et tel qui n'admet point la probité chez lui

Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.

Disons plus : il n'est point d'âme livrée au vice

Où l'on ne trouve encor des traces de justice.

Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau;

Tout n'est pas Caumartin, Bignon, ni Daguesseau :

Mais jusqu'en ces pays où tout vit de pillage,

Chez l'Arabe et le Scythe, elle est de quelque usage;

Et du butin acquis en violant les lois

C'est elle entre eux qui fait le partage et le choix.

Mais allons voir le vrai jusqu'en sa source même.

Un dévot aux yeux creux, et d'abstinence blême,

S'il n'a point le cœur juste, est affreux devant Dieu.

L'évangile au chrétien ne dit en aucun lieu,

Sois dévot : elle dit, ¹⁴ Sois doux, simple, équitable.

Car d'un dévot souvent au chrétien véritable

La distance est deux fois plus longue, à mon avis,

Que du pôle antarctique au détroit de Davis. ¹⁵

Encor par ce dévot ne crois pas que j'entende

Tartufe, ou Molinos et sa mystique bande :

J'entends un faux chrétien, mal instruit, mal guidé,

Et qui de l'évangile en vain persuadé,

N'en a jamais conçu l'esprit ni la justice;
 Un chrétien qui s'en sert pour disculper le vice;
 Qui toujours près des grands, qu'il prend soin d'abuser,
 Sur leurs foibles honteux sait les autoriser,
 Et croit pouvoir au ciel, par ses folles maximes,
 Avec le sacrement faire entrer tous les crimes.
 Des faux dévots pour moi voilà le vrai héros.

Mais, pour borner enfin tout ce vague propos,
 Concluons qu'ici bas le seul honneur solide,
 C'est de prendre toujours la vérité pour guide;
 De regarder en tout la raison et la loi;
 D'être doux pour tout autre, et rigoureux pour soi;
 D'accomplir tout le bien que le ciel nous inspire;
 Et d'être juste enfin : ce mot seul veut tout dire.
 Je doute que le flot des vulgaires humains
 A ce discours pourtant donne aisément les mains;
 Et, pour t'en dire ici la raison historique,
 Souffre que je l'habille en fable allégorique.

Sous le bon roi Saturne, ami de la douceur,
 L'Honneur, cher Valincour, et l'Équité sa sœur,
 De leurs sages conseils éclairant tout le monde,
 Régnoient, chéris du ciel, dans une paix profonde.
 Tout vivoit en commun sous ce couple adoré :
 Aucun n'avoit d'enclos ni de champ séparé.¹⁶
 La vertu n'étoit point sujète à l'ostracisme¹⁷
 Ni ne s'appeloit point alors un jansénisme.
 L'Honneur, beau par soi-même, et sans vains ornements,
 N'étoit point aux yeux l'or ni les diamants,
 Et, jamais ne sortant de ses devoirs austères,
 Maintenoit de sa sœur les règles salutaires.
 Mais une fois au ciel par les dieux appelé,
 Il demeura long-temps au séjour étoilé.

Un fourbe cependant, assez haut de corsage,
Et qui lui ressembloit de geste et de visage,
Prend son temps, et partout ce hardi suborneur
S'en va chez les humains crier qu'il est l'Honneur;
Qu'il arrive du ciel, et que, voulant lui-même,
Seul porter désormais le faix du diadème,
De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.
A ces discours trompeurs le monde ajoute foi.
L'innocente Équité, honteusement bannie,
Trouve à peine un désert où fuir l'ignominie.
Aussitôt sur un trône éclatant de rubis
L'imposteur monte, orné de superbes habits.
La Hauteur, le Dédain, l'Audace l'environnent;
Et le Luxe et l'Orgueil de leurs mains le couronnent.
Tout fier il montre alors un front plus sourcilleux :
Et le Mien et le Tien, deux frères pointilleux,
Par son ordre amenant les procès et la guerre,
En tous lieux de ce pas vont partager la terre;
En tous lieux, sous les noms de bon droit et de tort,
Vont chez elle établir le seul droit du plus fort.
Le nouveau roi triomphe, et, sur ce droit inique,
Bâtit de vaines lois un code fantastique;
Avant tout aux mortels prescrit de se venger,
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger,
Et dans leur âme, en vain de remords combattue,
Trace en lettres de sang ces deux mots : Meurs ou Tue.
Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,
Qu'on vit naître ici bas le noir siècle de fer.
Le frère au même instant s'arma contre le frère;
Le fils trempa ses mains dans le sang de son père;
La soif de commander enfanta les tyrans,
Du Tanais au Nil porta les conquérants;

L'ambition passa pour la vertu sublime;
Le crime heureux fut juste et cessa d'être crime :
On ne vit plus que haine et que division ,
Qu'envie , effroi , tumulte , horreur , confusion. ¹⁹

Le véritable Honneur sur la voûte céleste
Est enfin averti de ce trouble funeste.
Il part sans différer , et descendu des cieux ,
Va partout se montrer dans les terrestres lieux :
Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode ;
On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode ;
Et lui-même , traité de fourbe et d'imposteur ,
Est contraint de ramper aux pieds du séducteur.
Enfin , las d'essuyer outrage sur outrage ,
Il livre les humains à leur triste esclavage ;
S'en va trouver sa sœur , et dès ce même jour ,
Avec elle s'envole au céleste séjour.

Depuis , toujours ici riche de leur ruine ,
Sur les tristes mortels le faux honneur domine ,
Gouverne tout , fait tout , dans ce bas univers ;
Et peut-être est-ce lui qui m'a dicté ces vers.
Mais en fût-il l'auteur , je conclus de sa fable
Que ce n'est qu'en Dieu seul qu'est l'honneur véritable.

NOTES.

¹ Conseiller du roi, secrétaire-général de la marine, membre de l'académie françoise, où il succéda à Racine.

² Cette satire fut composée à l'occasion d'un procès que Boileau, son frère et son cousin soutinrent en 1698 et 1699. On leur contestoit la qualité de nobles et d'écuyers. Ils montrèrent comment ils descendoient d'un Jean Boileau, secrétaire du roi, anobli en 1371. Un arrêt du 10 avril 1699 déclara leurs parchemins excellents : mais les œuvres de Despreaux sont des titres encore meilleurs. On croit que cet arrêt n'a été rendu que par considération pour le poète, et l'on ajoute que les pièces produites par la famille Boileau avoient été fabriquées par un faussaire nommé Haudiquier. C'est du moins ce qu'ont assuré à Dalemberl des personnes très dignes de foi ; Foncemagne, par exemple. — Voyez la lettre II de Boileau à Brossette, t. III. p. 199-200.

³ Nous ignorons, dit Voltaire, s'il y a beaucoup de galériens qui se plaignent du peu d'égard qu'on a pour leur honneur. (Dictionnaire philos. art. *Heureux*.)

⁴ Allusion au mot de Diogène le cynique, qui portoit une lanterne en plein jour, et qui disoit qu'il cherchoit un homme. *Boil.*

⁵ *Naturam expellas furca, tamen usque recurret,*

Et mala perrumpet furtim fastidia victrix.

(*Hor. l. I. ep. X. v. 24.*)

⁶ Fleuve de Lydie, où l'on trouve de l'or, ainsi que dans plusieurs autres fleuves. *Boil.*

⁷ Il nous semble, dit Voltaire, qu'un vrai fourbe met son intérêt à manquer de foi, et son honneur à cacher ses fourberies. (Dictionnaire philos. art. *Honneur*.)

⁸ Saint-Evreumont a fait une dissertation dans laquelle il donne la préférence à Pétrone sur Sénèque. *Boil.*

9 Alexandre. *Boil.*

« Seroit-ce, dit Le Brun, dans ce vers et dans les suivans
« que J. B. Rousseau a puisé les plus mâles pensées de son
« ode à la Fortune? Je l'ignore; mais il ne semble que la
« copie, et Boileau est toujours original. »

10 Deux fameux voleurs de grands chemins. *Boil.*

11 Célèbre lieutenant de police de Paris. *Boil.*

12 Agésilas, roi de Sparte. *Boil.*

13 Socrate. *Boil.*

14 Boileau fait *évangile* féminin : ce nom est toujours masculin aujourd'hui.

15 Détroit sous le pôle arctique, près de la nouvelle Zemblé. *Boil.*

Condillac critique cette comparaison; elle est froide, dit-il, il n'y a point là d'image que l'esprit puisse saisir. (Art d'écrire, t. II, c. 4.) Le Brun, au contraire, trouve ici de la grâce, de la gaieté, et une plaisanterie adroite

16 Quum furem nemo timeret

Caulibus aut pomis, sed aperto viveret horto.

(*Juv. sat. VI. v. 17.*)

17 Loi par laquelle les Athéniens avoient droit de reléguer tel de leurs citoyens qu'ils vouloient. *Boil.*

18 Le Tanais est un fleuve du pays des Scythes. *Boil.*

19 Protinus irrupit venæ pejoris in ævum

Omne nefas : fugere pudor, verumque, fidesque,

In quorum subiere locum fraudesque, dolique,

Insidiaeque, et vis, et amor sceleratus habendi, etc.

Fratrum quoque gratia rara est...

Filius ante diem patrios inquit in annos.

(*Ovid, metam. l. I. v. 128.*)

AVERTISSEMENT¹

SUR LA SATIRE XII.

QUELQUE heureux succès qu'aient eu mes ouvrages, j'avois résolu depuis leur dernière édition² de ne plus rien donner au public; et quoiqu'à mes heures perdues, il y a environ cinq ans, j'eusse encore fait contre l'équivoque une satire que tous ceux à qui je l'ai communiquée ne jugeoient pas inférieure à mes autres écrits,³ bien loin de la publier, je la tenois soigneusement cachée, et je ne croyois pas que, moi vivant, elle dût jamais voir le jour. Ainsi donc, aussi soigneux désormais de me faire oublier que j'avois été autrefois curieux de faire parler de moi, je jouissois, à mes infirmités près, d'une assez grande tranquillité, lors que tout d'un coup j'ai appris qu'on débitoit dans le monde, sous mon nom, quantité de méchants écrits, et entre autres une pièce en vers contre les jésuites, également odieuse et insipide, où l'on me faisoit, en mon propre nom, dire à toute leur société les injures les plus atroces et les plus grossières. J'avoue que cela m'a donné un très grand chagrin; car, bien que tous les gens sensés aient connu sans peine que la pièce n'étoit point de moi, et qu'il n'y ait que de très petits esprits qui aient

¹ Composé en 1710, lorsque Boileau préparoit une nouvelle édition de ses ouvrages.

² En 1701.

³ On rend aujourd'hui plus de justice aux autres écrits de Boileau.

présumé que j'en pouvois être l'auteur, la vérité est pourtant que je n'ai pas regardé comme un médiocre affront de me voir soupçonné, même par des ridicules, d'avoir fait un ouvrage aussi ridicule.

J'ai donc cherché les moyens les plus propres pour me laver de cette infamie; et, tout bien considéré, je n'ai point trouvé de meilleur expédient que de faire imprimer ma satire contre l'ÉQUIVOQUE; parce qu'en la lisant, les moins éclairés, même de ces petits esprits, ouvrieroient peut-être les yeux, et verroient manifestement le peu de rapport qu'il y a de mon style, même en l'âge où je suis, au style bas et rampant de l'auteur de ce pitoyable écrit. Ajoutez à cela que je pouvois mettre à la tête de ma satire, en la donnant au public, un avertissement en manière de préface, où je me justifierois pleinement, et tirerois tout le monde d'erreur. C'est ce que je fais aujourd'hui; et j'espère que le peu que je viens de dire produira l'effet que je me suis proposé. Il ne me reste donc plus maintenant qu'à parler de la satire pour laquelle est fait ce discours.

Je l'ai composée par le caprice du monde le plus bizarre, et par une espèce de dépit et de colère poétique, s'il faut ainsi dire, qui me saisit à l'occasion de ce que je vais raconter. Je me promenois dans mon jardin à Auteuil, et rêvois en marchant à un poème que je voulois faire contre les mauvais critiques de notre siècle. J'en avois même déjà composé quelques vers, dont j'étois assez content. Mais voulant continuer, je m'aperçus qu'il y avoit dans ces vers une équivoque de langue; et m'étant sur-le-champ mis en devoir de la corriger, je n'en pus jamais venir à bout. Cela m'irrita de telle manière, qu'au lieu de m'appliquer davantage

à réformer cette équivoque, et de poursuivre mon poëme contre les faux critiques, la folle pensée me vint de faire contre l'équivoque même une satire qui pût me venger de tous les chagrins qu'elle m'a causés depuis que je me mêle d'écrire. Je vis bien que je ne rencontrerois pas de médiocres difficultés à mettre en vers un sujet si sec; et même il s'en présenta d'abord une qui m'arrêta tout court : ce fut de savoir duquel des deux genres, masculin ou féminin, je ferois le mot d'équivoque, beaucoup d'habiles écrivains, ainsi que le remarque Vaugelas, le faisant masculin. Je me déterminai pourtant assez vite au féminin, comme au plus usité des deux : et bien loin que cela empêchât l'exécution de mon projet, je crus que ce ne seroit pas une méchante plaisanterie de commencer ma satire par cette difficulté même. C'est ainsi que je m'engageai dans la composition de cet ouvrage. Je croyois d'abord faire tout au plus cinquante ou soixante vers; mais ensuite les pensées me venant en foule, et les choses que j'avois à reprocher à l'équivoque se multipliant à mes yeux, j'ai poussé ces vers jusqu'à près de trois cent cinquante.

C'est au public maintenant à voir si j'ai bien ou mal réussi. Je n'emploierai point ici, non plus que dans les préfaces de mes autres écrits, mon adresse et ma rhétorique à le prévenir en ma faveur. Tout ce que je puis lui dire, c'est que j'ai travaillé cette pièce avec le même soin que toutes mes autres poésies. Une chose pourtant dont il est bon que les jésuites soient avertis, c'est qu'en attaquant l'équivoque je n'ai pas pris ce mot dans toute l'étroite rigueur de sa signification grammaticale; le mot d'équivoque, en ce sens-là,

ne voulant dire qu'une ambiguïté de paroles; mais que je l'ai pris, comme le prend ordinairement le commun des hommes, pour toutes sortes d'ambiguïtés de sens, de pensées, d'expressions, et enfin pour tous ces abus et toutes ces méprises de l'esprit humain qui font qu'il prend souvent une chose pour une autre. ⁴ Et c'est dans ce sens que j'ai dit que l'idolâtrie avoit pris naissance de l'équivoque; les hommes, à mon avis, ne pouvant pas s'équivoquer plus lourdement que de prendre des pierres, de l'or et du cuivre, pour Dieu. J'ajouterai à cela que la Providence divine, ainsi que je l'établis clairement dans ma satire, n'ayant permis chez eux cet horrible aveuglement qu'en punition de ce que leur premier père avoit prêté l'oreille aux promesses du démon, j'ai pu conclure infailliblement que l'idolâtrie est un fruit, ou, pour mieux dire, un véritable enfant de l'équivoque. Je ne vois donc pas qu'on me puisse faire sur cela aucune bonne critique, et surtout ma satire étant un pur jeu d'esprit, où il seroit ridicule d'exiger une précision géométrique de pensées et de paroles.

Mais il y a une autre objection plus importante et plus considérable, qu'on me fera peut-être au sujet des propositions de morale relâchée que j'attaque dans la dernière partie de mon ouvrage : car, ces propositions ayant été, à ce qu'on prétend, avancées par quantité de théologiens, même célèbres, la moquerie que j'en fais peut, dira-t-on, diffamer en quelque sorte ces théologiens, et causer ainsi une espèce de

⁴ C'est là le principal défaut du poëme, le sujet qui n'étoit pas très heureux, devoit être au moins mieux circonscrit.

scandale dans l'église. A cela je réponds premièrement qu'il n'y a aucune des propositions que j'attaque qui n'ait été plus d'une fois condamnée par toute l'église, et tout récemment encore par deux des plus grands papes qui aient depuis long-temps rempli le saint siège. Je dis en second lieu qu'à l'exemple de ces célèbres vicaires de Jésus-Christ, je n'ai point nommé les auteurs de ces propositions, ni aucun de ces théologiens dont on dit que je puis causer la diffamation, et contre lesquels même j'avoue que je ne puis rien décider, puisque je n'ai point lu ni ne suis d'humeur à lire leurs écrits : ce qui seroit pourtant absolument nécessaire pour prononcer sur les accusations que l'on forme contre eux ; leurs accusateurs pouvant les avoir mal entendus, et s'être trompés dans l'intelligence des passages où ils prétendent que sont ces erreurs dont ils les accusent. Je soutiens en troisième lieu qu'il est contre la droite raison de penser que je puisse exciter quelque scandale dans l'église, en traitant de ridicules des propositions rejetées de toute l'église, et plus dignes encore, par leur absurdité, d'être sifflées de tous les fidèles, que réfutées sérieusement. C'est ce que je me crois obligé de dire pour me justifier. Que si après cela il se trouve encore quelques théologiens qui se figurent qu'en décriant ces propositions j'ai eu en vue de les décrier eux-mêmes, je déclare que cette fausse idée qu'ils ont de moi ne sauroit venir que des mauvais artifices de l'équivoque, qui, pour se venger des injures que je lui dis dans ma pièce, s'efforce d'intéresser dans sa cause ces théologiens, en me faisant penser ce que je n'ai pas pensé, et dire ce que je n'ai point dit.

Voilà, ce me semble, bien des paroles, et peut-être

trop de paroles employées pour justifier un aussi peu considérable ouvrage qu'est la satire qu'on va voir. Avant néanmoins que de finir, je ne crois pas me pouvoir dispenser d'apprendre aux lecteurs qu'en attaquant, comme je fais dans ma satire, ces erreurs, je ne me suis point fié à mes seules lumières, mais qu'ainsi que je l'ai pratiqué il y a environ dix ans, à l'égard de mon épître de l'Amour de Dieu, j'ai, non-seulement consulté sur mon ouvrage tout ce que je connois de plus habiles docteurs, mais que je l'ai donné à examiner au prélat de l'église qui, par l'étendue de ses connoissances et par l'éminence de sa dignité, est le plus capable et le plus en droit de me prescrire ce que je dois penser sur ces matières; je veux dire M. le cardinal de Noailles, mon archevêque. J'ajouterai que ce pieux et savant cardinal a eu trois semaines ma satire entre les mains, et qu'à mes instantes prières, après l'avoir lue et relue plus d'une fois, il me l'a enfin rendue en me comblant d'éloges, et m'a assuré qu'il n'y avoit trouvé à redire qu'un seul mot, ⁵ que j'ai corrigé sur-le-champ, et sur lequel je lui ai donné une entière satisfaction. Je me flatte donc qu'avec une approbation si authentique, si sûre et si glorieuse, je puis marcher la tête levée, et dire hardiment des critiques qu'on pourra faire désormais contre la doctrine de mon ouvrage, que ce ne sauroient être que de vaines subtilités d'un tas de misérables sophistes formés dans l'école du mensonge, et aussi affidés amis de l'équivoque, qu'opiniâtres ennemis de Dieu, du bon sens et de la vérité.

⁵ Au vers 148.

SATIRE XII. (1705.)

L'ÉQUIVOQUE.

Du langage françois bizarre hermaphrodite,
De quel genre te faire, équivoque maudite,
Ou maudit? car sans peine aux rimeurs hasardeux
L'usage encor, je crois, laisse le choix des deux.
Tu ne me réponds rien. Sors d'ici, fourbe insigne,
Mâle aussi dangereux que femelle maligne,
Qui crois rendre innocents les discours imposteurs;
Tourment des écrivains, juste effroi des lecteurs;
Par qui de mots confus sans cesse embarrassée
Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma pensée.
Laisse-moi; va charmer de tes vains agréments
Les yeux faux et gâtés de tes louches amants;
Et ne viens point ici de ton ombre grossière
Envelopper mon style, ami de la lumière.
Tu sais bien que jamais chez toi, dans mes discours,
Je n'ai d'un faux brillant emprunté le secours :
Fuis donc. Mais non, demeure; un démon qui m'inspire
Veut qu'encore une utile et dernière satire,
De ce pas en mon livre exprimant tes noirceurs,
Se vienne, en nombre pair, joindre à ses onze sœurs;
Et je sens que ta vue échauffe mon audace.
Viens, approche : voyons, malgré l'âge et sa glace,
Si ma muse aujourd'hui sortant de sa langueur
Pourra trouver encore un reste de vigueur.
Mais où tend, dira-t-on, ce projet fantastique?
Ne vaudroit-il pas mieux dans mes vers, moins caustique,

Répandre de tes jeux le sel divertissant,
Que d'aller contre toi, sur ce ton menaçant,
Pousser jusqu'à l'excès ma critique boutade?

Je ferois mieux, j'entends, d'imiter Benserade.
C'est par lui qu'autrefois, mise en ton plus beau jour,
'Tu sus, trompant les yeux du peuple et de la cour,
Leur faire, à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.
Mais ce n'est plus le temps : le public détrompé
D'un pareil enjouement ne se sent plus frappé.
Tes bons mots, autrefois délices des ruelles,
Approuvés chez les grands, applaudis chez les belles,
Hors de mode aujourd'hui chez nos plus froids badins,
Sont des collets-montés et des vertugadins. ²

Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'insipide figure.
C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant,
Et pour mille beaux traits vanté si justement,
Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,
Présenter au lecteur sa pensée ambiguë,
Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté
Faire de son discours la piquante beauté.

Mais laissons là le tort qu'à ses brillants ouvrages
Fit le plat agrément de tes vains badinages. ³
Parlons des maux sans fin que ton sens de travers,
Source de toute erreur, sème dans l'univers :
Et, pour les contempler jusque dans leur naissance,
Dès le temps nouveau-né, quand la Toute-Puissance
D'un mot forma le ciel, l'air, la terre et les flots,
N'est-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
Qui, par l'éclat trompeur d'une funeste pomme,
Et tes mots ambigus, fis croire au premier homme

Qu'il alloit, en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout savoir, à Dieu se rendre égal?
Il en fit sur-le-champ la folle expérience.
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle science
Fut que, triste et honteux de voir sa nudité,
Il sut qu'il n'étoit plus, grâce à sa vanité,
Qu'un chétif animal pétri d'un peu de terre,
A qui la faim, la soif, partout faisoient la guerre,
Et qui, courant toujours de malheur en malheur,
A la mort arrivoit enfin par la douleur.
Oui, de tes noirs complots et de ta triste rage
Le genre humain perdu fut le premier ouvrage :
Et bien que l'homme alors parût si rabaissé,
Par toi contre le ciel un orgueil insensé
Armant de ses neveux la gigantesque engeance,
Dieu résolut enfin, terrible en sa vengeance,
D'abîmer sous les eaux tous ces audacieux.
Mais avant qu'il lâchât les écluses des cieux,
Par un fils de Noé fatalement sauvée,
Tu fus, comme serpent, dans l'arche conservée.
Et d'abord poursuivant tes projets suspendus,
Chez les mortels restant encor tout éperdus,
De nouveau tu semas tes captieux mensonges,
Et remplis leurs esprits de fables et de songes.
Tes voiles offusquant leurs yeux de toutes parts,
Dieu disparut lui-même à leurs troubles regards.
Alors tout ne fut plus que stupide ignorance,
Qu'impiété sans borne en son extravagance :
Puis, de cent dogmes faux la superstition
Répandant l'idolâtre et folle illusion,
Sur la terre en tout lieu disposée à les suivre,
L'art se tailla des dieux d'or, d'argent et de cuivre ;

Et l'artisan lui-même, humblement prosterné
Aux pieds du vain métal par sa main façonné,
Lui demanda les biens, la santé, la sagesse.
Le monde fut rempli de dieux de toute espèce :
On vit le peuple fou qui du Nil boit les eaux
Adorer les serpents, les poissons, les oiseaux ;
Aux chiens, aux chats, aux boucs offrir des sacrifices ;
Conjurer l'ail, l'oignon, d'être à ses vœux propices ;
Et croire follement maîtres de ses destins
Ces dieux nés du fumier porté dans ses jardins.

Bientôt te signalant par mille faux miracles,
Ce fut toi qui partout fis parler les oracles :
C'est par ton double sens dans leurs discours jeté
Qu'ils surent, en mentant, dire la vérité,
Et sans crainte, rendant leurs réponses normandes,
Des peuples et des rois engloutir les offrandes.

Ainsi, loin du vrai jour par toi toujours conduit,
L'homme ne sortit plus de son épaisse nuit.
Pour mieux tromper ses yeux, ton adroit artifice
Fit à chaque vertu prendre le nom d'un vice ;
Et par toi, de splendeur faussement revêtu,
Chaque vice emprunta le nom d'une vertu.
Par toi l'humilité devint une bassesse ;
La candeur se nomma grossièreté, rudesse :
Au contraire, l'aveugle et folle ambition
S'appela des grands cœurs la belle passion ;
Du nom de fierté noble on orna l'impudence,
Et la fourbe passa pour exquise prudence :
L'audace brilla seule aux yeux de l'univers ;
Et pour vraiment héros, chez les hommes pervers,
On ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques,
Que tyranniques rois censés grands politiques,

Qu'infâmes scélérats à la gloire aspirants,
Et voleurs revêtus du nom de conquérants.

Mais à quoi s'attacha ta savante malice?

Ce fut surtout à faire ignorer la justice.
Dans les plus claires lois ton ambiguïté
Répandant son adroite et fine obscurité,
Aux yeux embarrassés des juges les plus sages
Tout sens devint douteux, tout mot eut deux visages ;
Plus on crut pénétrer, moins on fut éclairci ;
Le texte fut souvent par la glose obscurci :
Et, pour comble de maux, à tes raisons frivoles
L'éloquence prêtant l'ornement des paroles,
Tous les jours accablé sous leur commun effort,
Le vrai passa pour faux, et le bon droit eut tort.
Voilà comme, déchu de sa grandeur première,
Concluons, l'homme enfin perdit toute lumière,
Et, par tes yeux trompeurs se figurant tout voir,
Ne vit, ne sut plus rien, ne put plus rien savoir.

De la raison pourtant, par le vrai Dieu guidée,
Il resta quelque trace encor dans la Judée.
Chez les hommes ailleurs sous ton joug gémissants
Vainement on chercha la vertu, le droit sens :
Car, qu'est-ce, loin de Dieu, que l'humaine sagesse ?
Et Socrate, l'honneur de la profane Grèce,
Qu'étoit-il en effet, de près examiné,
Qu'un mortel par lui-même au seul mal entraîné,
Et, malgré la vertu dont il faisoit parade,
Très équivoque ami du jeune Alcibiade ?
Oui, j'ose hardiment l'affirmer contre toi,
Dans le monde idolâtre, asservi sous ta loi,
Par l'humaine raison de clarté dépourvue
L'humble et vraie équité fut à peine entrevue.

Et, par un sage altier, au seul faste attaché,
Le bien même accompli souvent fut un péché. ⁶

Pour tirer l'homme enfin de ce désordre extrême,
Il fallut qu'ici-bas Dieu, fait-homme lui-même,
Vint du sein lumineux de l'éternel séjour
De tes dogmes trompeurs dissiper le faux jour.

A l'aspect de ce Dieu les démons disparurent;
Dans Delphes, dans Délos, tes oracles se turent :
Tout marqua, tout sentit sa venue en ces lieux.
L'estropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.

Mais bientôt contre lui ton audace rebelle,
Chez la nation même à son culte fidèle,
De tous côtés arma tes nombreux sectateurs,
Prêtres, pharisiens, rois, pontifes, docteurs.
C'est par eux que l'on vit la vérité suprême
De mensonge et d'erreur accusée elle-même,
Au tribunal humain le Dieu du ciel traîné,
Et l'auteur de la vie à mourir condamné.

Ta fureur toutefois à ce coup fut déçue,
Et pour toi ton audace eut une triste issue.
Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité
Se releva soudain tout brillant de clarté;
Et partout sa doctrine en peu de temps portée
Fut du Gange et du Nil et du Tage écoutée;
Des superbes autels à leur gloire dressés
Tes ridicules dieux tombèrent renversés :

On vit en mille endroits leurs honteuses statues
Pour le plus bas usage utilement fondues,
Et gémir vainement Mars, Jupiter, Vénus,
Urnes, vases, trépieds, vils meubles devenus. ⁷
Sans succomber pourtant tu soutins cet orage,
Et, sur l'idolâtrie enfin perdant courage,

Pour embarrasser l'homme en des nœuds plus subtil
Tu courus chez Satan brouiller de nouveaux fils.

Alors, pour seconder ta triste frénésie,
Arriva de l'enfer ta fille l'hérésie.
Ce monstre, dès l'enfance à ton école instruit,
De tes leçons bientôt te fit goûter le fruit.
Par lui l'erreur toujours finement apprêtée,
Sortant pleine d'attraits de sa bouche empestée,
De son mortel poison tout courut s'abreuver,
Et l'église elle-même eut peine à s'en sauver.
Elle-même deux fois, presque toute arienne,
Sentit chez soi trembler la vérité chrétienne,
Lorsqu'attaquant le Verbe et sa divinité,^s
D'une syllabe impie un saint mot augmenté
Remplit tous les esprits d'aigreur si meurtrières,
Et fit de sang chrétien couler tant de rivières.
Le fidèle, au milieu de ces troubles confus,
Quelque temps égaré, ne se reconnut plus;
Et dans plus d'un aveugle et ténébreux concile
Le mensonge parut vainqueur de l'évangile.

Mais à quoi bon ici du profond des enfers,
Nouvel historien de tant de maux soufferts,
Rappeler Arius, Valentin et Pélage,
Et tous ces fiers démons que toujours d'âge en âge
Dieu, pour faire éclaircir à fond ses vérités,
A permis qu'aux chrétiens l'enfer ait suscités?
Laissons hurler là-bas tous ces damnés antiques,
Et bornons nos regards aux troubles fanatiques
Que ton horrible fille ici sut émouvoir,
Quand Luther et Calvin, remplis de ton savoir,
Et soi-disant choisis pour réformer l'église,
Vinrent du célibat affranchir la prêtrise,

Et, des vœux les plus saints blâmant l'austérité,
Aux moines las du joug rendre la liberté.
Alors n'admettant plus d'autorité visible,
Chacun fut de la foi censé juge infaillible;
Et, sans être approuvé par le clergé romain,
Tout protestant fut pape, une bible à la main.
De cette erreur dans peu naquirent plus de sectes
Qu'en automne on ne voit de bourdonnants insectes
Fondre sur les raisins nouvellement mûris,
Ou qu'en toutes saisons sur les murs, à Paris,
On ne voit affichés de recueils d'amourettes,
De vers, de contes bleus, de frivoles sonnettes,
Souvent peu recherchés du public nonchalant,
Mais vantés à coup sûr du Mercure galant.
Ce ne fut plus partout que sous anabaptistes,
Qu'orgueilleux puritains, qu'exécrables déistes;
Le plus vil artisan eut ses dogmes à soi,
Et chaque chrétien fut de différente loi.
La discorde, au milieu de ces sectes altières,
En tout lieu cependant déploya ses bannières;
Et ta fille, au secours des vains raisonnemens
Appelant le ravage et les embrasemens,
Fit, en plus d'un pays, aux villes désolées,
Sous l'herbe en vain chercher leurs églises brûlées.
L'Europe fut un champ de massacre et d'horreur,
Et l'orthodoxe même, aveugle en sa fureur,
De tes dogmes trompeurs nourrissant son idée,
Oublia la douceur aux chrétiens commandée;
Et crut, pour venger Dieu de ses fiers ennemis,
Tout ce que Dieu défend légitime et permis.
Au signal tout à coup donné pour le carnage,
Dans les villes, partout, théâtres de leur rage,

Cent mille faux zélés, le fer en main courants,
 Allèrent attaquer leurs amis, leurs parents,
 Et, sans distinction, dans tout sein hérétique
 Pleins de joie enfoncer un poignard catholique : ¹⁰
 Car quel lion, quel tigre, égale en cruauté
 Une injuste fureur qu'arme la piété ?

Ces fureurs, jusqu'ici du vain peuple admirées,
 Étoient pourtant toujours de l'église abhorrées;
 Et, dans ton grand crédit pour te bien conserver,
 Il falloit que le ciel parût les approuver :
 Ce chef-d'œuvre devoit couronner ton adresse.
 Pour y parvenir donc, ton active souplesse,
 Dans l'école abusant tes grossiers écrivains, ¹¹
 Fit croire à leurs esprits ridiculement vains
 Qu'un sentiment impie, injuste, abominable,
 Par deux ou trois, d'entr'eux réputé soutenable,
 Preñoit chez eux un sceau de probabilité ¹²
 Qui même contre Dieu lui donnoit sûreté;
 Et qu'un chrétien pouvoit, rempli de confiance,
 Même en le condamnant, le suivre en conscience.

C'est sur ce beau principe, admis si follement,
 Qu'aussitôt tu posas l'énorme fondement
 De la plus dangereuse et terrible morale
 Que Lucifer, assis dans sa chaire infernale,
 Vomissant contre Dieu ses monstrueux sermons,
 Ait jamais enseignée aux novices démons.
 Soudain, au grand honneur de l'école païenne,
 On entendit prêcher dans l'église chrétienne
 Que sous le joug du vice un pécheur abattu
 Pouvoit, sans aimer Dieu ni même la vertu, ¹³
 Par la seule frayeur au sacrement unie,
 Admis au ciel, jouir de la gloire infinie;

Et que, les clefs en main, sur ce seul passeport,
Saint Pierre à tous venants devoit ouvrir d'abord.

Ainsi, pour éviter l'éternelle misère
Le vrai zèle au chrétien n'étant plus nécessaire,
Tu sus, dirigeant bien en eux l'intention, ¹⁴
De tout crime laver la coupable action.
Bientôt, se parjurer cessa d'être un parjure;
L'argent à tout denier se prêta sans usure; ¹⁵
Sans simonie, on put, contre un bien temporel,
Hardiment échanger un bien spirituel; ¹⁶
Du soin d'aider le pauvre on dispensa l'avare;
Et même chez les rois le superflu fut rare.
C'est alors qu'on trouva, pour sortir d'embarras,
L'art de mentir tout haut en disant vrai tout bas :
C'est alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adresse
Sans crime un prêtre peut vendre trois fois sa messe;
Pourvu que, laissant là son salut à l'écart,
Lui-même en la disant n'y prenne aucune part :
C'est alors que l'on sut qu'on peut pour une pomme,
Sans blesser la justice, assassiner un homme : ¹⁷
Assassiner ! ah ! non, je parle improprement ;
Mais que, prêt à la perdre, on peut innocemment,
Surtout ne la pouvant sauver d'une autre sorte,
Massacrer le voleur qui fuit et qui l'emporte.
Enfin ce fut alors que, sans se corriger,
Tout pécheur... Mais où vais-je aujourd'hui m'engager ?
Veux-je d'un pape illustre, ¹⁸ armé contre tes crimes,
A tes yeux mettre ici toute la bulle en rimes ; ¹⁹
Exprimer tes détours burlesquement pieux
Pour disculper l'impur, le gourmand, l'envieux ;
Tes subtils faux-fuyants pour sauver la mollesse,
Le larcin, le duel, le luxe, la paresse ;

En un mot, faire voir à fond développés
 Tous ces dogmes affreux d'anathème frappés,
 Que, sans peur débitant tes distinctions folles,²⁰
 L'erreur encor pourtant maintient dans tes écoles?
 Mais sur ce seul projet soudain puis-je ignorer
 A quels nombreux combats il faut me préparer?
 J'entends déjà d'ici tes docteurs frénétiques
 Hautement me compter au rang des hérétiques;
 M'appeler scélérat, traître, fourbe, imposteur,
 Froid plaisant, faux bouffon, vrai calomniateur;
 De Pascal, de Wendrock,²¹ copiste misérable;
 Et, pour tout dire enfin, janséniste exécration.
 J'aurai beau condamner, en tous sens expliqués,
 Les cinq dogmes fameux par ta main fabriqués,²²
 Blâmer de tes docteurs la morale risible :
 C'est, selon eux, prêcher un calvinisme horrible;
 C'est nier qu'ici-bas par l'amour appelé
 Dieu pour tous les humains voulut être immolé.

Prévenons tout ce bruit : trop tard, dans le naufrage,
 Confus on se repent d'avoir brayé l'orage.
 Halte-là donc, ma plume. Et toi, scrs de ces lieux,
 Monstre à qui, par un trait des plus capricieux,
 Aujourd'hui terminant ma course satirique,
 J'ai prêté dans mes vers une âme allégorique.
 Fuis, va chercher ailleurs tes patrons bien-aimés,
 Dans ces pays par toi rendus si renommés,²³
 Où l'Orne épand ses eaux, et que la Sarthe arrose;
 Ou, si plus sûrement tu veux gagner ta cause,
 Porte-la dans Trevoux, à ce beau tribunal²⁴
 Où de nouveaux Midas un sénat monacal,
 Tous les mois, appuyé de ta sœur l'ignorance,
 Pour juger Apollon tient, dit-on, sa séance.²⁵

NOTES.

¹ Furetière, dans son second *factum* contre l'académie françoise, dit que pendant le règne du mauvais goût, Benserade s'étoit acquis de la réputation par des chansonnettes, des vers de ballet, des équivoques et des pointes.

² Anciens ajustements.

³ Ces deux vers ont remplacé ceux-ci :

Mais laissons-là le tort qu'à de tels discours jointe
Tu fis en mille endroits sous le beau nom de pointe.

⁴ La cacophonie *gra-ça-sa-va*, que Dumonteil fait remarquer, peut disparoître dans la prononciation, au moyen d'un très court repos après le mot *grâce*.

⁵ Le cardinal de Noailles préféra ce vers à celui-ci :

Qu'un mortel, comme un autre, au mal déterminé.

⁶ Ce vers et le précédent ont été tournés de trois manières ; d'abord,

Et faite avec un cœur au seul faste attaché,
La bonne-action même au fond fut un péchié

Ensuite,

Et fait avec un cœur au seul faste attaché,
Le bien même, le bien au fond fut un péché.

Enfin,

Et par un sage altier, au seul faste attaché,
Le bien même accompli souvent fut un péché.

⁷ Inversion forcée, dit Saint-Marc. (*Essais philologiques*, pag. 441.)

⁸ Au lieu de ce vers et des trois suivants, Boileau avoit d'abord fait ceux-ci :

Lorsque chez ses sujets l'un contre l'autre armés,
Et sur un Dieu fait homme, au combat animés,
Tu fis dans une guerre et si triste et si longue
Périr tant de chrétiens : MARTYRS D'UNE DISSENTEMENT.

Le dernier de ces quatre vers seroit du petit nombre des beaux traits de cette satire. Les deux mots grecs *omousios*, *omOlousios*, ne diffèrent que par une diphthongue : or entre les Ariens et leurs adversaires, il s'agissoit de savoir lequel de ces deux mots entreroit dans le symbole. Ol étoit l'impiété des Ariens.

9 Nuit du 24 août 1572, massacre de la Saint-Barthélemi.

10 Le Brun fait remarquer l'énergie de cette expression.

11 Jésuites, pour la plupart.

12 Voyez la V^e Lettre provinciale de Pascal.

13 Voyez la X^e Provinciale.

14 Voyez la VII^e et la IX^e Provinciale.

15 Voyez la VIII^e Provinciale.

16 Voyez la XII^e Provinciale.

17 Voyez la XIV^e Provinciale.

18 Benoit Odescalchi, dit Innocent XI, qui tint tête à Louis XIV, et qui n'aima point les jésuites.

19 Au lieu de ce vers et du précédent, Boileau avoit d'abord écrit :

Veux-je ici, rassemblant un corps de tes maximes,
Donner Soto, Bannez, Diana mis en rimes ?

20 Qu'en chaire, tous les jours, combattant ton audace,
Blâment, plus haut que moi, les vrais enfants d'Ignace.

Telle fût la première leçon : elle ménageoit et caressoit même les jésuites, moines vindicatifs et puissants. Mais Boileau se reprocha bientôt cette complaisance, et y substitua un trait satirique :

Que tous les jours, rempli de tes visions folles,
Plus d'un moine à long froc prêché dans tes écoles.

Il refit ces deux vers une troisième fois : Que, sans peur
débitant, etc.

21 Nicole, sous le nom de Wendrock, traduisit en latin les Provinciales de Pascal.

²² Les cinq propositions qui se trouvent, dit-on, dans un in-folio intitulé *Augustinus*, composé par Jansénius, évêque d'Ypres.

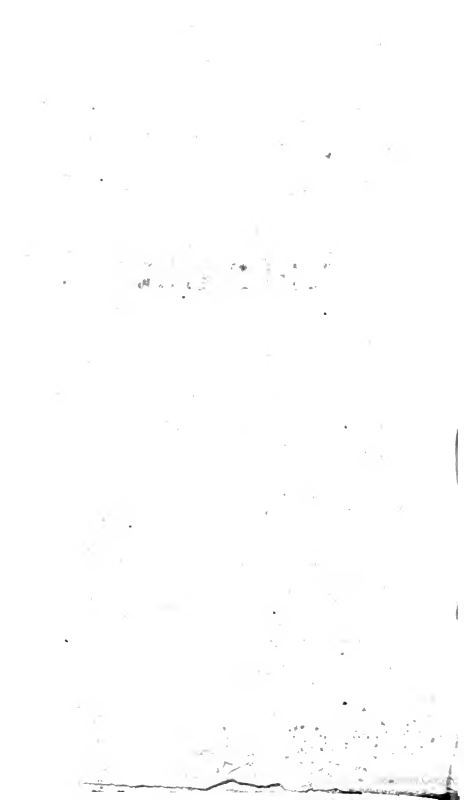
²³ La Normandie et le Maine.

²⁴ Les jésuites commencèrent en 1701, et continuèrent jusqu'à l'époque de leur destruction, un journal littéraire, connu sous le nom de *Journal de Trevoux*. Boileau étoit mécontent de ce qu'ils avoient dit de lui dans leur cahier du mois de septembre 1703.

²⁵ Cette dernière satire de Boileau a essuyé beaucoup de critiques en vers et en prose. D'Artigny en a recueilli un grand nombre, t. VII de ses *Mémoires de littérature*, p. 369, etc.



ÉPÎTRES.



AVERTISSEMENT

SUR L'ÉPÎTRE I.

JE m'étois persuadé que la fable de l'huître, que j'avois mise à la fin de cette épître au roi, pourroit y délasser agréablement les lecteurs, qu'un sublime trop sérieux peut enfin fatiguer, joint que la correction que j'y avois mise sembloit me mettre à couvert d'une faute dont je faisois voir que je m'apercevois le premier : mais j'avoue qu'il y a eu des personnes de bon sens qui ne l'ont pas approuvée. J'ai néanmoins balancé long-temps si je l'ôterois, parce qu'il y en avoit plusieurs qui la louoient avec autant d'excès que les autres la blâmoient ; mais enfin je me suis rendu à l'autorité d'un prince ¹ non moins considérable par les lumières

¹ Cet avertissement fut mis en 1672 à la tête de la seconde édition de la première épître.

² Condé. — Marмонтel, après avoir reproché fort aigrement à Despréaux d'avoir hésité à retrancher cette fable, s'exprime ainsi sur toutes les épîtres de ce poète :

« En général, les défauts dominants des épîtres de Boileau sont la sécheresse et la stérilité ; des plaisanteries parasites, des vues courtes et de petits desseins. On lui a appliqué ce vers :

Dans son génie étroit il est toujours captif.

« Son mérite est dans le choix heureux des termes et des tours. Il se piquoit surtout de rendre avec grâce et avec noblesse des idées communes qui n'avoient point encore été rendues en poésie, etc. » (Élém. de Littérat. t. III, p. 252.)

de son esprit que par le nombre de ses victoires. Comme il m'a déclaré franchement que cette fable, quoique très bien contée, ne lui sembloit pas digne du reste de l'ouvrage, je n'ai point résisté; j'ai mis une nouvelle fin ³ à ma pièce, et je n'ai pas cru, pour une vingtaine de vers, devoir me brouiller avec le premier capitaine de notre siècle. Au reste, je suis bien aisé d'avertir le lecteur qu'il y a quantité de pièces impertinentes qu'on s'efforce de faire courir sous mon nom, et entre autres une satire contre les malôtes ecclésiastiques. Je ne crains pas que les habiles gens m'attribuent toutes ces pièces, parce que mon style, bon ou mauvais, est aisé à reconnoître; mais comme le nombre des sots est grand, et qu'ils pourroient aisément s'y méprendre, il est bon de leur faire savoir que, hors les onze pièces ⁴ qui sont dans ce livre, il n'y a rien de moi entre les mains du public ni imprimé ni en manuscrit.

Despréaux possède sans doute au plus haut degré le talent d'écrire; mais il n'y a pas moins de correction dans ses des-seins que dans son style; et c'est à la noblesse et à la vérité de ses pensées qu'il doit le plus souvent la beauté, la grâce et l'énergie de ses vers. Il est superflu d'ajouter ici aucune observation sur ses épîtres : elles valent mieux que ses satires, dont plusieurs sont excellentes. Ses épîtres, surtout la première, la quatrième, la septième, la neuvième, se défendront assez d'elles-mêmes contre la critique, ou plutôt contre les injures de Marmontel.

³ Les quarante derniers vers.

⁴ Le discours au roi, les neuf premières satires et l'épître I. Boileau ne tient compte ici que de ses ouvrages en vers : le discours en prose sur la satire avoit paru dès 1668.

ÉPITRE I. (1669.)

AU ROI

CONTRE LES CONQUÊTES. »

GRAND ROI, c'est vainement qu'abjurant la satire
Pour toi seul désormais j'avois fait vœu d'écrire,
Dès que je prends la plume, Apollon éperdu
Semble me dire : Arrête, insensé ; que fais-tu ?
Sais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages ?
Cette mer où tu cours est célèbre en naufrages.

Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, à ton char
Je ne pusse attacher Alexandre et César ;
Qu'aisément je ne pusse, en quelque ode insipide,
T'exalter aux dépens et de Mars et d'Alcide ;
Te livrer le Bosphore, et, d'un vers incivil,
Proposer au sultan de te céder le Nil :
Mais, pour te bien louer, une raison sévère
Me dit qu'il faut sortir de la route vulgaire ;
Qu'après avoir joué tant d'auteurs différents,
Phébus même auroit peur s'il entroit sur les rangs,
Que par des vers tout neufs, avoués du Parnasse,
Il faut de mes dégoûts justifier l'audace ;
Et, si ma muse enfin n'est égale à mon roi,
Que je prête aux Cotins des armes contre moi.

Est-ce là cet auteur, l'effroi de la Pucelle,
Qui devoit des bons vers nous tracer le modèle,
Ce censeur, diront-ils, qui nous réformoit tous ?
Quoi ! ce critique affreux n'en sait pas plus que nous ?

N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
 Comme lui dans nos vers pris Memphis et Byzance, ⁵
 Sur les bords de l'Euphrate abattu le turban,
 Et coupé, pour rimer, les cèdres du Liban?
 De quel front aujourd'hui vient-il, sur nos brisées,
 Se revêtir encor de nos phrases usées?

Que répondrois-je alors? Honteux et rebuté,
 J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
 Et, de mes tristes vers admirateur unique,
 Plaindre, en les relisant, l'ignorance publique :
 Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un auteur,
 Il est fâcheux, grand roi, de se voir sans lecteur,
 Et d'aller, du récit de ta gloire immortelle,
 Habiller chez Francœur ⁶ le sucre et la cannelle.
 Ainsi, craignant toujours un funeste accident,
 J'imité de Conrart ⁷ le silence prudent :
 Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carrière,
 Et regarde le champ, assis sur la barrière.

Malgré moi toutefois un mouvement secret
 Vient flatter mon esprit, qui se tait à regret.
 Quoi! dis-je tout chagrin, dans ma verve infertile,
 Des vertus de mon roi spectateur inutile,
 Faudra-t-il sur sa gloire attendre à m'exercer
 Que ma tremblante voix commence à se glacer?
 Dans un si beau projet, si ma muse rebelle
 N'ose le suivre aux champs de Lille et de Bruxelles,
 Sans le chercher au bord de l'Escaut et du Rhin,
 La paix l'offre à mes yeux plus calme et plus sercin.
 Oui, grand roi, laissons là les sièges, les batailles :
 Qu'un autre aille en rimant renverser des murailles;
 Et souvent, sur tes pas marchant sans ton aveu,
 S'aille couvrir de sang, de poussière et de feu.

A quoi bon, d'une muse au carnage animée,
Échauffer ta valeur, déjà trop allumée?
Jouissons à loisir du fruit de tes bienfaits,
Et ne nous laissons point des douceurs de la paix.

Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage?
Disoit au roi Pyrrhus un sage confident,⁸
Conseiller très sensé d'un roi très-imprudent.
Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle.—
Quoi faire? — L'assiéger. — L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous :

Mais, Rome prise enfin, seigneur, où courons-nous?⁹ —
Du reste des Latins la conquête est facile. —

Sans doute, on les peut vaincre : ¹⁰ est-ce tout? — La Sicile
De là nous tend les bras, et bientôt sans effort

Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port. —

Portez-vous là vos pas?¹¹ — Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent, et Carthage est conquise.

Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter? —

Je vous entends, seigneur, nous allons tout domter :

Nous allons traverser les sables de Libye,

Asservir en passant l'Égypte, l'Arabie,

Courir delà le Gange en de nouveaux pays,

Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs,

Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.

Mais, de retour enfin, que prétendez-vous faire? —

Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,

Nous pourrons rire à l'aise,¹² et prendre du bon temps. —

Eh! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,

Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire?

Le conseil étoit sage et facile à goûter :

Pyrrhus vivoit heureux s'il eût pu l'écouter.

Mais à l'ambition d'opposer la prudence,
C'est aux prélats de cour prêcher la résidence.

Ce n'est pas que mon cœur, du travail ennemi,
Approuve un fainéant sur le trône endormi :
Mais, quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut être héros sans ravager la terre.
Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérants
L'erreur, parmi les rois, donne les premiers rangs ;
Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.
Chaque siècle est fécond en heureux téméraires ;
Chaque climat produit des favoris de Mars ;
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars :
On a vu mille fois des fanges Méotides
Sortir des conquérants goths, vandales, gépides.
Mais un roi vraiment roi, qui, sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets ;
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut pour le trouver courir toute l'histoire.
La terre compte peu de ces rois bienfaisants ;
Le ciel à les former se prépare long-temps.
Tel fut cet empereur ¹³ sous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne et de Rhée ;
Qui rendit de son joug l'univers amoureux ;
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux ;
Qui soupiroit le soir, si sa main fortunée
N'avoit par ses bienfaits signalé la journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.

Mais où cherché-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous ?
Grand roi, sans recourir aux histoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines belgiques,
Quand l'ennemi vaincu, désertant ses remparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,

Toi-même te borner au fort de ta victoire,
 Et chercher dans la paix ¹⁴ une plus juste gloire?
 Ce sont là les exploits que tu dois avouer;
 Et c'est par là, grand roi, que je te veux louer.
 Assez d'autres, sans moi, d'un style moins timide,
 Suivront au champ de Mars ton courage rapide;
 Iront de ta valeur effrayer l'univers,
 Et camper devant Dôle au milieu des hivers. ¹⁵
 Pour moi, loin des combats, sur un ton moins terrible,
 Je dirai les exploits de ton règne paisible :
 Je peindrai les plaisirs en foule renaissants;
 Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissants.
 On verra par quels soins ta sage prévoyance
 Au fort de la famine entretint l'abondance : ¹⁶
 On verra les abus par ta main réformés,
 La licence et l'orgueil en tous lieux réprimés; ¹⁷
 Du débris des traitants ton épargne grossie; ¹⁸
 Des subsides affreux la rigueur adoucie; ¹⁹
 Le soldat, dans la paix, sage et laborieux; ²⁰
 Nos artisans grossiers rendus industriels; ²¹
 Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
 Que payoit à leur art le luxe de nos villes. ²²
 Tantôt je tracerai tes pompeux bâtiments,
 Du loisir d'un héros nobles amusements.
 J'entends déjà frémir les deux mers étonnées ²³
 De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées.
 Déjà de tous côtés la chicane aux abois
 S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles lois. ²⁴
 Oh! que ta main par là va sauver de pupilles!
 Que de savants plaideurs désormais inutiles! ²⁵
 Qui ne sent point l'effet de tes soins généreux?
 L'univers sous ton règne a-t-il des malheureux?

Est-il quelque vertu, dans les glaces de l'Ourse,
 Ni dans ces lieux brûlés où le jour prend sa source,
 Dont la triste indigence ose encore approcher,
 Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher ?
 C'est par toi qu'on va voir les muses enrichies
 De leur longue disette à jamais affranchies.
 Grand roi, poursuis toujours, assure leur repos.
 Sans elles un héros n'est pas long-temps héros :
 Bientôt, quoi qu'il ait fait, la mort, d'une ombre noire,
 Enveloppe avec lui son nom et son histoire. ²⁶
 En vain, pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
 Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil;
 En vain, malgré les vents, aux bords de l'Hespérie,
 Énée enfin porta ses dieux et sa patrie :
 Sans le secours des vers, leurs noms tant publiés
 Seroient depuis mille ans avec eux oubliés.
 Non, à quelques hauts faits que ton destin t'appelle,
 Sans le secours soigneux d'une muse fidèle
 Pour t'immortaliser tu fais de vains efforts.
 Apollon te la doit : ouvre-lui tes trésors.
 En poètes fameux rends nos climats fertiles :
 Un Auguste aisément peut faire des Virgiles. ²⁷
 Que d'illustres témoins de ta vaste bonté
 Vont pour toi déposer à la postérité !

Pour moi qui, sur ton nom déjà brûlant d'écrire,
 Sens au bout de ma plume expirer la satire,
 Je n'ose de mes vers vanter ici le prix.
 Toutefois si quelqu'un de mes foibles écrits
 Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
 Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage.
 Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,
 Seront à peine crus sur la foi des auteurs ;

Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables :
Boileau, qui, dans ses vers pleins de sincérité,
Jadis à tout son siècle a dit la vérité,
Qui mit à tout blâmer son étude et sa gloire,
A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire.

v. 190.

NOTES.

¹ Après le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1668, Colbert vouloit éteindre dans l'âme de Louis XIV le funeste goût des conquêtes. Ce fut pour seconder les vues pacifiques de ce ministre, que Boileau composa cette épître : le roi la lut, récompensa le poëte et fit la guerre.

² Quum canerem reges et prælia, Cynthius aurem
Vellit, et admonuit.

(*Virg. egl. VI. v. 3.*)

³ Il y avoit dans les éditions antérieures à 1701 :
Où vas-tu t'embarquer ? Regagne les rivages.

⁴ Avant 1701, on lisoit :

Ce n'est pas que ma main, comme une autre, à ton char,
Grand roi, ne pût lier Alexandre et César ;
Ne pût, sans se peiner, dans quelque ode insipide...

Ces trois vers, et ceux qui les remplacent, en rappellent deux de P. Corneille :

Et lui dire qu'un jour Alexandre et César
Seroient, comme vaincus, attachés à ton char.

(*Remerciement à Louis XIV. en 1663.*)

⁵ Ces vers et les deux suivants font allusion à une strophe de Malherbe, dont les expressions et les rimes avoient été souvent copiées par de mauvais versificateurs :

O combien lors aura de veuves
La gent qui porte le turban !
Que de sang rougira les fleuves
Qui lavent les pieds du Liban !...
Et que de mères à Memphis, etc.

⁶ Fameux épiciër. *Boil.*

⁷ Fameux académicien, qui n'a jamais rien écrit. *Boil.*
On trouve néanmoins, dans certains recueils, quelques vers

de Conrart, et l'on a publié, après sa mort, ses lettres à Félibien. Conrart mourut en 1675; et jusqu'alors on avoit lu, dans les éditions de cette épître de Boileau :

J'observe sur ton nom un silence prudent,

⁸ Plutarque, dans la vie de Pyrrhus. *Boil.*

⁹ La première manière étoit :

Mais, quand nous l'aurons prise enfin, que ferons-nous ?

¹⁰ Cet hémistiche a été refait trois fois : *Fort bien, ils sont à nous. — Sans doute, ils sont à vous — Sans doute on les peut vaincre.*

¹¹ C'est la quatrième leçon. Les trois premières étoient : *Nous y voilà, suivons. — Vous arrêtez-vous là? — En demeurez-vous là?*

¹² Boileau avoit d'abord écrit : *Nous pourrons chanter, rire.*

¹³ Titus. *Boil.*

¹⁴ La paix de 1668. *Boil.*

¹⁵ Le roi venoit de conquérir la Franche-Comté en plein hiver. *Boil.*

¹⁶ Ce fut en 1663. *Boil.* (On plutôt en 1662.)

¹⁷ Plusieurs édits donnés pour réformer le luxe. *Boil.*

¹⁸ La chambre de justice. *Boil.*

¹⁹ Les tailles furent diminuées de quatre millions. *Boil.*

²⁰ Les soldats employés aux travaux publics. *Boil.*

²¹ Établissement en France des manufactures. *Boil.*

²² Ici quatre vers retranchés par Boileau dans ses dernières éditions :

O que j'aime à les voir, de ta gloire troublés,
Se priver follement du secours de nos blés,
Tandis que nos vaisseaux, partout maîtres des ondes,
Vont enlever pour nous les trésors des deux mondes !

²³ Le canal de Languedoc. *Boil.*

²⁴ L'ordonnance de 1667. *Boil.*

- ²⁵ Après ce vers, on lisoit dans la première édition :
 Muse, abaisse la voix ; je veux les consoler,
 Et d'un conte en passant il faut les régaler.
 Un jour, dit un auteur...

et le reste de la fable de l'huître et des plaideurs, qu'on retrouvera dans l'épître II.

- ²⁶ Vixere fortes ante Agamemnona
 Multi, sed omnes illacrymabiles
 Urgentur, ignotique longa
 Nocte, carent quia vate sacro.
 (Hor. l. IV. od. IX. v. 25.)

- ²⁷ Sicut Mæcenates, non deerunt, Flacce, Marones.
 (Martial. l. VIII. epigr. LVI. v. 5.)

ÉPITRE II. (1669.)

A L'ABBÉ DES ROCHES.

CONTRE LES PROCÈS.

A quoi bon réveiller mes muses endormies,
Pour tracer aux auteurs des règles ennemies?²
Penses-tu qu'aucun d'eux veuille subir mes lois,
Ni suivre une raison qui parle par ma voix?
O le plaisant docteur, qui, sur les pas d'Horace,
Vient prêcher, diront-ils, la réforme au Parnasse!
Nos écrits sont mauvais; les siens valent-ils mieux?
J'entends déjà d'ici Linière furieux³
Qui m'appelle au combat sans prendre un plus long terme.
De l'encre, du papier! dit-il; qu'on nous enferme.⁴
Voyons qui de nous deux, plus aisé dans ses vers,
Aura plutôt rempli la page et le revers.
Moi donc, qui suis peu fait à ce genre d'escrime,
Je le laisse tout seul verser rime sur rime,
Et, souvent de dépit contre moi s'exerçant,
Punir de mes défauts le papier innocent.
Mais toi, qui ne crains point qu'un rimeur te noircisse,
Que fais-tu cependant seul en ton bénéfice?⁵
Attends-tu qu'un fermier, payant, quoiqu'un peu tard,
De ton bien pour le moins daigne te faire part?
Vas-tu, grand défenseur des droits de ton église,
De tes moines mutins réprimer l'entreprise?
Crois-moi, dût Auzanet⁵ t'assurer du succès,
Abbé, n'entreprends point même un juste procès.

N'imite point ces fous dont la sotte avarice
 Va de ses revenus engraisser la justice;
 Qui, toujours assignant, et toujours assignés,
 Souvent demeurent gueux de vingt procès gagnés. —
 Soutenons bien nos droits : sot est celui qui donne. —
 C'est ainsi devers Caen que tout Normand raisonne.
 Ce sont là les leçons dont un père manceau
 Instruit son fils novice au sortir du berceau.
 Mais pour toi, qui, nourri bien en-deçà de l'Oise,
 As sucé la vertu picarde et champenoise,
 Non, non, tu n'iras point, ardent bénéficié,
 Faire enrouer pour toi Corbin ni Le Mazier. ?
 Toutefois si jamais quelque ardeur bilieuse
 Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuse,
 Consulte-moi d'abord, et, pour la réprimer,
 Retiens bien la leçon que je te vais rimer.

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
 Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huitre.
 Tous deux la contestoient, lorsque dans leur chemin
 La Justice passa, la balance à la main.
 Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.
 Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
 La Justice, pesant ce droit litigieux,
 Demande l'huitre, l'ouvre, et l'avale à leurs yeux;
 Et par ce bel arrêt terminant la bataille :
 Venez, voilà, dit-elle, à chacun, une écaille.
 Des sottises d'autrui nous vivons au palais.
 Messieurs, l'huitre étoit bonne. Adieu. Vivez en paix.

NOTES.

¹ Jean-François-Armand Fumée des Roches. C'est à ce même abbé des Roches que Guérét a dédié le Parnasse réformé.

² On conclut de ce vers que Boileau travailloit dès-lors à son Art poétique.

³ On a vu Linière nommé honorablement dans la sat. IX, v. 236; mais Linière avoit fait depuis de mauvaises chansons contre Boileau, son bienfaiteur et son créancier.

Crispinus minimo me provocat : accipe, si vis,

Accipe jam tabulas; detur nobis locus, hora,

Custodes; videamus uten plus scribere possit.

(*Hor., l. I. sat. IV. v. 14.*)

⁴ Mouvement impétueux, dit Le Brun; le vers suit l'action.

⁵ Fameux avocat au parlement de Paris. *Boil.*

⁶ Deux vers aussi fermes que précis. *Note de Le Brun.*

⁷ Deux autres avocats. *Boil.*

ÉPITRE III. (1673.)

A ANTOINE ARNAULD.

LA MAUVAISE-BONTE.

Où, sans peine, au travers des sophismes de Claude,
Arnauld, des novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets capiteux.
Mais que sert que ta main leur dessille les yeux,
Si toujours dans leur âme une pudeur rebelle,
Près d'embrasser l'église, au prêche les rappelle?
Non, ne crois pas que Claude, habile à se tromper,
Soit insensible aux traits dont tu le sais frapper;
Mais un démon l'arrête, et, quand ta voix l'attire,
Lui dit : Si tu te rends, sais-tu ce qu'on va dire?
Dans son heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton² l'hérétique douleur;
Et, balançant Dieu même en son âme flottante,
Fait mourir dans son cœur la vérité naissante.

Des superbes mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnauld, c'est la honte du bien.
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre esclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche et timide.
Vois-tu ce libertin en public intrepide,
Qui prêche contre un Dieu que dans son âme il croit?³
Il iroit embrasser la vérité qu'il voit :

Mais de ses faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie.

C'est là de tous nos maux le fatal fondement.

Des jugemens d'autrui nous tremblons follement;
Et, chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices.

Misérables jouets de notre vanité,
Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.

À quoi bon, quand la fièvre en nos artères brûle,
Faire de notre mal un secret ridicule?

Le feu sort de vos yeux pétillants et troublés,
Votre pouls inégal marche à pas redoublés;
Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige?

Qu'avez-vous? Jen'ai rien. Mais... Jen'ai rien, vous dis-
Répondra ce malade à se taire obstiné.

Mais cependant voilà tout son corps gangrené;

Et la fièvre, demain se rendant la plus forte,
Un bénitier aux pieds va l'étendre à la porte.

Prévenons sagement un si juste malheur.

Le jour fatal est proche, et vient comme un voleur.

Avant qu'à nos erreurs le ciel nous abandonne,
Profitons de l'instant que de grâce il nous donne.

Hâtons-nous; le temps fuit, et nous traîne avec soi:
Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Mais quoi! toujours la honte en esclaves nous lie!

Oui, c'est toi qui nous perds, ridicule folie:

C'est toi qui fis tomber le premier malheureux,

Le jour que, d'un faux bien sottement amoureux,

Et n'osant soupçonner sa femme d'imposture,

Au démon, par pudeur, il vendit la nature.

Hélas! avant ce jour qui perdit ses neveux,

Tous les plaisirs couroient au-devant de ses vœux.

La faim aux animaux ne faisoit point la guerre :
 Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
 N'attendoit point qu'un bœuf pressé de l'aiguillon
 Traçât à pas tardifs un pénible sillon :
 La vigne offroit partout des grappes toujours pleines,
 Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les plaines.
 Mais dès ce jour Adam, déchu de son état,
 D'un tribut de douleur paya son attentat.
 Il fallut qu'au travail son corps rendu docile
 Forçât la terre avare à devenir fertile.
 Le chardon importun hérissa les guérets ;
 Le serpent venimeux rampa dans les forêts ;
 La canicule en feu désola les campagnes ;
 L'aigle en fureur gronda sur les montagnes.
 Alors, pour se couvrir durant l'âpre saison,
 Il fallut aux brebis dérober leur toison.
 La peste en même temps, la guerre et la famine,
 Des malheureux humains jurèrent la ruine.

Mais aucun de ces maux n'égalait les rigueurs
 Que la mauvaise honte exerça dans les cœurs.
 De ce nid à l'instant sortirent tous les vices.
 L'avare, des premiers en proie à ses caprices,
 Dans un infâme gain mettant l'honnêteté,
 Pour toute honte alors compta la pauvreté.
 L'honneur et la vertu n'osèrent plus paroître ;
 La piété chercha les déserts et le cloître.
 Depuis on n'a point vu de cœur si détaché
 Qui par quelque lien ne tint à ce péché.
 Triste et funeste effet du premier de nos crimes !
 Moi-même, Arnauld, ici, qui te prêche en ces rimes,
 Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,
 En vain j'arme contre elle une foible vertu.

Ainsi toujours douteux, chancelant et volage,
A peine du limon où le vice m'engage
J'arrache un pied timide et sors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte et s'embourbe à l'instant.
Car si, comme aujourd'hui, quelque rayon de zèle
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain, aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geste, d'un regard, je me sens alarmer;
Et, même sur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

v. 98.

NOTES.

¹ Il étoit alors occupé à écrire contre le sieur Claude, ministre de Charenton. *Boil.*

² Lieu près de Paris, où ceux de la religion prétendue réformée avoient un temple. *Boil.*

³ Ce vers et le précédent désignent le prince de Condé, s'il faut en croire Brossette, ou plutôt Cizeron-Rival; car Brossette n'a point publié lui-même cette remarque; mais Cizeron-Rival, qui l'a imprimée en 1770, dit l'avoir trouvée dans les manuscrits de ce commentateur. (Voyez p. 185 du *Boileau*, à la fin du troisième vol. des lettres de Boileau et de Brossette.)

⁴ Neve, si te populus sanum recteque valentem
Dictitet, occultam sibi sub tempus edendi
Dissimules, donec manibus tremor incidat unctis.

Hor. l. I. epist. XVI. v. 21.)

⁵ Heus, bone, tu palles. — Nihil est. — Videas tamen istud,
Quidquid id est.

(Pers. sat. III. v. 94.)

⁶ In portum rigidos calces extendit.

(Pers. ibid. v. 105.)

⁷ Fugit hora, hoc quod loquor, inde est.

(Pers. sat. V. v. 153.) Boil.

Ipsaque tellus

Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.
Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prædæque lupos jussit, pontumque moveri;
Mellaque decussit foliis, ignemque removit,
Et passim rivis currentia vina represcit.

(Virg. Georg. l. I. v. 127.)

Mox et frumentis labor additus, ut mala culmos
Esset robigo, seguisque horreret in arvis
Carduus.

(Ibid. v. 150.)

Mollia securæ peragebant otia gentes.
Ipsa quoque inamunis, rastroque intacta, nec ulla
Satucia vomeribus, per se dabat omnia tellus...
Mox etiam fruges tellus inarata ferebat;
Nec renovatus ager gravidis cacebat aristis.
Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant;
Flavaque de viridi stillabant ilice mella.

(Ovid. *metam.* l. I. v. 100.)

Reddit tibi Cererem tellus inarata quotannis,
Et imputata floret usque vinea, etc.

(Hor. *epod.* XVI. v. 43.)

2 Une note manuscrite de Brossette, publiée aussi par Cize-ron-Rival, t. III, p. 186, des *Lettres de Boileau*, etc. applique ce vers et les deux précédents à Charles-Maurice Le Tellier, archevêque de Reims. Ce prélat ne concevoit pas comment on pouvoit être honnête homme, à moins d'avoir un revenu de dix mille livres. Un jour il s'informoit de la probité de quelqu'un. Monseigneur, lui répondit Boileau, il s'en faut de quatre mille livres de rente qu'il soit un homme d'honneur.

10 Nequiorquam cœno cupiens evellere plantam:

(Hor. l. II. *sat.* VII. v. 27.)

« J'arrache un pàs timide. Il étoit difficile de terminer ce vers. Racine l'essaya sans succès. Boileau trouva enfin cet hémistiche, *et sors en m'agitant*; hémistiche d'autant plus heureux qu'il fait image, et rend le vers supérieur à celui d'Horace dont il est imité. » *Le Brut.*

AVERTISSEMENT

IMPRIMÉ EN 1672

A LA TÊTE DE L'ÉPÎTRE IV.

JE ne sais si les rangs de ceux qui passèrent le Rhin à la nage devant Tholus sont fort exactement gardés dans le poëme que je donne au public; et je n'en voudrois pas être garant, parce que franchement je n'y étois pas, et que je n'en suis encore que fort médiocrement instruit. Je viens même d'apprendre en ce moment que M. de Soubise, dont je ne parle point, est un de ceux qui s'y est le plus signalé. Je m'imagine qu'il en est ainsi de beaucoup d'autres, et j'espère de leur faire justice dans une autre édition. Tout ce que je sais, c'est que ceux dont jé fais mention ont passé des premiers. Je ne me déclare donc caution que de l'histoire du fleuve en colère, que j'ai apprise d'une de ses naïades, qui s'est réfugiée dans la Seine. J'aurois bien pu aussi parler de la fameuse rencontre qui suivit le passage : mais je la réserve pour un poëme à part. C'est là que j'espère rendre aux mânes de M. de Longueville l'honneur que tous les écrivains lui doivent, et que je peindrai cette victoire qui fut arrosée du plus illustre sang de l'univers; il faut un peu reprendre haleine pour cela.

* Boileau n'a exécuté aucun des projets annoncés dans cet avertissement.

ÉPITRE IV. (1672.)

AU ROI.

LE PASSAGE DU RHIN.

EN vain pour te louer ma muse toujours prête
Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête :
Ce pays, où cent murs n'ont pu te résister,
Grand roi, n'est pas en vers si facile à domter.
Des villes que tu prends les noms durs et barbares
N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres ;
Et, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Issel,
Pour trouver un beau mot courir jusqu'au Tessel.
Oui, partout de son nom chaque place munie
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
Et qui peut sans frémir aborder Voerden ?
Quel vers ne tomberoit au seul nom de Heusden ?
Quelle muse à rimer en tous lieux disposée
Oseroit approcher des bords du Zuiderzée ?
Comment en vers heureux assiéger Doësbourg,
Zutphen, Wageninghen, Harderwie, Knotzembourg ?
Il n'est fort, entre ceux que tu prends par centaines,
Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines :
Et partout sur le Whal, ainsi que sur le Leck,
Le vers est en déroute, et le poëte à sec.

Encor si tes exploits, moins grands et moins rapides,
Laissoient prendre courage à nos muses timides,
Peut-être avec le temps, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous sauver.

Mais, dès qu'on veut tenter cette vaste carrière,
 Pégase s'effarouche et recule en arrière :
 Mon Apollon s'étonne; et Nimègue est à toi,
 Que ma muse est encore au camp devant Orsoi.

Aujourd'hui toutefois mon zèle m'encourage :
 Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage.
 Un trop juste devoir veut que nous l'essayons.
 Muses, pour le tracer cherchez tous vos crayons :
 Car, puisqu'en cet exploit tout paroît incroyable,
 Que la vérité pure y ressemble à la fable,
 De tous vos ornements vous pouvez l'égayer.
 Venez donc, et surtout gardez bien d'ennuyer :
 Vous savez des grands vers les disgrâces tragiques ;
 Et souvent on ennuie en termes magnifiques.

Au pied du mont Adule, ⁴ entre mille roseaux,
 Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux,
 Appuyé d'une main sur son urne penchante,
 Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante :
 Lorsqu'un cri tout à coup suivi de mille cris
 Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
 Il se trouble, il regarde, et partout sur ses rives
 Il voit fuir à grands pas ses naïades craintives,
 Qui toutes accourant vers leur humide roi
 Par un récit affreux redoublent son effroi.
 Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
 A de ses bords fameux flétri l'antique gloire ;
 Que Rhinberg et Wesel, terrassés en deux jours,
 D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
 Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
 De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
 Il marche vers Tholus, et tes flots en courroux
 Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux.

Il a de Jupiter la taille et le visage;
Et, depuis ce Romain ⁵ dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles;
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait appris à couler sous de nouvelles lois;
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces fleuves sans nom suivra la destinée!
Ah! périssent mes eaux! ou par d'illustres coups
Montrons qui doit céder des mortels ou de nous.

A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse, ⁶
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatricé ⁷ rend son air furieux;
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part; et, couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink prend la route connue.
Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars:
Il voit cent bataillons qui, loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde; et renforçant sa voix:
Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,
Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie? ⁸
Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux:
Du moins en vous montrant sur la rive opposée
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
Allez, vils combattants, inutiles soldats;
Laissez là ces mousquets trop pesants pour vos bras;

Et, la faux à la main, parmi vos marécages,
 Allez couper vos joncs et presser vos laitages;
 Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
 Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.

Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
 Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme;
 Et, leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
 La honte fait en eux l'effet de la valeur.

Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,
 Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.

Par son ordre Grammont⁹ le premier dans les flots
 S'avance soutenu des regards du héros :

Son coursier, écumant sous son maître intrépide,
 Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.

Revel le suit de près : sous ce chef redouté

Marche des cuirassiers l'escadron indomté.

Mais déjà devant eux une chaleur guerrière

Emporte loin du bord le bouillant Lesdignière,

Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart;

Chacun d'eux au péril veut la première part :

Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,

Au même instant dans l'onde impatient s'élance :

La Salle, Béringham, Nogent, d'Ambre, Cavois;

Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.

Louis, les animant du feu de son courage,

Se plaint de sa grandeur qu'il l'attache au rivage.

Par ses soins cependant trente légers vaisseaux

D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux;

Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.

Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace;

Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant,

Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.

Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume,
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint :
Sous les fongueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse ;
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone ;
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne :
Quand, pour nouvelle alarme à ces esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enguien et Condé sont passés ;
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, et gagne les batailles ;
Enguien, de son hymen le seul et digne fruit,
Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine :
Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne ;
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Du fleuve ainsi domté la déroute éclatante
A Wurts¹² jusqu'en son camp va porter l'épouvante :
Wurts, l'espoir du pays, et l'appui de ses murs ;
Wurts... Ah ! quel nom, grand roi, quel Hector que ce Wurts !
Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
Que j'allois à tes yeux étaler de merveilles !
Bientôt on eût vu Skink dans mes vers emporté
De ses fameux remparts démentir la fierté :
Bientôt... Mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.
Finiſſons, il est temps : aussi-bien si la rime
Alloit mal, à propos m'engager dans Arnheim,
Je ne sais pour sortir de porte qu'Hildesheim.

Oh ! que le ciel, soigneux de notre poésie,
Grand roi, ne nous fit-il plus voisins de l'Asie !
Bientôt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
Il n'est plaine en ces lieux si sèche et si stérile
Qui ne soit en beaux mots partout riche et fertile.
Là, plus d'un bourg fameux par son antique nom
Vient offrir à l'oreille un agréable son.
Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre ;
D'y trouver d'Ilion la poétique cendre ;¹³
De juger si les Grecs, qui brisèrent ses tours,
Furent plus en dix ans que Louis en dix jours !
Mais pourquoi sans raison désespérer ma veine ?
Est-il dans l'univers de plage si lointaine
Où ta valeur, grand roi, ne te puisse porter ;
Et ne m'offre bientôt des exploits à chanter ?
Non, non, ne faisons plus de plaintes inutiles ;
Puisqu'ainsi dans deux mois tu prends quarante villes,
Assuré des bons vers dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.¹⁴

NOTES

¹ 12 juin 1672.

² Les éditions antérieures à 1701 avoient offert successivement ces trois leçons :

Pour trouver un beau mot, des rives de l'Issel
Il faut, toujours bronchant, courir jusqu'au Tessel.

Pour trouver un beau mot, il faut depuis l'Issel,
Sans pouvoir s'arrêter, courir jusqu'au Tessel.

On a beau s'exciter; il faut depuis l'Issel,
Pour trouver un beau mot, courir jusqu'au Tessel.

³ Dans les premières éditions :

Le malheur sera grand, si nous nous y noyons.

Dans l'édition de 1694 :

Il fait beau s'y noyer, si nous nous y noyons.

⁴ Montagne d'où le Rhin prend sa source. *Boil.*

⁵ Jules César. *Boil.* V. la lettre à Brossette du 8 avril 1703.

⁶ « L'épître au roi sur le passage du Rhin exigeoit, dit Marmontel, le style le plus héroïque; l'image grotesque du « fleuve *essuyant sa barbe* y choque la décence. » (Éléments de littér. t. III, p. 250.)

Boileau ne dit point *essuyant sa barbe*, mais *essuyant sa barbe LIMONEUSE*, et il y a trop peu d'équité à omettre, en citant ce trait, l'épithète qui l'ennoblit, et le rend digne du style poétique. — Horace a dit : *Rheni luteum caput.* (Liv. I, sat. X, v. 37.)

⁷ Un front cicatrisé est un front couvert de cicatrices : une plaie cicatrisée est une plaie qui s'est refermée.

⁸ On lisoit sur les drapeaux des Hollandois : *Pro honore et patriâ.*

⁹ M. le comte de Guiche. *Boil.*

¹⁰ M. le comte de Saulx. *Boil.*

¹¹ Dans le petit poëme de Prior sur la bataille d'Hochster, Voltaire ne trouve de bon qu'une apostrophe à Boileau, que Voltaire lui-même traduit ainsi :

Satirique flatteur, toi qui pris tant de peine
Pour chanter que Louis n'a point passé le Rhin.

¹² Général de l'armée ennemie.

¹³ « *La poétique cendre*, expression qui entichissoit la langue poétique pour la première fois. » *Le Brun.*

¹⁴ « Cette épître, qui s'élève jusqu'à la hauteur de l'épopée, est couronnée par un vers extrêmement énergique. Les consonances du premier hémistiche, loin d'être désagréables, donnent de l'attitude à ce vers, d'autant plus heureux qu'il semble commander la destinée du héros. » *Le Brun.*

ÉPITRE V. (1674.)

A M. DE GUILLERAGUES.

SE CONNOÎTRE SOI-MÊME.

ESPRIT né pour la cour, et maître en l'art de plaire,
Guilleragues, qui sais et parler et te taire,
Apprends-moi si je dois ou me taire ou parler.
Faut-il dans la satire encor me signaler,
Et, dans ce champ fécond en plaisantes malices,
Faire encore aux auteurs redouter mes caprices?
Jadis, non sans tumulte, on m'y vit éclater,
Quand mon esprit plus jeune, et prompt à s'irriter,
Aspiroit moins au nom de discret et de sage;
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon visage.
Maintenant, que le temps a mûri mes désirs,
Que mon âge, amoureux de plus sages plaisirs,
Bientôt s'en va frapper à son neuvième lustre,
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.
Que d'une égale ardeur mille auteurs animés
Aiguisent contre moi leurs traits envenimés;
Que tout, jusqu'à Pinchène, ⁴ et m'insulte et m'accable :
Aujourd'hui vieux lion je suis doux et traitable ;
Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés.
Ainsi que mes beaux jours mes chagrins sont passés :
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière.

Ainsi donc, philosophe à la raison soumis,
Mes défauts désormais sont mes seuls ennemis :

C'est l'erreur que je fuis; c'est la vertu que j'aime.
 Je songe à me connoître, et me cherche en moi-même.
 C'est là l'unique étude où je veux m'attacher.
 Que, l'astrolabe ⁶ en main, un autre aille chercher
 Si le soleil est fixe ou tourné sur son axe, ⁷
 Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe; ⁸
 Que Robaut ⁹ vainement sèche pour concevoir
 Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir;
 Ou que Bernier ¹⁰ compose et le sec et l'humide
 Des corps ronds et crochus errant parmi le vide :
 Pour moi, sur cette mer qu'ici-bas nous courons,
 Je songe à me pourvoir d'esquif et d'avirons,
 A régler mes désirs, à prévenir l'orage
 Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous;
 Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
 Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
 Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
 En vain monte à cheval pour tromper son ennui :
 Le chagrin monte en croupe, et galope avec lui. ¹¹
 Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
 Cherche parmi l'horreur, le tumulte et la guerre?
 Possédé d'un ennui qu'il ne sauroit domter,
 Il craint d'être à soi-même, et songe à s'éviter.
 C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore,
 Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.

De nos propres malheurs auteurs infortunés,
 Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés.
 A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde?
 Le bonheur tant cherché sur la terre et sur l'onde
 Est ici comme aux lieux où mûrit le coco, ¹²
 Et se trouve à Paris de même qu'à Cusco; ¹³

On ne le tire point des veines du Potose. ¹⁴
 Qui vit content de rien possède toute chose.
 Mais, sans cesse ignorants ¹⁵ de nos propres besoins,
 Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.

Oh! que si cet hiver un rhume salulaire, ¹⁶
 Guérissant de tous maux mon avare beau-père,
 Pouvoit, bien confessé, l'étendre en un cercueil;
 Et remplir sa maison d'un agréable deuil:
 Que mon âme, en ce jour de joie et d'opulence,
 D'un superbe convoi plaindrait peu la dépense!
 Disoit le mois passé, doux, honnête et soumis,
 L'héritier affamé de ce riche commis
 Qui, pour lui préparer cette douce journée,
 Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.
 La mort vient de saisir le vieillard catarrheux:
 Voilà son gendre riche; en est-il plus heureux?
 Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
 Déjà nouveau seigneur il vante sa noblesse.
 Quoique fils de meunier, encor blanc du moulin,
 Il est prêt à fournir ses titres en vélin.
 En mille vains projets à toute heure il s'égare:
 Le voilà fou, superbe, impertinent, bizarre,
 Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuyeux.
 Il vivroit plus content, si, comme ses aïeux,
 Dans un habit conforme à sa vraie origine,
 Sur le mulet encore il chargeoit la farine.

Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant,
 Que le faste éblouit d'un bonheur apparent.
 L'argent, l'argent, dit-on; sans lui tout est stérile: ¹⁷
 La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.
 L'argent en honnête homme érige un scélérat;
 L'argent seul au palais peut faire un magistrat.

Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infâme ?
Dit ce fourbe sans foi, sans honneur et sans âme ;
Dans mon coffre tout plein de rares qualités,
J'ai cent mille vertus en lous bien comptés.
Est-il quelque talent que l'argent ne me donne ?
C'est ainsi qu'en son cœur ce financier raisonne.
Mais pour moi, que l'éclat ne sauroit décevoir,
Qui mets au rang des biens l'esprit et le savoir,
J'estime autant Patru, ^{1^o} même dans l'indigence,
Qu'un commis engraisé des malheurs de la France.
Non que je sois du goût de ce sage insensé
Qui, d'un argent commode esclave embarrassé,
Jeta tout dans la mer pour crier : Je suis libre. ^{2^o}
De la droite raison je sens mieux l'équilibre :
Mais je tiens qu'ici-bas, sans faire tant d'apprêts,
La vertu se contente et vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues ?
Ce que j'avance ici, crois-moi, cher Guilleragues,
Ton ami dès l'enfance ainsi l'a pratiqué.
Mon père, soixante ans au travail appliqué,
En mourant me laissa, pour rouler et pour vivre,
Un revenu léger, et son exemple à suivre.
Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier, ^{3^o}
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
J'allai loin du palais errer sur le Parnasse.
La famille en pâlit, et vit en frémissant
Dans la poudre du greffe un poète naissant :
On vit avec horreur une muse effrénée
Dormir chez un greffier la grasse matinée.
Dès-lors à la richesse il fallut renoncer :
Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer ;

Et surtout redoutant la basse servitude,
La libre vérité fut toute mon étude.
Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,
Qui l'eût cru que pour moi le sort dût se fléchir?
Mais du plus grand des rois la bonté sans limite,
Toujours prête à courir au devant du mérite,
Crut voir dans ma franchise un mérite inconnu,
Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains adversaires,
Ne purent dans leur course arrêter ses bienfaits.
C'en est trop : mon bonheur a passé mes souhaits.
Qu'à son gré désormais la fortune me joue;
On me verra dormir au branle de sa roue.

Si quelque soin encore agite mon repos,
C'est l'ardeur de louer un si fameux héros.
Ce soin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit, lorsque je dors, en sursaut me réveille;
Me dit que ces bienfaits, dont j'ose me vanter,
Par des vers immortels ont dû se mériter.
C'est là le seul chagrin qui trouble encor mon âme.
Mais si, dans le beau feu du zèle qui m'enflamme,
Par un ouvrage enfin des critiques vainqueur
Je puis sur ce sujet satisfaire mon cœur,
Guilléragues, plains-toi de mon humeur légère,
Si jamais, entraîné d'une ardeur étrangère,
Ou d'un vil intérêt reconnoissant la loi,
Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.

NOTES.

« Premier président de la cour des aides, puis secrétaire de la chambre et du cabinet du roi, ensuite ambassadeur à Constantinople.

² Dicenda tacendaque calles. (*Pers. sat. IV. v. 5.*)

³ A la quarante et unième année. *Boil.* — L'auteur n'avoit réellement que trente-huit ans lorsqu'il composoit cette épître.

⁴ Pinchène étoit neveu de Voiture. *Boil.*

⁵ Nec te quæsieris, extrâ. (*Pers. sat. I. v. 7.*)

⁶ L'astrolabe ne sert point à découvrir si le soleil est fixe ou non : aussi madame de la Sablière reprocha-t-elle à Boileau d'avoir parlé de cet instrument sans le connoître.

⁷ « Ceux qui tiennent que le soleil est fixe et immobile sont les mêmes qui soutiennent qu'il tourne sur son axe; ce ne sont point là deux opinions différentes, comme M. Boileau paroît le dire, » (Perrault, dans la préface de l'Apologie des femmes.)

⁸ Il falloit une parallaxe; les astronomes font ce mot féminin. La parallaxe est la différence entre le lieu vrai d'un astre et son lieu apparent.

Boileau n'a jamais corrigé les fautes qui se trouvent dans ces trois vers. Il ne fut averti de la troisième qu'en 1706; il ne convenoit pas de la seconde : je n'ai songé, disoit-il, qu'à opposer le sentiment de ceux qui font tourner le soleil sur son axe, au sentiment de ceux qui lui refusent ce mouvement de rotation. (Voyez Dubos, *Réflexions crit. sur la poésie et la peinture*, part. II, sect. 32.) Quant à l'erreur sur l'usage de l'astrolabe, le poète s'est vengé dans la satire X (v. 425-437) de l'observation critique de madame de la Sablière, et a dédaigné d'en profiter.

⁹ Fameux cartésien. *Boil.*

¹⁰ Célèbre voyageur, qui a composé un abrégé de la Philosophie de Gassendi. *Boil.*

¹¹ Post equitem sedet atra cura. (*Hor. l. III. od. I. v. 40.*)

12

Navibus atque

Quadrigis petimus benè vivere. Quod petis, hic est,
Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.

(*Hor. l. I. ep. XI. v. 28.*)

13 Ville du Pérou. *Boil.*

14 Montagne où sont les mines d'argent les plus riches de l'Amérique. *Boil.*

15 Le Dictionnaire de l'acad. franç. édit. de 1718, cite comme autant de phrases reçues et correctes : *Il est ignorant du fait ; j'en suis ignorant ; je suis ignorant de tout ce qui s'est passé, etc.* Plusieurs écrivains du dix-septième siècle ont mis ainsi la préposition *de* après l'adjectif ou participe *ignorant* : ils imitoient la construction latine *ignara mali*, etc. *Ignorants de nos besoins*, n'est pas une faute dans Boileau, mais une manière de parler que l'usage n'admet plus, et qu'il ne convient ni d'imiter ni de censurer. Nous disons encore aujourd'hui : *N'ignorer de rien, à ce qu'il n'en ignore.*

16

O si

Ebullit patui præclarum funus ! et, ô si

Sub rastro crepet argenti mihi seria, dextro

Hercule ! pupillumve utinam, quem proximus hætes

Impello, expungam ! (*Pers. sat. II. v. 9.*)

17 O cives, cives, quærenda pecunia primum est :

Virtus post nummos. (*Hor. l. I. ep. I. v. 53.*)

18 Fameux avocat, et le meilleur grammairien de notre siècle. *Boil.* (édit. de 1701.) — Dans l'édition posthume de 1713, il y a seulement *un des bons grammairiens de notre siècle.*

19 Aristippe fit cette action, et Diogène conseilla à Cratès, philosophe cynique, de faire la même chose. *Boil.*

Græcus Aristippus quæ servos projicere aurum

In mediâ jussit Libyâ, quia tardius irent

Propter onus segnes. (*Hor. l. II. sat. III. v. 100.*)

20 Fils de Gilles Boileau, greffier du conseil de la grand-chambre. Frère de Jérôme Boileau, qui exerça la même charge. Oncle de Dongois, greffier de l'audience de la grand-chambre. Cousin du même Dongois, époux d'une cousine germaine du poète. Beau-frère de Sirmond, greffier du conseil après Jérôme Boileau.

ÉPÎTRE VI. (1677.)

A M. DE LAMOIGNON,

AVOCAT GÉNÉRAL.

LA CAMPAGNE ET LA VILLE.

Où, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village³ ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre :
L'habitant ne connoit ni la chaux ni le plâtre;
Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.

C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.

Ici dans un vallon bornant tous mes desirs,
 J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
 Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
 J'occupe ma raison d'utiles rêveries :
 Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construis,
 Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui ;
 Quelquefois, aux appas⁵ d'un hameçon perfide,
 J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
 Ou d'un plomb qui suit l'œil, et part avec l'éclair,
 Je vais faire la guerre aux habitants de l'air,
 Une table au retour, propre et non magnifique,
 Nous présente un repas agréable et rustique :
 Là, sans s'assujétir aux dogmes du Broussain,⁶
 Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain ;
 La maison le fournit, la fermière l'ordonne,⁷
 Et mieux que Bergerat⁸ l'appétit l'assaisonne.
 O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !⁹
 Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
 Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
 Et connu de vous seuls oublier tout le monde !

Mais à peine, du sein de vos vallons chéris
 Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
 Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage :
 Un cousin, abusant d'un fâcheux parentage,
 Veut qu'encor tout poudreux, et sans me débouter,
 Chez vingt juges pour lui j'aille solliciter :
 Il faut voir de ce pas les plus considérables ;
 L'un demeure au Marais et l'autre aux Incurables.¹⁰
 Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi :
 Hier, dit-on, de vous on parla chez le roi,
 Et d'attentat horrible on traita la satire. —
 Et le roi, que dit-il ? — Le roi se prit à rire.

Contre vos derniers vers ¹¹ on est fort en courroux :

Pradon a mis au jour un livre contre vous ; ¹²

Et chez le chapelier du coin de notre place,

Autour d'un caudebec ¹³ j'en ai lu la préface :

L'autre jour sur un mot la cour vous condamna :

Le bruit court qu'avant-hier ¹⁴ on vous assassina :

Un écrit scandaleux ¹⁵ sous votre nom se donne :

D'un pasquin qu'on a fait, au Louvre on vous soupçonne

Moi ? — Vous : on nous l'a dit dans le Palais-Royal. ¹⁶

Deuze ans sont écoulés depuis le jour fatal ¹⁷

Qu'un libraire, imprimant les essais de ma plume,

Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume.

Toujours, depuis ce temps, en proie aux sots discours,

Contre eux la vérité m'est un foible secours.

Vient-il de la province une satire fade, ¹⁸

D'un plaisant du pays insipide boutade ;

Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi :

Et le sot campagnard le croit de bonne foi.

J'ai beau prendre à témoin et la cour et la ville :

Non ; à d'autres, dit-il ; on connoît votre style.

Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coûté ?

Ils ne sont point de moi, monsieur, en vérité :

Peut-on m'attribuer ces sottises étranges ? —

Ah ! monsieur, vos mépris vous servent de louanges.

Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé,

Juge si, toujours triste, interrompu, troublé,

Lamoignon, j'ai le temps de courtiser les muses :

Le monde cependant se rit de mes excuses,

Croit que, pour m'inspirer sur chaque événement,

Apollon doit venir au premier mandement.

Un bruit court que le roi va tout réduire en poudre,

Et dans Valenciennes est entré comme un foudre ;

Que Cambrai, des François l'épouvantable écueil,
 A vu tomber enfin ses murs et son orgueil;
 Que, devant Saint-Omer, Nassau, par sa défaite,
 De Philippe vainqueur ¹² rend la gloire complète.
 Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler !
 Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
 Et, dans ce temps guerrier, si fécond en Achilles,
 Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
 Mais moi, dont le génie est mort en ce moment,
 Je ne sais que répondre à ce vain compliment;
 Et, justement confus de mon peu d'abondance,
 Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
 Vit content de soi-même en un coin retiré;
 Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
 N'a jamais enivré d'une vaine fumée;
 Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
 Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir !
 Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
 Et du peuple inconstant il brave les caprices.
 Mais nous autres faiseurs de livres et d'écrits,
 Sur les bords du Permesse aux louanges nourris,
 Nous ne saurions briser nos fers et nos entraves,
 Du lecteur dédaigneux honorables esclaves.
 Du rang où notre esprit une fois s'est fait voir,
 Sans un fâcheux éclat nous ne saurions déchoir.
 Le public, enrichi du tribut de nos veilles,
 Croit qu'on doit ajouter merveilles sur merveilles.
 Au comble parvenus il veut que nous croissions :
 Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.
 Cependant tout décroît; et moi-même à qui l'âge
 D'aucune ride encor n'a flétri le visage,

Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix.
J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois :
Ma muse, qui se plaît dans les routes perdues,
Ne sauroit plus marcher sur le pavé des rues.
Ce n'est que dans ces bois, propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.

Ne demande donc plus par quelle humeur sauvage
Tout l'été, loin de toi, demeurant au village,
J'y passe obstinément les ardeurs du Lion, ²⁰
Et montre pour Paris si peu de passion.
C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,
Le mérite éclatant, et la haute éloquence,
Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois.
Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie :
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie ;
Que l'oppresseur ne montre un front audacieux :
Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.
Mais pour moi, de Paris citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,
Il me faut du repos, des prés et des forêts.
Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais,
Attendre que septembre ait ramené l'automne,
Et que Cérès contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits
Le vendangeur ravi de ployer sous le faix,
Aussitôt ton ami, redoutant moins la ville,
T'ira joindre à Paris, pour s'en fuir à Baviile. ²¹
Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,
Tu me verras souvent à te suivre empressé,
Pour monter à cheval rappelant mon audace,
Apprenti cavalier galoper sur ta trace.

Tantôt sur l'herbe assis ; au pied de ces coteaux
Où Polycrène ²² épand ses libérales eaux,
Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
Discourir des vertus dont tu fais ton étude ;
Chercher quels sont les biens véritables ou faux ; ²³
Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts ;
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaste science, ou la vertu solide.
C'est ainsi que chez toi tu sauras m'attacher.
Heureux si les fâcheux, prompts à nous y chercher,
N'y viennent point semer l'ennuyeuse tristesse !
Car, dans ce grand concours d'hommes de toute espèce,
Que sans cesse à Bâville attire le devoir,
Au lieu de quatre amis qu'on attendoit le soir,
Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'instant assiègent les allées.
Alors sauve qui peut : et quatre fois heureux
Qui sait pour s'échapper quelqu'autre igncré d'eux !

v. 168.

NOTES.

¹ Chrétien-François de Lamoignon, depuis président à mortier, fils de Guillaume de Lamoignon, premier président du parlement de Paris. *Boil.*

² Horace a traité le même sujet, sat. VI, l. II

³ Hauteville, petite seigneurie près de la Roche-Guyon, appartenant à mon neveu l'illustre M. Dongois, greffier en chef du parlement. *Boil.*

On est surpris de cette épithète d'ILLUSTRE donnée par Boileau à Dongois, qui n'a rien fait de plus mémorable, dit Dalemberth, que de dresser et signer des arrêts.

⁴ On supprimoit alors, plus souvent qu'aujourd'hui, la lettre *s* à la fin des mots *je convien, je voi, je croi, je fai*, etc. Pourquoi les poètes renonceroient-ils à cette utile liberté autorisée par de grands exemples?

⁵ Il faudroit à l'appât. Beaucoup d'autres écrivains ont confondu *appât* et *appas*.

⁶ René Brûlart, comte du Broussain, très habile dans l'art de la bonne chère. Lorsque Boileau faisoit la satire III, Broussain lui disoit : Écrivez plutôt contre les hypocrites, vous aurez pour vous tous les honnêtes gens; mais pour la bonne chère, croyez-moi, ne badinez point là-dessus. Boileau donna un jour un dîner où se trouvoit Broussain, et dont celui-ci fut très content. Vous pouvez vous vanter, dit-il au poëte, de nous avoir donné un dîner sans faute.

⁷ Pinguis iniquales onerat cui villicus mensas,

Et sua non emptus preparat ova cinis.

(*Martial. l. I. epigr. LVI.*)

⁸ Fameux traître. *Boil.*

⁹ O rus, quando ego te aspiciam? Quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis,
Ducere sollicitæ jucunda oblivis vitæ?

(*Hor. l. II. sat. VI. v. 60.*)

- ¹⁰ Cubat hic in colle Quirini,
Hic extremo in Aventino : visendus uterque.

(*Hor. l. II. ep. II. v. 68.*)

¹¹ Contre l'épître III, composée quelques mois avant celle-ci.

¹² La préface de la Phèdre de Pradon.

¹³ Sorte de chapeaux de laine qui se font à Caudebec en Normandie. *Boil.*

Il y avoit, dans les premières éditions : *A l'entour d'un castor.*

¹⁴ Boileau fait *hier* de deux syllabes, et *avant-hier* de trois seulement. « C'est, disoit-il, parce que le mot *hier* ne seroit pas assez soutenu, si on ne le faisoit que d'une syllabe quand il est seul ; au lieu qu'il l'est assez quand il est précédé d'*avant*. »

¹⁵ Un sonnet satirique contre le duc de Nevers.

¹⁶ Allusion aux nouvellistes qui s'assembloient dans le jardin de ce palais. *Boil.*

¹⁷ Depuis 1666, époque de la première édition des satires de Boileau, jusqu'à la fin de 1677.

Septimus octavo propior jama fugerit annus

Ex quo Mæcenæ me cepit habere suorum

In numero.....

Per totum hoc tempus subjectior in diem et horam

Invidiæ,

(*Hor. l. II. sat. VI. v. 40, etc.*)

¹⁸ De plates satires contre le mariage, contre les maltôtes ecclésiastiques, contre les directeurs, etc. ont été attribuées à Boileau, même imprimées sous son nom, et insérées dans de mauvaises éditions de ses œuvres. Rien ne le désoloit ou ne l'irritoit davantage, que de s'entendre quelquefois louer comme auteur de ces productions-là.

¹⁹ La bataille de Cassel, gagnée par Monsieur, Philippe de France, frère unique du roi, en 1677. *Boil.*

20

Ubi gratior aura

Leniat et rabiem Canis, et momenta Leonis,

Quum semel accepit solem furibundus acutum,

(Hor. l. I. ep. X. v. 15.)

21 Maison de campagne de M. de Lamoignon. Boil

22 Fontaine à une demi-lieue de Bâville, ainsi nommée par
feu M. le premier président de Lamoignon. Boil,23 Avant 1713, on lisoit : *Quels sont les biens véritables et
fataux.*Depuis le vers 153 jusqu'au 159^e, Boileau imite ces vers
d'Horace, liv. II, sat. VI, v. 72 :

Quod magis ad nos

Attinet, et nescire malum est, agitamus; utrumque

Divitiis homines an sint virtute beati,

Quidve ad amicitias, usus rectumne, trahat nos :

Et quæ sit natura boni, summumque quid ejus.

ÉPITRE VII. (1677.)

A RACINE.

LE PROFIT A TIRER DES CRITIQUES.

QUE tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur !
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait ², sous son nom, verser la Champmélé. ³
Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages,
Entrainant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent ;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent ;
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie ; ⁴
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces,
En habits de marquis ; en robes de comtesses,

Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
 Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
 Le commandeur vouloit la scène plus exacte;
 Le vicomte indigné sortoit au second acte :
 L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
 Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu;
 L'autre, fougeux marquis, lui déclarant la guerre,
 Vouloit venger la cour immolée au parterre.
 Mais, sitôt que d'un trait de ses fatales mains
 La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
 Ou reconnut le prix de sa muse éclipse.
 L'aimable comédie, avec lui terrassée,
 En vain d'un coup si rude espéra revenir,
 Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
 Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.

Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
 Suis les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits,
 De Corneille veilli sais consoler Paris,
 Cesse de t'étonner si l'envie animée,
 Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
 La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
 En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
 Racine, fait briller sa profonde sagesse.
 Le mérite en repos s'endort dans la paresse;
 Mais par les envieux un génie excité
 Au comble de son art est mille fois monté :
 Plus on veut l'affoiblir, plus il croît et s'élance.
 Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance;
 Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
 Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
 Des pâles envieux ne blesse point la vue,

Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
 De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
 Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
 Qu'au foible et vain talent dont la France me loue.
 Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
 Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
 Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
 Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
 Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
 Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
 Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
 C'est en me guérissant que je sais leur répondre :
 Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
 Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.

Imite mon exemple; et lorsqu'une cabale,
 Un flot ⁶ de vains auteurs follement te ravale,
 Profite de leur haine et de leur mauvais sens,
 Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.
 Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
 Le Parnasse françois, ennobli par ta veine,
 Contre tous ces complots saura te maintenir,
 Et soulever pour toi l'équitable avenir.
 Eh qui, voyant un jour la douleur vertueuse
 De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
 D'un si noble travail justement étonné,
 Ne bénira d'abord le siècle fortuné
 Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
 Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?

Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
 Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
 Et qu'importe à nos vers ⁷ que Perrin ⁸ les admire;
 Que l'auteur de Jonas s'empresse pour les lire;

Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot, ⁹
Ou le sec traducteur du françois d'Amyot : ¹⁰
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces, goûtées ; ¹¹
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois ;
Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois ;
Qu'Enguien en soit touché ; que Colbert et Vivone,
Que la Rochefoucauld, Marsillac et Pomponé,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer ?
Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier vouût leur donner son suffrage ! ¹²

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits,
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
Que, non loin de la place où Brioché ¹³ préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son, ¹⁴
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon !

NOTES.

¹ La Phèdre de Racine avoit été représentée le 1 janvier 1677, et celle de Pradon deux jours après. La duchesse de Bouillon et le duc de Nevers son frère protégeoient Pradon et sa pièce. Madame Deshoulières fit contre celle de Racine un sonnet qui parut assez mauvais pour être attribué au duc de Nevers. On y répondit par un sonnet sur les mêmes rimes, contre ce duc et contre sa sœur Hortense Mancini. Ce second sonnet est l'*écrit scandaleux* dont parle Boileau, épître VI, v. 61. Dans le petit nombre de défenseurs qu'eut alors la Phèdre de Racine, il convient de remarquer Antoine Arnauld, qui lut cette tragédie, l'admira, et déclara que de pareils spectacles ne pouvoient nuire aux mœurs.

² La première édition portoit : *n'en a fait*, ce qui étoit moins correct et moins harmonieux.

³ Célèbre comédienne. *Boil.*

⁴ Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis querimus invidi.
(*Hor. l. III. od. XXIV. v. 31.*)

Comperit invidiam supremo fine domari.
Urit enim fulgore suo qui prægravat artes
Infra se positas; extinctus amabitur idem.
(*Hor. l. II. ep. I. v. 12.*)

Pascitur in vivis livor, post fata quiescit,
Quum suus ex merito quemque tuetur honos.
(*Ovid. amor. l. I. eleg. XV. v. 39.*)

⁵ *Put plus* est un peu dur à l'oreille, dit Voltaire : mais Boileau avoit raison, quand il disoit que la bonne comédie n'avoit pu survivre à Molière. (Dictionnaire philosophique, au mot *Art dramatique*.)

⁶ Un *tas* dans la première édition.

7 Men' moveat cimex Pantilius? Aut crucier quòd
 Vellicet absentem Demetrius, aut quòd ineptus
 Fannius Hermogenis laudat conviva Tigelli?
 (Hor. l. I. sat. X. v. 78.)

8 Il a traduit l'Énéide et a fait le premier opéra qui ait paru
 en France. Boil.

9 Linière. Boil.

10 L'abbé Tallemant donna en 1663 une traduction des
 vies de Plutarque, en 8 vol. in-8°. Il n'avoit fait que rajeunir
 et le plus souvent gâter la traduction d'Amyot.

11 Dans les éditions antérieures à 1713, on lit :

Pourvu qu'avec honneur leurs rimes débitées
 Du public dédaigneux ne soient point rebutées.

Ce morceau est imité d'Horace, liv. I, sat. X, v. 81.

Plotius et Varius, Mæcenas, Virgiliusque,
 Valgius, et cæbet hæc Octavius optimus, atque
 Fuscus, et hæc utinam Viscorum laudet uterque! etc.

12 Ce vers réconcilia Montausier avec Boileau.

« En poète qui connoissoit le pouvoir des Ionanges, ou
 plutôt en philosophe qui connoissoit les hommes, Despréaux
 glissa dans un de ses ouvrages un mot d'éloges pour le duo
 de Montausier; et toute la sévérité du courtisan misanthrope
 échoua contre ce petit grain d'encens... habilement préparé.
 L'éloge n'étoit ni fade, ni exagéré... et ce fut pour avoir été
 renfermé dans cette juste mesure, qu'il eut tout l'effet dont le
 poète s'étoit flatté. Encouragé par ce premier succès, Des-
 préaux se hâta de porter le dernier coup à l'austérité chance-
 lante de son détracteur, en lui avouant combien il se sentoit
 humilié de n'avoir pas pour ami le plus honnête homme de la
 cour. » (Dalembert, éloge de Boileau.)

13 Fameux joueur de marionnettes, logé proche des comé-
 diens. Boil.

14 inmodulata poemata.

(Hor. A. poet. v. 263.)

ÉPITRE VIII. (1675.)

AU ROI.

REMERCIEMENT.

GRAND ROI, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.¹
Tu sais bien que mon style est né pour la satire;
Mais mon esprit, contraint de la désavouer,
Sous ton règne étonnant ne veut plus que louer.
Tantôt, dans les ardeurs de ce zèle incommode,
Je songe à mesurer les syllabes d'une ode;
Tantôt d'une Énéide auteur ambitieux,
Je m'en forme déjà le plan audacieux :
Ainsi, toujours flatté d'une douce manie,
Je sens de jour en jour dépérir mon génie;
Et mes vers, en ce style ennuyeux, sans appas,
Déshonorent ma plume, et ne t'honorent pas.

Encor si ta valeur, à tout vaincre obstinée,
Nous laissoit, pour le moins, respirer une année,
Peut-être mon esprit, prompt à ressusciter,
Du temps qu'il a perdu sauroit se racquitter.
Sur ses nombreux défauts, merveilleux à décrire,
Le siècle m'offre encor plus d'un bon mot à dire.²
Mais à peine Dinan et Limbourg sont forcés,
Qu'il faut chanter Bouchain et Condé terrassés.
Ton courage, affamé de péril et de gloire,
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire
Souvent ce qu'un seul jour te voit exécuter
Nous laisse pour un an d'actions à conter.

Que si quelquefois, las de forcer des murailles,
Le soin de tes sujets te rappelle à Versailles,
Tu viens m'embarrasser de mille autres vertus;
Te voyant de plus près; je t'admire encor plus.
Dans les nobles douceurs d'un séjour plein de charmes,
Tu n'es pas moins héros qu'au milieu des alarmes :
De ton trône agrandi portant seul tout le faix,
Tu cultives les arts; tu répands les bienfaits;
Tu sais récompenser jusqu'aux muses critiques.
Ah! crois-moi, c'en est trop. Nous autres satiriques,
Propres à relever les sottises du temps,
Nous sommes un peu nés pour être mécontents :
Notre muse, souvent paresseuse et stérile,
A besoin, pour marcher, de colère et de bile.
Notre style languit dans un remerciement :
Mais, grand roi, nous savons nous plaindre élégamment.

Oh! que, si je vivois sous les règnes sinistres
De ces rois nés valets de leurs propres ministres,
Et qui, jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leur temps ne prêtoient que leur nom ;
Que, sans les fatiguer d'une louange vaine,
Aisément les bons mots couleroient de ma veine !
Mais toujours sous ton règne il faut se récrier :
Toujours, les yeux au ciel, il faut remercier.
Sans cesse à t'admirer ma critique forcée
N'a plus en écrivant de maligne pensée ;
Et mes chagrins, sans fiel et presque évanouis,
Font grâce à tout le siècle en faveur de Louis.
En tous lieux cependant la Pharsale³ approuvée,
Sans crainte de mes vers, va la tête levée ;
La licence partout règne dans les écrits :
Déjà le mauvais sens reprenant ses esprits

Songe à nous redonner des poèmes épiques,⁴
 S'empare des discours mêmes⁵ académiques.
 Perrin a de ses vers obtenu le pardon;
 Et la scène françoise est en proie à Pradon.
 Et moi, sur ce sujet loin d'exercer ma plume,
 J'amasse de tes faits le pénible volume;⁶
 Et ma muse, occupée à cet unique emploi,
 Ne regarde, n'entend, ne connoît plus que toi.

Tu le sais bien pourtant, cette ardeur empressée
 N'est point en moi l'effet d'une âme intéressée.
 Avant que tes bienfaits courussent me chercher,⁷
 Mon zèle impatient ne se pouvoit cacher :
 Je n'admirois que toi. Le plaisir de le dire
 Vint m'apprendre à louer au sein de la satire.
 Et, depuis que tes dons sont venus m'accabler,
 Loin de sentir mes vers avec eux redoubler,
 Quelquefois, le dirai-je ? un remords légitime,
 Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
 Il me semble, grand roi, dans mes nouveaux écrits,
 Que mon encens payé n'est plus du même prix.
 J'ai peur que l'univers, qui sait ma récompense,
 N'impute mes transports à ma reconnaissance;
 Et que par tes présents mon vers décrédité
 N'ait moins de poids pour toi dans la postérité.

Toutefois je sais vaincre un remords qui te blesse.
 Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largesse
 A peindre tes exploits ne doit point s'engager,
 Qui d'un si juste soin se pourra donc charger ?
 Ah ! plutôt de nos sons redoublons l'harmonie :
 Le zèle à mon esprit tiendra lieu de génie.
 Horace tant de fois dans mes vers imité,
 De vapeurs en son temps, comme moi, tourmenté,

Pour amortir le feu de sa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois sut égayer sa bile :
Mais de la même main qui peignit Tullius,
Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius,
Il sut fléchir Glycère, il sut vanter Auguste,
Et marquer sur la lyre une cadence juste.
Suivons les pas fameux d'un si noble écrivain.
A ces mots, quelquefois prenant la lyre en main,
Au récit que pour toi je suis près d'entreprendre,
Je crois voir les rochers accourir pour m'entendre;
Et déjà mon vers coule à flots précipités,
Quand j'entends le lecteur qui me crie : Arrêtez :
Horace eut cent talents; mais la nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre :
Vous passez en audace et Perse et Juvénal;
Mais sur le ton flatteur Pinchène est votre égal.
A ce discours, grand roi, que pourrois-je répondre?
Je me sens sur ce point trop facile à confondre;
Et, sans trop relever des reproches si vrais,
Je m'arrête à l'instant, j'admire et je me tais.

NOTES.

¹ Au moment où Boileau alloit publier cette épître, Louis XIV n'avoit que trop cessé de vaincre. La fin de la campagne de 1675 avoit été fort malheureuse : Turenne étoit mort, et Créqui prisonnier : l'armée françoise avoit repassé le Rhin. Après tant de revers, le début de cette épître auroit semblé ironique. Despréaux l'avoit bien changé ainsi : *Grand roi, sois moins louable, ou je cesse d'écrire* ; mais c'étoit une ligne extrêmement froide, au lieu d'un très beau vers. Le poète aima mieux attendre de meilleures circonstances ; la pièce ne parut qu'en 1676.

² Au lieu de ce vers et du précédent, on lit dans toutes les éditions antérieures à 1713 :

Le Parnasse françois, non exempt de tous crimes,
Offre encore à mes vers des sujets et des rimes.

On fit observer à Boileau que le premier de ces vers étoit dur, et que d'ailleurs il resserroit beaucoup trop la mission d'un poète satirique, en la restreignant à la censure des mauvais écrivains. Boileau fit plus de quarante vers avant d'en trouver deux à substituer à ceux-là.

³ La Pharsale de Brébeuf. *Boil.*

⁴ Childebrand et Charlemagne, poèmes qui n'ont point réussi. *Boil.*

⁵ *Mêmes* ne doit être considéré ici que comme adverbe, malgré l'*s* finale ; car cet adverbe s'écrivoit quelquefois ainsi. *MÊME* et *MÊMES*, adverbe ; *tous deux sont bons*, dit Vaugelas, et avec *s* et sans *s*. Vaugelas proposoit toutefois de supprimer l'*s*, lorsque *même* se trouvoit employé comme adverbe à la suite d'un pluriel ; et par conséquent il auroit écrit, *LES discours même académiques*, plutôt que *mêmes académiques*. Mais ce n'étoit encore là qu'un simple conseil. Aujourd'hui, *même*, quand il est adverbe, s'écrit toujours sans *s*.

⁶ Ce vers et les deux suivans pourroient faire croire que Boileau étoit déjà nommé historiographe; mais il n'eut ce titre qu'en 1677.

⁷ *Avant que tes bienfaits, etc.* Les amis de Boileau comparoient ce morceau à celui de l'épître I: *Et comme tes exploits étonnant le lecteur, etc.*, et ne savoient auquel donner la préférence. Le morceau de l'Épître I, disoit Boileau, fait plus d'honneur au roi, puisqu'il y est loué, pour ainsi dire, par la satire même; le second fait plus d'honneur au poëte, parce qu'il y annonce ses éloges comme entièrement désintéressés.

⁸ « L'expression d'*égayer sa bile dans l'encre* est plaisante et originale: mais c'est dommage qu'il n'y eût point d'encre du temps d'Horace. » *Note de Le Brun.*

⁹ Sénateur romain. César l'exclut du sénat, mais il y rentra après sa mort. *Boil.* (Voyez Hor. liv. I. sat. VI.)

¹⁰ Fameux musicien, le plus estimé de son temps et favori d'Auguste. *Boil.* (Voyez Hor. liv. I. sat. II.)

ÉPITRE IX. (1675.)

AU MARQUIS DE SEIGNELAI.

RIEN N'EST BEAU QUE LE VRAI.

DANGEREUX ennemi de tout mauvais flatteur,
Seignelai, ¹ c'est en vain qu'un ridicule auteur,
Prêt à porter ton nom de l'Ebre ² jusqu'au Gange, ³
Croit te prendre aux filets d'une sotte louange.
Aussitôt ton esprit, prompt à se révolter,
S'échappe, et rompt le piège où l'on veut l'arrêter.
Il n'en est pas ainsi de ces esprits frivoles
Que tout flatteur endort au son de ses paroles;
Qui, dans un vain sonnet placés au rang des dieux,
Se plaisent à fouler l'Olympe radieux;
Et, fiers du haut étage où La Serre les loge,
Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.
Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.
Non que tu sois pourtant de ces rudes esprits
Qui regimbent toujours, quelque main qui les flatte: ⁴
Tu souffres la louange adroite et délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.
Mais un auteur novice à répandre l'encens
Souvent à son héros, dans un bizarre ouvrage,
Donne de l'encensoir au travers du visage,
Va louer Monterey ⁵ d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux Électeurs Turenne repoussé. ⁶
Tout éloge imposteur blesse une âme sincère.
Si, pour faire sa cour à ton illustre père,

Seignelai, quelque auteur, d'un faux zèle emporté,
 Au lieu de peindre en lui la noble activité,
 La solide vertu, la vaste intelligence,
 Le zèle pour son roi, l'ardeur, la vigilance,
 La constante équité, l'amour pour les beaux arts;
 Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars;
 Et, pouvant justement l'égaliser à Mécène,
 Le comparoit au fils de Pélée⁷ ou d'Alcmène :⁸
 Ses yeux, d'un tel discours foiblement éblouis,
 Bientôt dans ce tableau reconnoïtroient Louis;
 Et, glaçant d'un regard la muse et le poète,
 Imposeroient silence à sa verve indiscrete.

Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,
 Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
 Que me sert en effet qu'un admirateur fade
 Vante mon embonpoint, si je me sens malade;
 Si dans cet instant même un feu sédition
 Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux?
 Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable;
 Il doit régner partout, et même dans la Table :
 De toute fiction l'adroite fausseté
 Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
 Sont recherchés du peuple, et reçus chez les princes?
 Ce n'est pas que leurs sons, agréables, nombreux,
 Soient toujours à l'oreille également heureux;
 Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,⁹
 Et qu'un mot quelquefois n'y braye la césure :
 Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
 Partout se montre aux yeux, et va saisir le cœur;
 Que le bien et le mal y sont prisés au juste;
 Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste;

Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
 Ne dit rien aux lecteurs, qu'à soi-même il n'ait dit.
 Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose;
 Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.
 C'est par là quelquefois que ma rime surprend :
 C'est là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand,¹⁰
 Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes,
 Montre, Miroir d'amour, Amitiés, Amourettes,¹¹
 Dont le titre souvent est l'unique soutien,
 Et qui, parlant beaucoup, ne disent jamais rien.

Mais peut-être, enivré des vapeurs de ma muse,
 Moi-même en ma faveur, Seignelai, je m'abuse.
 Cessons de nous flatter. Il n'est esprit si droit
 Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit :
 Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,
 On craint de se montrer sous sa propre figure.
 Par là le plus sincère assez souvent déplaît.
 Rarement un esprit ose être ce qu'il est.
 Vois-tu cet importun que tout le monde évite;
 Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte?
 Il n'est pas sans esprit : mais, né triste et pesant,
 Il veut être folâtre, évaporé, plaisant;
 Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
 Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
 La simplicité plaît sans étude et sans art.
 Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
 A peine du filet encor débarrassée,
 Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.¹²
 Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant :
 Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent;
 C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
 Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.¹³

Chacun pris dans son air est agréable en soi :
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Ce marquis étoit né doux, commode, agréable :
On vantoit en tous lieux son ignorance aimable.
Mais, depuis quelques mois devenu grand docteur,
Il a pris un faux air, une sottise hauteur :
Il ne veut plus parler que de rime et de prose ;
Des auteurs décriés il prend en main la cause ;
Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
Et va voir l'opéra seulement pour les vers.
Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité :
C'est par elle qu'on plaît, et qu'on peut long-temps plaire.
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.
En vain par sa grimace un bouffon odieux ¹⁴
A table nous fait rire, et divertit nos yeux :
Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre.
Prenez-le tête-à-tête, ôtez-lui son théâtre ;
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux :
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un esprit aisé qui se montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre.
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté :
Le vice, toujours sombre, aime l'obscurité ;
Pour paroître au grand jour il faut qu'il se déguise :
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.
Jadis l'homme vivoit au travail occupé,
Et, ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé :
On ne connoissoit point la ruse et l'imposture ;
Le Normand même alors ignoroit le parjure :

Aucun rhéteur encore, arrangeant le discours;
N'avoit d'un art menteur enseigné les détours:
Mais sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,
L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
La mollesse amena la fausse vanité.
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté:
Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente;
L'or éclata partout sur les riches habits;
On polit l'éméraude, on tailla le rubis;
Et la laine et la soie, en cent façons nouvelles,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.¹⁵
La trop courte beauté monta sur des patins:
La coquette tendit ses lacs tous les matins;
Et, mettant la céruse et le plâtre en usage,
Composa de sa main les fleurs de son visage.
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne-foi:
Le courtisan n'eut plus de sentiments à soi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie:
On vit partout régner la basse flatterie.
Le Parnasse surtout, fécond en imposteurs,
Diffama le papier par ses propos menteurs.
De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, odes, sonnets, épîtres liminaires,
Où toujours le héros passe pour sans pareil,
Et, fût-il louche ou borgne, est réputé soleil.¹⁶

Ne crois pas toutefois, sur ce discours bizarre,
Que, d'un frivole encens malignement avare,
J'en veuille sans raison frustrer tout l'univers.
La louange agréable est l'âme des beaux vers:
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit vraie,
Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraie.

Alors, comme j'ai dit, tu la sais écouter,
Et sans crainte à tes yeux on pourroit t'exalter.
Mais sans t'aller chercher des vertus dans les nues,
Il faudroit peindre en toi des vérités connues :¹⁷
Décrire ton esprit ami de la raison ;
Ton ardeur pour ton roi, puisée en ta maison ;
A servir ses desseins ta vigilance heureuse ;
Ta probité sincère, utile, officieuse.
Tel, qui hait à se voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin voit tracer ses véritables traits.
Condé même, ¹⁸ Condé, ce héros formidable,
Et, non moins qu'aux Flamands, aux flatteurs redoutable
Ne s'offenseroit pas si quelque adroit pinceau
Traçoit de ses exploits le fidèle tableau ;
Et, dans Senef ¹⁹ en feu contemplant sa peinture,
Ne désavoueroit pas Malherbe ni Voiture :
Mai. malheur au poëte insipide, odieux,
Qui viendrait le glacer d'un éloge ennuyeux !
Il auroit beau crier : « Premier prince du monde !
« Courage sans pareil ! lumière sans seconde ! » ²⁰
Ses vers, jetés d'abord sans tourner le feuillet,
Iroient dans l'antichambre amuser Pacolet. ²¹

NOTES.

¹ Jean-Baptiste Colbert, ministre et secrétaire d'État, mort en 1690; fils de Jean-Baptiste Colbert, ministre et secrétaire d'État. *Boil.*

² Rivière d'Espagne. *Boil.*

³ Rivière des Indes. *Boil.*

⁴ Cui malè si palpere, recalcitrat undique tutus.

(*Hor. l. II. sat. I. v. 20.*)

⁵ Gouverneur des Pays-Bas. *Boil.* — Montecny avoit assiégé Oudenarde; Condé le força de lever le siège avec précipitation, le 12 septembre 1674.

⁶ Turenne, au contraire, avoit battu l'armée des Électeurs à Turckin, le 5 janvier 1675.

Marmontel a critiqué ce morceau : « Dans l'épître à M. de Seignelai, dit-il, la plus estimée de celles de Boileau, le poète, pour démasquer la flatterie, la suppose stupide et grossière, absurde et choquante au point de louer un général d'armée sur sa défaite et un ministre d'État sur ses exploits militaires : est-ce là présenter le miroir aux flatteurs ? » (*Éléments de littérature*, t. III, p. 255.)

Nous n'examinons point ici si l'épître à Seignelai, très belle en effet, doit passer pour la meilleure de celles de Boileau. Mais pourquoi donc ce poète n'auroit-il pas pu attribuer à la flatterie novice (v. 18.) quelques faux pas et quelques hévues ? La flatterie seroit trop heureuse, si elle n'étoit jamais maladroite : la franchise et l'amitié le sont bien quelquefois. Tout métier, et celui de flatter plus que bien d'autres, exige un apprentissage. Au surplus, Horace a fait la même supposition que Boileau ; car ces vers

Si pour faire sa cour à ton illustre père, etc.

sont imités de ceux que le poète latin adresse à Quinctius ; l. I. ép. XVI. v. 25.

Si quis bella tibi terrâ pugnata amique
 Dicat, et his verbis vacuas perimulceat aures, etc.
 Augusti laudes agnoscere possis...

7 Achille. *Boil.*

8 Hercule. *Boil.*

9 Monchesnay (Boissiana, p. 69.) rend compte de l'explication qui lui fut donnée de ce vers par Despréaux lui-même. Le poëte a voulu exprimer certaines transpositions forcées, dont nos meilleurs auteurs ne sauroient se défendre. « Dans ces situations, disoit Boileau, vous diriez que le vers grimace ou fait certaines contorsions. Je vais vous en donner un exemple sensible dans un vers de Chapelain. Il est question d'exprimer l'action de Cynégire; qui, s'étant attaché à un créneau, se vit le bras emporté: il y attache l'autre bras, et ce bras à le sort du premier. Chapelain ajoute :

Les dents, tout lui manquant, dans les pierres il plante.

10 Jonas, poëme de Coras. Childebrand, poëme de Sainte-Garde.

11 La Montre, mélange de vers et de prose, par Bonnecorse. — Le Miroir d'amour, ou la Métamorphose d'Orante en miroir, par Perrault. — Amitiés, Amours et Amourettes, par Le Pays.

12 Tenero supplantat verba palato.
 (*Pers. sat. I. v. 35.*)

13 Le duc de Montausier.

Ce vers et le précédent ont donné lieu à une réflexion critique de Mariboutel :

« Boileau confondant l'homme qui se corrige avec l'homme qui se déguise, conclut qu'il faut suivre la nature. Sur ce principe vague, un homme né grossier plairoit donc par sa grossièreté, un impudent par son impudence! Qu'auroit fait un poëte philosophe? Il auroit pris le naturel inculte et brut; il l'auroit comparé à l'arbre qu'il faut tailler, émonder, diriger, cultiver enfin, pour le rendre plus beau, plus fécond, plus utile. Il eût dit à l'homme : ne veuillez jamais paroître ce que vous n'êtes pas, mais tâchez de devenir ce que vous voulez.

paraître : quelque soit votre caractère, il est voisin d'un certain nombre de bonnes et de mauvaises qualités. Si la nature a pu vous incliner aux mauvaises, ce qui est du moins très douteux, ne vous découragez point, et opposez à ce penchant la contention de l'habitude. Socrate n'étoit pas né sage, et son naturel, en se redressant, ne s'étoit pas estrôpié. » (Éléments de littérature, t. V. p. 255.)

Il nous semble que c'est Marmontel qui confond ici les caractères avec les vices. Boileau ne conseille à personne de rester vicieux : il veut seulement que les caractères qui ne sont point essentiellement mauvais conservent leur physionomie. Un impudent ne peut jamais plaire ; mais la vertu mélancolique et chagrine se fait aimer quelquefois. Les médecins distinguent plusieurs tempéraments ; et ne s'efforcent pas de vous rendre ou de vous faire paroître sanguin, si vous êtes bilieux. La morale ne doit pas tenter davantage ces métamorphoses. Recueillir les avantages de vos dispositions naturelles, en éviter les inconvénients, voilà ce qu'il faut vous apprendre. Soyez, le mieux possible pour vous et pour les autres, ce que la nature vous a fait.

¹⁴ On applique ce vers à Lulli, et l'on ajoute que Boileau ne l'aimoit pas, qu'il lui reprochoit d'avoir énervé la musique. (Voyez le Boileau de Mönchesnay, p. 62, et le Boileau de Brossette, ou Cizeron-Rival, p. 181.)

Boileau n'en a pas moins dit, sat. X. v. 142, que *Lulli réchauffa des sons de sa musique* les lieux communs des opéras de Quinault. C'étoit au contraire Quinault qui réchauffoit Lulli, dit Voltaire, Dictionnaire philosoph., au mot *Art dramatique*.

¹⁵ Nec varios discet mentiri lana colores.

(*Virg. ecl. IV. v. 42.*)

¹⁶ Ménage, dans l'églogue intitulée Christine, avoit dit :

Le grand, l'illustre Abel, cet esprit sans pareil,
Plus clair, plus pénétrant que les traits du soleil.

Or, ce soleil, cet Abel n'avoit qu'un œil : c'étoit Abel Servien, marquis de Sablé, comte, baron, sénéchal... conseiller

d'État, surintendant des finances, etc., et l'un des quarante de l'académie françoise.

¹⁷ *Peindre en toi des vérités* n'est pas d'un excellent style. Mais les taches de cette nature sont bien rares dans cette belle épitre.

¹⁸ Louis de Bourbon, prince de Condé, mort en 1686. *Boil.*

¹⁹ Combat fameux de monseigneur le Prince. *Boil.*

²⁰ Commencement du poëme de Charlemagne. *Boil.*

²¹ Fameux valet de pied de monseigneur le Prince. *Boil.*

Louis Le Laboureur ayant présenté au prince de Condé le poëme de Charlemagne, le prince en lut quelques vers et donna le livre à Pacolet.

PRÉFACE

PUBLIÉE EN 1695,

A LA TÊTE DES TROIS DERNIÈRES ÉPÎTRES.

Je ne sais si les trois nouvelles épîtres que je donne ici au public auront beaucoup d'approbateurs : mais je sais bien que mes censeurs y trouveront abondamment de quoi exercer leur critique ; car tout y est extrêmement hasardé. Dans le premier de ces trois ouvrages, sous prétexte de faire le procès à mes derniers vers, je fais moi-même mon éloge, et n'oublie rien de ce qui peut être dit à mon avantage ; dans le second, je m'entretiens avec mon jardinier de choses très basses et très petites ; et dans le troisième, je décide hautement du plus grand et du plus important point de la religion, je veux dire de l'amour de Dieu. J'ouvre donc un beau champ à ces censeurs pour attaquer en moi et le poète orgueilleux, et le villageois grossier, et le théologien téméraire. Quelque fortes pourtant que soient leurs attaques, je doute qu'elles ébranlent la ferme résolution que j'ai prise il y a long-temps de ne rien répondre, au moins sur le ton sérieux, à tout ce qu'ils écriront contre moi.

A quoi bon en effet perdre inutilement du papier ? Si mes épîtres sont mauvaises, tout ce que je dirai ne les fera pas trouver bonnes ; et si elles sont bonnes, tout ce qu'ils diront ne les fera pas trouver mauvaises. Le public n'est pas un juge que l'on puisse corriger,

ni qui se règle par les passions d'autrui. Tout ce bruit, tous ces écrits qui se font ordinairement contre des ouvrages où l'on court, ne servent qu'à y faire encore plus courir, et à en mieux marquer le mérite. Il est de l'essence d'un bon livre d'avoir des censeurs; et la plus grande disgrâce qui puisse arriver à un écrit qu'on met au jour, ce n'est pas que beaucoup de gens en disent du mal, c'est que personne n'en dise rien.

Je me garderai donc bien de trouver mauvais qu'on attaque mes trois épîtres. Ce qu'il y a de certain, c'est que je les ai fort travaillées, et principalement celle de l'amour de Dieu, que j'ai retouchée plus d'une fois, et où j'avoue que j'ai employé tout le peu que je puis avoir d'esprit et de lumières. J'avois dessein d'abord de la donner toute seule, les deux autres me paroissant trop frivoles pour être présentées au grand jour de l'impression avec un ouvrage si sérieux; mais des amis très-sensés m'ont fait comprendre que ces deux épîtres, quoique dans le style enjoué, étoient pourtant des épîtres morales, où il n'étoit rien enseigné que de vertueux; qu'ainsi étant liées avec l'autre, bien loin de lui nuire, elles pourroient même faire une diversité agréable; et que d'ailleurs beaucoup d'honnêtes gens souhaitant de les avoir toutes trois ensemble, je ne pouvois pas avec bienséance me dispenser de leur donner une si légère satisfaction. Je me suis rendu à ce sentiment, et on les trouvera rassemblées ici dans un même cahier. Cependant comme il y a des gens de piété qui peut-être ne se soucieront guère de lire les entretiens que je puis avoir avec mon jardinier et avec mes vers, il est bon de les avertir qu'il y a ordre de leur distribuer à part la dernière,

savoir celle qui traite de l'amour de Dieu; et que non-seulement je ne trouverai pas étrange qu'ils ne lisent que celle-là, mais que je me sens quelquefois moi-même en des dispositions d'esprit où j'e voudrois de bon cœur n'avoir de ma vie composé que ce seul ouvrage qui vraisemblablement sera la dernière pièce de poésie qu'on aura de moi, mon génie pour les vers commençant à s'épuiser, et mes emplois historiques ne me laissant guère le temps de m'appliquer à chercher et à ramasser des rimés.

Voilà ce que j'avois à dire aux lecteurs. Avant, néanmoins, que de finir cette préface, il ne sera pas hors de propos, ce me semble, de rassurer des personnes timides, qui, n'ayant pas une fort grande idée de ma capacité en matière de théologie, douteront peut-être que tout ce que j'avance en mon épître soit fort infailible, et appréhenderont qu'en voulant les conduire je ne les égare. Afin donc qu'elles marchent sûrement, je leur dirai, vanité à part, que j'ai lu plusieurs fois cette épître à un fort grand nombre de docteurs de Sorbonne, de pères de l'Oratoire, et de jésuites très célèbres, qui tous y ont applaudi, et en ont trouvé la doctrine très saine et très pure : que beaucoup de prélats illustres à qui je l'ai récitée en ont jugé comme eux : que monseigneur l'évêque de Meaux, c'est-à-dire, une des plus grandes lumières qui aient éclairé l'Eglise dans les derniers siècles, a eu long-temps mon ouvrage entre les mains; et qu'après l'avoir lu et relu plusieurs fois il m'a non-seulement donné son approbation, mais a trouvé bon que je publiasse à tout le

monde qu'il me la donnoit : enfin , que , pour mettre le comble à ma gloire, ce saint archevêque " dans le diocèse duquel j'ai le bonheur de me trouver , ce grand prélat, dis-je, aussi éminent en doctrine et en vertus qu'en dignité et en naissance , que le plus grand roi de l'univers, par un choix visiblement inspiré du ciel, a donné à la ville capitale de son royaume, pour assurer l'innocence et pour détruire l'erreur, monseigneur l'archevêque de Paris, en un mot, a bien daigné aussi examiner soigneusement mon épître, et a eu même la bonté de me donner sur plus d'un endroit des conseils que j'ai suivis, et m'a enfin accordé aussi son approbation, avec des éloges dont je suis également ravi et confus..

³ Au reste, comme il y a des gens qui ont publié que mon épître n'étoit qu'une vaine déclamation qui n'attaquoit rien de réel, ni qu'aucun homme eût jamais avancé, je veux bien, pour l'intérêt de la vérité, mettre ici la proposition que j'y combats, dans la

² L.-Ant. de Noailles, cardinal.

³ Ce dernier alinéa a été substitué en 1701 à celui qui en 1695 terminoit ainsi cette préface :

« Je croyois n'avoir plus rien à dire au lecteur; mais dans
« le temps même que cette préface étoit sous presse, on m'a
« apporté une misérable épître en vers, que quelque imperti-
« nent a fait imprimer, et qu'on veut faire passer pour mon
« ouvrage sur l'amour de Dieu. Je suis donc obligé d'ajouter
« cet article, afin d'avertir que je n'ai fait d'épître sur l'amour
« de Dieu, que celle qui se trouve ici; l'autre étant une pièce
« fausse et incomplète, composée de quelques vers qu'on m'a
« dérobés et de plusieurs qu'on m'a ridiculement prêtés, aussi-
« bien que les notes téméraires qui y sont. »

langue et dans les termes qu'on la soutient en plus d'une école. La voici : *Attritio ex gehennæ metu sufficit, etiam sine ullâ Dei dilectione, et sine ullo ad Deum offensum respectu; quia talis honesta et supernaturalis est.* ⁴ C'est cette proposition que j'attaque et que je soutiens fausse, abominable, et plus contraire à la vraie religion, que le iuthéranisme ni le calvinisme. Cependant je ne crois pas qu'on puisse nier qu'on ne l'ait encore soutenue depuis peu, et qu'on ne l'ait même insérée dans quelques catéchismes en des mots fort approchants des termes latins que je viens de rapporter.

⁴ C. A. D. « L'attrition qui résulte de la crainte de l'enfer
 « suffit, même sans aucun amour de Dieu, et sans aucun rap-
 « port à ce Dieu qu'on a offensé : une telle attrition suffit,
 « parce qu'elle est honnête et surnaturelle. »

ÉPITRE X. (1695.)

A MES VERS.

DÉTAILS DE LA VIE DE L'AUTEUR.

J'AI beau vous arrêter, ma remontrance est vaine;
Allez, partez, mes Vers, dernier fruit de ma veine.
C'est trop languir chez moi dans un obscur séjour :
La prison vous déplaît, vous cherchez le grand jour;
Et déjà chez Barbin, ³ ambitieux libelles,
Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles.
Vains et foibles enfants dans ma vieillesse nés !
Vous croyez, sur les pas de vos heureux aînés,
Voir bientôt vos bons mots, passant du peuple aux princes,
Charmer également la ville et les provinces;
Et, par le prompt effet d'un sel réjouissant,
Devenir quelquefois proverbes en naissant.
Mais perdez cette erreur dont l'appât vous amorce.
Le temps n'est plus, mes Vers, où ma muse en sa force,
Du Parnasse françois formant les nourrissons,
De ses riches couleurs habilloit ses leçons;
Quand mon esprit, poussé d'un courroux légitime,
Vint devant la raison plaider contre la rime;
A tout le genre humain sut faire le procès,
Et s'attaqua soi-même avec tant de succès.
Alors il n'étoit point de lecteur si sauvage
Qui ne se déridât en lisant mon ouvrage,
Et qui, pour s'égayer, souvent, dans ses discours,
D'un mot pris en mes vers n'empruntât le secours.

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
 Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue, ⁴
 A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesants,
 Onze lustres complets, surchargés de trois ans, ⁵
 Cessez de présumer dans vos folles pensées,
 Mes Vers, de voir en foule à vos rimes glacées
 Courir, l'argent en main, les lecteurs empressés.
 Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passés;
 Dans peu vous allez voir vos froides rêveries
 Du public exciter les justes moqueries;
 Et leur auteur, jadis à Régnier préféré,
 A Pinchène, à Linière, à Perrin, comparé. ⁶
 Vous aurez beau crier : « O vieillesse ennemie !
 c. N'a-t-il donc tant vécu que pour cette infamie ? » ⁷
 Vous n'entendrez partout qu'ajurieux brocards
 Et sur vous et sur lui fondre de toutes parts.

Que veut-il ? dira-t-on ; quelle fougue indiscrete
 Ramène sur les rangs encor ce vain athlète ?
 Quels pitoyables vers ! quel style languissant !
 Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant, ⁸
 De peur que tout à coup, efflanqué, sans haleine,
 Il ne laisse en tombant son maître sur l'arène.
 Ainsi s'expliqueront nos censeurs sourcilleux,
 Et bientôt vous verrez mille auteurs pointilleux,
 Pièce à pièce épluchant vos sons et vos paroles,
 Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles ;
 Traiter tout noble mot de terme hasardeux,
 Et dans tous vos discours, comme monstres hideux,
 Huer la métaphore et la métonymie,
 Grands mots que Pradon croit des termes de chimie ;
 Vous soutenir qu'un lit ne peut être effronté ; ⁹
 Que nommer la luxure est une impureté.

En vain contre ce flot d'aversion publique
 Vous tiendrez quelque temps ferme sur la boutique;¹⁰
 Vous irez à la fin, honteusement exclus,
 Trouver au magasin Pyrame et Régulus,¹¹
 Ou couvrir chez Thierry, d'une feuille encor neuve,
 Les méditations de Buzée et d'Hayneuve;
 Puis, en tristes lambeaux semés dans les marchés,
 Souffrir tous les affronts au Jonas reprochés.¹²

Mais quoi ! de ces discours bravant la vaine attaque,
 Déjà, comme les vers de Cinna, d'Andromaque,
 Vous croyez à grands pas chez la postérité
 Courir, marqués au coin de l'immortalité !
 Eh bien ! contentez donc l'orgueil qui vous enivre;
 Montrez-vous, j'y consens : mais du moins dans mon livre
 Commencez par vous joindre à mes premiers écrits.
 C'est là qu'à la faveur de vos frères chéris,
 Peut-être enfin soufferts comme enfants de ma plume,
 Vous pourrez vous sauver, épars dans le volume.
 Que si mêmes¹³ un jour le lecteur gracieux,¹⁴
 Amorcé par mon nom, sur vous tourne les yeux,
 Pour m'en récompenser, mes Vers, avec usure,
 De votre auteur alors faites-lui la peinture :
 Et surtout prenez soin d'effacer bien les traits
 Dont tant de peintres faux ont flétri mes portraits.
 Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
 Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible,
 Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
 Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,
 Fit, sans être malin, ses plus grandes malices,
 Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
 Dites que, harcelé par les plus vils rimeurs,
 Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs :

Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,
Assez foible de corps, assez doux de visage,
Ni petit, ni trop grand, très peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.

Que si quelqu'un, mes Vers, alors vous importune
Pour savoir mes parents, ma vie et ma fortune,
Contez-lui qu'allié d'assez hauts magistrats,
Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats,
Dès le berceau perdant une fort jeune mère, ¹⁵
Réduit seize ans après à pleurer mon vieux père,
J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
Et de mon seul génie en marchant secondé,
Studieux amateur et de Perse et d'Horace,
Assez près de Régulier m'asseoir sur le Paritasse;
Que, par un coup du sort au grand jour amené,
Et des bords du Permesse à la cour entraîné,
Je sus, prenant l'essor par des routes nouvelles,
Élever assez haut mes poétiques ailes;
Que ce roi dont le nom fait trembler tant de rois
Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits;
Que plus d'un grand m'aima jusques à la tendresse;
Que ma vue à Colbert inspiroit l'allégresse;
Qu'aujourd'hui même encor, de deux sens ¹⁶ affoibli,
Retiré de la cour, et non mis en oubli,
Plus d'un héros, épris des fruits de mon étude,
Vient quelquefois chez moi ¹⁷ goûter la solitude.

Mais des heureux regards de mon astre étonnant
Marquez bien cet effet encor plus surprenant,
Qui dans mon souvenir aura toujours sa place:
Que de tant d'écrivains de l'école d'Ignace ¹⁸
Étant, comme je suis, ami si déclaré,
Ce docteur toutefois si craint, si révére,

Qui contre eux de sa plume épuisa l'énergie,
Arnauld, le grand Arnauld, fit mon apologie. ¹⁹
Sur mon tombeau futur, mes Vers, pour l'énoncer,
Courez en lettres d'or de ce pas vous placer :
Allez, jusqu'où l'aurore en naissant voit l'Hydaspe, ²⁰
Chercher, pour l'y graver, le plus précieux jaspe.
Surtout à mes rivaux sachez bien l'étaler.

Mais je vous retiens trop. C'est assez vous parler.
Déjà, plein du beau feu qui pour vous le transporte,
Barbin impatient chez moi frappe à la porte :
Il vient pour vous chercher. C'est lui : j'entends sa voix.
Adieu, mes Vers, adieu, pour la dernière fois.

NOTES.

¹ Boileau aimoit beaucoup cette épître, il l'appeloit *ses inclinations* ; elle est imitée d'Horace, liv. I, ép. XX.

² Vertumnum Janumque, liber, spectare videris :

Scilicet ut prostes Sosiorum pumice mundus.

Odisti claves et grata sigilla pudico :

Paucis ostendi gemis, et communia laudas.

(Hor. l. I. ep. XX. v. 1.)

³ Libraire du Palais. *Boil.*

⁴ L'auteur avoit pris la perruque. *Boil.*

⁵ Cinquante-huit ans. Voyez ce que Boileau dit de ce vers et des trois précédents, dans sa lettre à Maucroix, écrite au mois d'août 1695, t. III, p. 24-30.

⁶ Au lieu de Pinchène, Linière et Perrin, Boileau avoit d'abord placé ici Sanlecque, Regnard et Bellocq.

⁷ Vers du Cid. *Boil.*

⁸ Solve senescentem maturè satius æquum, ne

Peccet ad extremum ridendus, et ilia ducat.

(Hor. l. I. ep. I. v. 8.)

⁹ Terme de la dixième satire. (v. 395.) *Boil.*

¹⁰ Carus eris Romæ donec te deserat ætas ;

Contrectatus ubi manibus sordescere vulgi

Cœperis, aut tineas pasces taciturnus inertes,

Aut fugies Uticam, aut vinctus mitteris Ilerdam.

(Hor. l. I. ep. XX. v. 10.)

¹¹ Pièces de théâtre de Pradon. *Boil.*

¹² Jonas, poëme héroïque, non vendu. *Boil.*

¹³ V. ci-dessus p. 271 la note 5 sur l'épître VIII, v. 58.

¹⁴ Quum tibi sol tepidus plures admovent aures,

Me libertino natum patre, et in tenui re,

Majores pennas nido extendisse loqueris :

Ut, quantum generi demas, virtutibus addas ;

Me primis urbis belli placuisse domique :

Corporis exigui, præcanum, solibus aptum,
 Irasci celerem, tamen sit placabilis essem.

(*Hor. l. I. ep. XX. v. 19.*)

¹⁵ Il n'avoit que onze mois, quand sa mère, Anne Denjelle, mourut à vingt-trois ans, en 1637.

¹⁶ La vue et l'ouïe.

¹⁷ A Autenil. *Boil.*

¹⁸ Les jésuites Rapin, Bourdaloue, Bouhours, Thoulier d'Olivet, etc.

« *Que de tant, et étant.* Ces vers deviennent lourds par la « consonnance de l'adverbe et du participe. » *Le Brun.*

¹⁹ M. Arnauld a fait une dissertation où il se justifie contre ses censeurs. C'est son dernier ouvrage. *Boil.*

Il s'agit de la lettre écrite par Arnauld à Perrault, pour la défense de la satire X.

²⁰ Fleuve des Indes. *Boil.*

ÉPITRE XI. (1695.)

A MON JARDINIER. ¹

LE TRAVAIL.

LABORIEUX valet du plus commode maître -
Qui pour te rendre heureux ici-bas pouvoit naître,
Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui diriges chez moi l'if et le chevrefeuil,
Et sur mes espaliers, industrieux génie,
Sais si bien exercer l'art de la Quintinie; ²
Oh! que de mon esprit triste et mal ordonné,
Ainsi que de ce champ par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et des défauts sans nombre arracher les racines! ³

Mais parle : raisonnons. Quand, du matin au soir,
Chez moi poussant la bêche, ou portant l'arrosoir,
Tu fais d'un sable aride une terre fertile,
Et rends tout mon jardin à tes lois si docile,
Que dis-tu de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,
De paroles dans l'air par élans envolées
Effrayer les oiseaux perchés dans mes allées?
Ne soupçonnes-tu point qu'agité du démon,
Ainsi que ce cousin ⁴ des quatre fils Aimon
Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire,
Je rumine en marchant quelque endroit du grimoire?
Mais non : tu te souviens qu'au village on t'a dit
Que ton maître est nommé pour coucher par écrit ⁵

Les faits d'un roi plus grand en sagesse, en vaillance,
 Que Charlemagne aidé des douze pairs de France:
 Tu crois qu'il y travaille, et qu'au long de ce mur
 Peut-être en ce moment il prend Mons et Namur.

Que penserois-tu donc, si l'on t'alloit apprendre
 Que ce grand chroniqueur des gestes d'Alexandre,
 Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
 S'agite, se démène, et s'use le cerveau,
 Pour te faire à toi-même en rimes insensées
 Un bizarre portrait de ses folles pensées?
 Mon maître, dirois-tu, passe pour un docteur,
 Et parle quelquefois mieux qu'un prédicateur:
 Sous ces arbres pourtant, de si vaines sornettes
 Il n'iroit point troubler la paix de ces fauvettes,
 S'il lui falloit toujours, comme moi, s'exercer,
 Labourer, couper, tondre, aplanir, palisser,
 Et, dans l'eau de ces puits sans relâche tirée,
 De ce sable étancher la soif démesurée.

Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,
 Que le plus occupé dans ce jardin, c'est toi?
 Oh! que tu changerois d'avis et de langage,
 Si deux jours seulement, libre du jardinage,
 Tout à coup devenu poète et bel esprit,
 Tu t'allois engager à polir un écrit
 Qui dît, sans s'avilir, les plus petites choses;
 Fit, des plus secs chardons, des œillets et des roses;
 Et sût même aux discours de la rusticité
 Donner de l'élégance et de la dignité;
 Un ouvrage, en un mot, qui, juste en tous ses termes,
 Sût plaire à Daguesseau, ¹⁰sût satisfaire Termes;
 Sût, dis-je, contenter, en paroissant au jour,
 Ce qu'ont d'esprits plus fins et la ville et la cour!

Bientôt de ce travail revenu sec et pâle,
 Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle,
 Tu dirois, reprenant ta pelle et ton râteau :
 J'aime mieux mettre encor cent arpents au niveau,
 Que d'aller follement, égaré dans les nues,
 Me lasser à chercher des visions cornues,
 Et, pour lier des mots si mal s'entr'accordants,
 Prendre dans ce jardin la lune avec les dents.

Approche donc, et viens; qu'un paresseux t'apprenne,
 Antoine, ce que c'est que fatigue et que peine.
 L'homme ici-bas, toujours inquiet et gêné,
 Est, dans le repos même, au travail condamné.
 La fatigue l'y suit. C'est en vain qu'aux poètes
 Les neuf trompeuses sœurs dans leurs douces retraites
 Promettent du repos sous leurs ombrages frais :
 Dans ces tranquilles bois pour eux plantés exprès,
 La cadence aussitôt, la rime, la césure,
 La riche expression, la nombreuse mesure,
 Sorcières dont l'amour sait d'abord les charmer,
 De fatigues sans fin viennent les consumer.
 Sans cesse poursuivant ces fugitives fées,¹¹
 On voit sous les lauriers haleter les Orphées.
 Leur esprit toutefois se plaît dans son tourment,
 Et se fait de sa peine un noble amusement.
 Mais je ne trouve point de fatigue si rude
 Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude
 Qui, jamais ne sortant de sa stupidité,
 Soutient, dans les langueurs de son oisiveté,
 D'une lâche indolence esclave volontaire,
 Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.¹²
 Vainement ôffusqué de ses pensers épais,
 Loin du trouble et du bruit il croit trouver la paix :

Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
 Tous les honteux plaisirs, enfants de la follesse,
 Usurpant sur son âme un absolu pouvoir,¹³
 De monstrueux désirs le viennent émouvoir,
 Irritent de ses sens la fureur endormie,
 Et le font le jouet de leur triste infamie.
 Puis sur leurs pas soudain arrivent les remords :
 Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps,
 La pierre, la colique, et les gouttes cruelles,
 Guenand, Rainssant, Brayer¹⁴, presque aussi tristes qu'elles,
 Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler,
 De travaux douloureux le viennent accabler;
 Sur le duvet d'un lit, théâtre de ses gênes,
 Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes,¹⁵
 Et le mettent au point d'envier ton emploi.
 Reconnois donc, Antoine, et conclus avec moi,
 Que la pauvreté mâle, active et vigilante,
 Est, parmi les travaux, moins lasse et plus contente
 Que la richesse oisive au sein des voluptés.

Je te vais sur cela prouver deux vérités :
 L'une, que le travail, aux hommes nécessaire,
 Fait leur félicité plutôt que leur misère :
 Et l'autre, qu'il n'est point de coupable en repos.¹⁶
 C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
 Suis-moi donc. Mais je vois, sur ce début de prône,
 Que ta houe déjà s'ouvre large d'une aune,
 Et que, les yeux fermés, tu baisses le menton.
 Ma foi, le plus sûr est de finir ce sermon.
 Aussi bien j'aperçois ces melons qui t'attendent,
 Et ces fleurs qui là-bas entre elles se demandent
 S'il est fête au village, et pour quel saint nouveau
 On les laisse aujourd'hui si long-temps manquer d'eau.

NOTES.

* Horace a aussi adressé une épître à son fermier : c'est la XIV^e du l. I.

Le jardinier de Boileau se nommoit Antoine Riquet : il est mort à Paris en 1749.

2 Célèbre directeur des jardins du roi. *Boil.*

3 Certenus spicas animone ego fortius, an tu
Evellas agro, et melior sit Horatius an res.

(*Hor. l. I. ep. XIV. v. 1.*)

4 Maugis. *Boil.*

5 La première manière étoit :

Que ton maître est gagé pour mettre par écrit.
Les faits de ce grand roi vanté pour sa vaillance
Plus qu'Ogier le Danois ni Pierre de Provence.

Mettre par écrit valoit au moins coucher par écrit ; mais Boileau a voulu apparemment éviter maître et mettre dans le même vers.

6 Si l'on t'alloit-t-apprendre n'est pas très doux. Il faudroit peut-être lire, si l'on alloit t'apprendre.

7 Boileau avoit d'abord mis :

Que ce grand écrivain des exploits d'Alexandre.

8 Il y avoit d'abord, chargé de mon ouvrage, et deux vers plus bas, il te falloit songer, au lieu de tu t'allois engager.

9 Au lieu de ce vers et des cinq suivants, Boileau n'avoit d'abord fait que ces deux-ci :

Et qui pût contenter, en paroissant au jour,
Daguesseau dans la ville, et Termes à la tour.

10 Alors avocat-général, maintenant procureur-général. *Boil.* — Depuis, chancelier.

Sûr satisfaire Termes n'est pas l'hémistiche le plus harmonieux de cette épître.

¹¹ Les Muses. *Boil.*

« L'épître de Boileau à son jardinier exigeoit le style le plus naturel : ainsi ces vers y sont déplacés, supposé même qu'ils ne fussent pas mauvais partout :

Sans cesse poursuivant ces fugitives sées,

On voit sous les lauriers haleter les Orphées.

« Boileau avoit oublié, en les composant, qu'Antoine devoit les entendre. » (Marmontel, *Éléments de lit.* t. III, p. 250.)

Le Brun dit que ces deux vers sont enchantereurs.

¹² Condillac admire ce vers ; mais il trouve que le poète n'y arrive que bien fatigué ; il a fallu s'appesantir durant les trois vers précédents sur une même idée : la stupidité dont on ne sort point, les langueurs de l'oisiveté, la lâche indolence dont on est esclave. (Voyez *Art d'écrire*, t. II, c. 1.)

¹³ Si intus et in jecore negro.

Nascantur domini.

(*Pers. sat. V. v. 126.*)

¹⁴ Fameux médecins. *Boil.*

Ce vers et le précédent avoient d'abord été composés de cette manière :

La goutte aux doigts noués, la pierre, la gravelle,

D'ignorants médecins, encor plus fâcheux qu'elle.

¹⁵ Daguesseau n'aimoit pas ce vers ; il y trouvoit des métaphores trop hardies. Boileau ne fut point docile à cette critique ; il répondit que, si ce vers n'étoit pas bon, il falloit brûler toute la pièce. « Il falloit, dit Saint-Marc, non brûler la pièce, mais changer ce vers dont les métaphores sont outrées ; » et nous avouons que cette critique nous paroît assez juste, quoique Le Brun l'ait déclarée la remarque d'un prosateur imbécille.

¹⁶ Première manière.

Et l'autre qu'en Dieu seul on trouve son repos.

ÉPITRE XII. (1695.)

A L'ABBÉ RENAUDOT.

L'AMOUR DE DIEU.

Docte abbé, tu dis vrai, l'homme, au crime attaché,
En vain, sans aimer Dieu, croit sortir du péché.
Toutefois, n'en déplaît aux transports frénétiques
Du fougueux moine auteur des troubles germaniques,
Des tourments de l'enfer la salutaire peur
N'est pas toujours l'effet d'une noire vapeur
Qui, de remords sans fruit agitant le coupable,
Aux yeux de Dieu le rend encor plus haïssable.
Cette utile frayeur, propre à nous pénétrer,
Vient souvent de la grâce en nous prête d'entrer,
Qui veut dans notre cœur se rendre la plus forte,
Et, pour se faire ouvrir, déjà frappe à la porte.

Si le pécheur, poussé de ce saint mouvement,
Reconnoissant son crime, aspire au sacrement,
Souvent Dieu tout à coup d'un vrai zèle l'enflamme,
Le Saint-Esprit revient habiter dans son âme,
Y convertit enfin les ténèbres en jour,
Et la crainte servile en filial amour.

C'est ainsi que souvent la sagesse suprême
Pour chasser le démon se sert du démon même.

Mais lorsqu'en sa malice un pécheur obstiné,
Des horreurs de l'enfer vainement étonné,
Loin d'aimer, humble fils, son véritable père,
Craint et regarde Dieu comme un tyran sévère,

Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
 Et souhaite en son cœur que ce Dieu ne soit pas :
 En vain, la peur sur lui remportant la victoire,
 Aux pieds d'un prêtre il court décharger sa mémoire;
 Vil esclave toujours sous le joug du péché,
 Au démon qu'il redoute il demeure attaché.

L'amour, essentiel à notre pénitence,
 Doit être l'heureux fruit de notre repentance.
 Non, quoi que l'ignorance enseigne sur ce point,
 Dieu ne fait jamais grâce à qui ne l'aime point.
 A le chercher la peur nous dispose et nous aide :
 Mais il ne vient jamais, que l'amour ne succède.
 Cessez de m'opposer vos discours imposteurs,
 Confesseurs insensés, ignorants séducteurs,
 Qui, pleins des vains propos que l'erreur vous débite,
 Vous figurez qu'en vous un pouvoir sans limite
 Justifie à coup sûr tout pécheur alarmé,
 Et que sans aimer Dieu l'on peut en être aimé.

Quoi donc! cher Renaudot, un chrétien effroyable,
 Qui jamais, servant Dieu, n'eut d'objet que le diable,
 Pourra, marchant toujours dans des sentiers maudits,
 Par des formalités gagner le paradis!
 Et parmi les élus, dans la gloire éternelle,
 Pour quelques sacrements reçus sans aucun zèle,
 Dieu fera voir aux yeux des saints épouvantés
 Son ennemi mortel assis à ses côtés!
 Peut-on se figurer de si folles chimères?
 On voit pourtant, on voit des docteurs même austères
 Qui, les semant partout, s'en vont pieusement
 De toute piété saper le fondement;
 Qui, le cœur infecté d'erreurs si criminelles,
 Se disent hautement les purs, les vrais fidèles;

Traitant d'abord d'impie et d'hérétique affreux
Quiconque ose pour Dieu se déclarer contre eux.
De leur audace en vain les vrais chrétiens gémissent :
Prêts à la repousser, les plus hardis mollissent,
Et, voyant contre Dieu le diable accrédité,
N'osent qu'en bégayant prêcher la vérité.
Mollirons-nous aussi ? Non ; sans peur, sur ta trace ,
Docte abbé, de ce pas j'irai leur dire en face :
Ouvrez les yeux enfin, aveugles dangereux.
Oui, je vous le soutiens, il seroit moins affreux
De ne point reconnoître un Dieu maître du monde,
Et qui règle à son gré le ciel, la terre et l'onde,
Qu'en avouant qu'il est, et qu'il sut tout former,
D'oser dire qu'on peut lui plaire sans l'aimer.
Un si bas, si honteux, si faux christianisme
Ne vaut pas des Platons l'éclairé paganisme ;
Et chérir les vrais biens, sans en savoir l'auteur,
Vaut mieux que, sans l'aimer, connoître un créateur.
Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur si sainte,
Que je veux qu'en un cœur amène enfin la crainte,
Je n'entends pas ici ce doux saisissement,
Ces transports pleins de joie et de ravissement
Qui font des bienheureux la juste récompense,
Et qu'un cœur rarement goûte ici par avance.
Dans nous l'amour de Dieu, fécond en saints désirs,
N'y produit pas toujours de sensibles plaisirs.
Souvent le cœur qui l'a ne le sait pas lui-même :
Tel craint de n'aimer pas, qui sincèrement aime ;
Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur,
Qui n'eut jamais pour Dieu que glace et que froideur.
C'est ainsi quelquefois qu'un indolent mystique³
Au milieu des péchés tranquille fanatique,

Du plus parfait amour pense avoir l'heureux don,
Et croit posséder Dieu, dans les bras du démon.
Voulez-vous donc savoir si la foi dans votre âme
Allume les ardeurs d'une sincère flamme?
Consultez-vous vous-même. A ses règles soumis,
Pardonnez-vous sans peine à tous vos ennemis?
Combattez-vous vos sens? domtez-vous vos foiblesses?
Dieu dans le pauvre est-il l'objet de vos largesses?
Enfin dans tous ses points pratiquez-vous sa loi?
Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi.
Qui fait exactement ce que ma loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.
Faites-le donc; et, sûr qu'il nous veut sauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts
Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte âme éprouve :
Marchez; courez à lui : qui le cherche le trouve;
Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,
Plus par vos actions songez à l'arrêter.
Mais ne soutenez point cet horrible blasphème,
Qu'un sacrement reçu, qu'un prêtre, que Dieu même,
Quoi que vos faux docteurs osent vous avancer,
De l'amour qu'on lui doit puissent vous dispenser.

Mais s'il faut qu'avant tout, dans une âme chrétienne,
Diront ces grands docteurs, l'amour de Dieu survienne,
Puisque ce seul amour suffit pour nous sauver,
De quoi le sacrement viendra-t-il nous laver?
Sa vertu n'est donc plus qu'une vertu frivole?
Oh! le bel argument digne de leur école.
Quoi! dans l'amour divin en nos cœurs allumé,
Le vœu du sacrement n'est-il pas renfermé:
Un païen converti, qui croit un Dieu suprême;
Peut-il être chrétien qu'il n'aspire au baptême;

Ni le chrétien en pleurs être vraiment touché,
Qu'il ne veuille à l'église avouer son péché?
Du funeste esclavage où le démon nous traîne
C'est le sacrement seul qui peut rompre la chaîne :
Aussi l'amour d'abord y court avidement ;
Mais lui-même il en est l'âme et le fondement.
Lorsqu'un pécheur, ému d'une humble repentance,
Par les degrés prescrits court à la pénitence,
S'il n'y peut parvenir, Dieu sait les supposer :
Le seul amour manquant ne peut point s'excuser :
C'est par lui que dans nous la grâce fructifie ;
C'est lui qui nous ranime et qui nous vivifie ;
Pour nous rejoindre à Dieu, lui seul est le lien ;
Et sans lui, foi, vertus, sacrements, tout n'est rien.

A ces discours pressants que sauroit-on répondre ?
Mais approchez ; je veux encor mieux vous confondre,
Docteurs. Dites-moi donc : quand nous sommes absous,
Le Saint-Esprit est-il, ou n'est-il pas, en nous ?
S'il est en nous, peut-il, n'étant qu'amour lui-même,
Ne nous échauffer point de son amour suprême ?
Et s'il n'est pas en nous, Satan toujours vainqueur
Ne demeure-t-il pas maître de notre cœur ?
Avouez donc qu'il faut qu'en nous l'amour renaisse :
Et n'allez point, pour fuir la raison qui vous presse,
Donner le nom d'amour au trouble inanimé.
Qu'au cœur d'un criminel la peur seule a formé.
L'ardeur qui justifie, et que Dieu nous envoie,
Quoiqu'ici-bas souvent inquiète et sans joie,
Est pourtant cette ardeur, ce même feu d'amour,
Dont brûle un bienheureux en l'éternel séjour.
Dans le fatal instant qui borne notre vie,
Il faut que de ce feu notre âme soit remplie ;

Et Dieu, sourd à nos cris s'il ne l'y trouve pas,
Ne l'y rallume plus après notre trépas.

Rendez-vous donc enfin à ces clairs syllogismes;
Et ne prétendez plus, par vos confus sophismes,
Pouvoir encore aux yeux du fidèle éclairé
Cacher l'amour de Dieu dans l'école égaré.

Apprenez que la gloire où le ciel nous appelle
Un jour des vrais enfants doit couronner le zèle,
Et non les froids remords d'un esclave craintif,
Où crut voir Abéli ⁴ quelque amour négatif.

Mais quoi ! j'entends déjà plus d'un fier scolastique
Qui, me voyant ici sur ce ton dogmatique
En vers audacieux traiter ces points sacrés,
Curieux, me demande où j'ai pris mes degrés;
Et si, pour m'éclairer sur ces sombres matières,
Deux cents auteurs extraits m'ont prêté leurs lumières,
Non. Mais pour décider que l'homme, qu'un chrétien
Est obligé d'aimer l'unique auteur du bien,
Le Dieu qui le nourrit, le Dieu qui le fit naître,
Qui nous vint par sa mort donner un second être,
Faut-il avoir reçu le bonnet doctoral,
Avoir extrait Gamache, Isambert et du Val ? ⁵
Dieu, dans son livre saint, sans chercher d'autre ouvrage,
Ne l'a-t-il pas écrit lui-même à chaque page ?
De vains docteurs encore, ô prodige honteux !
Oseront nous en faire un problème douteux !
Viendront traiter d'erreur digne de l'anathème
L'indispensable loi d'aimer Dieu pour lui-même,
Et, par un dogme faux dans nos jours enfanté,
Des devoirs du chrétien rayer la charité !

Si j'allois consulter chez eux le moins sévère,
Et lui disois : Un fils doit-il aimer son père ?

Ah ! peut-on en douter ? diroit-il brusquement.
Et quand je leur demande en ce même moment :
L'homme, ouyrage d'un Dieu seul bon et seul aimable,
Doit-il aimer ce Dieu, son père véritable ?
Leur plus rigide auteur ⁶ n'ose le décider,
Et craint, en l'affirmant, de se trop hasarder !

Je ne m'en puis défendre ; il faut que je t'écrive
La figure bizarre, et pourtant assez vive,
Que je sus l'autre jour employer dans son lieu,
Et qui déconcerta ces ennemis de Dieu.

Au sujet d'un écrit qu'on nous venoit de lire,
Un d'entre eux ⁷ m'insulta sur ce que j'osai dire
Qu'il faut, pour être absous d'un crime confessé,
Avoir pour Dieu du moins un amour commencé.
Ce dogme, me dit-il, est un pur calvinisme.
O ciel ! me voilà donc dans l'erreur, dans le schisme,
Et partant réprouvé ! Mais, poursuivis-je alors,
Quand Dieu viendra juger les vivants et les morts,
Et des humbles agneaux, objets de sa tendresse,
Séparera des boucs la troupe pécheresse ;
A tous il nous dira, sévère ou gracieux,
Ce qui nous fit impurs ou justes à ses yeux.
Selon vous donc, à moi réprouvé, bouc infâme,
Va brûler, dira-t-il, en l'éternelle flamme,
Malheureux qui soutins que l'homme dut m'aimer ;
Et qui, sur ce sujet trop prompt à déclamer,
Prétendis qu'il falloit, pour fléchir ma justice,
Que le pécheur, touché de l'horreur de son vice,
De quelque ardeur pour moi sentit les mouvements,
Et gardât le premier de mes commandements !
Dieu, si je vous en crois, me tiendra ce langage ;
Mais à vous, tendre agneau, son plus cher héritage,

Orthodoxe ennemi d'un dogme si blâmé,
Venez, vous dira-t-il, venez, mon bien-aimé :
Vous qui, dans les détours de vos raisons subtiles
Embarrassant les mots d'un des plus saints conciles,
Avez délivré l'homme, ô l'utile docteur !
De l'importun fardeau d'aimer son créateur ;
Entrez au ciel, venez, comblé de mes louanges,
Du besoin d'aimer Dieu désabuser les anges.
A de tels mots, si Dieu pouvoit les prononcer,
Pour moi je répondrois, je crois, sans l'offenser :
Oh ! que pour vous mon cœur moins dur et moins farouche,
Seigneur, n'a-t-il ; hélas ! parlé comme ma bouche !
Ce seroit ma réponse à ce Dieu fulminant.
Mais vous, de ses douceurs objet fort surprenant,
Je ne sais pas comment, ferme en votre doctrine,
Des ironiques mots de sa bouche divine
Vous pourriez, sans rougeur et sans confusion,
Soutenir l'amertume et la dérision.

L'audace du docteur, par ce discours frappée,
Demeura sans réplique à ma prosopopée.
Il sortit tout à coup, et, murmurant tout bas
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,
S'en alla chez Binsfeld, ou chez Basile Ponce, ²
Sur l'heure à mes raisons chercher une réponse.

NOTES.

¹ Bayle (Dictionnaire, art. *Arnauld*) dit que certains personnages ayant trouvé mauvais que le grave Arnauld eût écrit l'apologie d'une satire où il ne s'agissoit que de romans, de femmes et de vers, Despréaux, pour montrer que les vers ne sont point des objets frivoles, résolut de versifier une question de théologie. Bayle assure qu'on tient cette particularité de Despréaux lui-même. Elle est aussi rapportée dans le *Bolzano* de Brossette, ou Cizéron-Rival, p. 190.

Le théologien. Eusèbe Renaudot, auquel cette dernière épître est adressée, étoit un homme de lettres d'un mérite distingué. (Voyez, sur cette XII^e épître, la note 34 de Dalember.)

² Luther. *Boil.*

³ Quiétistes dont les erreurs ont été condamnées par les papes Innocent XI et Innocent XII. *Boil.*

⁴ Misérable défenseur de la fausse attrition. *Boil.* édit. de 1701.

Auteur de la *Moelle théologique*, qui soutient la fausse attrition par les raisons réfutées dans cette épître. *Boil.* édit. de 1713.

⁵ Trois théologiens du dix-septième siècle.

⁶ Burluguay, docteur de Sorbonne, auteur du bréviaire de Sens, interrogé par Boileau, si l'on étoit obligé d'aimer Dieu, n'osa répondre. C'est Brossette qui rapporte cette anecdote ; Saint-Marc la révoque en doute.

⁷ Le jésuite Cheminai, prédicateur. (Voyez l'opuscule intitulé : *Boileau aux prises avec les jésuites*. 1706. in-12.)

⁸ Le Concile de Trente. *Boil.*

⁹ Deux défenseurs de la fausse attrition. Le premier étoit chanoine de Trèves, et l'autre étoit de l'ordre de Saint-Augustin. *Boil.*



L'ART POÉTIQUE.





L'ART POÉTIQUE.

(1669—1674.)

CHANT PREMIER.

C'EST en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur :
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif;
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer :
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez long-temps votre esprit et vos forces.¹

La nature, fertile en esprits excellents,
Sait entre les auteurs partager les talents :
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme;
L'autre d'un trait plaisant aiguïser l'épigramme :
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits;
Racan, chanter Philis, les bergers et les bois.
Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime
Méconnoît son génie,² et s'ignore soi-même :
Ainsi tel,³ autrefois qu'on vit avec Faret⁴
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,⁵

Il compte des plafonds les ronds et les ovales;
« Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'*astragales*. »¹⁰
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me salue à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant,
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire:¹¹
Un vers étoit trop foible; et vous le rendez dur :
J'évite d'être long, et je deviens obscur :
L'un n'est point trop fardé; mais sa muse est trop nue :
L'autre a peur de ramper; il se perd dans la nue.

Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.¹²
Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer;
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.¹³

Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
Son livre, aimé du ciel, et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.¹⁴

Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse :
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le burlesque¹⁵ effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté :
On ne vit plus en vers que pointes triviales;
Le Parnasse parla le langage des halles :
La licence à rimer alors n'eut plus de frein;
Apollon travesti¹⁶ devint un Tabarin.

Cette contagion infecta les provinces,
 Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes.
 Le plus mauvais plaisant eut ses approubateurs;
 Et, jusqu'à d'Assouci, ¹⁷ tout trouva des lecteurs.
 Mais de ce style enfin la cour désabusée
 Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
 Distingua le naïf du plat et du bouffon,
 Et laissa la province admirer le Typhon. ¹⁸
 Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
 Imitons de Marot l'élégant badinage,
 Et laissons le burlesque aux plaisants ¹⁹ du Pont-Neuf.

Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,
 Même en une Pharsale, entasser sur les rives
 « De morts et de mourants cent montagnes plaintives. »
 Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
 Sublime sans orgueil, agréable sans fard.

N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
 Ayez pour la cadence une oreille sévère :
 Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots
 Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
 Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Il est un heureux choix de mots harmonieux.
 Fuyez des mauvais sons le concours odieux :
 Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
 Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

Durant les premiers ans du Parnasse françois,
 Le caprice tout seul faisoit toutes les lois.
 La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
 Tenoit lieu d'ornemens, de nombre et de césure.
 Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
 Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode,
Régla tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois long-temps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en françois parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre;
Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.

Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées;
Le jour de la raison ne le sauroit percer.
Avant donc que d'écrire; apprenez à penser.

Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément. ²²

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux :
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse, ²³
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la moile arène, ²⁴
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement; et sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent :
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin, répondent au milieu; ²⁵
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties; ²⁶
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique:
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer:
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires:
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur.
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur:
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.

Un flatteur aussitôt cherche à se récrier:
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin; aucun mot ne le blesse:
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse:
Il vous comble partout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible:
Il ne pardonne point les endroits négligés,
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés,
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase;
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase.
Votre construction semble un peu s'obscurcir:
Ce terme est équivoque; il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
De ce vers, direz-vous, l'expression est basse. —
Ah! monsieur, pour ce vers je vous demande grâce,
Répondra-t il d'abord. — Ce mot me semble froid,
Je le retrancherois. — C'est le plus bel endroit! —

Ce tour ne me plaît pas. — Tout le monde l'admire.
Ainsi toujours constant à ne se point dédire,
Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la critique :²⁹
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter
N'est rien qu'un piège adroit pour vous les réciter.
Aussitôt il vous quitte ; et, content de sa muse,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse :
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots auteurs,
Notre siècle est fertile en sots admirateurs ;
Et, sans ceux que fournit la ville et la province,
Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans,
De tout temps rencontré de zélés partisans ;
Et, pour finir enfin par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

NOTES.

¹ « Poème admirable, dit Voltaire, parce qu'il dit toujours agréablement des choses vraies et utiles; parce qu'il donne toujours le précepte et l'exemple; parce qu'il est varié, etc... L'Art poétique de Boileau est supérieur à celui d'Horace. La méthode est certainement une beauté dans un poème didactique; Horace n'en a point.... La méthode est un mérite dans Boileau, mérite dont les philosophes doivent lui tenir compte... Si vous exceptez les tragédies de Racine, l'Art poétique de Boileau est sans contredit le poème qui fait le plus d'honneur à la langue française. » (Dictionnaire philosophique, au mot *Art poétique*.)

Marmontel, un des détracteurs de Boileau, est forcé de rendre hommage à l'Art poétique. « C'est, dit-il, *un ouvrage excellent et vraiment classique, qui donne une idée précise et lumineuse de tous les genres; c'est tout ce qu'on peut attendre d'un poème*, puisque ce n'est pas dans un poème qu'une théorie pourroit être approfondie. Quand le goût du public a été formé, ajoute Marmontel, la plupart des leçons de Despréaux ont dû paraître inutiles; mais c'est, grâce à lui-même et à l'attrait qu'il leur a donné, que ses idées sont aujourd'hui communes. » (Éléments de littérature, art. *Poétique*.)

² Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus, et versate diu quid ferre recusent,
Quid valeant humeri.

(*Hor. A. poet. v. 38.*)

³ Depuis le cinquième vers jusqu'au vingtième, on trouve trois fois *génie* et quatre fois *esprit*. Il falloit peut-être éviter de dire : un *esprit* méconnoît son *génie*. (Voyez Condillac, Art d'écrire, l. I. c. II.) Le Brun fait ici les mêmes critiques.

⁴ Saint-Amant, auteur du *Moïse sauvé*. *Boil.*

⁵ Faret, auteur du livre intitulé *l'Honnête homme*, et ami de Saint-Amant. *Boil.*

⁶ Nigri fornicis ebrium poetam
 Qui carbone rudi putrique creta
 Scribit carmina.

(*Martial. l. XII. epigr. 61.*)

⁷ Les mauvais vers que la rime a fait faire à nos meilleurs poètes, ne sont pas en petit nombre ; mais il est certain aussi qu'elle a quelquefois provoqué d'heureuses idées, et l'on en trouveroit dans Racine et dans Boileau des exemples bien préférables à celui que citoit, dit-on, Boileau lui-même ; savoir :

Son collet de pourpoint s'étend et forme un cercle ;
 Son chapeau de docteur s'applatit en couvercle.

Ces deux vers singuliers sont de Dalibray, dans la Métamorphose de Montmaur en marmite.

⁸ Un auteur *quelquefois* n'abandonne *jamais*.... Trop plein de son *objet*, il épuise son *sujet*. Faut-être que *sujet* et *objet* se ressemblent trop, et *jamais* et *quelquefois* trop peu, pour être si rapprochés.

⁹ Scudéri, dans *Alaric*, l. III, emploie près de trois cents vers à décrire toutes les parties d'un palais, depuis la façade jusqu'au jardin.

¹⁰ Vers de Scudéri. *Boil.* — Au lieu de, *qu'astragales*, on lit, *que couronnées* à la fin du vers de Scudéri.

¹¹ In vitium ducit culpæ fuga..:

Brevis esse laboro,

Obscurus fio. Sectantem lævia nervi

Deficiunt animique ; professus grandia turget..

Aut, dum vitat humum, nubes et inania caput.

(*Hor. A. poet. v. 31. 25. 230.*)

¹² « *Variar ses discours*, c'est proprement écrire sur différents sujets. *Amours* pour applaudissements est encore mal. *En écrivant* est inutile. » Ces critiques sont de Condillac, *Art d'écrire*, l. I, c. 12. Elles sont bien sévères.

¹³

Et citharæodus

Ridetur, chordæ qui semper oberrat eadem.

(*Hor. A. poet. v. 355.*)

¹⁴ Hic meret ara liber Sosiis.

(*Hor. A. poet. v. 345.*)

¹⁵ Le style burlesque fut extrêmement en vogue depuis le commencement du dernier siècle jusque vers 1660, qu'il tomba. *Boil.*

Au mépris du bon sens : on lisoit d'abord, sous l'appui de Scarron.

¹⁶ *Apollon travesti*, allusion au Virgile travesti de Scarron. Avant lui, Battista Lalli, poète italien, avoit fait une *Énéide* travestie.

Devint un Tabarin. Tabarin, bouffon grossier, étoit le valet d'un charlatan nommé Mendor, très fameux au commencement du dix-septième siècle. Les farces de Tabarin sont imprimées; Ronen, 1640. 1664. in-12.

¹⁷ Pitoyable auteur, qui a composé *l'Ovide en belle humeur*. *Boil.*

¹⁸ Typhôn ou la Gigantomachie, la Guerre des Dieux contre les Géants; poème de Scarron publié en 1644. Boileau n'en estimoit que le début.

¹⁹ Les vendeurs de mithridate et les joueurs de marionnettes se mettent depuis long-temps sur le Pont-Neuf. *Boil.*

²⁰ La plupart de nos anciens romans françois sont en vers confus et sans ordre, comme le roman de *la Rose*, et plusieurs autres. *Boil.*

²¹ Boileau citoit pour exemple le vers où Ronsard dit à sa maîtresse :

Êtes-vous pas ma seule Entéléchie?

²² Verbaque provisam rem non invita sequentur.

(*Hor. A. poet. v. 311.*)

²³ Scudéri disoit toujours, pour s'excuser de travailler si vite, qu'il avoit ordre de finir. *Boil.*

²⁴ Ce vers est tout entier dans Pellisson.

²⁵ Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

(*Hor. A. poet. v. 152.*)

²⁶ Denique sit quodvis simplex duntaxat et unum. (*Ibid. v. 23.*)

27

Mirabor si sciet inter-

Noscere mendacem verumque beatus amicum....

Clamabit enim : pulchrè, benè, rectè !

Pallescet super his ; etiam stillabit amicis

Ex oculis rorem ; saliet, tundet pede terram.

(*Hor. A. poet. v. 424, etc.*)

28

Vir bonus et prudens versus reprehendet inerts,

Culpabit duos, incompus allinet atrum

Transverso calamo signum ; ambitiosa recidet

Ornamenta, parum claria lucem dare coget,

Arguet ambigüe dictum, mutanda notabit.

(*Hor. A. poet. v. 445, etc.*)

Audebit quæcumque parum splendoris habebunt...

Verba movere loco, quamvis invita recedant ;...

Luxuriantia compescet, etc. etc.

(*Hor. l. II. ep. II. v. 111, etc.*)

29

Et verum, inquis, amo ; verum mihi dicite de me.

(*Pers. sat. I. v. 55.*)

CHANT II.

TElle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements:
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante Idylle.

Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille;
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.²

Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois;
Et, follement pompeux, dans sa verve indiscrete,
Au milieu d'une Églogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter Pan fuit dans les roseaux;
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.

Au contraire cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baissent la terre, et rampent tristement:
On diroit que Ronsard, sur ses pipeaux rustiques,
Vient encor fredonner ses idylles gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Phédis en Toinon.³

Entre ces deux excès la route est difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile:
Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.⁴

Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
 Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre;
 Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers;
 Au combat de la flûte animer les bergers;
 Des plaisirs de l'amour vanter la douce aïnorce;
 Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce;
 Et par quel art encor l'Églogue quelquefois
 Rend dignes d'un consul la campagne et les bois.
 Telle est de ce poëme et la force et la grâce.

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
 La plaintive Élégie, en longs habits de deuil,
 Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
 Elle peint des amants la joie et la tristesse;
 Flâte, menace, irrite, apaise une maîtresse.
 Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
 C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.

Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée
 M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée,
 Qui s'affligent par art, et, fous de sens rassis,
 S'érigent pour rimer en amoureux transis..
 Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines;
 Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,
 Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
 Et faire quereller les sens et la raison.
 Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule
 Qu'Amour dictoit les vers que soupiroit ⁶ Tibulle,
 Ou que, du tendre Ovide animant les doux sons,
 Il donnoit de son art les charmantes leçons.
 Il faut que le cœur seul parle dans l'Élégie.

L'Ode, avec plus d'éclat, et non moins d'énergie,
 Élevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
 Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.

Aux athlètes dans Pise ⁷ elle ouvre la barrière,
 Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière,
 Mène Achille sanglant aux bords du Simois,
 Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
 Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,
 Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage :
 Elle peint les festins, les danses et les ris;
 Vante un baiser cucilli sur les lèvres d'Iris,
 Qui mollement résiste, et, par un doux caprice,
 Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse. ⁸
 Son style impétueux souvent marche au hasard :
 Chez elle un beau désordre est un effet de l'art. ⁹

Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique
 Garde dans ses fureurs un ordre didactique;
 Qui, chantant d'un héros les progrès éclatants,
 Maigres historiens, suivront l'ordre des temps.
 Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue :
 Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue;
 Et que leur vers exact, ainsi que Mézerai,
 Ait fait déjà tomber les remparts de Courtrai.
 Apollon de son feu leur fut toujours avare.

On dit, à ce propos, qu'un jour ce dieu bizarre,
 Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,
 Inventa du Sonnet les rigoureuses lois;
 Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille
 La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille;
 Et qu'ensuite six vers artistement rangés
 Fussent en deux tercets par le sens partagés.
 Surtout de ce poëme il bannit la licence :
 Lui-même en mesura le nombre et la cadence;
 Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
 Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer.

Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême :
 Un Sonnet sans défaut vaut seul un long poëme. ¹⁰
 Mais en vain mille auteurs y pensent arriver;
 Et cet heureux phénix est encore à trouver.
 A peine dans Gombaut, Mainard et Malleville, ¹¹
 En peut-on admirer deux ou trois entre mille :
 Le reste, aussi peu lu que ceux de Pelletier,
 N'a fait de chez Sercy ¹² qu'un saut chez l'épicié.
 Pour'enfermer son sens dans la borne prescrite,
 La mesure est toujours trop longue ou trop petite.

L'Épigramme, plus libre en son tour plus borné,
 N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
 Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
 Furent de l'Italie en nos vers attirées.
 Le vulgaire, ébloui de leur faux agrément,
 A ce nouvel appât courut avidement.
 La faveur du public excitant leur audace,
 Leur nombre impétueux inonda le Parnasse ;
 Le Madrigal d'abord en fut enveloppé ;
 Le Sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé ;
 La Tragédie ¹³ en fit ses plus chères délices ;
 L'Élégie en orna ses douloureux caprices ;
 Un héros sur la scène eut soin de s'en parer,
 Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer ;
 On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
 Fidèles à la pointe encor plus qu'à leurs belles ;
 Chaque mot eut toujours deux visages divers :
 La prose la reçut aussi-bien que les vers ;
 L'avocat au palais en hérissa son style,
 Et le docteur ¹⁴ en chaire en sema l'évangile.

La raison outragée enfin ouvrit les yeux,
 La chassa pour jamais des discours sérieux ;

Et, dans tous ces écrits la déclarant infâme,
 Par grâce lui laissa l'entrée en l'Épigramme,
 Pourvu que sa finesse, éclatant à propos,
 Roulât sur la pensée, et non pas sur les mots.
 Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
 Toutefois à la cour les turlupins ¹⁵ restèrent,
 Insipides plaisants, bouffons infortunés,
 D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
 Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
 Sur un mot, en passant, ne joue et ne badine,
 Et d'un sens détourné n'abuse avec succès :
 Mais fuyez sur ce point un ridicule excès ;
 Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
 Aiguiser par la queue une Épigramme folle. ¹⁶

Tout poème est brillant de sa propre beauté.
 Le Rondeau, né gaulois, a la naïveté.
 La Ballade, asservie à ses vieilles maximes,
 Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.
 Le Madrigal, plus simple, et plus noble en son tour,
 Rêpire la douceur, la tendresse et l'amour.

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire ;
 Arma la Vérité du vers de la Satire.
 Lucile le premier osa la faire voir, ¹⁷
 Aux vices des Romains présenta le miroir,
 Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
 Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.

Horace à cette aigreur mêla son enjouement :
 On ne fut plus ni fat ni sot impunément ;
 Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
 Put entrer dans un vers sans rompre la mesure !

Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
 Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés :
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée
Il brise de Séjan la statue adorée;
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs;
Ou que, poussant à bout la luxure latine,
Aux portefaix de Rome il vende Messaline.
Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.

De ces maîtres savants disciple ingénieux,
Régnier seul ¹⁸ parmi nous formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.
Fleureux, si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'auteur; ¹⁹
Et si, du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques!

Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté :
Mais le lecteur françois veut être respecté;
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.

D'un trait de ce poème en bons mots si fertile,
Le François né malin forma le Vaudeville;
Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant.
La liberté françoise en ses vers se déploie :
Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux :

A la fin tous ces jeux que l'athéisme élève, ²⁰
Conduisent tristement le plaisant à la Grève. ²¹
Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art :
Mais pourtant on a vu le vin et le hasard
Inspirer quelquefois une muse grossière,
Et fournir, sans génie, un couplet à Linière. ²²
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette
Au même instant prend droit de se croire poète :
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet;
Il met tous les matins six impromptus au net.
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
Si bientôt, imprimant ses sottes rêveries,
Il ne se fait graver au-devant du recueil,
Couronné de lauriers, par la main de Nanteuil. ²³

NOTES.

2 C'est surtout à ce second chant que s'appliquent ces paroles de Marmontel : « Boileau définit les genres de poésie, à commencer par les plus petits poèmes, et la plupart de ces définitions sont elles-mêmes des modèles du style, du ton, du coloris qui convient à leur objet. » (Éléments de littérature, t. V, p. 450.)

2 Les dix beaux vers qui commencent le second chant de l'Art poétique ont essuyé beaucoup de critiques. On a prétendu, dans le Journal des savants, février 1723, qu'il y avoit dans ces vers *une faute considérable de langage*; que la phrase n'étoit susceptible d'aucune construction; qu'on ne pouvoit pas dire : *une idylle doit éclater sans pompe, telle qu'une bergère ne charge point sa tête...*; qu'il falloit nécessairement : *semblable à une bergère qui ne charge point sa tête, etc. une idylle doit être sans faste...*

Le bon goût et l'exemple de Malherbe justifient pleinement la phrase elliptique de Boileau. Qui oseroit condamner ces deux magnifiques strophes de l'ode à Henri IV ?

Tel qu'à vagues épanouies
Marche un fleuve impétueux, etc.
Tel et plus épouvantable
S'en alloit ce conquérant...

Condillac (Art d'écrire, l. II, c. I) dit « qu'il est déplacé d'observer qu'une bergère ne se charge ni d'or, ni de rubis, ni de diamants; qu'il vaudroit autant ajouter qu'elle ne met point de rouge... que tous ces accessoires sont étrangers à la bergère, et n'ont aucun rapport à l'idylle, etc. » Desmarests et Pradon avoient fait cette critique, et il semble qu'elle n'étoit pas digne d'être répétée par Condillac. Quoi de plus naturel que de comparer à une bergère un genre de poésie consacré à chanter les campagnes, les bergers, et les bergères surtout ? En disant qu'une bergère ne se charge point de diamants et de

rubis, Boileau ne prétend pas faire une *observation* neuve et recherchée : au contraire, il rappelle une circonstance très simple et très connue, et la rapproche d'un précepte avec lequel elle a *des rapports* manifestes. C'est comme s'il disoit : Donner à l'idylle les fastueux ornemens de l'ode ou de l'épopée, ce seroit charger d'or et de rubis la tête d'une bergère.

³ Ronsard, dans ses églogues, emploie les noms de *Guillot*, *Pierrot*, *Margot* : il appelle Henri II *Henriot*, Charles IX *Carlin*, et Catherine de Médicis *Catin*. Mais il faut dire qu'au temps de Ronsard ces noms-là n'étoient point aussi ridicules ou ignobles qu'ils le sont devenus depuis.

⁴ Vos exemplaria græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.
(*Hor. A. post. v. 268.*)

⁵ Si canimus silvas, silvasint consule dignæ.
(*Virg. égl. IV. v. 3.*)

Boileau soutenoit que l'idylle ne pouvoit réussir qu'à demi dans notre langue. « Presque tous nos auteurs, disoit-il, y ont échoué, et n'ont pas seulement frappé à la porte de l'églogue. Racan et Ségrais sont les seuls qui aient attrapé quelque chose de ce style. » Il louoit dans Racan cette imitation de Virgile :

Et les ombres déjà, du faite des montagnes,
Tombent dans les campagnes;
(*Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.*)

et dans Ségrais, ces deux vers :

Ce berger, accablé de son mortel ennui,
Ne se plaisoit qu'aux lieux aussi tristes que lui.

On a reproché à Boileau de n'avoir rien dit de madame Deshoulières, dont les idylles valent certainement beaucoup mieux que les *Bergeries* de Racan et que les églogues de Ségrais. Mais, 1^o le recueil des poésies de madame Deshoulières ne parut qu'en 1674, en même temps que l'Art poétique ; 2^o cette dame pourroit bien n'être pas l'auteur de l'idylle des Montons. En 1735, le président Bouchier dénonça cette pièce à

l'abbé Le Clerc qui travailloit à un traité du Plagiat; il la dénonça comme insérée, presque mot pour mot, dans un recueil publié sous le nom de Coutel en 1649, c'est-à-dire, lorsque madame Deshoulières avoit à peine douze ans.

⁶ Cette expression a été critiquée par les uns, admirée par les autres. Selon ces derniers, elle dit plus qu'une période entière. Elle peint la tendresse naïve qui caractérise les vers de Tibulle; car il semble qu'ils échappent à son cœur comme des soupirs. Au reste, l'expression est de Tibulle lui-même :

Absentes alios suspirat amores.

(*La I. eleg. VI. v. 35.*)

Quod si fortè alios jam nunc suspirat amores.

(*L. IV. eleg. V. v. 11.*)

⁷ Pise en Élide, où l'on célébroit les jeux olympiques.
Boil.

⁸ *Dum flagrantia detorquet ad oscula*

Cervicem, aut facili sævitia negat

Quæ poscente magis gaudeat eripi.

(*Hor. l. II. od. XII.*)

⁹ « On ne sauroit croire, dit Marmontel, combien ces deux vers, *mal entendus*, ont fait dire d'extravagances. On s'est persuadé que l'ode pindarique ne devoit aller qu'en bou-dissant : de là tous ces mouvements qui ne sont qu'au bout de la plume : *Qu'entends-je? Où suis-je? Que vois-je?*, qui ne se terminent à rien. » *Eléments de littérature*, t. V, p. 9.

Il faut avouer que ce seroit en effet bien *mal entendre* ces deux beaux vers, que d'y trouver l'apologie de ces froides exclamations.

¹⁰ On fait encore des sonnets en Italie. On y a renoncé en France, mais après en avoir composé tant de milliers jusqu'à la fin du dix-septième siècle qu'il n'est point du tout étonnant qu'il en soit question dans un Art poétique publié en 1674.

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.

C'étoit une maxime alors convenue; mais il eût été digne de

Boileau d'en sentir l'exagération ridicule, et d'attacher moins d'importance à une bagatelle difficile.

¹¹ Entre tous les sonnets, Boileau préféroit celui de Malleville sur la *belle Malineuse* :

Le silence régnoit...

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux ;

Vous parûtes dès lors aussi peu devant elle

Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

Cette idée n'appartenoit point à Malleville, on la retrouve dans quatre vers de Quintus Catulus (poète latin, distinct de Catulle) ; elle a été exprimée par plusieurs poètes italiens.

¹² Libraire du Palais. *Boil.*

¹³ La *Silvie* de Mairet. *Boil.*

¹⁴ Le petit père André, augustin. *Boil.*

¹⁵ Turlupin étoit le nom d'un comédien de Paris qui divertissoit le peuple par des quolibets.

¹⁶ Condillac (Art d'écrire, l. I, t. II.) cite ce vers et le précédent comme un exemple de constructions embarrassées, *Aiguïser une épigramme, d'une pointe, par la queue.*

¹⁷ Est Lucilius ausus

Primus in hunc operis componere carmina morem.

(*Hor. l. II. sat. I. v. 62.*)

¹⁸ *Régner seul.* Boileau affecte de ne tenir aucun compte de ses propres satires. Il en avoit publié neuf avant l'Art poétique.

¹⁹ Ce vers et le précédent sont d'Arnould, et les deux seuls qu'il ait jamais faits. Boileau s'empresse de les substituer à ces deux-ci, que Le Brun regrette :

Heureux si, moins hardi dans ses vers plein de sel,

Il n'avoit point traîné les Muses au b....

²⁰ Ces *jeux* que l'athéisme élève. Quel sens le mot élève a-t-il ici ? Veut-il dire *bâtit, construit*, ou bien *exalte, préconise* ? Dans le second cas, que Saint-Marc trouve le plus vraisemblable, l'expression ne seroit pas assez claire ; dans le pre-

mier, elle seroit impropre; car on ne peut guère dire : *élever* ou *bâtir des jeux*.

²¹ Ce vers rappelle la fin déplorable d'un poète nommé Petit, auteur du *Paris ridicule*, ouvrage très supérieur à la *Rome ridicule* de Saint-Amant. Ce Petit avoit composé aussi quelques couplets peu dévots, qui courroient le monde, sans qu'on en connût l'auteur : mais un jour, durant son absence, le vent enleva quelques papiers, imprudemment placés près de sa fenêtre ouverte, et les fit tomber dans la rue. Un prêtre les ramasse, y déchiffre des hémistiches peu édifiants, et court les remettre au procureur du roi. Petit est arrêté au moment où il rentre chez lui; on visite ses manuscrits, on y trouve les bronillons des chansons qui scandalisoient ou amusoient depuis quelque temps les oisifs de la capitale; et malgré sa jeunesse et ses talents, malgré les vives sollicitations de quelques personnes très distinguées, ce malheureux poète est condamné à être pendu et brûlé.

²² Boileau disoit que Linière n'avoit d'esprit que contre Dieu.

²³ Fameux graveur. *Boil.*

Suivoient deux vers, retranchés par l'auteur au moment de l'impression :

Et dans l'académie, orné d'un nouveau lustre,
Il fournira bientôt un quarantième illustre.

CHANT III.

IL n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux :
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi, pour nous charmer, la Tragédie en pleurs
D'OEdipe tout sanglant fit parler les douleurs,
D'Oreste parricide exprima les alarmes,
Et, pour nous divertir, nous arracha des larmes.

Vous donc qui, d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui, toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés?
Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,
Ou n'excite en notre âme une pitié charmante,
En vain vous étalez une scène savante :
Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire et de toucher :
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Que dès les premiers vers l'action préparée
Sans peine du sujet m'aplanisse l'entrée.

Je me ris d'un acteur qui, lent à s'exprimer, ²
 De ce qu'il veut, d'abord ne sait pas m'informer;
 Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
 D'un divertissement me fait une fatigue.
 J'aimerois mieux encor qu'il declinât son nom, ³
 Et dît, Je suis Oreste, ou bien Agamemnon,
 Que d'aller, par un tas de confuses meryeilles,
 Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles :
 Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.
 Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées, ⁴
 Sur la scène en un jour renferme des années :
 Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
 Enfant au premier acte, est barbon au dernier.
 Mais nous, que la raison à ses règles engage,
 Nous voulons qu'avec art l'action se ménage;
 Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
 Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable :
 Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
 Une merveille absurde est pour moi sans appas :
 L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
 Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose :
 Les yeux en le voyant saisiroient mieux la chose;
 Mais il est des objets que l'art judicieux
 Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux. ⁵

Que le trouble, toujours croissant de scène en scène,
 A son comble arrivé se débrouille sans peine.
 L'esprit ne se sent point plus vivement frappé
 Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé;
 D'un secret tout à coup la vérité connue
 Change tout, donne à tout une face imprévue.

La Tragédie, informe et grossière en naissant,
N'étoit qu'un simple chœur, où chacun en dansant;
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.

Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.

Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs ⁶ cette heureuse folie;
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.

Eschyle dans le chœur jeta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé
Fit paroître l'acteur d'un brodequin chaussé.

Sophocle enfin, ⁷ donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéressa le chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foiblesse latine. ⁸

Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.
De pèlerins, dit-on, une troupe grossière
En public à Paris y monta la première;
Et, sottement zélée en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge, et Dieu, par piété.
Le savoir, à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chassa ces docteurs prêchant sans mission;
On vit renaître Hector, Andromaque, Iliou. ⁹
Seulement les acteurs laissant le masque antique, ¹⁰
Le violon tint lieu ¹¹ de chœur et de musique.

Bientôt l'amour, fertile en tendres sentiments,
 S'empira du théâtre ainsi que des romans.
 De cet passion la sensible peinture
 Est pour aller au cœur la route la plus sûre.
 Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux;
 Mais ne m'en formez pas des bergers douceux:
 Qu'Achille aime autrement que Thyrsis et Philène;
 N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène;
 Et que l'amour, souvent de remords combattu,
 Paroisse une foiblesse et non une vertu. ¹²

Des héros de roman fuyez les petitesse:
 Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foiblesse.
 Achille déplairoit, moins bouillant et moins prompt: ¹³
 J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
 A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
 L'esprit avec plaisir reconnoît la nature.
 Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé:
 Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé;
 Que pour ses dieux Énée ait un respect austère.
 Conservez à chacun son propre caractère.
 Des siècles, des pays, étudiez les mœurs:
 Les climats font souvent les diverses humeurs.

Gardez donc de donner, ainsi que dans Clélie,
 L'air ni l'esprit françois à l'antique Italie;
 Et, sous des noms romains faisant notre portrait,
 Peindre Caton galant, et Brutus dameret.
 Dans un roman frivole aisément tout s'excuse;
 C'est assez qu'en courant la fiction amuse;
 Trop de rigueur alors seroit hors de saison:
 Mais la scène demande une exacte raison;
 L'étroite bienséance y veut être gardée.

D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée.

Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord. ¹⁴

Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime
Forme tous ses héros semblables à soi-même : ¹⁵
Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon ;
Calprenède et Juba ¹⁶ parlent du même ton.

La nature est en nous plus diverse et plus sage ;
Chaque passion parle un différent langage :
La colère est superbe, et veut des mots altiers ;
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.

Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quel affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanais. ¹⁷
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez :
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez. ¹⁸
Ces grands mots dont alors l'acteur emplit sa bouche
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.

Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes ;
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes :
Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant ;
C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie ;
Que tantôt il s'élève et tantôt s'humilie ;
Qu'en nobles sentiments il soit partout fécond ;
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond ;
Que de traits surprenants sans cesse il nous réveille ;
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille ;

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la Tragédie agit, marche et s'explique.

D'un air plus grand encor ¹⁹ la poésie épique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable, et vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté;
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poète s'égaie en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Énée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés;
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Illion;
Qu'Éole, en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;
Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des syrtes les arrache : ²⁰
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.

Sans tous ces ornements le vers tombe en langueur;
La poésie est morte, ²¹ où rampe sans vigueur;
Le poëte n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide.

C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus,
Bannissant de leurs vers ces ornements reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes,
Comme ces dieux éclos du cerveau des poëtes;
Mettent à chaque pas le lecteur en enfer;
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles :
L'évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourments mérités;
Et de vos fictions le mélange coupable
Même à ses vérités donne l'air de la fable.
Et quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux, ²²
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire!

Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès
Je ne veux point ici lui faire son procès :
Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,
Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison;
Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse,
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien, ²³
Un auteur follement idolâtre et païen.
Mais, dans une profane et riante peinture,
De n'oser de la fable employer la figure;

De chasser les tritons de l'empire des eaux;
 D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux;
 D'empêcher que Caron, dans la fatale barque,
 Ainsi que le berger ne passe le monarque :
 C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
 Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
 Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
 De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
 De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
 Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main;
 Et partout des discours, comme une idolâtrie,
 Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.
 Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur,
 Mais, pour nous, bannissons une vaine terreur;
 Et, fabuleux chrétiens, n'allons point, dans nos songes,
 Du Dieu de vérité faire un Dieu de mensonges.

La fable offre à l'esprit mille agréments divers,
 Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers;
 Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
 Hélène, Ménélas, Paris, Hector, Énée.
 Oh! le plaisant projet d'un poëte ignorant,
 Qui de tant de héros va choisir Childebrand! ²⁴
 D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
 Rend un poëme entier ou burlesque ou barbare.

Voulez-vous long-temps plaire et jamais ne lasser?
 Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
 En valeur éclatant, en vertu magnifique;
 Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque;
 Que ses faits surprenants soient dignes d'être ouïs;
 Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis;
 Non tel que Polynice et son perfide frère : ²⁵
 On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.

N'offrez point un sujet d'incidents trop chargé.
 Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
 Remplit abondamment une Iliade entière :
 Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

Soyez vif et pressé dans vos narrations :
 Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
 C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance :
 N'y présentez jamais de basse circonstance.
 N'imitiez pas ce fou ²⁶ qui, décrivant les mers,
 Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
 L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
 Met, pour les voir passer, les poissons ²⁷ aux fenêtres ;
 Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
 Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.
 Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.

Donnez à votre ouvrage une juste étendue.
 Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté. ²⁸
 N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
 Crier à vos lecteurs, d'une voix de tonnerre :
 « Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre. » ²⁹
 Que produira l'auteur après tous ces grands cris ?
 La montagne en travail enfante une souris.
 Oh ! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse
 Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
 Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
 « Je chante les combats et cet homme pieux
 « Qui, des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
 « Le premier aborda les champs de Lavinie ! » ³⁰
 Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
 Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu ;
 Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
 Du destin des Latins prononcer les oracles ;

De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrents,
Et déjà les Césars dans l'Élysée errants.

De figures sans nombre égayez votre ouvrage;
Que tout y fasse aux yeux une riante image :
On peut être à la fois et pompeux et plaisant;
Et je hais un sublime ennuyeux et pesant.
J'aime mieux Arioste et ses fables comiques,
Que ces auteurs toujours froids et mélancoliques
Quidans leur sombre humeur se croiroient faire affront,
Si les Grâces jamais leur déridaient le front.

On diroit que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus ³¹ dérobé sa ceinture.

Son livre est d'agrémens un fertile trésor :
Tout ce qu'il a touché se convertit en or; ³²
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce;
Partout il divertit et jamais il ne lasse.

Une heureuse chaleur anime ses discours :
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique;
Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément;
Chaque vers, chaque mot court à l'évènement. ³³
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère :
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Un poëme excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit :
Il veut du temps, des soins; et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.

Mais souvent parmi nous un poëte sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enfant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque :

Sa muse dérégée, en ses vers vagabonds,
 Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds :
 Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,³⁴
 S'éteint à chaque pas faute de nourriture.
 Mais en vain le public, prompt à le mépriser,
 De son mérite faux le veut désabuser ;
 Lui-même, applaudissant à son maigre génie,
 Se donne par ses mains l'eneens qu'on lui dénie :
 Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention ;
 Homère n'entend point la noble fiction.³⁵
 Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,
 A la postérité d'abord il en appelle :
 Mais attendant qu'ici le bon sens de retour
 Ramène triomphants ses ouvrages au jour,
 Leurs tas au magasin, cachés à la lumière,
 Combattent tristement les vers et la poussière.
 Laissons-les donc entre eux s'escrimer en repos ;
 Et, sans nous égarer, suivons notre propos.

Des succès fortunés du spectacle tragique
 Dans Athènes naquit la Comédie antique.
 Là le Grec, né moqueur, par mille jeux plaisants,
 Distilla le venin de ses traits médisants.
 Aux accès insolents d'une bouffonne joie
 La sagesse, l'esprit, l'honneur, furent en proie.
 On vit par le public un poète avoué
 S'enrichir aux dépens du mérite joué ;³⁶
 Et Socrate par lui, dans un cœur de nuées,
 D'un vil amas de peuple attirer les huées.
 Enfin de la licence on arrêta le cours :
 Le magistrat des lois emprunta le secours,
 Et, rendant par édit les poètes plus sages,
 Défendit de marquer les noms et les visages.

Le théâtre perdit son antique fureur ;
 La Comédie apprit à rire sans aigreur ,
 Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre ,
 Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.
 Chacun , peint avec art dans ce nouveau miroir ,
 S'y vit avec plaisir, où crut ne s'y point voir :
 L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
 D'un avaré souvent tracé sur son modèle ;
 Et mille fois un fat finement exprimé
 Méconnut le portrait sur lui-même formé.

Que la nature donc soit votre étude unique ,
 Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.
 Quiconque voit bien l'homme, et, d'un esprit profond,
 De tant de cœurs cachés a pénétré le fond ;
 Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigae, un avare ,
 Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre ,
 Sur une scène heureuse il peut les étaler ,
 Et les faire à nos yeux vivre, agir et parler.
 Présentez-en partout les images naïves ;
 Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
 La nature, féconde en bizarres portraits ,
 Dans chaque âme est marquée à de différents traits ;
 Un geste la découvre, un rien la fait paroître :
 Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs :
 Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs. ³⁷

Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
 Est prompt à recevoir l'impression des vices ;
 Est vain dans ses discours, volage en ses desirs ,
 Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.

L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage ;
 Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage ,

Contre les coups du sort s'ongé à se maintenir,
 Et loin dans le présent regardé l'avenir.
 La vieillesse chagrine incessamment amasse;
 Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse;
 Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé;
 Toujours plaint le présent et vante le passé;
 Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse;
 Blâme en eux ³⁸ les douceurs que l'âge lui refuse.
 Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
 Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.
 Étudiez la cour et connoissez la ville;
 L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
 C'est par là que Molière illustrant ses écrits,
 Peut-être de son art eût remporté le prix, ³⁹
 Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
 Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
 Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
 Et sans honte à Térence allié Tabarin.
 Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe ⁴⁰
 Je ne reconnois plus l'auteur du Misanthrope. ⁴¹
 Le Comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
 N'admet point en ses vers de tragiques douleurs; ⁴²
 Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place,
 De mots sales et bas charmer la populace : ⁴³
 Il faut que ses acteurs badinent noblement;
 Que son nœud bien formé se dénoue aisément;
 Que l'action, marchant où la raison la guide,
 Ne se perde jamais dans une scène vide;
 Que son style humble et doux se relève à propos;
 Que ses discours, partout fertiles en bons mots,
 Soient pleins de passions finement maniées,
 Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.

Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter :
Jamais de la nature il ne faut s'écarter.

Contemplez de quel air un père dans Térence ⁴⁴
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence ;
De quel air cet amant écoute ses leçons,
Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons.
Ce n'est pas un portrait, une image semblable ;
C'est un amant, un fils, un père véritable.

J'aime sur le théâtre un agréable auteur
Qui, sans se diffamer aux yeux du spectateur,
Plait par la raison seule, et jamais ne la choque ;
Mais pour un faux plaisant à grossière équivoque, ⁴⁵
Qui pour me divertir n'a que la saleté,
Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux tréteaux monté,
Amusant le Pont-Neuf de ses sornettes fades,
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades.

NOTES.

¹ Boileau ne dissimuloit point qu'il avoit entendu désigner ici quelques scènes de l'Othon de Corneille.

² Ce vers et les trois suivans sont peut-être plus applicables à l'exposition de l'Héraclius de Corneille, qu'à la première scène de sa tragédie de Cinna. C'est néanmoins cette scène que les commentateurs de Boileau rappellent ici.

³ Il y a de pareils exemples dans Euripide. *Boil.*

⁴ Lopez de Véga: Dans une de ses pièces, Valentin et Orson naissent au premier acte et sont vieux au dernier. Ce n'est pas que Lopez ignorât les règles du drame ; mais n'ayant pas réussi en les suivant, il changea de méthode pour s'accommoder au goût de ses grossiers spectateurs ; c'est ce qu'il nous apprend lui-même dans le poëme intitulé : *Arte nueva de hazer comedias en este tiempo.*

⁵ Multoque tolles
Ex oculis quæ mox narret facundia præsens.

(*Hor. A. poet. v. 183.*)

⁶ Les bourgs de l'Attique. *Boil.*

Ignotum tragicæ genus invenisse camæenæ
Dicitur, et plaustris vexisse poemata Thespis,
Quæ canerent agerentque peruncti facibus ora.

(*Hor. A. poet. v. 275.*)

⁷ Pourquoi Boileau ne dit-il rien d'Euripide ?

⁸ Voyez Quintilien, l. X, c. I. *Boil.*

Quintilien, cité ici par Boileau, est très éloigné de convenir de la faiblesse de la tragédie latine. Il donne au contraire de grands éloges aux tragédies d'Accius, de Pacuvius, et surtout de Pomponius Sécundus. Il loue la Médée d'Ovide et déclare qu'il n'y a aucune pièce grecque à laquelle le Thyeste de Varius ne puisse être comparé. C'est la comédie latine et non la tragédie que Quintilien rabaisse : *in comediâ*

maximè claudicamus. Voltaire qui, comme Boileau, s'est mépris sur ce passage, le cite en substituant *tragœdia* à *comœdia*.

⁹ Ce ne fut que sous Louis XIII que la tragédie commença à prendre une bonne forme en France. *Boil.*

¹⁰ Ce masque antique s'appliquoit sur le visage de l'acteur, et représentoit le personnage que l'on introduisoit sur la scène. *Boil.*

¹¹ Esther et Athalie ont monté combien l'on a perdu en supprimant les chœurs et la musique. *Boil.*

¹² Marmontel observe avec raison que cette règle n'est pas générale. Le malheur extrême d'un amour innocent peut intéresser autant que les remords d'un amour coupable. Voyez *Éléments de littérature*, t. II, p. 452.

¹³ *Honoratum si fortè reponis Achillem,
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.
Sit Medea ferox, etc.*

(*Hor. A. poet. v. 120.*)

¹⁴ *Si quid inexpertum scenæ committis, et audes
Personam formare novam, servetur ad imum
Qualis ab incerto processerit, et sibi constet.*

(*Ibid. v. 125.*)

¹⁵ Lui-même seroit ici plus correct, ainsi que dans le vers 125 : mais cette question de grammaire avoit été fort peu discutée avant 1674, et aujourd'hui même, elle n'est peut-être pas encore parfaitement éclaircie. *Trainant tous les cœurs après soi*, dit la Phèdre de Racine, en parlant de Thésée.

¹⁶ Héros de la Cléopâtre. *Boil.*

¹⁷ Sénèque le tragique ; Troade, sc. I. *Boil.*

¹⁸ *Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi.*

(*Hor. A. poet. v. 102.*)

¹⁹ On a remarqué que cette transition ressembloit un peu à celle du chant II, v. 38 :

D'un ton un peu plus haut... La plaintive élégie.

et qu'elle ne différoit pas beaucoup de celle du vers 58 du même chant II :

L'ode, avec plus d'éclat, etc.

20 Gravier commotus et alto

Prospiciens...

Et dicto citius tumida sequora plascat...

Et vastas aperit syrtis, etc.

(Virg. *En. I. v. 126*, etc.)

21 L'auteur avoit en vue Saint-Sorlin Desmarets, qui a écrit contre la fable, *Boil.*

22 Voyez le Tasse. *Boil.*

Dans les vers suivans, Boileau semble modifier ce qu'il a dit si crûment du *clinquant du Tasse*, v. 176 de la neuvième satire. Il avoue que la Jérusalem délivrée a illustré l'Italie. Toutefois son jugement sur ce poëme est encore bien sévère.

D'Olivet (Histoire de l'académie franç.) rapporte la réponse que fit Boileau, peu de temps avant sa mort, à ceux qui lui demandoient s'il n'avoit point changé d'avis sur le Tasse.

« J'en ai si peu changé, que relisant dernièrement ce poëte, je fus très fâché de ne m'être pas expliqué un peu plus au long sur ce sujet, dans quelqu'une de mes réflexions sur Longin. J'aurois commencé par avouer que le Tasse a été un génie sublime, étendu, heureusement né à la poésie, et à la grande poésie : mais ensuite, venant à l'usage qu'il a fait de ses talents, j'aurois montré que le bon sens n'est pas toujours ce qui domine chez lui ; que, dans la plupart de ses narrations, il s'attache bien moins au nécessaire qu'à l'aimable ; que ses descriptions sont presque toujours chargées d'ornemens superflus ; que dans la peinture des plus fortes passions, et au milieu du trouble qu'elles venoient d'exciter, souvent il dégénère en traits d'esprit qui font tout à coup cesser le pathétique ; qu'il est plein d'images trop fleuries, de tours affectés et de pensées frivoles, qui, loin de pouvoir convenir à sa Jérusalem, pouvoient à peine convenir à son Aminte. Or, tout cela opposé à la sagesse, à la gravité, à la majesté de Virgile, qu'est-ce autre chose

« que du clinquant opposé à de l'or ? » Virgile peint, et le Tasse décrit ; disoit encore Boileau.

« Boileau a dénigré le clinquant du Tasse, mais qu'il y ait une centaine de paillettes d'or faux dans une étoffe d'or, on doit le pardonner ; il y a beaucoup de pierres brutes dans le grand bâtiment de marbre élevé par Homère. Boileau le savait, le sentoit, et il n'en parle pas. Il faut être juste. Si à Venise, dans une barque, quelqu'un récite une strophe de la Jérusalem délivrée, la barque voisine lui répond par la strophe suivante : si Boileau eût entendu ces concerts, il n'auroit eu rien à répliquer. » (Voltaire, Dictionnaire philosophique, art. *Epopée*.)

Voltaire avoue d'ailleurs (art. *Esprit* du même Dictionnaire) qu'on peut quelquefois reprocher au Tasse, de l'*esprit déplacé*. Ce défaut, ajoute-t-il, vient de ce que l'auteur, trop plein de ses idées, veut se montrer lui-même, lorsqu'il ne doit montrer que ses personnages.

Galilée, Rapin, Bouhours, Addison, Goujet n'ont pas été moins sévères que Boileau à l'égard du Tasse. Un des plus grands admirateurs de ce poète, Métastase, avoue qu'on remarque avec peine, dans la Jérusalem délivrée, des expressions trop recherchées, des *concetti* indignes du sujet et de l'auteur : « Se dispiace tal volta nel Tasso la lima troppo visibilmente adoperata, ... se si vorrebbero togliere alcuni concettini inferiori alla elevazione della sua mente. se si bramerebbero men rettoriche nel Goffredo le tenerezze amoroze, etc. » (Metast. *Lett. sul Tasso*, etc.)

²³ Voyez l'Arioste. *Boil.* — C'étoit bien plutôt Sannazar qu'il falloit citer ; Sannazar, dont le poème de *Partu Virginis* offre un mélange véritablement intolérable de christianisme et de paganisme.

²⁴ Poème de Sainte-Garde.

²⁵ Polynice et Étéocle, frères ennemis, auteurs de la guerre de Thèbes. Voyez la Thébaine de Stace. *Boil.*

²⁶ Saint-Amant. *Boil.*

27 Les poissons ébahis les regardent passer.

(*Moïse sauvé.*) Boil.

28 Nec sic incipies ut scriptor cyclicus olim...

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

Quantò rectius hic qui nūl molitur ineptè...

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem

Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat.

(*Hor. A. poet. v. 136.*)

29 Alaric, poème de Scudéri. Boil.

30 Traduction des premiers vers de l'Énéide de Virgile.

31 Iliade, l. XIV. Boil.

On diroit qu'Homère ~~avait~~ dérobé. Pradon et Desmarets ont critiqué cette construction.

32

Quidquid

Corpore contigero fulvum vertatur in aurum.

(*Ovid. metam. XI. v. 102.*)

33

Semper ad eventum festinat.

(*Hor. A. poet. v. 148.*)

34 Qu'est-ce qu'un feu dépourvu de lecture? demande Condillac. (Art d'écrire, l. II. c. I.)

35 Desmarets disoit que l'action de l'Iliade n'étoit point noble, que les fictions d'Homère étoient mal réglées, que Virgile avoit peu d'invention, etc.

36 Les Nuées, comédie d'Aristophane. Boil.

37 Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores;

Mobilibusque decor naturis dandus et annis.

Reddere qui voces jam scit puer, et pede certo

Signat humum, gestit paribus colludere, et iram

Colligit ac ponit temerè, et mutatur in horas.

Imberbis juvenis, tandem custode remoto;

Gaudet equis canibusque, et aprici gramine campi;

Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,

Utilium tardus provisor, prodigus æris,

Sublimis, cupidusque, et amata relinquere pernis.

Conversis studiis, ætas animusque virilis

Quærit opes et amicitias, inservit honori !
 Commisisse cavet quod mox mutare laboret.
 Multa senem circumveniunt incommoda ; vel quod
 Quærit, et inventis miser abstinet, ac timet uti ;
 Vel quod res omnes timidè gelidèque ministrat,
 Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri,
 Difficilis, querulus, laudator temporis acti
 Se puero, censor castigatorem minorum.
 Multa ferunt anni venientes commoda secum,
 Multa recedentes adimunt : ne fortè seniles
 Mandentur juveni partes, pueroque viriles,
 Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis.
 (Hor. A. poet. v. 156.)

38 Le Brun aimeroit mienx *en elle*.

39 Qui anra donc ce prix, si Molière ne l'a pas ? demandoit
 Voltaire.

40 Brossette observe que ce n'est pas Scapin, mais le vieux
 Gêronte, qui est enveloppé dans un sac.

41 « Boileau a eu tort, dit Marmontel ; s'il n'a pas reconnu
 l'auteur du *Misanthrope* dans l'éloquence de Scapin avec le
 père de son maître, dans l'avarice de ce vieillard, dans la
 scène des deux pères, dans l'amour des deux fils, tableaux
 dignes de Térence ; dans la confession de Scapin, qui se croit
 convaincu ; dans son insolence, dès qu'il sent que son maître
 a besoin de lui, etc. Boileau a eu raison, s'il n'a regardé
 comme indigne de Molière que le sac où le vieillard est enve-
 loppé. » (Éléments de littérature, t. II, p. 177.)

Desmarets, et les autres ennemis de Boileau, lui ont repro-
 ché d'avoir loué Molière vivant et de l'avoir censuré après sa
 mort. « Molière étoit mort, répond Bayle, quand Despréaux
 « le loua dans l'épître VII (v. 19—38), autant ou plus que
 « dans la satire II, qu'il lui avoit adressée. Je crois que s'il
 « avoit publié l'Art poétique pendant la vie de Molière, il
 « l'auroit également blâmé d'avoir travaillé, non seulement
 « pour des esprits fins et de bon goût, mais aussi pour des
 « gens grossiers. »

Boileau, dans les stances sur l'École des femmes, dans la

satire II, en divers endroits de ses écrits, en mille circonstances, a manifesté hautement son estime, son admiration pour Molière. Le vers même qui donne lieu à cette note (je ne reconnois plus l'auteur du *Misanthrope*) est un hommage à l'un des chefs-d'œuvre de la scène comique. Peut-être cependant y a-t-il trop de rigueur dans le jugement que Boileau prononce ici contre les comédies burlesques de son illustre ami. On peut, comme nous l'avons déjà remarqué, s'étonner d'autant plus de cette sévérité, que Boileau n'avoit pas dédaigné, dit-on, de coopérer quelquefois à ces bouffonneries. On lui attribue le latin macaronique de la réception du médecin à la suite du Malade imaginaire, et l'on prétend qu'il a fourni les quatre noms tirés du grec, Macroton, Bahis, Tomès et Desfonandrès, dans l'Amour Médecin.

42 *Versibus exponi tragicis res comica non vult.*

(*Ilor. A. poet. v. 89.*)

43 Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place
De mots sales et bas charmer la populace.

« Vers léonins, les hémistiches rimant ensemble. De mots sales et bas sont d'un style aussi par trop trivial. » *Le Brun.*

44 Voyez Simon dans l'Andrienne, et Démée dans les Adelpes. *Boil.*

45 Les commentateurs appliquent ce vers à Montfleuri, auteur de la Femme juge et partie. Ils ajoutent cependant que Colbert, entendant réciter ce morceau de l'Art poétique, s'écria : Voilà Poisson.

CHANT IV.

DANS Florence jadis vivoit un médecin,
Savant hableur, dit-on, et célèbre assassin.
Lui seul y fit long-temps la publique misère :
Là le fils orphelin lui redemande un père ;
Ici le frère pleure un frère empoisonné :
L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné :
Le rhume à son aspect se change en pleurésie,
Et par lui la migraine est bientôt frénésie.
Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts un seul ami resté
Le mène en sa maison de superbe structure.
C'étoit un riche abbé, fou de l'architecture.
Le médecin d'abord semble né dans cet art,
Déjà de bâtimens parle comme Mansard :
D'un salon qu'on élève il condamne la face ;
Au vestibule obscur il marque une autre place ;
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.¹
Son ami le conçoit, et mande son maçon.
Le maçon vient, écoute, approuve et se corrige
Enfin, pour abrégér un si plaisant prodige,²
Notre assassin renonce à son art inhumain ;
Et désormais, la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte.
Son exemple est pour nous un précepte³ excellent.
Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun, ou poète vulgaire.

Il est dans tout autre art des degrés différents, ⁴
 On peut avec honneur remplir les seconds rangs;
 Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
 Il n'est point de degrés du médiocre au pire;
 Qui dit froid écrivain dit détestable auteur.
 Boyer est à Pinchène ⁵ égal pour le lecteur;
 On ne lit guère plus Rampale et Ménardièr,
 Que Magnon, du Souhait, Corbin et la Morlière. ⁶
 Un fou du moins fait rire, et peut nous égayer:
 Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.
 J'aime mieux Bergerac ⁷ et sa burlesque audace
 Que ces vers où Motin ⁸ se morfond et nous glace.

Ne vous enivrez point des éloges flatteurs
 Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
 Vous donne en ces réduits, ⁹ prompts à crier: Merveille!
 Tel écrit récité se soutint à l'oreille,
 Qui, dans l'impression au grand jour se montrant,
 Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant. ¹⁰
 On sait de cent auteurs l'aventure tragique:
 Et Gombaud tant loué garde encor la boutique.

Écoutez tout le monde, assidu consultant:
 Un fat quelquefois ouvre un avis important. ¹¹
 Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
 En tous lieux aussitôt ne courez pas les lire.
 Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux ¹²
 Qui, de ses vains écrits lecteur harmonieux,
 Aborde en récitant quiconque le salue,
 Et poursuit de ses vers les passants dans la rue.
 Il n'est temple si saint des anges respecté
 Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.
 Je vous l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure,
 Et, souple à la raison, corrigez sans murmure.

Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.

Souvent dans son orgueil un subtil ignorant
Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce,
Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.
On a beau réfuter ses vains raisonnements;
Son esprit se complait dans ses faux jugements;
Et sa foible raison, de clarté dépourvue,
Pense que rien n'échappe à sa débile vue.
Ses conseils sont à craindre; et, si vous les croyez,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.

Faites choix d'un censeur solide et salutaire
Que la raison conduise et le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent foible, et qu'on veut se cacher.
Lui seul éclaircira vos doutes ridicules,
De votre esprit tremblant leverà les scrupules.
C'est lui qui vous dira par quel transport heureux
Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs ¹³ limites.
Mais ce parfait censeur se trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge sottement :
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile. ¹⁴

Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
Qu'en savantes leçons votre muse fertile
Partout joigne au plaisant le solide et l'utile.
Un lecteur sage fait un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.

Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.

Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits ¹⁶
Qui, bannissant l'amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la scène,
Traitent d'empoisonneurs et Rodrigue et Chimène.
L'amour le moins honnête exprimé chastement
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir et m'étaler ses charmes;
Je condamne sa faute en partageant ses larmes.
Un auteur vertueux, dans ses vers innocents,
Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens :
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme :
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur;
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes frénésies.
Un sublime écrivain n'en peut être infecté;
C'est un vice qui suit la médiocrité.
Du mérite éclatant cette sombre rivale
Contre lui chez les grands incessamment cabale :
Et, sur les pieds en vain tâchant de se hausser,
Pour s'égalér à lui cherche à le rabaisser.
Ne descendons jamais dans ¹⁷ ces lâches intrigues :
N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi.
Cultivez vos amis, soyez homme de foi :
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre;
Il faut savoir encore et converser et vivre.

Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.
Jesais qu'un noble esprit peut, sans honte et sans crime,
Tirer de son travail un tribut légitime :
Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés
Qui, dégoûtés de gloire, et d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire.

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,¹⁸
Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
Tous les hommes suivoient la grossière nature,
Dispersés dans les bois couroient à la pâture ;
La force tenoit lieu de droit et d'équité ;
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassémbla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs et de remparts,
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accents dont Orphée emplit les monts de Thrace
Les tigres amollis dépouilloient leur audace ;
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
Et sur les murs thébains en ordre s'élevoient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles ;
Du sein d'un prêtre ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bientôt, ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages.

Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
 Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
 En mille écrits fameux la sagesse tracée
 Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
 Et partout des esprits ses préceptes vainqueurs,
 Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
 Pour tant d'heureux bienfaits les muses révérees
 Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées;
 Et leur art, attirant le culte des mortels,
 A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.
 Mais enfin, l'indigence amenant la bassesse,
 Le Parnasse oublia sa première noblesse.
 Un vil amour du gain, infectant les esprits,
 De mensonges grossiers souilla tous les écrits;
 Et partout, enfantant mille ouvrages frivoles,
 Trafiqua du discours et vendit les paroles.

Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
 Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
 Fuyez ces lieux charmants qu'arrose le Permesse :
 Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.
 Aux plus savants auteurs, comme aux plus grands guerriers,
 Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.

Mais quoi ! dans la disette une muse affamée
 Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée;
 Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,
 Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
 Goûte peu d'Hélicon les douces promenades :
 Horace a bu son sou^l quand il voit les Ménades;
 Et, libre du souci qui trouble Colletet,
 N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet.

Il est vrai : mais enfin cette affreuse disgrâce
 Rarement parmi nous afflige le Parnasse.

Et que craindre en ce siècle, où toujours les beaux arts
D'un astre favorable éprouvent les regards,
Où d'un prince éclairé la sage prévoyance,
Fait partout au mérite ignorer l'indigence?

Muses, dictiez sa gloire à tous vos nourrissons :
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille, pour lui rallumant son audace,
Soit encor le Corneille et du Cid et d'Horace :
Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
De ses héros sur lui forme tous les tableaux :
Que de son nom, chanté par la bouche des belles,
Benserade en tous lieux amuse les ruelles :
Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts;
Que pour lui l'épigramme aiguise tous ses traits.
Mais quel heureux auteur, dans une autre Énéide,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide?
Quelle savante lyre au bruit de ses exploits
Fera marcher encor les rochers et les bois;
Chantera le Batave, éperdu dans l'orage,
Soi-même se noyant pour sortir du naufrage;
Dira les bataillons sous Maastricht enterrés;
Dans ces affreux assauts du soleil éclairés?

Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déjà Dole et Salins sous le joug ont ployé;
Besançon fume encor sous son roc foudroyé.
Où sont ces grands guerriers dont les fatales lignes
Devoient à ce torrent opposer tant de digues?
Est-ce encore en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter?²⁰
Que de remparts détruits! que de villes forcées!
Que de moissons de gloire en courant amassées!

Auteurs, pour les chanter redoublez vos transports :
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.

Pour moi, qui, jusqu'ici nourri dans la satire,
N'ose encor manier la trompette et la lyre,
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix et des yeux;
Vous offrir ces leçons que ma muse au Parnasse
Rapporta; jeune encor, du commerce d'Horace;
Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,
Et vous montrer de loin la couronne et le prix.
Mais aussi pardonnez, si, plein de ce beau zèle,
De tous vos pas fameux observateur fidèle,
Quelquefois du bon or je sépare le faux,
Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts :
Censeur un peu fâcheux, mais souvent nécessaire,
Plus enclin à blâmer, que savant à bien faire.

v. 236.

NOTES.

¹ *Approuve l'escalier tourné d'autre façon*, c'est-à-dire *pourvu qu'il soit tourné*. L'ellipse peut sembler forcée. Boileau n'a voulu tenir aucun compte des observations qu'on lui avoit faites sur ce vers. (Voyez sa lettre à Brossette, du 2 août 1703.)

² *Que veut dire ABRÉGER UN PRODICE ?* demandoit Pradon. Cette critique n'étoit pas méprisable.

³ *De quoi se plaint-il ? je l'ai fait précepte*, disoit Boileau en parlant de Claude Perrault, médecin-architecte, désigné dans les vingt-quatre premiers vers de ce quatrième chant.

4 Certis medium et tolerabile rebus
Rectè concedi....
 Mediocribus esse poetis
Non homines, non Di, non concessere columnæ.
(Hor. A. poet. v. 368.)

Ce dernier vers se trouvoit traduit dans les éditions de l'Art poétique de Boileau, antérieures à 1701 : les vers 33, 34, 35 et 36 de ce quatrième chant s'y lisoient ainsi :

Les vers ne souffrent point de médiocre auteur ;
Ses écrits en tous lieux sont l'effroi du lecteur.
Contre eux dans le palais les boutiques murmurent,
Et les ais chez Billaine à regret les endurent.

Ses écrits se lioient mal aux mots absolus de *médiocre auteur*. D'ailleurs *médiocre* se trouvoit répété dans les vers 32 et 33 ; et Pradon en avoit fait la remarque. *Voilà*, disoit-il, *bien du médiocre, et des vers bien médiocres, puisque médiocre y a.*

⁵ Auteurs médiocres. Boil.

⁶ Magnon a composé un poëme fort long intitulé : *l'Encyclopédie*. Du Souhait avoit traduit l'Iliade en prose. Corbin avoit traduit la Bible mot à mot. Là Morlière, méchant poëte. Boil.

⁷ Cyrano de Bergerac, auteur du Voyage de la Lune. Boil.

⁸ Baillet croyoit que *Motin* étoit ici une altération du nom

me Cotin. (Voyez Jugem. des Sav. t. V in-4°, p. 133.) Baillet se trompoit. Boileau a déclaré qu'il avoit eu en vue Pierre Motin, auteur de quelques poésies imprimées dans certains recueils avec celles de Malherbe, de Racan, etc.

9 Dans les premières éditions, il n'y avoit point de virgule entre *réduits* et *prompts à crier*. Desmarets, qui rapportoit ce substantif et cet adjectif l'un à l'autre, y trouvoit une ellipse beaucoup trop dure. Brossette met une virgule après *réduits*, et rapporte *prompts* à *admirateurs*; mais alors les mots *en ces réduits* peuvent paroître bien seuls, bien indéterminés, bien inutiles.

10 Chapelain. *Boil.*

11 Πολλάκι γὰρ καὶ μωρὸς ἀνὴρ μάλα καίριον εἶπεν.
ou Πολλάκι καὶ κηπαρὸς ἀνὴρ μάλα καίριον εἶπεν.

Vers grec cité par Macrobe, Saturn. VI. 7, et par Aulugelle, N. Att. II. 6.

12 Dupérier. Il récita de ses vers à l'auteur, malgré lui, dans une église. *Boil.*

Durant toute une messe, Dupérier récitoit à Boileau une ode qui avoit concouru sans succès pour le prix proposé par l'académie française. Au moment de l'élévation, Dupérier s'écria : Ils ont dit que mes vers étoient trop malherbiens.

Boileau imite ici ces vers d'Horace, Art poét. v. 472 :

Certè furit,....

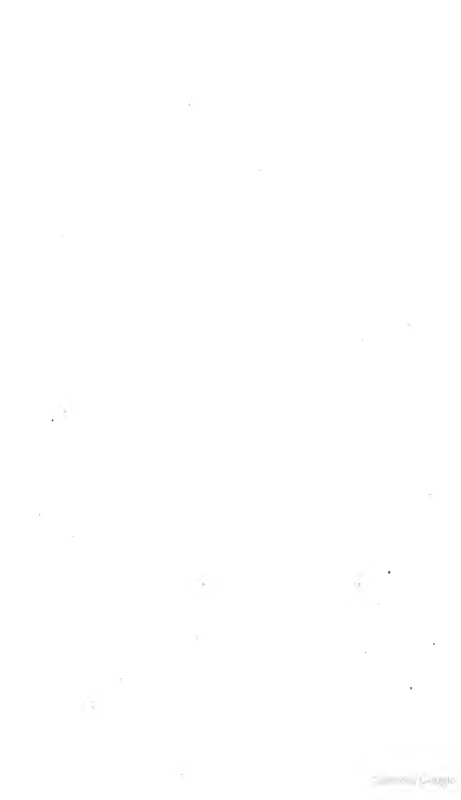
Indoctum doctumque fugat recitator acerbus :

Quem verò arripuit, tenet occiditque legendo....

13 On lisoit *LES limites* dans les premières éditions. Desmarets avoit critiqué ce mot *les* comme équivoque.

14 J'ai ouï de mes oreilles, dit Huet, Pierre Corneille donner la préférence à Lucain sur Virgile. Huetiana, p. 177.

15 Les premières éditions, et même celle de 1701, portent :
Que votre âme et vos mœurs PEINTS dans tous vos ouvrages ; solécisme que n'avoient remarqué, durant près de trente ans, ni l'auteur, ni ses amis, ni ses ennemis. (Voyez sa lettre à Brossette, du 3 juillet 1703.)





LIBRERIA DI LIBRI
CARTOLERIA
●. ALINARI
Via 27 aprile D. 3
FIRENZE

